



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

INSTITUTO NACIONAL DO PALAIO DAS ARTES



LES
ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE CYRANO
BERGERAC.

NOUVELLE EDITION

*ornée de Figures
en taille douce.*

LES

402408

ŒUVRES

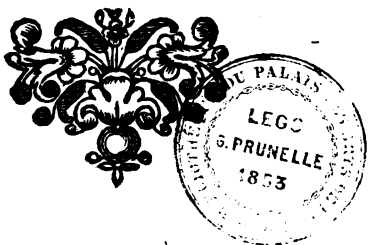
DE MONSIEUR

DE CYRANO

BERGERAC.

NOUVELLE EDITION,
ornée de Figures en Taille-douce.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez JACQUES DESBORDES, Libraire,
vis-à-vis la grande porte de la Bourse.

M. DCCIX.



A MESSIRE

TANNEGUY

REGNAULT

DES BOIS-CLAIRS,

CHEVALIER, CONSEILLER
du Roy en ses Conseils, & Grand Pre-
vôt de Bourgogne & Bresse.



ONSIEUR,

*Je satisfais à la dernière volonté d'un
Mort, que vous obligeâtes d'un signalé bien-
fait pendant sa vie. Comme il étoit connu
d'une infinité de gens d'esprit, par le beau
feu du sien, il fut absolument impossible que*
à

EPISTRE.

Beaucoup de personnes ne sçussent la disgrâce, qu'une dangereuse blessure, suivie d'une violente fièvre, luy causa quelques mois devant sa mort. Plusieurs ont ignoré par quel bon Démon il y avoit été secouru, mais il a crû que le nom n'en devoit pas être moins public, que l'action luy en fut avantageuse. Vous étiez son Amy, vous l'en aviez souvent assuré, & même vous le luy aviez témoigné en plusieurs rencontres, où vous sçaviez le besoin qu'il en avoit; mais qu'étoit-ce faire, que quelques autres Hommes n'eussent fait comme vous? qu'étoit-ce paroître envers notre Amy, que ce que vous paroissiez envers cent autres, qui n'étoient point de sa trempe? Il falloit donc le tirer de la presse, & que votre générosité le distinguant du grand nombre de ceux que vous obligiez, fît voir non-seulement, comme parle Aristote, qu'elle n'avoit pas dégénéré, mais qu'elle avoit encheri sur soy-même, en faveur d'un si digne sujet; de sorte qu'après les preuves de votre protection & de votre amitié dans sa maladie, dont vous arrêtâtes le cours par vos soins, & les assistances généreuses que vous luy rendîtes en l'extrémité de ses maux les plus violens; il espéra de vous encore celle qu'un peu avant sa mort il me pria de vous demander pour cet Ouvrage. Et ce sera aussi de cette grande com-

EPISTRE.

*France, & de ce dernier sentiment, que vous
jugerez de ceux qu'il doit avoir eus de votre
amitié ; puisque c'est dans ce moment fatal
que la bouche parle comme le cœur :*

Nam veræ voces tum demum pectore ab

imo
Eliciuntur.

*Je me suis rendu l'Interprete du sien d'au-
tant plus volontiers, que je prenois part éga-
lement à ses disgraces, comme au bien qu'on
luy faisoit ; & que par cette raison, comme
par mon inclination particuliere, je suis en
verité,*

MONSIEUR,

Votre tres-humble & tres-
affectionné Serviteur,
LE BRET.



P R E F A C E.

L Ecteur, je te donne l'Ouvrage d'un Mort, qui m'a chargé de ce soin, pour te faire connoître qu'il n'est pas un Mort du commun,

Puisqu'il n'est point convert de ces tristes lambeaux,

Qu'une Ombre desolée emporte des tombeaux;
qu'il ne s'amuse point à faire de vaines plaintes, à renverser les meubles d'une chambre, & à traîner des chaînes dans un grenier; qu'il ne souffle point la chandelle dans une cave, qu'il ne bat personne, qu'il ne fait point le Cochemar, ni le Moinebourru, ni enfin aucune des fadaïses dont on dit que les autres Morts épouvantent les sots : & qu'au contraire de tout cela, il est d'une aussi belle humeur que jamais. Je croi qu'une façon d'agir si agreable & si extraordinaire dans un Mort, suspendra le chagrin des plus Critiques en faveur de cet Ouvrage, parce qu'il y auroit double lâcheté d'insulter à des Mânes si remplies de bienveillance, & si soigneuse du divertissement des vivâns. Mais que cela soit ou ne soit pas ; que le Critique le revere ou le morde, je suis assuré qu'il s'en fouciera d'autant moins, que sa belle humeur est l'unique chose de ce monde qu'il

P R É F A C E.

ait retenue en l'autre ; de sorte qu'étant impassible à tout le reste ; quelque coup que la médisance luy porte, il ne fera que blanchir. Ce n'est pas (raillerie à part) que je veuille imposer à personne la nécessité de n'en juger que par mes yeux ; je sçai trop bien que la lecture n'est agreable qu'à proportion de ce qu'elle est libre ; c'est pourquoi je trouve bon que chacun en juge selon le fort ou le foible de son genie ; mais je prie les plus genereux , de se laisser prevenir par cette favorable pensée , qu'il n'a eu pour but que le plaisant , & c'est ce qui lui a pû faire negliger quelques endroits ausquels à cause de cela on doit une attention d'autant moins austere, que par ce moyen on l'excusera plus facilement de la circonspection , qu'autrement on y desireroit trop grande de sa part , de la mienne , & de celle des Imprimeurs.

Quid ergo ?

*Ut scriptor si peccat, idem librarius usque
Quamvis est monitus, veniâ caret.*

J'avouë toute fois que si j'eusse eu le tems, ou que je n'y eusse pas prévu de tres-grandes difficultez , j'aurois volontiers examiné la chose de telle sorte qu'elle t'auroit semblé peut-être être plus complete : mais j'ai apprehendé d'y mettre ou de la confusion , ou de la difformité , si j'entreprendois d'en changer l'ordre , ou de suppléer à quelques lacunes , par le mélange de mon style au sien, dont ma mélancolie ne me permet pas d'imiter la gayeté, ni

P R E F A C E.

de suivre les beaux emportemens de son imagination , la mienne , à cause de sa froideur , étant beaucoup plus sterile. C'est une disgrâce qui est arrivée à presque tous les Ouvrages posthumes , où ceux qui se sont donné le soin de les mettre au jour , ont souffert de semblables lacunes , dans la crainte (s'ils en avoient entrepris le supplément) de ne pas quadrer à la pensée de l'Auteur. Ceux de Petrone sont de ce nombre-là ; mais on ne laisse pas d'en admirer les beaux fragmens, comme on fait les restes de l'ancienne Rome.

Peut-être toutefois que sans mettre ces choses en considération , le Critique qui ne se dément jamais , biaisant au reproche qu'il pourroit encourir s'il attaquoit un Mort , changera seulement d'objet , & prétendra me rendre caution de l'événement de ce Livre , sous ombre que je me suis donné le soin de son impression. Mais j'appelle de son sentiment à celui des sages , qui me dispenseront toujours d'être responsable des faits d'autrui , & de rendre raison d'un pur effet de l'imagination de mon Ami , qui luy-même n'auroit pas entrepris d'en donner de plus solides que celles qu'on rend ordinairement des Fables & des Romans.

Je dirai seulement , par forme de Manifeste en sa faveur , que sa chimere n'est pas si absolument dépourvue de vrai-semblance , qu'entre plusieurs grands Hommes anciens & modernes , quelques-uns n'ayent crû que la Lune étoit une terre.

P R E F A C E.

habitable ; d'autres qu'elle étoit habitée ; & d'autres plus retenus , qu'elle leur sembloit telle. Entre les premiers & les seconds , Heraclite a soutenu qu'elle étoit une terre entourée de broüillards ; Xenophon , qu'elle étoit habitable ; Anaxagoras , qu'elle avoit des collines , des vallées , des forêts , des maisons , des rivières , & des mers ; & Lucien , qu'il y avoit vu des hommes , avec lesquels il avoit conversé , & fait la guerre contre les habitans du Soleil ; ce qu'il conte toutefois avec beaucoup moins de vrai-semblance & de gentillesse d'imagination , que Monsieur de Bergerac. En quoy certainement les modernes l'emportent sur les anciens , puisque les Gansars qui y porterent l'Espagnol , dont le Livre parut icy , il y a douze ou quinze ans ; les bouteilles pleines de rosée , les fusées volantes , & le chariot d'acier de Monsieur de Bergerac , sont des machines bien plus agreablement imaginées , que le vaisseau dont se servit Lucien pour y monter. Enfin , entre les derniers , le Pere de Mersenne (dont la grande pieté & la science profonde ont été également admirées de ceux qui l'ont connu) a douté si la Lune n'étoit pas une terre , à cause des eaux qu'il y remarquoit , & que celles qui environnent la terre où nous sommes , en pourroient faire conjecturer la même chose à ceux qui en seroient éloignez de soixante demis diametres terrestres , comme nous sommes de la Lune. Ce qui peut passer pour une espece

P R E F A C E.

d'affirmation , parce que le doute dans un si grand Homme , est toujours fondé sur une bonne raison , au moins sur plusieurs apparences qui y équipolent. Gilbert se déclare plus précisément sur le même sujet ; car il veut que la Lune soit une terre , mais plus petite que la nôtre ; & il s'efforce de le prouver par les convenances qui sont entre celle-cy & celle-là. Henry le Roy, & François Patrice sont de ce sentiment , & expliquent fort au long , sur quelles apparences ils se fondent , soutenant enfin que notre terre & la Lune se servent de Lunes reciproquement.

Je sçai que les Peripateticiens ont été d'opinion contraire, & qu'ils ont soutenu que la Lune ne pouvoit être une terre , parce qu'elle ne portoit point d'animaux, qu'ils n'y auroient pû être que par la generation & la corruption , que la Lune est incorruptible , qu'elle a toujours été portée d'une situation stable & constante , & qu'on n'y a remarqué aucun changement depuis le commencement du Monde jusqu'à present : Mais Hevelius leur répond, que notre terre , quelque corruptible qu'elle nous paroisse , n'a pas laissé de durer autant que la Lune, où il s'est pû faire des corruptions dont nous ne nous sommes jamais apperçûs , parce qu'elles s'y sont faites dans ses moindres parties , & sur sa simple surface ; comme celles qui se font sur la surface de notre terre , où nous ne les pourrions découvrir , si nous en étions aussi éloignez que de la Lune. Il ajoute

P R E F A C E.

plusieurs autres raisonnemens, qu'il confirme par un Telescope de son invention; avec quoy il dit (& l'experience en est facile & familiere) qu'il a decouvert dans la Lune, que les parties plus luisantes & plus épaisses, ls grandes & les petites, ont un juste rapport avec nos mers, nos rivières, nos lacs, nos plaines, nos montagnes & nos forêts.

Enfin, notre divin Gassendi, si sage, si modeste, & si sçavant en toutes ces choses, ayant voulu se divertir, comme je croy qu'ont voulu faire les autres, a écrit sur ce sujet de même qu'Hevelius, ajoutant qu'il y a des montagnes dans la Lune, hautes quatre fois comme le Mont Olympe, à prendre sa hauteur sur celle que luy donne Xenagoras, c'est à dire de quarante stades, qui reviennent environ à cinq milles d'Italie.

Tout cela, Lecteur, te peut faire connoître que Monsieur de Bergerac ayant eu tant de grands Hommes de son sentiment, il est d'autant plus à louer, qu'il a traité plaisamment une chimere dont ils ont traité trop serieusement : aussi avoit-il cela de particulier, qu'il croyoit qu'on devoit rire, & douter de tout ce que certaines gens assurent bien souvent aussi opiniâtrément que ridiculement: en sorte que je lui ai souvent ouï dire qu'il avoit autant de farceurs, qu'il rencontroit de Sidias, (c'est le nom d'un Pedant que Theophile dans ses fragmens fait battre à coups de poings contre un jeune homme, à qui le

P R E F A C E.

Pendant opiniâtreté qu'*odor in pomo non erat forma sed accidens*,) parce qu'il croyoit qu'on pouvoit donner ce nom à ceux qui disputent avec la même opiniâtreté de choses aussi inutiles.

L'éducation que nous avons eu ensemble chez un bon Prêtre de la Campagne qui tenoit de petits Pensionnaires , nous avoit fait amis dès notre plus tendre jeunesse, & je me souviens de l'aversion qu'il avoit dès ce temps-là pour ce qui luy paroissoit l'ombre d'un Séditieux , parce que dans la pensée que cet homme en tenoit un peu , il le croyoit incapable de luy enseigner quelque chose ; de sorte qu'il faisoit si peu d'état de ses leçons & de ses corrections , que son pere qui étoit un bon vieil Gentil-homme , assez indifférent pour l'éducation de ses enfans , & trop credule aux plaintes de celui-cy, l'en tira un peu trop brusquement ; & sans s'informer si son fils seroit mieux ailleurs , il l'envoya en cette Ville, où il le laissa jusqu'à dix-neuf ans sur sa bonne foy. Cet âge où la Nature se corrompt plus aisément , & la grande liberté qu'il avoit de ne faire que ce que bon luy sembloit , le porterent sur un dangereux penchant , où j'ose dire que je l'arrêtai ; parce qu'ayant achevé mes études , & mon Pere voulant que je servisse dans les Gardes , je l'obligeai d'entrer avec moy dans la Compagnie de Monsieur de Carbon Castel-jaloux. Les Duels qui sembloient en ce temps-là l'unique & le plus prompt

P R E F A C E.

moyen de se faire connoître, le rendirent en peu de jours si fameux, que le Gascons qui composoient presque seuls cette Compagnie, le considéroient comme le démon de la Bravoure, & en comptoient autant de combats que de jours qu'il y étoit entré. Tout cela cependant ne le détournoit point de ses études; & je le vis un jour dans un Corps de Garde, travailler à une Elegie, avec aussi peu de distraction, que s'il eût été dans un cabinet fort éloigné du bruit. Il alla quelque temps après au Siege de Mouzon, où il reçut un coup de mousquet au travers du corps; & depuis, un coup d'épée dans la gorge, au Siege d'Arras en 1640. Mais les incommoditez qu'il souffrit pendant ces deux Sieges, celles que luy laisserent ces deux grandes playes, les frequens combats que luy attiroit la reputation de son courage & de son adresse, qui l'engagerent plus de cent fois à être second (car il n'eut jamais une querelle de son chef,) le peu d'esperance qu'il avoit d'être considéré, faute d'un patron, auprès de qui son genie tout libre le rendoit incapable de s'assujettir, & enfin le grand amour qu'il avoit pour l'étude, le firent entierement renoncer au métier de la guerre, qui veut tout un homme, & qui le rend autant ennemi des Lettres, que les Lettres le font ami de la paix. Je t'en particulariserois quelques combats qui n'étoient point des duels; comme fut celui où de cent hommes attroupez pour insulter en plein jour

P R E F A C E.

à un de ses amis sur le fossé de la porte de Nesle , deux par leur mort , & sept autres par de grandes blessures, payerent la peine de leur mauvais dessein : mais outre que cela passeroit pour fabuleux , quoy que fait à la vuë de plusieurs personnes de qualité , qui l'ont publié assez hautement pour empêcher qu'on en puisse douter , je croy n'en devoir pas dire davantage , puisqu'aussi-bien en suis-je à l'endroit où il quitta Mars pour se donner à Minerve ; je veux dire qu'il renonça si absolument à toutes sortes d'emplois depuis ce tems-là , que l'étude fut l'unique auquel il s'adonna jusqu'à la mort.

Au reste , il ne portoit pas sa haine pour la sujétion , à celle qu'exigent les Grands auprès desquels on s'attache ; il l'étendoit encore plus loin ; & même jusqu'aux choses qui luy sembloient contraindre les pensées & les opinions dans lesquelles il vouloit être aussi libre , que dans les plus indifferentes actions ; & il traitoit de ridicules certaines gens , qui avec l'autorité d'un passage , ou d'Aristote , ou de tel autre , prétendent aussi audacieusement que les Disciples de Pytagore avec leur , *Magister non dixit* , juger des questions importantes , quoy que des preuves sensibles & familières les démentent tous les jours. Ce n'est pas qu'il n'eût toute la veneration qu'on doit avoir pour tant de rares Philosophes , anciens & modernes ; mais la grande diversité de leurs sectes , & l'étrange contrariété de leurs opinions , lui

P R É F A C E.

persuadoient qu'on ne devoit être d'aucun party.

Nullius addictus jurare in verba Magistri.

Démocrite & Pyrrhon luy sembloient , après Socrate , les plus raisonnables de l'antiquité ; encore n'étoit-ce qu'à cause que le premier avoit mis la verité dans un lieu si obscur , qu'il étoit impossible de la voir ; & que Pyrrhon avoit été si genereux , qu'aucun des Sçavans de son siecle n'avoit pû mettre ses sentimens en servitude , & si modeste qu'il n'avoit jamais voulu rien décider , ajoutant à propos de ces Sçavans , que beaucoup de nos modernes ne luy sembloient que les échos d'autres Sçavans , & que beaucoup de gens passent pour tres-doctes , qui auroient passé pour tres-ignorans , si des Sçavans ne les avoient precedez. De sorte que quand je luy demandois pourquoy donc il lisoit les ouvrages d'autrui , il me répondoit , que c'étoit pour connoître les larcins d'autrui ; & que s'il eût été Juge de ces sortes de crimes , il y auroit établi des peines plus rigoureuses , que celles dont on punit les voleurs de grands chemins ; à cause que la gloire étant quelque chose de plus précieux qu'un habit , qu'un cheval , & même que de l'or , ceux qui s'en acquierent par des Livres qu'ils composent de ce qu'ils dérobent chez les autres , étoient comme des voleurs de grands chemins , qui se parent aux dépens de ceux qu'ils dévalisent ; & que si chacun eût travaillé à ne dire que ce qui n'eût

P R E F A C E.

point été dit , les Bibliothèques eussent été moins grosses , moins embarrassantes , plus utiles , & la vie de l'homme (quoy que tres-courte) eût presque suffi pour lire & sçavoir toutes les bonnes choses ; au lieu que pour en trouver une qui soit passable ; il en faut lire cent mille , ou qui ne valent rien , ou qu'on a luës ailleurs une infinité de fois , & qui font cependant consommer le temps inutilement & désagréablement.

Neanmoins il ne blâmoit jamais un ouvrage absolument , quand il y trouvoit quelque chose de nouveau ; parce qu'il disoit que c'étoit un accroissement de bien , aussi grand pour la Republique des Lettres , que la découverte des Terres nouvelles est utile aux anciennes ; & la nation des Critiques luy sembloit d'autant plus insupportable , qu'il attribuoit à l'envie , & au dépit qu'ils avoient de se voir incapables d'aucune entreprise (qui est toujours loüable quand bien l'effet n'y répondroit pas entierement) la passion qu'ils font paroître à reprendre les autres.

*Non ego paucis , disoit-il ,
Offendar maculis , quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.*

En effet , si on souffre bien des ombres dans un tableau , pourquoy ne pas souffrir dans un Livre quelques endroits moins forts que d'autres , puisque par la regle des contraires , le noir sert quelquefois à faire davantage briller le blanc ?

Cependant comme il n'avoit que des

P R E F A C E.

sentimens extraordinaires , aucun de ses ouvrages n'a été mis entre les communs. Son Agrippine commence , continuë , & finit d'une maniere que d'autres n'avoient point encore pratiquée. L'élocution y est toute Poëtique , le sujet bien choisi , les rôles fort beaux , les sentimens Romains dans une vigueur digne d'un si grand nom , l'intrigue merveilleux , la surprise agreable , le démêlé clair , & la regle des vingt-quatre heures si regulièrement observée , que cette Piece peut passer pour un modele de Poëme dramatique.

Mais en quoy particulierement il étoit admirable , c'est que du serieux il passoit au plaisant , & y reüssissoit également. Sa Comedie du Pedant Jouié en est une preuve & tres-forte & tres-agreable ; de même que plusieurs de ses autres ouvrages , un témoignage tres-fidele de l'universalité de son bel esprit. Son Histoire de l'Eincelle & de la Republique du Soleil , où en même style qu'il a prouvé la Lune habitable , il prouvoit le sentiment des Pierres , l'instinct des Plantes , & le raisonnement des Brutes , étoit encore au dessus de tout cela , & j'avois resolu de la joindre à celle-cy : mais un voleur qui pilla son coffre pendant sa maladie , m'a privé de cette satisfaction , & toy de ce surcroît de divertissement.

Enfin , Lecteur , il passa toujours pour un homme d'esprit tres-rare ; à quoy la Nature joignit tant de bonheur du côté des sens , qu'il se les soumit toujours au-

P R E F A C E.

tant qu'il voulut : de sorte , qu'il ne but du vin que rarement , à cause , disoit-il , que son excès abrutit , & qu'il falloit être autant sur la précaution à son égard , que de l'arsenic (c'étoit à quoi il le comparoit) parce qu'on doit tout apprehender de ce poison , quelque préparation qu'on y apporte ; quand même il n'y auroit à en craindre que ce que le vulgaire nomme *qui pro quo* , qui le rend toujours dangereux. Il n'étoit pas moins modéré dans son manger , dont il bannissoit les ragoûts tant qu'il pouvoit , dans la croyance que le plus simple vivre , & le moins mixtionné , étoit le meilleur : Ce qu'il confirmoit par l'exemple des hommes modernes , qui vivent si peu ; au contraire de ceux des premiers siècles , qui semblent n'avoir vécu si long-temps , qu'à cause de la simplicité de leurs repas.

*Quippe aliter tunc orbe novo cœloque recenti
Vivebant homines.*

Il accompagnoit ces deux qualitez d'une si grande retenue envers le beau Sexe , qu'on peut dire qu'il n'est jamais sorti du respect que le nôtre luy doit ; & il avoit joint à tout cela une si grande aversion pour tout ce qui luy sembloit intéressé , qu'il ne put jamais s'imaginer ce que c'étoit de posséder du bien en particulier , le sien étant bien moins à luy qu'à ceux de sa connoissance qui en avoient besoin. Aussi le Ciel , qui n'est point ingrat , voulut que d'un grand nombre d'amis qu'il eut pendant sa vie , plusieurs l'aimassent jusqu'à

P R E F A C E.

jusqu'à la mort , & quelques-uns même par de là.

Je me doute , Lecteur , que ta curiosité, pour sa gloire & ma satisfaction, passionne que j'en consigne les noms à la Postérité: & j'y defere d'autant plus volontiers, que je ne t'en nommerai aucun qui ne soit d'un merite extraordinaire , tant il les avoit bien sçû choisir. Plusieurs raisons, & principalement l'ordre du temps , veulent que je commence par M. de Prade, en qui la belle science égale un grand cœur & beaucoup de bonté; que son admirable Histoire de France fait si justement nommer le Corneille Tacite des François , & qui sçut tellement estimer les belles qualitez de M. de Bergerac , qu'il fut , après moy, le plus ancien de ses Amis , & un de ceux qui le lui a témoigné plus obligeamment en une infinité de rencontres. L'illustre Cavois , qui fut tué à la bataille de Lens , & le vaillant Brissailles Enseigne de Gens-d'armes de Son Altesse Royale, furent non-seulement les justes estimateurs de ses belles actions, mais encore ses glorieux témoins , & ses fideles compagnons en quelques-unes. J'ose dire que mon Frere, & M. de Zeddé , qui se connoissent en braves, & qui l'ont servi & en ont été servis dans quelques occasions souffertes en ce temps-là aux gens de leur métier, égaloient son courage à celui des plus vaillans; & si ce témoignage étoit suspect, à cause de la part qu'y a mon Frere, je citerois encore un Brave de la plus hau-

Tome I.

6

P R E F A C E.

re Classe, je veux dire Monsieur Duret de Monchenin, qui l'a trop bien connu & trop estimé, pour ne pas confirmer ce que j'en dis. J'y puis ajouter M. de Bourgogne, Mestre de Camp du Regiment d'Infanterie de Monseigneur le Prince de Conty, puisqu'il vit le combat sur-humain dont j'ay parlé, & que le témoignage qu'il en rendit, avec le nom d'intrepide qu'il lui en donna toujours depuis, ne permet pas qu'il en reste l'ombre du moindre doute, au moins à ceux qui ont connu M. de Bourgogne, qui étoit trop sçavant à bien faire le discernement de ce qui merite de l'estime, d'avec ce qui n'en merite point, & dont le genie étoit universellement trop beau, pour se tromper dans une chose de cette nature. M. de Chavagne, qui court toujours avec une si agreable impetuosité au devant de ceux qu'il veut obliger; Cet Illustre Conseiller Monsieur de Longeville Gontier, qui a toutes les qualitez d'un homme achevé; M. de S. Gilles, en qui l'effet suit toujours l'envie d'obliger, & qui n'est pas un petit témoin de son courage & de son esprit; M. de Lignieres, dont les productions sont les effets d'un parfaitement beau feu; M. de Chateaufort, en qui la memoire & le jugement sont si admirables, & l'application si heureuse d'une infinité de belles choses qu'il sçait; M. des Billetes, qui n'ignore rien à vingt-trois ans, de ce que les autres font gloire de sçavoir à cinquante; M. de la Morliere, dont les mœurs sont si belles, &

P R E F A C E.

la façon d'obliger si charmante ; M. le Comte de Brienne , de qui le bel esprit répond si bien à sa grande naissance , eurent pour luy toute l'estime qui fait la véritable amitié , dont à l'envi ils prirent plaisir de luy donner des marques très-sensibles. Je ne particulariserai rien de ce fort Esprit , de ce tout-sçavant , de cet infatigable à produire tant de bonnes & si utiles choses ; M. l'Abbé de Villeloin , parce que je n'ay pas eu l'honneur de le hanter ; mais je puis assurer que M. de Bergerac s'en loioit extrêmement , & qu'il en avoit reçu plusieurs témoignages de beaucoup de bonté. J'aurois ajouté que pour complaire à ses amis , qui luy conseilloyent de se faire un Patron qui l'appuyât à la Cour , ou ailleurs , il vainquit le grand amour qu'il avoit pour sa liberté , & que jusqu'au jour qu'il reçut à la tête le coup dont j'ai parlé , il demeura auprès Monsieur le Duc d'Arpajon , à qui même il dédia tous ses Ouvrages : mais parce que dans sa maladie il se plaignit d'en avoir été abandonné , j'ai crû ne pas devoir décider , si ce fut par un effet du malheur general pour tous les petits , & commun à tous les Grands , qui ne se souviennent des services qu'on leur rend , que dans le temps qu'ils les reçoivent : Ou si ce n'étoit point un secret du Ciel , qui voulant l'ôter si-tôt du monde , vouloit aussi luy inspirer le peu de regret qu'on doit avoir de quitter ce qui nous y semble de plus beau , & qui pourtant ne l'est pas toujours.

P R E F A C E.

Je ferois tort à M. Rohault, si je n'ajoutois son Nom sur une Liste si glorieuse, puisque cet Illustre Mathematicien qui a tant fait de belles épreuves Physiques, & qui n'est pas moins aimable pour sa bonté & sa modestie, que relevé au dessus du commun par sa science, eut tant d'amitié pour M. de Bergerac, & s'intéressa de telle sorte pour ce qui le touchoit, qu'il fut le premier qui découvrit la véritable cause de sa maladie, & qui rechercha soigneusement, avec tous ses amis, les moyens de l'en délivrer. Mais M. des Boisclairs, qui jusques dans ses moindres actions n'ayant rien que d'héroïque, crut trouver en M. de Bergerac une trop belle occasion de satisfaire sa générosité pour en laisser la gloire aux autres, il résolut de le prévenir, & le prévint en effet dans une conjoncture d'autant plus utile à son amy, que l'ennuy de sa longue captivité, le menaçoit d'une prompte mort, dont une violente fièvre avoit même déjà commencé le triste prélude. Cet ami sans pain l'interrompit par un intervalle de quatorze mois qu'il le garda chez luy; & il eût eu avec la gloire que méritent tant de grands soins & tant de bons traitemens qu'il luy fit, celle de luy avoir conservé la vie, si ses jours n'eussent été comptez & bornez à la trente-cinquième année de son âge, qu'il finit à la campagne chez M. de Cyrano son Cousin, dont il avoit reçu de grands témoignages d'amitié, de qu'il les conversations si sçavantes dans l'Histoire

P R E F A C E.

du temps présent & du passé, luy plaisoient extrêmement, & chez qui par une affectation de changer d'air qui précède la mort, & qui en est un symptome presque certain dans la pluspart des malades, il se fit porter cinq jours avant que de mourir.

Je croy que c'est rendre à Monsieur le Maréchal de Gassion une partie de l'honneur qu'on doit à sa memoire, de dire qu'il aimoit les gens d'esprit & de cœur, parce qu'il se connoissoit en tous les deux, & que sur le recit que Messieurs de Carvois & de Cuigy luy firent de M. de Bergerac, il le voulut avoir auprès de luy; mais la liberté dont il étoit encore idolâtre, (car il ne s'attacha que long-temps après à Monsieur d'Arpajon) ne put jamais lui faire considerer un si grand Homme, que comme un Maître: de sorte qu'il aimoit mieux n'en être pas connu & être libre, que d'en être aimé & être contraint: & même cette humeur si peu soucieuse de la Fortune, & si peu des gens du tems, luy fit negliger plusieurs belles connoissances que la Reverende Mere Marguerite, qui l'estimoit particulièrement, voulut luy procurer; comme s'il eût pressenti que ce qui fait le bonheur de cette vie, luy eût été inutile pour s'assurer celui de l'autre. Ce fut la seule pensée qui l'occupoit sur la fin de ses jours d'autant plus sérieusement, que Madame de Neuville, cette femme toute pieuse, toute charitable, toute à son prochain, parce qu'elle

P R E F A C E.

est toute à Dieu , & de qui il avoit l'honneur d'être parent du côté de la Noble Famille des Berangers , y contribua de sorte , qu'enfin le libertinage dont les jeunes gens sont pour la plupart soupçonnez, luy parut un Monstre, pour lequel je puis témoigner qu'il eut depuis cela toute l'aversion qu'en doivent avoir ceux qui veulent vivre Chrétiennement.

J'augurai ce grand changement quelque temps avant sa mort , de ce que luy ayant un jour reproché la mélancolie qu'il témoignoit dans les lieux où il avoit accoutumé de dire les meilleures & les plus plaisantes choses , il me répondit, que c'étoit à cause que commençant à connoître le monde , il s'en desabusoit , & qu'enfin il se trouvoit dans un état où il prévoyoit que dans peu la fin de sa vie seroit celle de ses disgraces ; mais qu'en verité son plus grand déplaisir étoit de ne l'avoir pas mieux employée.

*Jam juvenem vides , me dit-il , infestum
senior atas,*

Maerentem stultos prateriisse dies.

Et en verité , ajouta-t-il , je croy que Tibulle prophétisoit de moy, quand il parloit de la sorte ; car personne n'eut jamais tant de regret que j'en ai de tant de beaux jours passez si inutilement.

Tu me dois pardonner cette digression, Lecteur ; & si je me suis si fort étendu sur le mérite d'un ami, sa mort m'exempte du blâme que j'aurois encouru de l'avoir voulu flatter : outre que de si belles choses

P R E F A C E.

ne sçauroient jamais déplaire. Pour donc reprendre la suite des autoritez sur lesquelles il s'est fondé, je dis que le Démon dont il se fait servir si utilement pendant son séjour dans la Lune, n'est pas une chose inouïe, puisque Thalès & Heraclite ont dit que le Monde en étoit rempli; outre ce qu'on a publié de ceux de Socrate, de Dion, de Brutus, & de plusieurs autres. La pluralité des Mondes dont il a parlé, est appuyée sur le sentiment de Democrite qui l'a soutenue, de même que l'infini & les petits corps ou atomes dont il a discouru en quelques endroits après ce Philosophe, Epicure, & Lucrece.

Le mouvement qu'il donne à la terre n'est pas nouveau, puisque Pythagore, Philolaïs, & Aristarque soutinrent autrefois qu'elle tournoit autour du Soleil, qu'ils mettoient le centre du monde. Leucippe, & plusieurs autres, ont presque dit la même chose: mais Copernic dans le dernier siècle l'a soutenue plus hautement que tous, puisqu'il a changé le Systême de Ptolomée, auparavant suivi de tous les Astronomes, dont la plupart approuvent aujourd'hui celui de Copernic, d'autant plus simple & plus aisé, qu'il met le Soleil au centre du Monde, la Terre entre les Planettes, à la place que Ptolomée y donne au Soleil, c'est à dire qu'il fait mouvoir autour du Soleil, la Sphere de Mercure, puis celle de Venus, puis celle de la Terre, au bord de laquelle il met un épicycle, sur lequel il fait tourner la Lune

P R E F A C E.

autour de la Terre, & achever sa révolution en vingt-sept jours, outre celle qu'il luy fait faire avec la même Terre autour du Soleil en un an.

Je te confesserai toutefois, Lecteur, que ce changement m'est indifférent, parce que je ne professe point ces Sciences qui sont trop abstraites pour moy; & je te proteste que tout ce que j'en sçay, ne consiste qu'en quelques termes que me fournit la mémoire de quelque lecture des Ouvrages qui en traittent. C'est pourquoi je declare, que par ce que j'ai dit de Copernic, je n'ai point prétendu offenser Ptolomée; il me suffit que *Cæli enarrant gloriam Dei*, & que leur admirable structure me prouve qu'ils ne sont point l'ouvrage de la main des hommes. Quoy qu'en ait dit Ptolomée, ils ne sont que ce qu'ils ont toujours été; & quelque changement qu'y ait apporté Copernic, ils sont demeurez dans le même lieu & dans la même fonction que leur a donné l'Estre Souverain, qui sans changer peut seul changer toutes choses. J'ay dit au commencement de ce discours, le sujet qui me l'a fait entreprendre; & dans la suite on peut connoître comment & pourquoy j'ay cité tous ces Sçavans. Je te prie, Lecteur, de t'en souvenir, afin de justifier le peu ou point de déference que j'ay pour tout ce qui peut commettre la verité de ma croyance avec les imaginations d'autrui.

L E T T R E S





LETTRES

DE MONSIEUR

DE CYRANO

BERGERAC.

A MONSIEUR LE BRET,
Avocat au Conseil.

CONTRE L'HYVER.
LETTRE I.



MONSIEUR,

C'est à ce coup que l'Hyver a noué l'é-
guillette à la Terre; il a rendu la matiere
impuissante; & l'esprit même, pour être
incorporel, n'est pas en sûreté contre sa
tyrannie. Mon ame a tellement reculé sur
elle-même, qu'en quelque endroit aujour-
d'huy que je me touche, il s'en faut plus.

Tome I.

A

2 CONTRE L'HYVER.

de quatre doigts , que je n'atteigne où je suis. Je me tâte sans me sentir; & le fer auroit ouvert cent portes à ma vie , auparavant que de frapper à celle de la douleur. Enfin nous voila presque paralytiques; & cependant pour creuser sur nous une plaie dans une blessure , Dieu n'a créé qu'un Baume à notre mal : encore le Medecin qui le porte ne sçauroit arriver chez nous qu'après avoir délogé de six maisons. Ce paresseux est le Soleil. Vous voyez comme il marche à petites journées : il se met en chemin à huit heures , & prend gîte à quatre. Je croi qu'à mon exemple, il trouve qu'il fait trop froid pour se lever si matin : mais Dieu veuille que ce soit seulement la paresse qui le retienne, & non pas le dépit : car il me semble que depuis plusieurs mois il nous regarde de travers. Pour moy, je n'en puis deviner la cause, si ce n'est qu'ayant vû la terre endurcie par la gelée , il n'ose plus monter si haut , de peur de blesser ses rayons en les précipitant. Ainsi nous ne sommes pas prêts de nous vanger des outrages que la Saison nous fait. Il ne sert quasi de rien au feu de s'échauffer contre elle , sa rage n'aboutit, (après avoir bien petillé) qu'à le contraindre à se dévorer soi-même plus vite. Nous avons beau prendre le bouclier , l'Hyver est une mort de six mois répandue sur tout un côté de cette boule , que nous ne sçaurions éviter : c'est une courte vieillesse de choses animées , c'est un être qui n'a point d'action , & qui cependant (tout braves

L E T T R E I.

que nous soions) ne nous approche jamais sans nous faire trembler. Notre corps poreux, délicat, étendu, se ramasse, s'endurcit, & s'empresse à fermer ses avenues, à barricader un million d'invisibles portes, & à les couvrir de petites montagnes. Il se meut, s'agite, se débat, & dit pour excuse, en rougissant, que ces fremissemens sont des sorties qu'il fait à dessein de repousser l'ennemi qui gagne ses dehors. Enfin ce n'est pas merveille que nous subissions le destin de tous les vivans. Mais le barbare ne s'est pas contenté d'avoir ôté la langue à nos oiseaux, d'avoir deshabillé nos arbres, d'avoir coupé les cheveux à Cérés, & d'avoir mis notre Grand'mere toute nue. Afin que nous ne pussions nous sauver par eux dans un climat plus doux, il les a toutes renfermées sous des murailles de diamant; & de peur même que les rivières n'excitassent par leur mouvement quelque chaleur qui nous pût soulager, il les a clouées contre leur lit. Mais il fait encore bien pis : car pour nous effrayer par l'image même des prodiges qu'il invente à notre destruction, il nous fait prendre la glace pour une lumière endurcie, un jour pétrifié, un solide neant, ou quelque Monstre épouvantable, dont le corps n'est qu'un œil. La Seine au commencement effrayée des larmes du Ciel, s'en troubla; & apprehendant une suite plus funeste à la fortune de ses habitans, elle s'est roidie contre le poids qui l'entraîne, s'est suspendue, & s'est liée elle-même pour s'arrêter.

A 2

4 CONTRE L'HYVER.

afin d'être toujours présente aux besoins que nous pourrions avoir d'elle. Les hommes épouvantez à leur tour des prodiges de cette effroyable Saison , en tirent des présages proportionnez à leur crainte. S'il neige , ils s'imaginent que c'est peut-être au Firmament le chemin de lait qui se dissout ; que cette perte fait de rage écumer le Ciel, & que la Terre tremblant pour ses enfans, en blanchit de frayeur. Ils se figurent que l'Univers est une tarte, que l'hyver , ce grand Monstre , sucre pour l'avaler : que peut-être la neige est l'écume des Plantes qui meurent enragées , & que les vents qui soufflent le froid, sont les derniers soupirs de la Nature agonisante. Moi-même qui n'explique gueres les choses qu'en ma faveur , & qui dans une autre saison me serois persuadé que la neige est le lait végétatif que les Astres font teter aux Plantes, ou les miettes qui tombent après Graces de la Table des Dieux ; me laissant emporter au torrent de l'exemple : S'il grêle , je m'écrie : Quels maux nous sont reservez , puis que le Ciel innocent est réduit à pisser la gravelle ! Si je veux définir ces vents glacez tellement solides , qu'ils renversent des tours , & tellement déliez, qu'on ne les voit point, je ne saurois soupçonner ce que c'est , sinon une brouine de Diables échappez, qui s'étant morfondus sous terre , courent icy pour s'échauffer. Tout ce qui me représente l'Hyver , me fait peur. Je ne saurois supporter un miroir à cause de sa glace ; je fuis les Medec-

L E T T R E I.

cins , parce qu'on les nomme des Medecins de neige ; & je puis convaincre le froid de quantité de meurtres , sur ce que dans toutes les maisons de Paris on rencontre fort peu de gelée, qu'on n'y trouve un malade auprès. En verité, Monsieur, je ne pense pas que la S. Jean me guerisse entièrement des maux de Noël , quand je songe qu'il me faudra voir encore aux fenêtres de grandes vitres , qui ne seront autres choses que des tapisseries de glaçons endurcis au feu. Ouy, cet impitoyable m'a mis en si mauvaise humeur, que le hâle du mois d'Août ne me purgera peut-être pas du flegme de Janvier. La moindre chaleur me fera dire que l'Hyver est le frisson de la Nature, & que l'Eté en est la fièvre : car jugez si je me plains à tort , & si les morfondus, malgré l'humeur liberale de cette saison qui leur donne autant de perles que de roupies, ne me prendront pas pour un Hercule qui poursuit ce Monstre leur ennemi? Quelles rigueurs n'exerce-t-il point en tous lieux ? Là , sous le robinet d'une Fontaine , le gelé Porteur d'eau contraint son cœur, en soufflant, de rendre à ses mains la vie qu'il leur a dérobée. Là contre le pavé le soulier du marcheur fait plus de bruit qu'à l'ordinaire , parce qu'il a des cloches aux pieds. Là l'Ecolier fripon, une pelote de neige entre les doigts, attend au passage son compagnon pour lui noyer le visage dans un morceau de riviere. Enfin de quelque côté que je me tourne, la gelée est si grande, que tout se prend, jusqu'aux

A 3

• CONTRE L'HYVER.

manteaux. A dix heures du soir, le Filou morfondu sous un auvent, grelotte, & se console, lorsqu'il regarde le premier passant, comme un Tailleur qui luy apporte son habit. Lors qu'il prendra fantaisie à l'Hyver, ce vieil endurci, d'aller à confession, voila, Monsieur, l'examen de sa conscience, à un peché près, car c'est un cas réservé, dont il n'aura jamais l'absolution. Vous-même jugez s'il est pardonnable : il me vient d'engourdir les doigts, afin de vous persuader que je suis un froid Amy, puisque je tremble quand il est question de me dire, Monsieur,

Votre Serviteur.

A U M E S M E.

POUR LE PRINTEMPS.

LETTRE II.

M O N S I E U R,

Ne pleurez plus, le beau temps est revenu, le Soleil s'est reconcilié avec les hommes ; & sa chaleur a fait trouver des jambes à l'Hyver, quel que engourdi qu'il fût ; il ne luy a prêté de mouvement que ce qu'il luy en falloit pour fuir ; & cependant ces longues nuits qui sembloient ne faire qu'un pas en une heure (à cause que pour être dans l'obscurité elles n'osoient courir à tâtons) sont aussi loin de nous que la première qui fit dormir Adam. L'air n'aguères si condensé par la gelée, que les

Oiseaux n'y trouvoient point de place, semble n'être aujourd'huy qu'un grand espace imaginaire, où les Musiciens, à peine soutenus de notre pensée, paroissent au Ciel de petits Mondes balancez par leur propre centre. Le ferein n'enrhumoit pas au pays d'où ils viennent, car ils font icy beau bruit. O Dieux ! quel tintamarre ! Sans doute ils sont en procès pour le partage des Terres dont l'Hyver par sa mort les a faits heritiers. Ce vieux Jaloux non content d'avoir bouclé presque tous les animaux, avoit gelé jusques aux rivières, afin qu'elles ne produisissent pas même des images. Il avoit malicieusement tourné vers eux la glace de ses miroirs qui coulent du côté du vif argent ; & ils y seroient encore, si le Printemps à son retour ne les eût renversez. Aujourd'hui le Bétail s'y regarde nager en courant : la Linote & le Pinson s'y reproduisent sans perdre leur unité, s'y ressuscitent sans mourir, & s'étonnent qu'un nid si froid leur fasse éclore en un moment des petits aussi grands qu'eux-mêmes. Enfin nous tenons la Terre en bonne humeur ; nous n'avons dorénavant qu'à bien choyer ses bonnes grâces. A la vérité, dépitée de s'être vuë au pillage de l'Automne, elle s'étoit tellement endurcie contre nous avec les forces que lui prêta l'Hyver, que si le Ciel n'eût pleuré deux mois sur son sein, elle ne se fût jamais attendrie : mais Dieu mercy, elle ne se souvient plus de nos larcins : toute son attention n'est aujourd'huy qu'à méditer quel-

8 POUR LE PRINTEMPS.

que fruit nouveau. Elle se couvre d'herbe molle, afin d'être plus douce à nos pieds; elle n'envoye rien sur nos tables, qui ne regorge de son lait. Si elle nous offre des Chenilles, c'est en guise de Vers à soie sauvages; & les Hannetons sont de petits Oiseaux qu'elle a eu soin d'inventer pour servir de jouëts à nos enfans. Elle s'étonne elle-même de sa richesse : elle s'imagine à peine être la Mere de tout ce qu'elle produit; & grosse de quinze jours, elle avorte de mille sortes d'insectes : parce que ne pouvant toute seule goûter tant de plaisir, elle ébauche des enfans à la hâte, pour avoir à qui faire du bien. Ne semble-t-il pas, en attachant aux branches de nos Forêts des feuilles si touffuës, que pour nous faire rire elle se soit égayée à porter un pré sur un arbre? Mais parce qu'elle sçait que les contentemens excessifs sont préjudiciables, elle force en cette saison les Fèves de fleurir, pour moderer notre joie, par la crainte de devenir fous. C'est le seul mauvais présage qu'elle n'a point chassé de dessus l'Hémisphère. Par-tout on voit la Nature accoucher, & ses enfans, à mesure qu'ils naissent, jouer dans leur berceau. Considérez le Zephyre qui n'ose quasi respirer qu'en tremblant, comme il agite les bleds, & les caresse. Ne diriez-vous pas que l'herbe est le poil de la terre, & que ce vent est le peigne qui a soin de le démêler? Je pense même que le Soleil fait l'amour à cette Saison : car j'ay remarqué qu'en quelque lieu qu'elle se retire, il s'en

L E T T R E I I. 9

approche toujours. Ces insolens Aquilons
 qui nous bravoient en l'absence de ce Dieu
 de tranquillité (surpris de sa venue) s'u-
 nissent à ses rayons , pour obtenir la paix
 par leurs caresses ; & les plus coupables se
 cachent dans les Atomes , & se tiennent
 coys sans bouger, de peur d'être reconnus.
 Tout ce qui ne peut nuire par sa vie, est en
 pleine liberté. Il n'est pas jusqu'à notre a-
 me qui ne se répande plus loin que sa pri-
 son , afin de montrer qu'elle n'en est pas
 contenue. Je pense que la Nature est aux
 Nôces : on ne voit que danses, que con-
 certs, que festins ; & qui voudroit cher-
 cher dispute, n'auroit pas le contentement
 d'en trouver , sinon de celles qui pour la
 beauté surviennēt entre les fleurs. Là possi-
 ble, au sortir du combat un œillet tout san-
 glant tombe de lassitude : là un bouton de
 Rose, en flē du mauvais succès de son An-
 tagoniste, s'épanouit de joie. Là le Lys, ce
 Colosse entre les fleurs , ce geant de lait
 caillé, glorieux de voir ses images triom-
 pher au Louvre , s'élève sur ses compa-
 gnes , les regarde de haut en bas , & fait
 devant soy prosterner la Violette, qui ja-
 louse & fâchée de ne pas monter aussi
 haut , redoublent ses odeurs , afin d'obte-
 nir de notre nez la préférence que nos
 yeux luy refusent. Là le gazon de Thin
 s'agenouille humblement devant la Tuli-
 pe, à cause qu'elle porte un Calice. Là d'un
 autre côté la Terre dépitée que les arbres
 portent si haut & si loin d'elle les bouquets
 dont elle les couronne, refuse de leur en-

10 P O U R L' E S T E'.

voyer des fruits , qu'ils ne luy ayent redonné ses fleurs. Cependant je ne trouve pas pour ces disputes, que le Printemps en soit moins agreable. Mathieu Gareau faite de tout son cœur au broïet de sa Tante : le plus mauvais garçon du Village jure par sa foy qu'il fera cette année grand peur au Papegay : le Vigneron appuyé sur un échalas , rit dans sa barbe à mesure qu'il voit pleurer sa vigne : enfin l'exemple de la Nature me persuade si bien le plaisir , que toute sujétion étant douloureuse , je suis presque à regret, Monsieur,
Votre Serviteur.

A U M E S M E.

P O U R L' E S T E'.

L E T T R E I I I.

M O N S I E U R ,

Que ne diriez-vous point du Soleil, s'il vous avoit rôti vous-même, puisque vous vous plaignez de luy, lorsqu'il hâte l'affaisonnement de vos viandes ? De toute la terre il n'a fait qu'une grand marmite ; il a dessous attisé l'Enfer pour la faire bouillir , il a disposé les Vents tout autour comme des soufflets , afin de l'empêcher de s'eteindre ; & lors qu'il rallume le feu de votre cuisine , vous vous en formalisez ! Il chauffe les eaux , il les distile , il les rectifie , de peur que leur crudité ne vous nuise , & vous luy chantez-pouille.

LETTRE III.

pendant même qu'il boit à votre santé. Pour moy, je ne sçai pas en quelle posture dorénavant se pourra mettre ce pauvre Dieu, pour être à notre gré. Il envoie à notre lever les Oiseaux nous donner la Musique; il échauffe nos bains, & ne nous y invite point qu'il n'en ait essayé le peril en s'y plongeant le premier. Que pouvoit-il ajouter à tant d'honneur, sinon de manger à notre table? Mais jugez ce qu'il demande, quand il n'est jamais plus proche de nos maisons qu'à Midy? Plaignez-vous, Monsieur, après cela, qu'il dessèche l'humeur des rivières! Helas! sans cette attraction, que serions-nous devenus? Les fleuves, les lacs, les fontaines, ont sucé toute l'eau qui rendoit la terre féconde; & l'on se fâche qu'au hazard d'en faire gagner l'hydropisie à la moyenne région, il prenne la charge de la repuïser, & de promener par le Ciel les nuës, ces grands arrosoirs, dont il éteint la soif de nos campagnes altérées, encore dans une saison où il est si fort épris de notre beauté, qu'il nous veut voir tout nuds. J'ay bien de la peine à m'imaginer, s'il n'attiroit à soy beaucoup d'eau pour y mouiller & rafraichir ses rayons, comment il nous baiseroit sans nous brûler. Mais quoi qu'on dise, nous en avons toujours de reste: car au temps même que la Canicule, par son ardeur, ne nous en laisse précisément que pour la nécessité, n'a-t-il pas soin de faire enrager les Chiens, de peur qu'ils n'en boivent? Vous fulminez encore con-

tre lui , sur ce qu'il dérobe (dites-vous) jusqu'à nos ombres : il nous les ôte (je l'avouë) & il n'a garde de les laisser auprès de nous , voyant qu'à toute heure elles se divertissent à nous effrayer. Voyez comme il monte au plus haut de notre horizon , pour les mettre à nos pieds , & pour les recogner sous terre , d'où elles sont parties. Quelque haine cependant qu'il leur porte , quelque proche de leur fin qu'elles se trouvent , il leur donne la vie quand nous nous mettons entre deux ; c'est pourquoi ces filles de la nuit courent tout à l'entour de nous , pour se tenir à couvert des armes du Soleil : sçachant bien qu'il aimera mieux s'abstenir de la victoire , que de se résoudre à les tuer au travers de nos corps. Ce n'est pas que durant toute l'année il ne soit pour nous tout en feu ; & il le montre assez , n'en reposant ni nuit ni jour : mais en Été toutefois sa passion devient bien autre ; il brûle , il court , il semble descendre de son cercle ; & se voulant jeter à notre col , il en tombe si près , que pour legere que soit l'essence d'un Dieu , la moitié des hommes dégoute de sueur , en le portant. Nous ne laissons pas toutefois de nous affliger quand il nous quitte. Les nuits même sympathisant à sa complexion , deviennent claires & chaudes , à cause qu'à son départ il a laissé sur l'Horizon une partie de son équipage , comme ayant à y revenir bien-tôt. Le mois de Mai véritablement fait germer les fruits , les nouë & les grossit ; mais il

LETTRE III.

13

leur laisse une âpreté mortelle, qui nous étrangleroit, si celui de Juin n'y passoit du sucre. Possible m'objectera-t-on que par ses chaleurs excessives, il met les herbes en cendre, & qu'ensuite il fait couler dessus des orages de pluie : mais pensez-vous qu'il ait grand tort (nous voyant tout salis du hâle) de nous mettre à la lessive? Je veux qu'il fût brûlant jusqu'à nous consommer, ce seroit au moins une marque de notre paix avec Dieu; puis qu'autrefois chez son peuple il ne faisoit descendre le feu du Ciel que sur les Victimes purifiées. Encore s'il nous vouloit brûler, il n'envoyeroit pas la rosée pour nous rafraîchir; cette belle rosée, qui nous fait croire par ses infinies gouttes de lumière, que le flambeau du monde est en poudre dans nos prez; qu'un million de petits Cieux sont tombez sur la terre; ou que c'est l'ame de l'Univers, qui ne sachant quel honneur rendre à son Pere, sort au devant lui, & le va recevoir jusques sur la pointe des herbes. Les Villageois s'imaginent, tantôt que ce sont des poux d'argent tombez au matin de la tête du Soleil qui se peigne; tantôt la sueur de l'air, corrompue par le chaud, où des Vers luisans se sont mis; tantôt la salive des Astres, qui leur tombe de la bouche en dormant : mais enfin, quoi que ce puisse être, il n'importe, fussent les larmes de l'Aurore, elle s'afflige de trop bonne grace, pour ne nous en pas réjouir; & puis c'est le temps où la Nature nous met

à même ses trefors. Le Soleil en personne assiste aux Couches de Cérés, & chaque épi de bleds paroît une boulangerie de petits pains de lait qu'il a pris la peine de cuire. Que si quelques-uns se plaignent que sa trop longue demeure avec nous jaunit les feuilles après les fruits, qu'ils sçachent que ce Monarque des Etoiles en use ainsi, pour composer de notre climat le Jardin des Hesperides, en attachant aux arbres des feuilles d'or aussi-bien que des fruits: toutefois il a beau dans son Zodiaque s'échauffer avec le Lion, il n'aura pas demeuré vingt-quatre heures chez la Vierge, qu'il lui fera les doux yeux, il deviendra tous les jours plus froid; & enfin, quelque nom de Pucelle qu'il laisse à la pauvre fille, il sortira de son lit tellement énervé, que six mois à peine le gueriront de cette impuissance. O! que j'ay cependant peur de voir croître l'Eté, parce que j'ay peur de le voir diminuer! C'est lui qui débarrasse l'eau, le bois, le métal, l'herbe, la pierre, & tous les corps differens, que la gelée avoit fait venir aux prises; il apaise leurs froideurs, il démêle leurs antipathies, il moyenne entr'eux un échange de prisonniers, il reconduit paisiblement chacun chez soi; & pour vous montrer qu'il separe les natures les plus jointes, c'est que n'étant vous & moi qu'une même chose, je ne laisse pas aujourd'hui de me considerer separément de vous, pour éviter l'impertinence qu'il y auroit de me mander à moi-même: Je suis, Monsieur,
Votre Serviteur.

A U M E S M E.

CONTRE L'AUTOMNE.

LETTRE IV.

M O N S I E U R ,

Il me semble que j'aurois maintenant bien du plaisir à pester contre l'Automne, si je ne craignois de fâcher le Tonnerre, lui qui non content de nous tuer, n'est pas satisfait s'il n'assemble trois Bourreaux differens dans une mort, & s'il ne nous massacre tout à la fois par les yeux, par les oreilles, & par le toucher; c'est-à-dire, par l'éclair, le tonnerre, & le carreau. L'éclair s'allume, pour éteindre notre vûë à force de lumiere, & précipitant nos paupieres sur nos prunelles, il nous fait passer de deux petites nuits de la largeur d'un double, dans une autre aussi grande que l'Univers. L'air en s'agitant enflâme ses aposthumes; en quelque part que nous tournions la vûë, un nuage sanglant semble avoir déplié entre nous & le jour, une tenture de gris brun, doublé de tafetas cramoisy. Le Foudre engendré dans la nuë, crève le ventre de sa mere, & la nuë grosse, en travail, s'en délivre avec tant de bruit, que les roches les plus sauvages s'ouvrent aux cris de cet accouchement. Il ne fera pourtant pas dit que cette orgueilleuse Saison me parle si haut,

16 CONTRE L'AUTOMNE.

& que je n'ose lui répondre ; cette insolente , aux crimes de laquelle il ne manquoit plus que de faire imputer à son Createur les vices de la Nature. Mais quand l'injustice de cent mille coups de Tonnerre seroit une production de la Sagesse inscrutable de Dieu , il ne s'ensuit pas pour cela que la Saison du Tonnerre , c'est-à-dire la Saison destinée à châtier les coupables , soit plus agreable que les autres ; ou bien il faut conclure que le temps le plus doux de la vie d'un Criminel , est celui de son execution. Je croi qu'ensuite de ce funeste Meteore nous pouvons passer au vin , puis que c'est un Tonnerre liquide , un courroux potable , & un trépas qui fait mourir les Yvrognes de santé. Il est cause , le furieux , que la définition qu'Aristote a donnée pour l'homme , d'animal raisonnable , est fausse , au moins pour ceux qui en boivent trop : mais ne vous semble-t'il pas qu'on peut dire du Cabaret , que c'est un lieu où l'on vend la folie par bouteilles ? & je doute même s'il n'est point allé jusques dans les Cieux faire sentir ses fumées au Soleil , voyant comme il se couche tous les jours de si bonne heure. Quelques Philosophes de ce Siecle en ont tant avalé , qu'ils en ont fait piroietter la terre dessous eux ; & si veritablement elle se meut , je pense que ce sont des s s que l'yvrognerie lui fait faire. Pour moi je porte tant de haine à ce poison , qu'encore que l'eau de vie soit un venin beaucoup plus furieux , je ne laisse pas de lui pardonner , à cause que ce

m'est un témoignage qu'elle lui a fait rendre l'esprit. Nous voila donc en ce temps condamnez à mourir de soif, puis que notre breuvage est empoisonné. Voyons si notre manger que l'Automne nous étend sur la terre, comme sur une table, est moins dangereux que sa boisson. Helas ! pour un seul fruit qu'Adam mangea, cent millions de personnes moururent, qui n'étoient pas encore; l'arbre même est forcé par la Nature de commencer le supplice de ses enfans criminels ; il les jette contre terre, la tête en bas ; le vent les secoue, & le Soleil les précipite. Après cela, Monsieur, ne trouvez pas mauvais que je désapprouve qu'on dise: Voila du fruit en bon état. Comment pourroit-il y être, lui qui s'est pendu soi-même ? Aussi à considerer comme les cailloux y vont à l'offrande, n'est-ce pas une occasion de douter de leur innocence, puis qu'ils sont lapidez à chaque bout de champ. Ne voyez-vous pas même que les arbres en produisant les fruits, ont soin de les enveloper de feuilles pour les cacher, comme s'ils n'avoient pas assez d'éfronterie pour montrer à nud leurs parties honteuses ? Mais admirez encore comment cette horrible Saison traite les arbres en leur disant Adieu. Elle les charge de Vers, d'Araignées, & de Chenilles ; & tout chauves qu'elle les a rendus, elle ne laisse pas de leur mettre de la vermine à la tête. Nommez-vous cela des presens d'une bonne mere à ses enfans ? & merite-t'elle que

18 CONTRE L'AUTOMNE.

nous la remercions , après nous avoir ôté presque tous les alimens utiles ? Mais son dépit passe encore plus outre , car elle tâche d'empoisonner ceux qui ne sont pas morts de faim , & je n'avance rien que je ne prouve. N'est-il pas vrai que ne nous restant plus rien de pur entre tant de choses dont l'usage nous est nécessaire , sinon l'air , la Marâtre l'a suffoqué de Contagion ? Ne voyez-vous pas comme elle traîne la peste , cette maladie sans queue , qui tient la mort pendue à la sienne en toutes les Villes de ce Royaume ? comme elle renverse toute l'œconomie de l'Univers & de la société des hommes , jusqu'à couvrir de pourpre des misérables sur un fumier ; & jugez si le feu dont elle s'allume contre nous , est ardent , quand il suffit d'un charbon sur un homme pour le consumer.

Voilà , Monsieur , les trésors & l'utilité de cette adorable Saison , par qui vous pensiez avoir trouvé le secret de la Corne d'abondance. En vérité ne mérite-t-elle pas bien mieux des Satyres que des Eloges , & ne devrions-nous pas même detester les autres , à cause qu'elles sont en sa compagnie , & qu'elles la suivent toujours & la précédent ? Pour moi , je ne doute point qu'un jour cette enragée ne pervertisse toutes ses compagnes ; & en effet , nous observons qu'elles ont déjà toutes , à son exemple , leur façon particulière d'estropier , & que pour les maux dont elles nous accablent , l'Hyver nous

L E T T R E I V .

19

contraint de reclamer S. Jean , le Printemps S. Mathurin , l'Ete S. Hubert , & l'Automne S. Roch, puisque l'un cause le mal caduc , l'autre la folie , l'autre la rage , l'autre la peste. Pour moi , je ne sçay qui me tient que je ne me procure la mort , de dépit que j'ay de ne pouvoir vivre que dessous leur regne ; mais principalement de ce que la maudite Automne me passe tous les ans sur la tête pour me faire enrager. Il semble qu'elle tâche d'embarasser ses Sœurs dans ses crimes ; car enfin , Monsieur , grosse de foudre comme nous la voyons , n'induit-elle pas à croire que toutes ensemble elles composent un Monstre qui aboie par les pieds ; que pour elle, elle est une Harpie affamée , qui mord de la glace pendant que sa queue est au feu ; qui se sauve d'un embrasement par un déluge , & qui vieillit à quatre-vingt jours , est si passionnée d'amour pour l'Hyver à cause qu'il nous tue , qu'elle expire en le baisant ? Mais ce qui me semble encore plus étrange , est que je me sois abstenu de luy reprocher son plus grand crime , je veux dire le sang , dont elle souille depuis tant d'années la face de toute l'Europe ; car je le devois faire, pour la punir de ce qu'ayant prodigué des fruits à tout le monde , elle ne m'en a pas encore donné un qui puisse vous dire après ma mort : Je suis, Monsieur,

Votre Serviteur.

B 2

DESCRIPTION II.
DE L'AQUEDUC
OU DE LA
FONTAINE D'ARCUEIL.

LETTRE V.

A MES AMIS LES BEUVEURS D'EAU.

Cette Lettre d'Arcueil ayant été perdue, l'Auteur long-temps après en fit une autre; mais comme il ne se souvenoit presque plus de la première, il ne rencontra pas les mêmes pensées. Depuis il retrouva la première; & comme il est assez ennemi du travail, il ne crut pas que le sujet fût digne d'épurer chaque Lettre en ôtant de chacune les imaginations qui se pourroient rencontrer dans l'autre.

MESSEURS,

Pied-là, pied-là : ma tête sert de Pont à une Rivière, je suis dessous, tout au fonds, sans nager; & toutefois j'y respire à mon aise. Vous jugez bien que c'est d'Arcueil que je vous écris. Ici l'eau conduite en triomphe, marche en haye d'un Regiment de pierre : on lui a dressé cent Portiques pour la recevoir; & le Roy la jugeant fatiguée d'être venue à pied de si loin, envoya l'appuyer, de peur

qu'elle ne tombât. Ces excès d'honneur l'ont renduë si glorieuse, qu'elle n'iroir pas à Paris, si l'on ne l'y portoit. S'étant morfonduë d'avoir si long-temps couché contre terre, elle s'est fait dresser un lit plus haut; & l'on tient par tradition que cet Aqueduc lui sembla si pompeux & si beau, qu'elle vint d'elle-même s'y promener pour son plaisir: Cependant elle est renfermée entre quatre murailles; seroit-ce qu'on l'eût convaincuë de s'être jadis trouvée en la compagnie de celle de la mer pendant quelque naufrage? Il le faut bien: car la Justice est ici tellement severe, qu'on contraint jusqu'aux Fontaines de marcher droit; & l'air de la Ville est si contagieux, qu'elles n'en sçauroient approcher sans gagner la pierre. Ces obstacles toutefois n'ont point empêché qu'il n'ait pris à celle-ci une telle demangeaison de la voir, qu'elle s'en gratte demie lieuë durant contre les roches; il lui tarde qu'elle ne contrefasse l'Hypocrene entre les Muses de l'Université: elle n'en peut tenir son eau. Voyez comme des Montagnes de Rungis, elle pisse en l'air jusqu'au Fauxbourg S. Germain. Elle va recevoir de S. A. R. l'ordre des visites qu'elle a à faire; & quelque sourdes menaces qu'elle murmure en chemin, quelque formidable qu'elle paroisse, Luxembourg ne l'a pas plutôt apperçuë, que d'un seul regard il la disperse de tous côtez. En verité l'amour pouvoit-il joindre Arcueil & Paris

22 L'AQUEDUC D'ARCUEIL.

par un lien plus fort que celui de la vie ? Ce reptile est un morceau pour la bouche du Roy : c'est une grande épée , qui va faire mettre par les Porteurs d'eau des bouts de bois à son fourreau ; c'est une Couleuvre immortelle , qui s'enfonce dans son écaille , à mesure qu'elle en sort ; c'est un aposteme artificiel , qu'on ne scauroit crever sans mettre Paris en danger de mort ; c'est un pâtre dont la fauce est vive ; c'est un os , dont la moëlle chemine ; c'est un Serpent liquide , dont la queue va devant la tête : Enfin je pense qu'elle a résolu de ne rien faire ici que des choses impossibles à croire ; elle ne va droit qu'à cause qu'elle est vouée ; elle ne se corrompt point , encore qu'elle soit au tombeau ; elle est vive depuis qu'elle est en terre ; elle passe par dessus des murs dont les portes sont ouvertes ; elle marche droit à tâtons , & court de toute sa force sans tomber. Hé bien , Messieurs , après tant de miracles , ne mériteroit-elle pas bien d'être canonisée à Paris sous le nom de S. Cosme , S. Benoist , S. Michel , & S. Severin ? Qui diroit cependant que la largeur de deux pieds , mesure le destin de tout un peuple ? Connoissez par là quel honneur ce vous est , que moi , qui puis , quand bon me semble , arrêter la liqueur qui desaltère tant d'honnêtes gens à Paris , & qui tous les jours me fait servir devant le Roy , je m'abaisse jusqu'à me dire , Messieurs ,

Votre Serviteur.

AUTRE

SUR LE MESME SUJET.

LETTRE VI.

MESSEIERS,

Miracle, miracle, je suis au fonds de l'eau : & je n'ay pas de quoi boire ; j'ay un Fleuve sur la tête, & je n'ay point perdu pied ; & enfin je me trouve en un Pais où les Fontaines volent , & où les Rivières sont si délicates , qu'elles passent par dessus des Ponts de peur de se mouiller. Ce n'est point hyperbole : car à considérer les grands Portiques sur lesquels celle-ci va comme en triomphe, il semble qu'elle se soit montée sur des échasses pour voir de plus loin , & pour remarquer dans Paris les lieux où elle est nécessaire ; ce sont comme des arcs avec lesquels elle décoche un million de fleches d'argent liquide contre la soif : Tout à l'heure elle étoit assise à eul nud contre terre ; mais la voila maintenant qui se promene dans des galeries : elle porte sa tête à l'égal des Montagnes ; & croyez toutefois qu'elle n'est pas de moins belle taille pour être voutée : Je ne sçai pas si nos Bourgeois prennent cette Arche pour l'Arche d'Alliance , je sçay seulement que sans elle ils seroient du vieux Testament. Elle encherit en leur faveur au des-

24 L'AQUEDUC D'ARCUEIL.

des forces de la Nature: Elle fait pour eux l'impossible, jusqu'à courir deux lieues durant avec des jambes mortes qu'elle ne peut remuer. On diroit, à la voir jaillir en haut comme elle fait, qu'après avoir long-temps poussé contre le Globe de la terre qui pesoit sur elle, s'en trouvant tout à coup déchargée, elle ne se peut plus retenir, & continuë en l'air malgré soi la secoussé qu'elle s'étoit donnée. Mais d'où vient qu'à Rungis pour un peu de sable qu'elle a dans les reins, elle n'urine que goutte à goutte, & que dans Arcueil où elle est atteinte de la pierre, elle pisse par dessus des Montagnes? encore ce ne sont là que des coups d'essay, elle fait bien d'autres miracles: elle se glisse éternellement hors de sa peau, sans jamais achever d'en sortir; & plus sçavante que les Docteurs de la Faculté d'Hipocrate, tous les jours à Paris elle guerit d'un regard plus de quatre cens mille alterez. Elle se morfond à force de courir: elle s'enterre toute vive dans un tombeau, pour vivre plus long-temps; n'est-ce point que sa beauté l'oblige à se cacher du Soleil, de peur d'en être enlevée? on que pour s'être entenduë cajoler au Village, elle devienne si glorieuse qu'elle ne veuille plus marcher si on ne la porte? Je sçais bien que dans ce long bocal de pierre (où ne sçauroit même entrer un filet de lumière) on ne peut pas dire qu'elle soit éventée; & je sçay bien pourtant qu'elle n'est pas sage de passer par
dessous.

dessus des portes ouvertes : cependant peut-être que je la blâme à tort; car je parle de ce mole d'Architecture, sans sçavoir encore au yrai ce que c'est; c'est possible une nuë petrifiée, un grand os dont la moüelle chemine, un Arc-en-Ciel solide, qui puise de l'eau dans Arcueil pour la verser en cette Ville, un pâtre de poisson qui a trop de sauce, une Nayade au lit qui a le cours de ventre, un Apoticaire de l'Université qui lui donne des clisteres; enfin la Mere nourrice de toute une Ville, dont les robinets sont les mammelles qu'elle lui presente à teter. Puis donc qu'une si longue prison la rend méconnoissable, allons un peu plus loin la voir au sortir du ventre de sa mere. O Dieux! qu'elle est gentille, qu'elle a l'air frais, & la face unie! Je l'entends qui gazouille avec le gravier, & qui semble par ses bégayemens, vouloir étudier la langue du País. Considérez-la de près; ne la voyez-vous pas qui se couche tout de son long dans cette couppe de marbre? Elle repose, & ne laisse pas de s'enfler sous l'égoût de sa source, comme si elle tâchoit de sucer en dormant le tetin de sa Nourrice. Au reste vous ne trouverez pas auprès d'elle le moindre poisson, car la pauvre petite est encore trop jeune pour avoir des enfans: ce n'est pas toutefois manque de connoissance: elle a reçu avec le jour une lumiere naturelle & du bien & du mal; & pour vous le montrer, c'est qu'on ne l'approche jamais qu'elle ne fasse voir à

Tome I.

C

26 L'AQUEDUC D'ARCUEIL.

l'œil la laideur ou la beauté de celui qui la consulte. A son âge pourtant , à cause que ses traits sont encore informes , on a de la peine à discerner si ce n'est point un jour de quatre pieds en quarré , ou bien un œil de la terre qui pleure : mais non, je me trompe , elle est trop vive pour ressembler à des choses mortes ; c'est sans doute la Reine des Fontaines de ce Pais ; & son humeur royale se remarque en ce que par une libéralité toute extraordinaire, elle ne reçoit visite de personne, qu'elle ne lui donne son portrait. En récompense elle a reçu du Ciel le don de faire des miracles ; ce n'est pas une chose que j'avance pour aider à son panegyrique ; approchez-vous du bord , & vous verrez qu'à l'exemple de cette Fontaine sacrée qui défioit ceux qui s'y baignoient , elle fait des corps sans matiere , les plonge dans l'eau sans les mouïller , & nous montre chez soi des hommes qui vivent sans aucun usage de respiration. Encore ne font-elle-là que des coups qu'elle fait en dormant ; à peine a-t-elle reposé autant de temps, qu'il en faut pour mesurer quatre ajambées , qu'elle part de son Hôtellerie , & ne s'arrête point qu'elle n'ait reçu de Paris un favorable regard. Sa premiere visite c'est à Luxembourg: si-tôt qu'elle est arrivée, elle se jette en terre, & va tomber aux pieds de S. A. R. à qui par son murmure elle semble demander , en langage de Ruisseau, les maisons où il lui plaît qu'elle s'aille loger. Elle est venue avec

tant de hâte , qu'elle est encore toute en eau ; & pour n'avoir pas eu le loisir sur les chemins de mettre pied à terre , elle est contrainte , jusques dans le Palais d'Orleans, d'aller au bassin en presence de tout le monde. Cependant elle a beau gronder à nos Robinets , & verser des torrens de larmes pour nous exciter à compassion de sa peine , l'ingratitude en ce temps est si prodigieuse , que les alterez luy font la mouë ; quantité de Coquins lui donnent les Seaux , & tout le monde est ravi de la voir piffer sous elle ; l'un dit qu'elle est bien mal apprise , de ve nir avec tant de hâte se loger parmi des Bourgeois pour leur piffer dans la bouche ; l'autre , que c'est en vain qu'elle marche avec tant de pompe , pour ne faire à Paris que de l'eau toute claire ; ceux-cy disent , que son impudence est bien grande , d'allonger le col de si loin à dessein de nous cracher au nez ; ceux-là qu'elle est bien malade , de ne pouvoir retenir son eau : enfin il n'est pas jusqu'à ceux qui font semblant de la baiser , qui ne lui montrent les dents. Pour moi je m'en lave les mains , car j'ai devant les yeux trop d'exemples de la punition des Yvrognes qui la méprisent. La Nature même , qui est la mere de cette Belle , a , ce semble , eu si peur que quelque chose ne manquât aux pompes de sa reception , qu'elle a donné à tous les hommes un Palais pour la recevoir. Mais cette Belle n'abuse point

28 SUR L'OMBRE DES ARBRES.

des honneurs qu'on lui fait ; au contraire à peine est-elle arrivée à Paris , que pour les fatigues d'une trop longue course , se sentant à l'extrémité , & prévoyant sa fin , elle court à Saint Cosme , Saint Benoist , & S. Severin , pour obtenir leur benediction. Voila tout ce que je puis dire à la loüange de ce bel Aqueduc , & de son Hôtesse ma bonne amie : ça donc , qui veut de l'eau , en voulez-vous , Messieurs ; je vous la garantis de fontaine , sur la vie ; & puis , vous sçavez que je suis ,
Messieurs ,

Votre Serviteur.

A U T R E ,

SUR L'OMBRE QUE FAISOIENT
des Arbres dans l'eau.

L E T T R E V I I .

M O N S I E U R ,

Le ventre couché sur le gazon d'une Riviere , & le dos étendu sous les branches d'un Saule qui se mire dedans , je voi renouveler aux Arbres l'Histoire de Narcisse. Cent Peupliers précipitent dans l'onde cent autres Peupliers ; & ces aquatiques ont été tellement épouvantez de leur chute , qu'ils tremblent encore tous les jours du vent qui ne les touche pas. Je

m' imagine que la nuit ayant noirci toutes choses , le Soleil les plonge dans l'eau pour les laver : mais que diray-je de ce miroir fluide, de ce petit monde renversé, qui place les Chênes au dessous de la mousse , & le Ciel plus bas que les Chênes ? Ne sont-ce point de ces Vierges de jadis metamorphosées en arbres , qui désespérées de sentir violer leur pudeur par les baisers d'Apollon , se précipitent dans ce Fleuve la tête en bas ? Ou n'est-ce point qu'Apollon lui-même , offensé qu'elles aient osé protéger contre lui la fraîcheur, les ait ainsi pendues par les pieds ? Aujourd'hui le poisson se promène dans les bois , & des forêts entières sont au milieu des eaux sans se mouiller ; un vieil Orme entr'autres vous feroit rire, qui s'est quasi couché jusques dessus l'autre bord , afin que son image prenant la même posture, il fît de son corps & de son portrait un hameçon pour la pêche. L'onde n'est pas ingrate de la visite que ces Saules lui rendent ; elle a percé l'Univers à jour, de peur que le vase de son lit ne souillât leurs rameaux ; & non contente d'avoir formé du cristal avec de la bourbe , elle a voûté des Cieux & des Astres par dessous , afin qu'on ne pût dire que ceux qui l'étoient venus voir , eussent perdu le jour qu'ils avoient quitté pour elle. Maintenant nous pouvons baisser les yeux au Ciel , & par elle le Jour se peut vanter que tout foible qu'il est à quatre heures du matin , il a pourtant la force de précipiter le Ciel

dans des abîmes. Mais admirez l'empire que la basse region de l'ame exerce sur la haute. Après avoir découvert que tout ce miracle n'est qu'une imposture des sens , je ne puis encore empêcher ma vûë de prendre au moins ce Firmament imaginaire pour un grand lac sur qui la terre flotte ; le Rossignol qui du haut d'une branche se regarde dedans, croit être tombé dans la Riviere : Il est au sommet d'un Chêne, & toutefois il a peur de se noyer ; mais lors qu'après s'être affermi del'œ il & des pieds, il a dissipé sa frayeur, son portrait ne lui paroissant plus qu'un rival à combattre , il gazouille , il éclate , il s'égosille ; & cet autre Rossignol , sans rompre le silence , s'égosille en apparence comme lui , & trompe l'ame avec tant de charmes , qu'on se figure qu'il ne chante que pour se faire ouïr de nos yeux ; je pense même qu'il gazouille du geste , & ne pousse aucun son dans l'oreille , afin de répondre en même temps à son ennemi ; & pour n'enfreindre pas les loix du Pais, dont le peuple est muet, la Perche, la Dorade, & la Truite qui le voyent, ne sçavent si c'est un Poisson vêtu de plumes , ou si c'est un Oiseau dépouillé de son corps ; elles s'amaissent autour de lui, le considerent comme un Monstre ; & le Brochet (ce Tyran des Rivieres) jaloux de rencontrer unEtranger sur sonTrône, le cherche en le trouvant , le touche & ne le peut sentir , court après lui au milieu de lui-même , & s'étonne de l'avoir tant

LETTRE VIII.

31

de fois traverse sans le blesser. Moi-même j'en demeure tellement consterné, que je suis contraint de quitter ce tableau. Je vous prie de suspendre sa condamnation, puis qu'il est mal-aisé de juger d'une Ombre : car quand mes enthousiasmes auroient la réputation d'être fort éclairez, il n'est pas impossible que la lumiere de celui-ci soit petite, ayant été prise à l'ombre. Et puis, quelle autre chose pourrois-je ajouter à la description de cette Image enluminée, sinon que c'est un rien visible, un cameleon spirituel, une nuit que la nuit fait mourir, un procès des yeux & de la raison, une privation de clarté que la clarté met au jour; enfin que c'est un esclave qui ne manque non plus à la matiere, qu'à la fin de mes Lettres,

Votre Serviteur, &c.

DESCRIPTION

D'UN CYPRES.

LETTRE VIII.

MONSIEUR,

J'avois envie de vous envoyer la description d'un Cyprés, mais je ne l'ai qu'ébauchée, à cause qu'il est si pointu, que l'esprit même ne scauroit s'y asseoir. Sa couleur & sa figure me font souvenir d'un Lezard renversé, qui pique le Ciel en mordant la terre. Si entre les Arbres il y

C 4

32 DESCRIPT. D'UN CYPREZ.

a comme entre les Hommes, différence de métiers ; à voir celui-ci chargé d'alaines au lieu de feuilles , je croi qu'il est le Cordonnier des Arbres. Je n'ose presque pas même approcher mon imagination de ses éguilles , de peur de me piquer de trop écrire ; de vingt mille lances il n'en fait qu'une sans les unir ; On diroit d'une flèche que l'Univers revolté darde contre le Ciel , ou d'un grand clou dont la Nature attache l'empire des vivans à celui des morts. Cet obélisque , cet Arbre dragon , dont la queue est à la tête , me semble une Pyramide bien plus commode que celle de Mausolée ; car au lieu qu'on portoit les Trépassés dans celle-là , on porte celle-ci à l'enterrement des Trépassés. Mais je prophane l'avanture du jeune Cyparisse , les amours d'Apollon , de lui faire joier des personnages indignes de lui dans le monument : ce pauvre metamorphosé se souvient encore du Soleil ; il crève sa sépulture , & s'éguise en montant , afin de percer le Ciel , pour se joindre plutôt à son ami : il y seroit déjà , sans la Terre sa Mere , qui le retient par le pied. Phœbus en fait en récompense un de ses vegetaux , à qui toutes les Saisons portent respect. Les chaleurs de l'Été n'osent l'incommoder , comme étant le mignon de leur Maître : les gelées de l'Hyver l'apprehendent , comme la chose du monde la plus funeste ; de sorte que sans couronner le front des Amans ni des Vainqueurs , il n'est non

L E T T R E V I I I. 33

plus obligé que le Laurier ou le Myrthe, de se décoiffer quand l'année lui dit Adieu. Les Anciens mêmes qui connoissent cet Arbre pour le siege de la Parque, le traînoient aux funeraillles, afin d'intimider la mort par la crainte de perdre ses meubles. Voilà ce que je vous puis mander du tronc & des bras de cet Arbre : je voudrois bien achever par le sommet, afin de finir par une pointe; mais je suis si malheureux, que je ne trouverois pas de l'eau dans la mer. Je suis dessus une pointe, & je ne la puis voir, à cause possible qu'elle m'a crevé les yeux. Considérez, je vous prie, comme pour échapper à ma pensée, elle s'aneantit en se formant, & diminuë à force de croître; & je dirois que c'est une Riviere fixe qui coule dans l'air, si elle ne s'étrecissoit à mesure qu'elle chemine, & s'il n'étoit plus probable de penser que c'est une pique allumée, dont la flâme est verte : ainsi je force le Cyprés, cet Arbre fatal, qui ne se plaît qu'à l'ombre des Tombeaux, de représenter du feu, car c'est bien la raison qu'il soit au moins une fois de bon présage, & que par lui, je me souviennne tous les jours, quand le verray, qu'il a été cause, en me fournissant matière d'une Lettre, que j'ay eu l'honneur de me dire, pour finir, Monsieur,

Votre Serviteur.

D E S C R I P T I O N
D'UNE TEMPESTE.
L E T T R E I X.

M O N S I E U R ,

Quoi que je sois ici couché fort mollement, je n'y suis pas fort à mon aise. Plus on me berce, moins je dors. Tout au tour de nous les Côtes gemissent du choc de la tourmente; la Mer blanchit de courroux; le vent siffle contre nos cables; l'eau seringue du sel sur notre tillac; & cependant l'ancre & les voiles sont levées. Déjà les Litanies des passagers se mêlent aux blasphêmes des Matelots; nos vœux sont entrecoupez de hoquets, Ambassadeurs tres-certains d'un dégoûillis tres-pénible. Bon Dieu! nous sommes attaqués de toute la Nature: Il n'est pas jusqu'à notre cœur qui ne se souleve contre nous; la Mer vomit sur nous, & nous vomissons sur elle. Une seule vague quelquefois nous envelope si généralement, que qui nous contemplerait du rivage, prendrait notre Vaisseau pour une Maison de verre où nous sommes enchaînés; l'eau semble exprès se bossuer, pour nous faire un tableau de Cimetière: & quand je prête un peu d'attention, je m'imagine discerner (comme s'ils partoient de

deffous l'Ocean) parmi les effroyables mugiffemens de l'Onde, quelques versers de l'Office des Morts. Encore l'eau n'est pas notre feule partie ; le Ciel a si peur que nous échapions , qu'il assemble contre nous un bataillon de Météores. Il ne laisse pas un atome de l'air , qui ne soit occupé d'un boulet de grêle ; les Comètes servent de torches à celebrer nos funérailles ; tout l'Horison n'est plus qu'un grand morceau de fer rouge ; les Tonnerres te-naillent l'oüye par l'aigre imagination d'une piece de Camelot qu'on déchire ; & l'on diroit , à voir la nuë sanglante & grosse comme elle est , qu'elle va ébouler sur nous , non la foudre , mais le Mont *Ætna* tout entier. O Dieu ! sommes-nous tant de chose , pour avoir excité de la jalousie entre les Elemens , à qui nous perdra le premier ? C'est donc à dessein , que l'eau va jusques aux mains de Jupiter , éteindre la flâme des éclairs , pour arracher au feu l'honneur de nous avoir brûlez. Mais non contente de cela , nous faisant engloutir aux abîmes qu'elle creuse dans son sein ; comme elle voit notre Vaisseau tout proche de se casser contre un écueil , elle se jette vîtement deffous , & nous relève , de peur que cet autre Element ne participe à la gloire qu'elle prétend toute seule : Ainsi nous avons le crève-cœur de voir disputer à nos ennemis , l'honneur d'une défaite où nos vies seront les dépotiilles. Elle prend bien quelquefois la hardiesse , l'insolente , de soüil-

36 DESCRIPT. D'UNE TEMPESTE.

ler avec son écume l'azur du Firmament ,
 & de nous porter si haut entre les Astres ,
 que Jason peut penser que c'est le Navire
 Argo qui commence un second Voyage :
 puis dardez que nous sommes jusqu'au
 sablon de son lit, nous rejaillissons à la lu-
 miere d'un tour de main si prompt, qu'il
 n'y en a pas un de nous qui ne croie ,
 quand notre Nef est remontée , qu'elle a
 passé à travers la masse du monde , sur la
 mer de l'autre côté. Helas ! où sommes
 nous ? L'impudence de l'orage ne par-
 donne pas même au nid des Alcions : les
 Baleines sont étouffées dans leur propre
 Element ; la mer essaye à nous faire un
 couvre-chef de notre Chaloupe. Il n'y a
 que le Soleil qui ne se mêle point de cet
 assassinat ; la Nature l'a bandé d'un tor-
 chon de grosses nuées , de peur qu'il ne le
 vît ; ou bien c'est que ne voulant pas par-
 ticiper à cette lâcheté , & ne la pouvant
 empêcher , il est au bord de ces Rivières
 volantes , qui s'en lave les mains. O vous
 toutefois, à qui j'écris, sçachez qu'en me
 noyant je bois ma faute : car je ferois en-
 core à Paris plein de santé , si quand vous
 me commandâtes de suivre toujours le
 plancher des Vaches , j'eusse été , Mon-
 sieur ,

Votre obeïssant Serviteur.



P O U R
U N E D A M E R O U S S E ,
L E T T R E X.

M A D A M E ,

Je ſçay bien que nous vivons dans un païs où les ſentimens du vulgaire ſont ſi déraiſonnables , que la couleur rouſſe , dont les plus belles chevelures ſont honorées , ne reçoit que beaucoup de mépris ; mais je ſçay bien auſſi que ces ſtupides qui ne ſont animez que de l'écume des ames raiſonnables , ne ſçauroient juger comme il faut des choſes excellentes , à cauſe de la diſtance qui ſe trouve entre la baſſeſſe de leur eſprit , & la ſublimité des ouvrages dont ils portent jugement ſans les connoître ; mais quelle que ſoit l'opinion mal ſaine de ce monſtre à cent têtes , permettez que je parle de vos divins cheveux comme un homme d'eſprit. Lumineux dégorgeement de l'eſſence du plus beau des êtres viſibles ; intelligente reflexion du feu radical de la Nature ; Image du Soleil la mieux travaillée , je ne ſuis point ſi brutal de méconnoître pour ma Reine , la fille de celui que mes peres ont connu pour leur Dieu. Athenes pleura ſa Couronne tombée ſous les Temples abbatuſ d'Apollon ; Rome ceſſa de commander à la Terre , quand

38 POUR UNE DAME ROUSSE.

elle refusa de l'encens à la lumière; & Bifance est entrée en possession de mettre aux fers le Genre humain, aussi-tôt qu'elle a pris pour ses armes celles de la Sœur du Soleil. Tant qu'à cet esprit universel le Perse fit hommage du rayon qu'il tenoit de lui, quatre mille ans n'ont pû vieillir la jeunesse de sa Monarchie: mais sur le point de voir briser ses Simulacres, il se sauva dans Pequín des outrages de Babylone. Il semble maintenant échauffer à regret d'autres terres que celles des Chinois. Et j'apprehende qu'il ne se fixe dessus leur Hemisphere, s'il peut un jour sans venir à nous leur donner les quatre Saisons. La France toutefois, Madame, a des mains en votre visage, qui ne sont pas moins fortes que les mains de Josué pour l'enchaîner. Vos triomphes, ainsi que les Victoires de ce Heros, sont trop illustres pour être cachez de la nuit; il manquera plutôt de promesse à l'homme, qu'il ne se tienne toujours en lieu, d'où il puisse contempler à son aise l'ouvrage de ses ouvrages le plus parfait. Voyez comme par son amour l'Été dernier il échauffa les Signes d'une ardeur si longue & si vehemente, qu'il en pensa brûler la moitié de ses Maisons; & sans consulter l'Almanach, nous n'avons pû jamais distinguer l'Hyver de l'Automne, pour sa benignité, à cause qu'impatient de vous revoir; il n'a pû se résoudre à continuer son voyage jusqu'au Tropique. Hé ne pensez point que ce discours soit une hyper-

bole. Si jadis la beauté de Climene l'a fait descendre du Ciel, la beauté de M..... est assez considerable pour le faire un peu détourner de son chemin. L'égalité de vos âges, la conformité de vos corps, la ressemblance peut-être de vos humeurs, peuvent bien rallumer en lui ce beau feu. Mais si vous êtes fille du Soleil, adorable Alexie, j'ai tort de dire que votre Pere soit amoureux de vous : Il vous aime veritablement, & la passion dont il s'inquiete pour vous, est celle qui lui fit soupirer le malheur de son Phaëton & de ses Sœurs, non pas celle qui lui fit répandre des larmes à la mort de sa Daphné. Cette ardeur dont il brûle pour vous, est l'ardeur dont il brûla jadis tout le Monde ; non pas celle dont il fut lui-même brûlé. Il vous regarde tous les jours avec les frissons & les tendresses que lui donne la memoire du desastre de son Fils aîné ; il ne voit sur la terre que vous où il se reconnoisse. S'il vous considere marcher : Voila, dit-il, la genereuse insolence dont je marchois contre le Serpent Python. S'il vous entend discourir sur des matieres delicates : C'est ainsi que je parle, dit-il, sur le Parnasse avec mes Sœurs. Enfin ce pauvre Pere ne sçait en quelle façon exprimer la joie que lui cause l'imagination de vous avoir engendrée. Il est jeune comme vous, vous êtes belle comme lui ; son temperament & le vôtre sont tout de feu. Il donne la vie & la mort aux hommes, & vos yeux comme les siens

40 POUR UNE DAME ROUSSE.

font la même chose. Comme lui vous avez les cheveux roux. J'en étois là de ma Lettre, adorable M lors qu'un Censeur à contre-sens m'arracha la plume, & me dit que c'étoit mal se prendre au Pannegyrique, de louer une jeune personne de beauté, parce qu'elle étoit rousse. Moi ne pouvant punir cet orgueilleux plus sensiblement que par le silence, je pris une autre plume, & continuai ainsi. Une belle tête sous une perruque rousse, n'est autre chose que le Soleil au milieu de ses rayons, ou le Soleil lui-même n'est autre chose qu'un grand œil sous la perruque d'une rousse; cependant tout le monde en médit, à cause que peu de monde a la gloire de l'être; & cent femmes à peine en fournissent une, parce qu'étant envoyé du Ciel pour commander, il est besoin qu'il y ait plus de Sujets que de Seigneurs. Ne voyons-nous pas que toutes choses en la Nature, sont ou plus ou moins nobles, selon qu'elles sont ou plus ou moins rousses? Entre les Elemens, celui qui contient le plus d'essence & le moins de matiere, c'est le feu, à cause de sa rousse couleur: l'or a reçu de la beauté de sa teinture, la gloire de regner sur les metaux; & de tous les Astres, le Soleil n'est le plus considerable, que parce qu'il est le plus roux. Les Cometes chevelus, qu'on voit voltiger au Ciel à la mort des grands Hommes, sont-ce pas les rousses moustaches des Dieux, qu'ils s'arrachent de regret? Castor & Pollux,

ces

ces petits feux qui font prédire aux Ma-
 relots la fin de la Tempête, peuvent-ils
 être autre chose que les cheveux de Ju-
 non, qu'elle envoie à Neptune en signe
 d'amour ? Enfin, sans le désir qu'eurent
 les hommes de posséder la Toison d'une
 Brebis rousse, la gloire de trente Demi-
 Dieux seroit au berceau des choses qui
 ne sont pas nées ; & un Navire n'étant
 encore qu'un être de raison, Americ ne
 nous auroit pas conté que la Terre a
 quatre Parties. Apollon, Vénus, & l'A-
 mour, les plus belles Divinitez du Pan-
 theon, sont rousses en cramoisy ; & Jupi-
 ter n'est brun que par accident, à cause de
 la fumée de son foudre qui l'a noirci.
 Mais si les exemples de la Mythologie
 ne satisfont pas les aheurtez, qu'ils con-
 frontent l'Histoire. Samson qui tenoit
 toute sa force pendue à ses cheveux, n'a-
 voit-il pas reçu l'énergie de son miracu-
 leux être dans le roux coloris de sa perru-
 que ? Les Destins n'avoient-ils pas atta-
 ché la conservation de l'Empire d'Athe-
 nes à un seul cheveu rouge de Nisus ? Et
 Dieu n'eût-il pas envoyé aux Ethiopiens
 la lumière de la Foi, s'il eût trouvé par-
 mi eux seulement un Rousseau ? On ne
 douteroit point de l'éminente dignité de
 ces personnes-là, si l'on considéroit que
 tous les hommes qui n'ont point été faits
 d'hommes, & pour l'ouvrage de qui
 Dieu lui-même a choisi & pétri la ma-
 tière, ont toujours été Rousseaux. Adam
 qui créé par la main de Dieu même, de-

42 POUR UNE DAME ROUSSE.

voit être le plus accompli des hommes , fut Rousseau ; & toute Philosophie bien correcte doit apprendre que la Nature qui tend au plus parfait , essaye toujours en formant un homme , de former un Rousseau , de même qu'elle aspire à faire de l'or en faisant du mercure : car quoi qu'elle rencontre , un Archer n'est pas estimé mal adroit , qui lâchant trente flèches , en adresse cinq ou six au but : comme le temperament le mieux balancé est celui qui fait le milieu du flegme & de la mélancolie , il faut être bien-heureux pour frapper justement un point indivisible : Au delà sont les blonds , au delà sont les noirs , c'est la raison qui fait que les Rousseaux blanchissent plus tard que les noirs , comme si la nature se fâchoit de détruire ce qu'elle a pris plaisir à faire. En vérité je ne vois jamais de chevelure blonde , que je ne me souviene d'une rousse de filasse mal habillée ; mais je veux que les femmes blondes , quand elles sont jeunes , soient agréables ; ne semble-t'il pas , si-tôt que leurs joues commencent à cotoner , que leur chair se divise par filamens , pour leur faire une barbe ? Je ne parle point des barbes noires : car on sçait bien que si le Diable en porte , elle ne peut être que fort brune. Puis donc que nous avons tous à devenir esclaves de la beauté , ne vaut-il pas bien mieux que nous perdions notre franchise sous des chaînes d'or , que sous des cordes de chanvre , ou des entraves de fer ? Pour

LETTRE XI. 43

moi . tout ce que je souhaite , ô ma belle M est qu'à force de promener ma liberté dedans ces petits labyrinthes d'oi , qui vous servent de cheveux , je l'y perde bien-tôt ; & tout ce que je souhaite , c'est de ne la jamais recouvrer quand je l'auray perduë. Voudriez-vous bien me promettre que ma vie ne sera point plus longue que ma servitude ; & que vous ne ferez point fâchée, que je me dise jusqu'à la mort , Madame ,

Votre je ne sçay quoi.

A U T R E.

LE CAMPAGNARD

LETTRE XI.

MONSIEUR,

J'ay trouvé le Paradis d'Edem , j'ay trouvé l'âge d'or , j'ay trouvé la jeunesse perpetuelle , enfin j'ay trouvé la Nature au maillot ; on rit ici de tout son cœur , nous sommes grands Cousins le Porcher du Village & moi ; & toute la Paroisse m'assure que j'ay la mine , avec un peu de travail , de bien chanter un jour au Lutrin. O Dieux ! un Philosophe comme vous , peut-il préférer au repos d'une si agreable retraite , la vanité , les chagrins , & les embarras de la Cour ? Ah ! Monsieur , si vous sçaviez qu'un Gentilhomme Champêtre est un Prince inconnu ,

D 2

44 LE CAMPAGNARD.

qui n'entend parler du Roy qu'une fois l'année, & ne le connoît que par quelque vieux cousinage; & si de la Cour où vous êtes, vous aviez des yeux assez bons pour appercevoir jusques ici ce gros Garçon qui garde vos Cocqs-d'inde, le ventre couché sur l'herbe, ronfler paisiblement un somme de dix heures tout d'une pièce, se guerir d'une fièvre ardente en dévorant un quartier de lard jaune; vous confesseriez que la douceur d'un repos tranquille, ne se goûte point sous les lambris dorés. Revenez donc, je vous prie, à votre solitude. Pour moi, je pense que vous en avez perdu la mémoire: Oui sans doute vous l'avez perdue. Mais en vérité reste-t'il encore quelque sombre idée dans votre souvenir de ce Palais enchanté dont vous vous êtes banni? Ah! je vois bien que non, il faut que je vous envoie le Tableau dans ma Lettre. Ecoutez-le donc, le voici: car c'est un Tableau qui parle. On rencontre à la porte de la Maison une allée de cinq avenues; tous les Chênes qui la composent, font admirer avec extase l'énorme hauteur de leurs cimes; en élevant les yeux depuis la racine jusqu'au faite, puis les précipitant du sommet jusques aux pieds, on doute si la terre les porte, ou si eux-mêmes ne portent point la terre pendue à leurs racines. Vous diriez que leur front orgueilleux plie comme par force sous la pesanteur des globes celestes, dont ils ne soutiennent la charge qu'en gemissant.

L E T T R E X I. 45

Leurs bras étendus vers le Ciel, semblent en l'embrassant demander aux Etoiles la benignité toute pure de leurs influences, & les recevoir auparavant qu'elles ayent rien perdu de leur innocence au lit des Elemens. Là de tous côtez les fleurs sans avoir eu d'autre Jardinier que la Nature, respirent une haleine douce qui réveille, & satisfait l'odorat; la simplicité d'une rose sur l'églantier, & l'azur éclatant d'une violette sous des ronces, ne laissant point de liberté pour le choix, font juger qu'elles sont toutes deux plus belles l'une que l'autre. Là le Printemps compose toutes les Saisons; là ne germe point de plante venimeuse, que sa naissance aussi-tôt ne trahisse sa conservation; là les ruisseaux racontent leurs voyages aux cailloux; là mille petites voix emplumées font retentir la Forêt du bruit de leurs Chansons; & la tremoussante assemblée de ces gorges melodieuses est si generale, qu'il semble que chaque feuille dans les bois ait pris la figure & la langue d'un Rossignol: tantôt vous leur oyez gazouiller un Concert, tantôt traîner & faire languir leur musique, tantôt passionner une Elegie par des soupirs entre-coupez, & puis amolir l'éclat de leurs sons, pour exciter plus tendrement la pitié; tantôt aussi ressusciter leur harmonie, & parmi les roulades & les fugues rendre l'ame & la voix tout ensemble. Echo même y prend tant de plaisir, qu'elle semble ne repeter leurs airs que pour

46 LE CAMPAGNARD.

les apprendre , & les ruisseaux jaloux grondent en fuyant, irritez de ne les pouvoir égaier. A côté du Château se découvrent deux promenoirs, dont le gazon vert & continu, forme une émeraude à perte de vûë ; le mélange confus des couleurs que le Printemps attache à cent petites fleurs, égare les nuances l'une de l'autre ; & leur teint est si pur, qu'on juge bien qu'elles ne courent ainsi après elles-mêmes, que pour échapper aux amoureux baisers des vents, qui les caressent. On prendroit maintenant cette Prairie pour une mer fort calme; mais aux moindres zephyrs qui se présentent pour y folâtrer, ce n'est plus qu'un superbe Ocean, coupé de vagues & de flots, dont le visage orgueilleusement renfrogné, menace d'engloutir ces petits temeraires ; mais parce que cette mer n'offre point de rivage, l'œil comme épouvanté d'avoir couru si loin sans découvrir le bord, y envoie vîtement la pensée ; & la pensée doutant encore que ce terme qui finit ses regards, ne soit celui du monde, veut quasi nous persuader que des lieux si charmans auront forcé le Ciel de se joindre à la Terre. Au milieu d'un tapis si vaste & si parfait, court à boüillons d'argent, une fontaine rustique, qui voit les bords de son lit émaillez de Jasmîns, d'Orangers & de Myrthes ; & ces petites fleurs qui se pressent tout à l'entour, font croire qu'elles disputent à qui se mirera la première. A considérer sa face jeun-

ne & polie comme elle est, qui ne montre pas la moindre ride, il est bien aise de juger qu'elle est encore dans le sein de sa mere; & les grands cercles dont elle se lie, & s'entortille soi-même, temoignent que c'est à regret qu'elle se sent obligée de sortir de sa maison natale. Mais j'admire sur toutes choses sa pudeur, quand je vois que comme si elle étoit honteuse de se voir caresser si proche de sa mere, elle repousse avec murmure les mains audacieuses qui la touchent. Le Voyageur qui s'y vient rafraichir, courbant sa tête dessous l'onde, s'étonne qu'il soit grand jour sur son Horizon, pendant qu'il voit le Soleil aux Antipodes, & ne se panche jamais sur le bord, qu'il n'ait peur de tomber au Firmament. Je me laisserois cheoir avec cette Fontaine au ventre de l'Etang qui la devore; mais il est si vaste & si profond, que je doute si mon imagination s'en pourroit sauver à nage. J'obmettrai les autres particularitez de votre petit Fontainebleau, puis qu'autrefois elles vous ont charmé comme moi, & que vous les connoissez encore mieux: mais sçachez cependant que je vous y montrerai quelque chose qui sera nouveau, même aux inventions de votre Peintre. Resolvez-vous donc une bonne fois à vous dépêtrer des embarras de Paris; votre Concierge vous aime tant, qu'il jure de ne point tuer son grand Cochon, que vous ne soyez de retour; il se promet bien de vous faire dépouiller

48 POUR LES SORCIERS.

cette gravité dont vous morguez les gens avec vos illustres emplois. Hier au soir il nous disoit à table, après avoir un peu trinqué, que si vous lui parliez par *tu*, il vous répondroit par *toi* : & n'en doutez point, puis qu'il eut la hardiesse de me soutenir que j'étois un sot, de ce que moi qui ne suis point à vos gages, je me disois, Monsieur,

Votre obeissant Serviteur.

A U T R E

P O U R L E S S O R C I E R S .

L E T T R E X I I .

M O N S I E U R ,

Il m'est arrivé une si étrange aventure depuis que je n'ay eu l'honneur de vous voir, que pour y ajouter foi, il'en faut avoir beaucoup plus que ce personnage, qui par la force de la sienne, transporta des Montagnes. Afin donc de commencer mon Histoire, vous sçaurez qu'hier, lassé sur mon lit de l'attention que j'avois prêtée à ce sot Livre que vous m'aviez autrefois tant vanté, je sortis à la promenade, pour dissiper les sombres & ridicules imaginations dont le noir galimathias de sa science m'avoit rempli; & comme je m'efforçois à déprendre ma pensée de la mémoire de ses contes obscurs, m'étant enfoncé dans votre petit
bois

bois après un quart d'heure , ce me sem-
 ble , de chemin , j'apperçus un manche de
 balai qui se vint mettre entre mes jambes
 à califourchon , & bon-gré mal-gré que
 j'en eusse , je me sentis envolé par le
 vague de l'air. Or sans me souvenir de
 la route de mon enlèvement , je me trou-
 vai sur mes pieds au milieu d'un desert
 où ne se rencontroit aucun sentier ; je re-
 passay cent fois sur mes brisées : mais
 cette solitude m'étoit un nouveau Mon-
 de , je résolus de penetrer plus loin ; mais
 sans appercevoir aucun obstacle , j'avois
 beau pousser contre l'air , mes efforts ne
 me faisoient rencontrer par-tout que
 l'impossibilité de passer outre. A la fin
 fort harassé , je tombai sur mes genoux ;
 & ce qui m'étonna davantage , ce fut d'a-
 voir passé en un moment de midi à mi-
 nuit. Je voyois les Etoiles luire au Ciel
 avec un feu bluetant ; la Lune étoit en
 son plein , mais beaucoup plus pâle qu'à
 l'ordinaire : Elle éclipsa trois fois , &
 trois fois dévala de son cercle ; les vents
 étoient paralytiques , les fontaines étoient
 muettes , les Oiseaux avoient oublié leur
 ramage , les Poissons se croyoient en-
 châssés dans du verre , tous les Animaux
 n'avoient de mouvement que ce qu'il leur
 en falloit pour trembler , l'horreur d'un
 silence effroyable regnoit par-tout , &
 par-tout la Nature sembloit être en sus-
 pens de quelque grande aventure. Je mê-
 lois ma frayeur à celle dont la face de
 l'Horison paroissoit agitée , quand au clair

90 POUR LES SORCIERS.

de la Lune, je vis sortir du fond d'une Caverne, un grand & venerable Vieillard vêtu de blanc, le visage basané, les sourcils touffus & relevez, l'œil effrayant, la barbe renversée par dessus les épaules; Il avoit sur la tête un chapeau de Verveine, & sur le dos une ceinture tissüe de fougere de Mai, faite en tresses. A l'endroit du cœur, étoit attachée sur sa robe une Chauve-Souris à demi-morte, & autour du col un carcan chargé de sept différentes pierres précieuses, dont chacune portoit le caractère du Planete qui le dominoit. Ainsi mystérieusement habillé, portant à la main gauche un Vase fait en triangle, plein de rosée, & de la droite une houffine de Sureau en séve, dont l'un des bouts étoit ferré d'un mélange de tous les métaux, l'autre servoit de manche à un petit encensoir; il baisa le pied de sa grotte; puis après s'être déchaussé, & arraché en grommelant certains mots du creux de sa poitrine, il aborda le couvert d'un vieux Chêne à reculons, à quatre pas duquel il creusa trois cernes l'un dans l'autre; & la terre obéissant aux ordres du Negromantien, prenoit elle-même en fremissant les figures qu'il vouloit y tracer. Il y grava les noms des Intelligences, tant du Siècle que de l'Année, de la Saison, du Mois, de la Semaine, du Jour & de l'Heure; de même ceux de leurs Rois, avec leurs Chiffres differens, chacun en sa place propre, & les encensa tous, chacun avec leurs ceremonies

L E T T R E X I I . 51

particulieres. Ceci achevé , il posa son Vase au milieu des cercles , le découvrit , mit le bout pointu de sa baguette entre ses dents , se coucha la face tournée vers l'Orient , & puis il s'endormit. Environ au milieu de son sommeil , j'aperçus tomber dans le Vase cinq graines de fougere. Il les prit toutes quand il fut éveillé , en mit deux dans ses oreilles , une dans sa bouche , l'autre qu'il replongea dans l'eau , & la cinquième il la jetta hors des cercles. Mais à peine celle-là fut-elle partie de sa main , que je le vis environné de plus d'un million d'animaux de mauvais augure , tant d'insectes que de parfaits. Il toucha de sa baguette un Chat-Huant , un Renard & une Taupe , qui aussi - tôt entrèrent dans les cernes , en jettant un formidable cri. Avec un couteau d'airain , il leur fendit l'estomach ; puis leur ayant arraché le cœur , & enveloppé chacun dans trois feuilles de Lauriers , il les avala. Il sépara le foye , qu'il épreignit dans un vaisseau de figure exagone : Cela fini , il recommença les suffumigations ; Il mêla la rosée & le sang dans un bassin , il trempa un Gand de Parchemin Vierge , qu'il mit à sa main droite , & après quatre ou cinq hurlemens horribles , il ferma les yeux , & commença les invocations.

Il ne remuoit presque point les lèvres ; j'entendois néanmoins dans sa gorge un broüissement comme de plusieurs voix entremêlées. Il fut élevé de terre à la hau-

E 2

52 POUR LES SORCIERS.

teur d'une palme, & de fois à autre il attachoit fort attentivement la vûe sur l'ongle indice de sa main gauche. Il avoit le visage enflâmé, & se tourmentoit fort. En suite de plusieurs contorsions épouvantables, il cheut en gemissant sur ses genoux. Mais aussi-tôt qu'il eut articulé trois paroles d'une certaine Oraison; devenu plus fort qu'un homme, il soutint sans vaciller les monstrueuses secousses d'un vent épouvantable qui souffloit contre lui, tantôt par bouffées, tantôt par tourbillons; ce vent sembloit tâcher à le faire sortir des cernes. Après ce signe, les trois ronds tournerent sous lui. Cet autre fut suivi d'une grêle rouge comme du sang, & celui-ci fit encore place à un quatrième beaucoup plus effroyable: C'étoit un torrent de feu, qui broüissoit en tournant, & se divisoit par globes, dont chacun se fendoit en éclats, avec un grand coup de tonnerre. Il fut le dernier: car une belle lumière blanche & claire, dissipa ces tristes Meteores. Tout au milieu, parut un jeune homme, la jambe droite sur un Aigle, l'autre sur un Linx, qui donna au Magicien trois phioles pleines de je ne sçai quelle liqueur. Le Magicien lui presenta trois cheveux, l'un pris au devant de sa tête, les deux autres aux tempes; il fut frappé sur l'épaule, d'un petit bâton que tenoit le Fantôme, & puis tout disparut. Ce fut alors que les Etoiles blêmes à la venue du Soleil, s'unirent à la couleur des Cieux. Je m'al-

lois remettre en chemin pour trouver mon Village ; mais sur ces entrefaites , le Sorcier m'ayant envisagé , s'approcha du lieu où j'étois. Encore qu'il cheminât à pas lents , il fut plutôt à moi que je ne l'apperçus bouger. Il étendit sous ma main une main si froide , que la mienne en demeura fort long-temps engourdie ; Il n'ouvrit ni la bouche ni les yeux ; & dans ce profond silence , il me conduisit à travers des mazes , sous les effroyables ruines d'un vieux Château inhabité ; où les siècles depuis mille ans , travailloient à mettre les chambres dans les caves.

Aussi-tôt que nous fûmes entrez : Variante-toi, me dit-il , en se tournant vers moi , d'avoir contemplé face à face le Sorcier Agrippa , & dont l'ame (par metempsychose) est celle qui jadis animoit le sçavant Zoroastre , Prince des Bactriens. Depuis près d'un siècle que je disparus d'entre les hommes , je me conserve ici , par le moyen de l'or potable , dans une santé , qu'aucune maladie n'a jamais interrompue. De vingt ans en vingt ans , j'avale une prise de cette Médecine universelle , qui me rajeunit , restituant à mon corps , ce qu'il a perdu de ses forces. Si tu as considéré trois phioles que m'a présentée le Roy des Démon ignées , la première en est pleine ; la seconde , de poudre de projection ; & la troisième , d'huile de Talc. Au reste , tu m'es bien obligé , puis qu'entre tous les mortels je t'ay choisi

14 POUR LES SORCIERS.

pour assister à des Mysteres , que je ne célèbre qu'une fois en vingt ans. C'est par mes charmes , que sont envoyez quand il me plaît , les sterilitez ou les abondances. Je suscite les Guerres , en les allumant entre les Genies qui gouvernent les Rois. J'enseigne aux Bergers la Patenôtre du Loup. J'apprens aux Devins la façon de tourner le Sas. Je fais courir les Ardens sur les Marais , & sur les Fleuves , pour noyer les Voyageurs. J'excite les Fées à danser au clair de la Lune. Je pousse les Joüeurs à chercher le Trefle à quatre feuilles sous les Gibets. J'envoie à minuit les Esprits hors du Cimetiere , entortillez d'un drap , demander à leurs heritiers l'accomplissement des vœux qu'ils ont faits à la mort. Je commande aux Démons d'habiter les Châteaux abandonnez , d'égorger les Passans qui y viendront loger , jusqu'à ce que quelque résolu les contraigne de lui montrer le tresor. Je fais trouver des Mains de Gloire aux miserables que je veux enrichir. Je fais brûler aux Voleurs des Chandelles de graisse de Pendu , pour endormir les Hôtes , pendant qu'ils executent leur vol. Je donne la Pistole volante , qui vient ressauter dans la pochette , quand on l'a employée. Je donne aux Laquais ces Bagues , qui les font aller & revenir de Paris à Orleans en un jour. Je fais tout renverser dans une Maison par des esprits follets , qui font culbuter les bouteilles , les verres , les plats , quoi que rien ne se caf-

L E T T R E X I I .

11

se , rien ne se répande , & qu'on ne voye personne. Je montre aux Vieilles à guerir la fièvre avec des paroles. Je réveille les Villageois , la veille de la Saint Jean, pour cueillir son herbe à jeun & sans parler. J'enseigne aux Sorciers à devenir Loups-garoux. Je les force à manger les enfans sur le chemin , & puis les abandonne , quand quelque Cavalier , leur coupant une pate (qui se trouve la main d'un homme) ils sont reconnus , & mis au pouvoir de la Justice. J'envoie aux personnes affligées un grand homme noir , qui leur promet de les faire riches, s'ils se veulent donner à lui. J'aveugle ceux qui prennent des cedulaes , en sorte que quand ils demandent 30. ans de terme , je leur fais voir le 3. devant le zero , que j'ay mis après. Je tors le col à ceux qui lisant dans un Grimoire sans le sçavoir, me font venir , & ne me donnent rien. Je m'en retourne paisiblement d'avec ceux qui m'ayant appelé , me donnent seulement une savate , un cheveu , ou une paille. J'emporte des Eglises qu'on dédie, les prieres qui n'ont pas été payées. Je ne fais paroître aux personnés ennuitées , qui rencontrent les Sorciers allans au Sabat , qu'une troupe de Chats, dont le Prince est Marcou. J'envoie tous les Confédérez à l'offrande, & leur presente à baiser le cul du Bouc, assis dessus une esca- belle. Je le traite splendide mēt, mais avec des viandes sans sel. Je fais tout évanouir, si quelque étranger ignorant des coutru-

F. 4

56 POUR LES SORCIERS.

mes, fait la benediction; & je le laisse dans un desert, au milieu des épines, à trois cens lieuës de son Païs. Je fais trouver dans les lit des ribauts, aux Femmes des Incubes, aux hommes des Succubes. J'envoye dormir le Cochemard, en forme d'une longue piece de marbre, avec ceux qui ne se sont pas signez en se couchant. J'enseigne aux Negromanciens à se défaire de leurs ennemis, faisant une image de cire, & la piquant, ou la jetant au feu, pour faire sentir à l'original, ce qu'ils font souffrir à la copie. J'ôte sur les Sorciers le sentiment, aux endroits où le Belier les a marquez de son Sceau. J'imprime une vertu secrette à *Nolite fieri*, quand il est recité à rebours, qui empêche que le beurre ne se fasse. J'instruis les Païsans à mettre sous le seuil de la Bergerie qu'ils veulent ruiner, une touppe de cheveux, ou un Crapaut avec trois maudiffons, pour faire mourir étiques les Moutons qui passent dessus. Je montre aux Bergers à noïer l'éguillette le jour des Nopces, lors que le Prestre dit *Conjugo vos*. Je donne de l'argent qui se trouve après des feüilles de Chêne. Je prête aux Magiciens un Démon familier, qui les accompagne, & leur défend de rien entreprendre sans le congé de Maistre Martinet. J'enseigne pour rompre le sort d'une personne charmée, de faire pétrir le gâteau triangulaire de S. Loup, & le donner par aumône, au premier pauvre qu'il trouvera. Je gueris les malades du

L E T T R E X I I .

Loup-garou , leur donnant un coup de fourche , justement entre les deux yeux. Je fais sentir les coups aux Sorciers, pourveu qu'on les batte avec un bâton de Sureau. Je délie le Moine-bourru aux Advents de Noël , luy commande de rouler comme un tonneau , ou traîner à minuit les chaînes dans les ruës , afin de tordre le col à ceux qui mettront la teste aux fenêtres. J'enseigne la composition des Brejets, des Sorts , des Charmes , des Sigilles, des Talismans , des Miroirs magiques , & des Figures constellées. Je leur apprens à trouver le Guy de l'an neuf, l'herbe de fourvoyement , les Gamahez, l'emplâtre magnetique. J'envoie le Gobelin, la Mulle ferree, le Filourdy, le Roy Hugon , le Connêtable , les Hommes noirs, les Femmes blanches, les Lemures, les Farfadets , les Larves, les Lamies , les Ombres, les Manes, les Spectres, les Fantômes : Enfin je suis le Diable Vauvert , le Juif errant , & le grand Veneur de la Forest de Fontainebleau. Avec ces paroles le Magicien disparut , les couleurs des objets s'éloignerent ; une large & noire fumée couvrit la face du climat, & je me trouvay sur mon lit , le cœur encore tout palpitant , & le corps tout froissé du travail de l'ame ; mais avec une si grande lassitude , qu'alors que je m'en souviens , je ne croy pas avoir la force d'écrire au bas de ma Lettre , Je suis, Monsieur ,

Votre Serviteur.

CONTRE LES SORCIERS.

LETTRE XIII.

MONSIEUR,

En bonne foy , ma derniere Lettre ne vous a-t'elle point épouvanté ? Quoy que vous en disiez, je pense que le grand homme noir aura pû faire quelque émotion , si non dans votre ame , au moins dans quelqu'un de vos sens. Voila ce que c'est que de m'avoir autrefois voulu faire peur des Esprits ; ils ont eu leur revanche , & je me suis vengé malicieusement de l'importunité dont tant de fois j'ay esté persécuté de reconnoistre les veritez de la Magie. Je suis pourtant fâché de la fièvre qu'on m'a écrit que cet horrible tableau vous a causée; mais pour effacer ma faute, je le veux effacer à son tour, & vous faire voir sur la même toile , la tromperie de ses couleurs , de ses traits , & de ses ombres. Imaginez-vous donc qu'encore que par tout le monde on ait tant brûlé de Sorciers , convaincus d'avoir fait pact avec le Diable ; que tant de misérables ayent avoué sur le Bucher d'avoir esté au Sabat , & que mesme quelques-uns dans l'interrogation , ayent confessé aux Juges qu'ils avoient mangé à leurs festins des enfans, qu'on a , depuis la mort des Condamnez, trouvez pleins de vie, & qui ne sçavoient ce qu'on leur vouloit dire ,

LETTRE. XIII.

29

quand on leur en parloit ; on ne doit pas croire toutes choses d'un homme , parce qu'un homme peut dire toutes choses ; car quand mesme par une permission particulière de Dieu, une ame pourroit revenir sur la terre , demander à quelqu'un le secours de ses prieres , est-ce à dire que des Esprits ou des Intelligences , s'il y en a, soient si badines que de s'obliger aux quintes écervelées d'un Villageois ignorant ; de s'apparoistre à chaque bout de champ , selon que l'humeur noire sera plus ou moins forte dans la teste mal timbrée d'un ridicule Berger ; de venir au leure comme un Faucon sur le poing du Giboyeur qui le reclame, & selon le caprice de ce maraut danser la guimbarde ou les mataffins ? Non , je ne croy point de Sorciers , encore que plusieurs grands Personnages n'ayent pas esté de mon avis, & je ne defere à l'autorité de personne, si elle n'est accompagnée de raison, ou si elle ne vient de Dieu , Dieu qui tout seul doit estre crû de ce qu'il dit , à cause qu'il le dit. Ny le nom d'Aristote plus sçavant que moy , ny celui de Platon , ny celui de Socrate , ne me persuadent point , si mon jugement n'est convaincu par raison, de ce qu'ils disent : La raison seule est ma Reine , à qui je donne volontairement les mains ; & puis , je sçay par experience, que les esprits les plus sublimes ont choppé le plus lourdement : comme ils tombent de plus haut , ils font de plus grandes chutes. Enfin nos peres se sont

60 CONTRE LES SORCIERS.

trompez jadis , leurs neveux se trompent maintenant , les nôtres se tromperont quelque jour. N'embrassons donc point une opinion, à cause que beaucoup la tiennent ; ou parce que c'est la pensée d'un grand Philosophe ; mais seulement à cause que nous voyons plus d'apparence qu'il soit ainsi , que d'estre autrement. Pour moy, je me moque des Pedans , qui n'ont point de plus forts argumens pour prouver ce qu'ils disent , sinon d'alleguer que c'est une maxime ; comme si leurs maximes estoient bien plus certaines, que leurs autres propositions. Je les en croiray pourtant , s'ils me montrent une Philosophie, dont les principes ne puissent estre revequez en doute , desquels toute la Nature soit d'accord , ou qui nous ayent esté revelez d'enhaut : autrement je m'en moque : car il est aisé de prouver tout ce qu'on veut , quand on ajuste les principes aux opinions, & non pas les opinions aux principes. Outre cela, quand il seroit juste de deférer à l'autorité de ces grands Hommes , & quand je serois contraint d'avouer que les premiers Philosophes ont établi ces principes , je les forcerois bien d'avouer à leur tour, que ces Anciens-là, non plus que nous, n'ont pas toujours écrit ce qu'ils ont crû. Souvent les Loix & la Religion de leurs Païs , les ont contraints d'accommoder leurs preceptes à l'intérest & au besoin de la Politique. C'est pourquoy on ne doit croire d'un homme que ce qui est humain, c'est

à dire, possible & ordinaire ; Enfin je n'admets point de Sorciers, à moins qu'on ne me le prouve. Si quelqu'un, par des raisonnemens plus forts & plus pressans que les miens, me le peut démontrer, ne doutez point que je ne luy dise: Soyez, Monsieur, le bien venu, c'est vous que j'attendois, je renonce à mes opinions, & j'embrasse les vôtres. Autrement, qu'auroit l'habile par dessus le sot, s'il pensoit ce que pense le sot? Il doit suffire au peuple qu'une grande ame fasse semblant d'acquiescer aux sentimens du plus grand nombre, pour ne pas résister au torrent; sans entreprendre de donner des menottes à sa raison: au contraire un Philosophe doit juger le vulgaire, & non pas juger comme le vulgaire, Je ne suis point pourtant si déraisonnable, qu'après m'être soustrait à la tyrannie de l'autorité, je veuille établir la mienne sans preuve; c'est pourquoy vous trouverez bon que je vous apprenne le motifs que j'ay eu de douter de tant d'effets étranges qu'on raconte des Esprits. Il me semble avoir observé beaucoup de choses bien considérables, pour me débarasser de cette chimere. Premièrement, on ne m'a jamais recité aucune Histoire de Sorciers, que je n'aye pris garde qu'elle estoit ordinairement arrivée à 3. ou 4. cent lieuës de là. Cét éloignement me fit soupçonner qu'on avoit voulu dérober aux curieux, l'envie & le pouvoir de s'en informer. Joignez à cela, que cette bande d'Hommes

62 CONTRE LES SORCIERS.

habillez en Chats, se trouvant au milieu d'une Campagne, sans témoin; la foy d'une personne seule doit estre suspecte en chose si miraculeuse. Prés d'un Village, il en a esté plus facile de tromper des Idiots. C'estoit une pauvre Vieille, elle estoit pauvre; la necessité l'a pû contraindre à mentir pour de l'argent. Elle estoit Vieille, l'âge affoiblit la raison, l'âge rend babillard; Elle a inventé ce conte, pour entretenir ses voisines; l'âge affoiblit la veuë, elle a pris un Lievre pour un Chat; l'âge rend timide, elle en a crû voir so. au lieu d'un; car enfin il est plus facile qu'une de ces choses soit arrivée, qu'on voit tous les jours arriver, qu'une aventure surnaturelle, sans raison & sans exemple. Mais de grace, examinons ces Sorciers pris. Vous trouverez que c'est un Païsan grossier, qui n'a pas l'esprit de se démêler des filets, dont on l'embarasse; à qui la grandeur du peril assomme l'entendement en telle sorte, qu'il n'a plus l'ame assez presente pour se justifier; qui n'oseroit même répondre pertinemment, de peur de donner à conclurre aux préoccuppez, que c'est le Diable qui parle par sa bouche. Si cependant il ne dit mot, chacun crie qu'il est convaincu de sa conscience, & aussi-tôt le voila jetté au feu. Mais le Diable est-il fou, luy qui a bien pû autrefois le changer en Chat, de ne le pas maintenant changer en Mouche, afin qu'il s'envole? Les Sorciers (disent-ils) n'ont aucune puissance, dès qu'ils sont

LETTRE XIII. 63

entre les mains de la Justice. O par ma foy , cela est bien trouvé ! Donc Maistre Jean Guillot , de qui le pere a volé les biens de son Pupil , s'est acquis , par le moyen de vingt mille écus dérobez que luy cousta son Office de Juge , le pouvoir de commander aux Diables. Vraiment les Diables portent grand respect aux Larçons. Mais ces Diables au moins devoient éloigner ce pauvre malheureux leur tres-humble serviteur , quand ils sçurent qu'on étoit en campagne pour le prendre ; Car ce n'est pas donner courage à personne de le servir , d'abandonner ainsi les siens, Pour des Natures qui ne sont qu'esprit, elles font de grand pas de Clerc, J'ai aussi remarqué , que tous ces Magiciens prétendus , sont gueux comme des Diogènes. O Ciel ! est-il donc vraisemblable , qu'un homme s'exposât à brûler éternellement, sous l'esperance de demeurer pauvre , haï , affamé , & en crainte continuelle de se voir griller en Place publique ? Satan luy donneroit , non des feuilles de Chêne , mais des pistoles de poids , pour acheter des Charges qui le mettroient à couvert de la Justice. Mais vous verrez que les Démons de ce temps-cy sont extrêmement niais, & qu'ils n'ont pas l'esprit d'imaginer tant de finesse. Ce malautru Berger, que vous tenez dans vos prisons , à la veille d'estre boiilli , sur quelles convictions le condamnez-vous ? On l'a surpris recitant la Patenôtre du Loup ? Ah ! de grace, qu'il la repete ; vous

64 CONTRE LES SORCIERS.

n'y remarquerez que de grandes sottises, & moins de mal qu'il n'y en a dedans une Mort-diable, pour laquelle cependant on ne fait mourir personne. Outre cela, dit-on, il a enforcélé des Troupeaux? Ou ce fut par paroles, ou par la vertu cachée de quelques poisons naturels. Par paroles, je ne croy pas que les vingt-quatre Lettres de l'Alphabet, couvent dans la Grammaire, la malignité occulte d'un venin si présent; ny que d'ouvrir la bouche, ferrer les dents, appuyer la langue au palais, de telle ou telle façon, ait la force d'empêster les Moutons, ou de les guerir. Car si vous me répondez que c'est à cause du pact: Je n'ay point encore lû dans la Chronologie, le temps auquel le Diable accorda avec le Genre humain, que quand on articuleroit certains mots qui doivent avoir été spécifiés au Contract, il tueroit; qu'à d'autres il gueriroit, & qu'à d'autres il viendrait nous parler; & je veux qu'il en eût passé le Concordat avec un particulier, ce particulier-là n'auroit pas le consentement de tous les hommes, pour nous obliger à cet accord. A quelques syllabes toutefois, qu'un Lourdaud sans y penser aura proferées, il avouera incontinent pour l'effrayer, & ne rendra pas la moindre visite à une personne puissante, illustre, spirituelle, qui se donne à lui de tout son cœur, & qui par son exemple seroit cause de la perte de cent mille âmes? Vous m'avouerez peut-être que les paroles magiques n'ont

aucun

aucun pouvoir , mais qu'elles couvrent sous des mots barbares , la maligne vertu des simples , dont tous les enchanteurs empoisonnent le bétail. Hé bien, pourquoi donc ne les faites-vous mourir en qualité d'empoisonneurs & non pas de Sorciers ? Ils confessent (ditesvous) d'avoir été au Sabat , d'avoir envoyé des Diables dans les corps de quelques personnes, qui se sont trouvées démoniaques. Pour les voyages du Sabat , voici ma creance; c'est qu'avec des huiles assoupissantes , dont ils se graissent , comme alors qu'ils veillent , ils se figurent estre bien-tôt emportez à califourchon sur un balai par la cheminée, dans une sale où l'on doit festiner, danser, faire l'amour, baiser le cul au Bouc; l'imagination fortement frappée de ces Fantômes , leur représente dans le sommeil ces mêmes choses, comme un balai entre les jambes , une campagne qu'ils passent en volant , un Bouc, un festin, des Dames ; c'est pourquoi quand ils se éveillent , ils croient avoir veu ce qu'ils ont songé. Quant à ce qui concerne la possession , je vous en dirai aussi ma pensée, avec la même franchise. Je trouve en premier lieu , qu'il se rencontre dix mille femmes pour un homme. Le Diable seroit-il un ribaud, de chercher avec tant d'ardeur l'accouplement des femmes ? Non, non, mais j'en devine la cause ; une femme a l'esprit plus léger qu'un homme, & plus hardi par conséquent à résoudre des Comedies de cette nature : Elle

66 CONTRE LES SORCIERS.

espere que pour peu de latin qu'elle écorchera, pour peu qu'elle fera de grimaces, de sauts, de caprioles, & de postures, on les croira toujours beaucoup au dessus de la pudeur, & de la force d'une fille; Et enfin elle pense être si forte de sa foiblesse, que l'imposture étant découverte, on attribuera ses extravagances, à quelques suffocations de matrice, ou qu'au pis aller on pardonnera à l'infirmité de son sexe. Vous répondrez peut-être, que pour y en avoir de fourbes, cela ne conclut rien contre celles qui sont véritablement possédées. Mais si c'est là votre nœud gordien, j'en serai bien-tôt l'Alexandre. Examinons donc, sans qu'il nous importe de choquer les opinions du vulgaire, s'il y a autrefois eu des Démoniaques, & s'il y en a aujourd'hui. Qu'il y en ait eu autrefois, je n'en doute point, puis que les Livres sacrez assurent qu'une Caldéenne par Art magique, envoya un Démon dans le Cadavre du Prophete Samuel, & le fit parler: Que David conjuroit avec sa Harpe, celui dont Saül étoit obsédé; Et que notre Sauveur Jesus-Christ chassa les Diables des corps de certains Hebreux, & les envoya dans des corps de Pourceaux: Mais nous sommes obligez de croire que l'Empire du Diable cessa quand Dieu vint au monde; que les Oracles furent étouffez sous le berceau du Messie, & que Sathan perdit la parole en Bethléem; l'influence altérée de l'Etoile des trois Rois, lui ayant sans doute cau-

fe la pupie. C'est pourquoy je me moque
 de tous les Energumenes d'aujourd'hui,
 & m'en moquerai jusqu'à ce que l'Eglise
 me commande de les croire : car de m'i-
 maginer que cette Penitente de Godefroy,
 cette Religieuse de Loudun, cette fille
 d'Evreux, soient endiablées, parce qu'el-
 les font des culbutes, des grimaces, &
 des gambades; Scaramouche, Colle, &
 Cardelin les mettront à quia. Comment ?
 elles ne sçavent pas seulement parler La-
 tin ! Lucifer a bien peu de soin de ses
 Diables, de ne les pas envoyer au Colle-
 ge ! Quelques-unes répondent assez per-
 tinemment, quand l'Exorciste déclame
 une Oraison de Breviaire, dont en quel-
 que façon elles écorchent le sens, à force
 de le reciter ; à moins que cela, vous les
 voyez contrefaire les enragées, feindre
 à tout ce qu'on leur presche une distrac-
 tion d'esprit perpetuelle ; & cependant
 j'en ay surpris d'attentives à guetter au
 passage quelque Verset de leur Office,
 pour répondre à propos, comme ceux qui
 veulent chanter à Vespres, & ne les sça-
 chant pas, attendent à l'affut le *Gloria Pa-*
tri, pour s'y égosiller. Ce que je trouve
 encore de bien divertissant, ce sont les
 méprises où elles s'embarrassent, quand
 il faut obéir ou n'obéir pas. Le Conjura-
 teur commandoit à une, de baiser la ter-
 re toutes les fois qu'il articuleroit le sacré
 Nom de Dieu : Ce Diable d'obéissance
 le faisoit fort devotement ; mais comme il
 vint encore un coup à lui ordonner la mê-

68 CONTRE LES SORCIERS.

me chose en autres termes, que ceux dont il uſoit ordinairement (car il lui com-
manda par le Fils Coéternel du Souverain
Eſtre,) ce Novice Démoniaque , qui
n'étoit pas Theologien , demeura plat ,
rougit , & ſe jettâ aux injures , juſqu'à ce
que l'Exorcifte l'ayant appaiſé par des
mots plus ordinaires, il ſe remit à raiſon-
ner. J'observai outre cela , que ſelon que
le Prêtre hauſſoit ſa voix, le Diable aug-
mentoît ſa colere, bien ſouvent à des pa-
roles de nul poids , à cauſe qu'il les avoit
prononcées avec plus d'éclat , & qu'au
contraire il avaloit doux comme lait ,
des Exorcifmes qui faiſoient trembler, à
cauſe qu'étant las de crier; il les avoit pro-
noncez d'une voix baſſe. Mais ce fut bien
pis, quelque temps après, quand un Ab-
bé les conjura ; elles n'étoient point faites
à ſon ſtyle , cela fut cauſe que celles qui
voulurent répondre , répondirent ſi fort
à contre ſens , que ces pauvres Diab-
les , au front de qui reſtoit encore quelque
pudeur , devinrent tout honteux ; & de-
puis , en toute la journée , il ne fut pas
poſſible de tirer un méchant mot de leur
bouche. Ils crièrent à la vérité fort long-
temps , qu'ils ſentoient là des Incrédules ,
qu'à cauſe d'eux ils ne vouloient rien
faire de miraculeux , de peur de les con-
vertir : Mais la feinte me ſembla bien
groſſière ; car ſ'il étoit vrai , pourquoi les
en avertir ? Ils devoient au contraire ,
pour nous endurcir en notre incredulité ,
ſe cacher dans ces corps , & ne pas faire

des choses qui pussent nous desaveugler. Vous répondez que Dieu les force à cela, pour manifester la Foy. Oui, mais je ne suis point convaincu, ni obligé de croire que ce soit le Diable qui fasse toutes ces singeries, puis qu'un homme les peut faire naturellement. De se contourner le visage vers les épaules; je l'ai vu pratiquer aux Bohémiens. De sauter; qui ne le fait point, hors les Paralytiques? De jurer; il ne s'en rencontre que trop. De marquer sur la peau certains caracteres; ou des eaux, ou des pierres, colorent ainsi sans prodige notre chair. Si les Diables sont forcez, comme vous dites, de faire des miracles afin de nous illuminer, qu'ils en fassent de convaincants, qu'ils prennent les Tours de Notre-Dame de Paris, où il y a tant d'incrédules; & les portent sans fraction dans la Campagne S. Denys danser une Sarabande Espagnolle: Alors nous serons convaincus. J'ai pris garde encore, que le Diable, qu'on dit être si médisant, n'induit jamais ces personnes Démoniaques, (au milieu de leurs plus grandes fougues) à médire l'une de l'autre: au contraire, elles s'entreportent un très-grand respect, & n'ont garde d'agir autrement, parce que la première offense découvreroit le mystère. Pourquoi, mon Reverend Pere, n'instruit-on point votre procès, en conséquence des crimes dont le Diable vous accuse? Le Diable, dites-vous, est pere de mensonge. Pourquoi donc l'autre jour fistes-vous brûler

70 CONTRE LES SORCIERS.

ce Magicien, qui ne fut accusé que par le Diable? Car je répons comme vous, le Diable est pere de mensonge. Avoïez, avoïez, mon Reverendissime, que le Diable dit vrai, ou faux, selon qu'il est utile à votre malicieuse Paternité. Mais, bons Dieux! je vois tressaillir ce Diable, quand on lui jette de l'Eau benîte. Est-ce donc une chose si sainte, qu'il ne la puisse souffrir sans horreur? Certes cela fait que je m'étonne qu'il ait osé s'enfermer dans un Corps humain, que Dieu a fait à son Image, capable de la vision du Tres-Haut, reconnu son Enfant par la régénération baptismale, marqué des Saintes Huiles, le Temple du S. Esprit, & le Tabernacle de la Sainte Hostie. Comment a-t'il eu l'impudence d'entrer en un lieu qui lui doit être bien plus venerable que de l'eau, sur laquelle on a simplement recité quelques prieres. Mais nous en aurons bonne issue, je vois le Démoniaque qui se tempere fort, à la veuë d'une Croix qu'on lui presente. O Monsieur l'Exorciste, que vous êtes bon! ne sçavez-vous pas qu'il n'y a aucun endroit dans la Nature, où il n'y ait des Croix, puis que par toute la matiere, il y a longueur & largeur, & que la Croix n'est autre chose qu'une longueur considerée avec une largeur. Qu'ainsi ne soit, cette Croix que vous tenez, n'est pas une Croix, à cause qu'elle est d'ébène, cette autre n'est pas une Croix, à cause qu'elle est d'argent; mais l'une & l'autre sont des Croix, à

cause que sur une longueur, on a mis une largeur qui la traverse. Si donc cette Energumene a cent mille longueurs & cent mille largeurs, qui sont tout autant de Croix, pourquoi lui en présenter de nouvelles? Cependant vous voyez cette Femme, qui pour en avoir approché les levres par force, contrefait l'interdite. O quelle pipemie! Prenez, prenez une bonne poignée de verges, & me la fouïettez en ami: Car je vous engage ma parole, que si on condamnoit d'être jettez à l'eau tous les Energumenes que cent coups d'étrivieres par jour n'auroient pû guerir, il ne s'en noyeroit point. Ce n'est pas, comme je vous ai dit, que je doute de la puissance du Createur sur ses Creatures; mais à moins d'être convaincu par l'autorité de l'Eglise, à qui nous devons donner aveuglément les mains, je nommerai tous ces grands effets de Magie, la Gazette des Sots, ou le *Credo* de ceux qui ont trop de Foy. Je m'apperceoi bien que ma Lettre est un peu trop longue, c'est le sujet qui m'a poussé au delà de mon dessein; mais vous pardonnerez cette importunité à une personne qui fait vœu d'être jusqu'à la mort, de vous, & de vos contes d'Esprit, Monsieur,

Le Serviteur tres-humble.

A MONSIEUR GERZAN
SUR SON TRIOMPHE DES DAMES.
LETTRE XIV.

MONSIEUR,

Après les Eloges que vous donniez aux Dames, résolument je ne veux plus être homme. Je m'en vais tout à l'heure tâcher d'obtenir de la dexterité des Chirurgiens, ce que l'Empereur Heliogabale impetra du Rasoir de ses Empiriques. Si vous vous donnez patience encore huit jours, vous allez voir en moi un miracle tout contraire à celui qui se passe dans la Fable d'Iphis & d'Ante. Résolument je vais me faire tronçonner d'un coup de ferpe ce qui m'oblige à porter un caleçon, & m'empêche de me masquer en autre temps qu'au Carnaval. Que je porte envie au bonheur de Tiresias, qui sans souffrir tous les maux où je me prépare, eut l'avantage de changer d'espece, pour avoir frappé sur un Serpent ! La Sagesse de Dieu, qui d'ordinaire agit par progrès, & fait monter par degrez les choses les moins nobles aux plus hautes, a bien fait voir la prééminence que les Femmes ont au dessus des Hommes, quand elle n'a pas voulu faire Eve, qu'elle n'eût fait Adam auparavant. Aussi est-ce une marque évidente de l'estime que la Nature

ture a toujours faite des Femmes , de dire qu'elle les a choisies pour nous porter, ne s'étant pas voulu fier de notre jeunesse à nous-mêmes ; mais la nature aussi nous fait connoître par le partage de ses biens, qu'elle a voulu avantager la cadette au prejudice de l'aînée, lui donnant la beauté, dont chaque trait est une Armée qui va quand il lui plaît bouleverser des Trônes, déchirer des Diadèmes, & traîner en servitude les orgueilleuses Puissances de la Terre. Que si comme nous elles ne vaquent pas à massacrer des hommes, si elles ont horreur de porter au côté, ce qui nous fait detester un Bourreau ; c'est à cause qu'il seroit honteux que celles qui nous donnent à la lumiere, portassent de quoi nous la ravir ; & parce aussi qu'il est beaucoup plus honnête de s'appliquer à la construction, qu'à la destruction de son espece : Donc en matiere de visage, nous sommes de grands gueux ; & sur ma foi, de tous les biens de la Terre en general, je les voi plus riches que nous, puis que si le poil fait la principale distinction de la brute & du raisonnable, les hommes sont au moins par l'estomach, les jouës & le menton, plus bêtes que les femmes. Malgré toutefois ces muettes, mais convaincantes prédications de Dieu & de la Nature ; sans vous, Monsieur, ce déplorable Sexe alloit tomber sous le nôtre ; vous qui tout caduc, & prest à cheoir de cette vie, avez relevé cent mille Dames qui n'avoient point d'appuy.

74 LE TRIOMPHE DES DAMES.

Qu'elles se vantent après cela , de vous avoir donné le jour ! Quand elles vous auroient enfanté plus douloureusement que la mere d'Hercule , elles vous devroient encore beaucoup , à vous qui non content de les avoir enfantées toutes ensemble , les avez fait triompher en naissant. Une femme à la verité , vous a porté neuf mois , mais vous les avez toutes portées sur la tête de leurs ennemis. Pendant vingt siecles , elles avoient combattu,elles avoient vaincu pendant vingt autres ; & vous, depuis quatre mois seulement , leur avez decerné le Triomphe. Oui , Monsieur , chaque periode de votre Livre est un Châr de Victoire , où elles triomphent plus superbement que les Scipions , ny les Cefars n'ont jamais fait dans Rome. Vous avez fait de toute la Terre un País d'Amazones, & vous nous avez reduits à la quenoijille. Enfin l'on peut dire qu'avant vous , toutes les Femmes n'étoient que des Pions , que vous avez mis à Dames. Nous voyons cependant que vous nous trahissez , que vous tournez casaque au genre masculin, pour vous ranger de l'autre : Mais comment vous punir de cette faute ? Comment se résoudre à diffamer une personne qui a fait entrer nos Meres & nos Sœurs dans son parti ? Et puis , on ne sçauroit vous accuser de poltronnerie , vous étant rangé du côté le plus foible ; ni votre plume d'être interessée , ayant commencé l'Eloge des Dames en un âge où vous êtes incapable d'en recevoir des faveurs. Con-

fessez pourtant, après les avoir fait triompher , & avoir triomphé de leur Triomphe même , que leur Sexe n'eût jamais vaincu sans le secours du nôtre. Ce qui m'étonne à la verité, c'est que vous ne leur avez point mis en main , pour nous détruire , les armes ordinaires ; Vous n'avez point cloiié des Etoiles dans leurs yeux ; vous n'avez point dressé des montagnes de neige à la place de leur sein ; l'or , l'yvoire , l'azur , le corail , les roses & les lys, n'ont point été les matériaux de votre bâtiment , ainsi que tous nos Ecrivains modernes, qui malgré la diligence que fait le Soleil pour se retirer de bonne heure , ont l'impudence de le dérober en plein jour. Ny le feu , ny la flâme , ne vous ont point donné de froides imaginations. Vous nous avez porté des bottes , dont nous ignorons la parade : Enfin je rencontre dans ce Livre des choses si divinement conçues , que j'ai de la peine à croire que le Saint Esprit fût à Rome , quand vous le composâtes. Jamais les Dames n'ont sorti de la presse en meilleure posture ; ny moi, jamais mieux résolu de ne plus aller au Tombeau du Pere Bernard , pour voir un miracle ; puis que Monsieur de Gerzan loge à la Porte de l'Eglise. O Dieu ! encore une fois , la belle chose que vos Dames ! Ah , Monsieur, vous avez tellement obligé le Sexe par ce Panegyrique , que pour meriter aujourd'hui l'affection d'une Reine , il ne faut être , Monsieur , que Votre Serviteur.

A U T R E.

LE DUELISTE.

L E T T R E X V.

M O N S I E U R ,

Quoy que je me porte en homme qui creve de santé, je ne laisse pas d'être malade depuis trois semaines, que ma Philosophie est tombée à la merci des Gladiateurs. Je suis incessamment travaillé de la tierce & de la quarte. J'aurois perdu la connoissance du papier, si les Cartels s'écrivoient sur autre chose. Je ne discerne déjà plus l'encre d'avec le noir à noircir ; Et enfin pour vous faire réponse, j'ay presque été forcé de vous écrire avec mon épée, tant il est glorieux d'écrire mal parmi des personnes dont les plumes ne se taillent point. Il faudroit, je pense, que Dieu accomplît quelque chose d'aussi miraculeux que le souhait de Caligula, s'il vouloit finir mes querelles. Quand tout le Genre humain seroit érigé en une tête, quand de tous les vivans il n'en resteroit qu'un, ce seroit encore un Duel qui me resteroit à faire. Vrayment vous auriez grand tort de m'appeller maintenant le premier des hommes; car je vous proteste qu'il y a plus d'un mois que je suis le second de tout le monde : Il faut bien que votre départ ait déserté Paris, l'herbe est

crüe par toutes les ruës, puisqu'en quelque lieu que j'aïlle, je me trouve toujours sur le Pré. Cependant ce n'est pas sans risque ; Mon Portrait que vous fistes faire, a été trouvé si beau, qu'il a pris possible envie à la Mort d'en avoir l'Original ; elle me fait à ce dessein mille querelles d'Allemand. Je m'imagine quelquefois être devenu Porc-épic, voyant que personne ne m'approche sans se piquer, & l'on n'ignore plus, quand quelqu'un dit à son ennemy, qu'il s'aïlle faire piquer, que ce ne soit de la besogne que l'on me taille ? Ne voyez-vous pas aussi qu'il y a maintenant plus d'ombre sur notre Horison, qu'à votre départ ; c'est à cause que depuis ce temps-là ma main en a tellement peuplé l'Enfer, qu'elles regorgent sur la Terre. A la vérité, ce m'est une consolation bien grande d'être haï, parce que je suis aimé ; de trouver par-tout des ennemis, à cause que j'ay des amis par-tout, & de voir que mon malheur vient de ma bonne fortune ; mais j'ay peur que cette demangeaison de gloire ne m'invite à porter mon nom jusqu'en Paradis : C'est pourquoy, pour éviter de si dangereuses Propheties, je vous conjure de venir promptement remettre mon Ame en son assiette de Philosophe ; car il me fâcheroit fort qu'à votre retour, au lieu de me trouver dans mon Cabinet, vous trouvaissiez dans une Eglise : Cy gist, Monsieur,

Votre Serviteur.

G 3

A U T R E.

SUR UN RECOUVREMENT DE SANTE'.

L E T T R E X V I .

M O N S I E U R ,

Vous me permettrez bien de railler maintenant avec votre fièvre, puisqu'elle vous a tourné les talons. Par ma foy, je m'étonne qu'elle ait osé jeter le gant à un hardy Chevalier comme vous; aussi quelques bravoures dont elle ait triomphé entrant dans la carrière, j'ay prévu la honte de sa défaite. Cependant tout le monde vous croyoit party pour les Champs Elysées; & déjà quelques-uns, qui ne sont pas les plus chers de vos Amis, vous publioient arrivé dans l'affreuse Cité, dont vous n'étiez pas encore aux Fauxbourgs. J'admire en verité, comment vous qui choisissiez toujours les choses les plus faciles, n'y ayant qu'une ajambée à faire de votre Chambre à la Chappelle où dorment vos Ancêtres, vous ayez tourné bride avec tant de précipitation. Cependant je soutiendray à la barbe de votre grand cœur, que vous avez agi en habile homme; le giste n'est pas bon, l'Hofte n'y change point de draps; & quoy que le lit soit appuyé si ferme, qu'il ne puisse trembler que par un tremblement de terre, la chambre est froide & catterreuse, les

LETTRE XVI.

79

jeunes-s'y observent perpetuels, & quoy qu'à la Flamande on ait de la Bierre jusques par dessus les yeux, on n'y boit que de l'Eau benîte. Au reste vous n'y eussiez pas trouvé une personne raisonnable, ny de l'un, ny de l'autre Sexe; car on n'y reçoit point d'hommes, à moins qu'ils n'ayent perdu l'esprit; & pour les femmes, encore qu'elles ayent là une bonne qualité qu'elles n'ont pas icy, qui est de se taire, elles y sont si laides en récompense, que la plus belle est camuse. Ne vous repentez donc point, quelque genereux que nous vous croyions, d'avoir usé si à propos du privilege de Normandie. Les ombres de là-bas ne sont pas si charimantes que celles de vos allées couvertes; & je vous proteste qu'en moins d'un clin d'œil vous alliez faire un voyage si éloigné, que vous n'eussiez pas été de retour avant la Resurrection; & moy-même en ce País, je n'aurois pas trouvé un homme qui eût voulu se charger de vous aller dire de ma part, que je suis, Monsieur,

Votre Serviteur.



G 4



LETTRES
SATYRIQUES
DE MONSIEUR
DE CYRANO
BERGERAC.

CONTRE UN POLTRON.
LETTRE XVII.



ONSIEUR,

Je sçay que vous êtes trop sage pour
conseiller jamais un Duel; c'est pourquoy
je vous demande votre avis sur celui que
j'ai resolu de faire; car enfin, comme
vous sçavez, l'honneur sali ne se lave qu'
avec du sang. Hier je fus appellé sot, &
l'on s'emancipa de me donner un soufflet

L E T T R E X V I I . 81

en ma presence. Il est vray que ce fut en une compagnie fort honorable. Certains stupides en matiere de démélez , disent qu'il faut que je perisse, ou que je me vange. Vous , Monsieur , dites-moy , vous mon plus cher Amy , & que j'estime trop sage pour m'exciter à aucune action cruelle ; ne suis-je pas assez maltraité de la langue & de la main de ce Poltron , sans irriter encore son épée ? Car quoy que je sois marri d'être appelé sot , je serois bien plus fâché qu'on me reprochât d'être défunt. Si j'étois enfermé dans un sepulchre, il pourroit à son aise , & en seureté , mal parler de mon courage. Ne ferai-je donc pas mieux de demeurer au monde , afin d'être toujourns present pour le châtier , quand sa temerité m'en donnera sujet ? Infailliblement ceux qui me conseillent la tragedie , ne jugent pas que si j'en suis la catastrophe , il se moquera de ma valeur. Si je le tuë , on croira que je l'ay chassé du monde , parce que je n'osois y demeurer tant qu'il y seroit. Si je luy ôte la rapiere , on dira que j'apprehendois qu'il demeurât armé. Si nous demeurons égaux , à quoy bon se mettre au hazard du plus grand de tous les malheurs , qui est la mort , pour ne rien décider ? Et puis , quand j'aurois lettre du Dieu Mars de sortir de ce combat à mon honneur , il pourroit au moins se vanter de m'avoir contraint à commettre une insigne folie. Non non , je ne déguaine point , c'est craindre son ennemi , de vouloir par le moyen de la

82 CONTRE UN POLTRON.

mort, ou l'éloigner de soy, ou s'éloigner de lui. Pour moy, je n'apprehende pas qu'il soit où je ferai. Il tient à gloire de n'avoir jamais redouté les Parques; s'il veut que je le croye, qu'il se tuë, j'irai consulter tous les Sages pendant soixante ou quatre-vingts ans, pour sçavoir s'il a bien fait; & si l'on me répond qu'ouy, alors je tâcherai d'en vivre encore autant, pour faire le reste de mes jours penitence de ma poltronnerie. Vous trouverez peut-être ce procedé fort étrange, dans un homme de cœur comme moy: mais, Monsieur, à parler franc, je trouve que j'aime mieux me tenir à ma carte, que de me mettre au hazard en les broüillant, d'en avoir une pire. Ce Monsieur le Matamore veut peut-être mourir bien-tôt, afin d'en être quitte de bonne heure; mais moy qui suis plus genereux, je tâche de vivre plus long-temps, au risque d'être long-temps en état de pouvoir mourir. Pense-t-il se rendre fort recommandable, pour témoigner qu'il s'ennuye de ne pas retourner à la nuit, sa premiere maison? Est-ce qu'il a peur du Soleil? Helas! le pauvre bûfle! s'il sçavoit ce que c'est que d'être trepassé, rien ne le presseroit. Un homme ne fait rien d'illustre, qui devant trente ans met sa vie en danger, parce qu'il expose ce qu'il ne connoist pas: mais lors qu'il la hazarde depuis cet âge-là, je soutiens qu'il est enragé de la risquer, l'ayant connue. Quant à moy je trouve le jour très-beau, & je n'aime point à dormir

sous terre , à cause qu'on n'y voit goutte.
 Qu'il ne s'enfle point pourtant de ce re-
 fus , car je veux bien qu'il sçache que
 je sçay une botte à tuer même un Geant
 charmé , & qu'à cause de cela je ne veux
 point me battre , de peur qu'on ne l'ap-
 prenne. Il y a encore cent autres raisons
 qui me font abhorrer le Duel. Moy ? j'irois
 sur le pré , & là fauché parmi l'herbe ,
 m'embarquer possible pour l'autre mon-
 de ? Helas ! mes creanciers n'attendent
 que cela , pour m'accuser de banque-
 route. Mais penseroit-il même m'a-
 voir mis à jubé , quand il m'auroit
 ôté la vie ? Au contraire j'en deviendrois
 plus terrible , & je suis assuré qu'il ne
 pourroit me regarder quinze jours après ,
 sans que je lui fisse peur. S'il aspire à la
 gloire de m'avoir égorgé ; pourvû que
 je me porte bien , je lui permets de se
 vanter par-tout d'être mon bourreau ;
 aussi-bien quand il m'auroit tué , la gloire
 ne seroit pas grande ; une poignée de cy-
 guë en feroit bien autant. Il va s'imagi-
 ner peut-être que la Nature m'a fort mal-
 traité en me refusant du courage ; mais
 qu'il apprenne que la Nature ne sçauroit
 nous jouer un plus vilain trait que de se
 servir contre nous de celui du sort ; que
 la moindre Puce-en vie , vaut mieux que
 le grand Alexandre decedé ; & qu'enfin
 je me sens indigne d'obliger des torches
 benistes à pleurer sur mes armoiries.
 J'aime veritablement qu'on me flate de
 toutes les qualitez d'un bel esprit , horf-

84 CONTRE UN POLTRON.

mis de celle d'heureuse memoire, qui m'est insupportable, & pour cause. Une autre raison me défend encore les batailles; J'ay composé mon Epitaphe, dont la pointe est fort bonne, pourveu que je vive cent ans; & j'en ruinerois la rencontre heureuse, si je me hazardois de mourir plus jeune. Ajoutez à cela, que j'abhorre sur toutes choses les maladies, & qu'il n'y a rien de plus nuisible à la santé que la mort. Ne vaut-il donc pas bien mieux s'encourager à devenir Poltron, que de se rendre la cause de tant de desastres? Ainsi, forts de notre foiblesse, on ne nous verra jamais ni pâlir, ni trembler, que d'apprehension d'avoir trop de cœur. Et toi, ô salutaire poltronnerie! je te vouë un Autel, & je promets de te servir avec un culte si devot, que pour commencer dès aujourd'hui, je dédie cette Epître au Lâche le plus confirmé de tes enfans, de peur que quelque Brave, à qui je l'eusse envoyée, ne se fût imaginé que j'étois homme à le servir, pour ces quatre méchans mots qu'on est obligé d'écrire à la fin de toutes les Lettres; Je suis, Monsieur, Votre Serviteur.

CONTRE UN MEDISANT.

LETTRE XVIII.

MON SIEUR,

Je sçai bien qu'une ame basse comme

la vôtre, ne ſçauroit naturellement ſ'empêcher de médire ; auffi n'eſt-ce pas une abſtinance où je vous veuille condamner. La ſeule courtoisie que je veux de vous, c'eſt de me déchirer ſi doucement , que je puiſſe faire ſemblant de ne le pas ſentir. Vous pouvez connoître par là qu'on m'envoyé la Gazette du Pais Latin. Remerciez Dieu , de ce qu'il m'a donné une âme aſſez raifonnable , pour ne croire pas tout le monde de toutes choſes, à cauſe que tout le monde peut dire toutes choſes ; autrement j'aurois appliqué à vos maux de ratte un plus ſolide & plus puiſſant antidote que le diſcours. Ce n'eſt pas que j'aye jamais attendu des actions fort humaines d'une perſonne qui ſortoit de l'humanité : mais je ne pouvois croire, que votre cervelle eût ſi généralement échoué contre les bancs de la Rhétorique, que vous euſſiez porté en Philoſophie un homme ſans tête. On auroit à la vérité trouvé fort étrange , que dans un corps ſi vaſte , votre petit eſprit ne ſe fût pas perdu ; auffi ne l'a-t'il pas fait longue, & j'ai oui dire qu'il y a de bonnes années que vous ne ſçauriez plus abandonner la vie, que votre trépas accompagné de miracles ne vous faſſe canonifer. Oui , prenez congé du Soleil quand il vous plaira , vous êtes aſſuré d'une ligne dans nos Litanies, quand le Conſiſtoire apprendra que vous ſerez mort ſans avoir rendu l'eſprit. Mais conſolez-vous , vous n'en durerez pas moins pour cela. Les Cerfs &

86 CONTRE UN MEDISANT.

les Corbeaux , dont l'esprit est taillé à la mesure du vôtre , vivent quatre cens ans ; & si le manque de genie est la cause de leur durée , vous devez être celui qui fera l'Epitaphe du Genre humain. C'est sans doute en consequence de ce brutal instinct de votre nature , que vous choisissez l'or & les pierres precieuses , pour répandre dessus votre venin. Souffrez donc , encore que vous pretendiez vous soustraire de l'empire que Dieu a donné aux hommes sur les bêtes , que je vous commande de vomir sur quelque chose de plus sale que mon nom , & de vous ressouvenir (car je croi que les animaux comme vous, ont quelque reminiscence) que le Createur n'a donné à ceux de votre espece une langue que pour avaler , & non pas pour parler : Souvenez-vous-en donc ; c'est le meilleur conseil que vous puissiez prendre ; car quoi que votre foiblesse fasse pitié , celle des Poux & des Puces qui nous importunent , ne nous oblige pas à leur pardonner. Enfin cessez de mordre , Simulacre de l'envie ; car quoi que je sois peu sensible à l'injure , je suis severe à la punir ; rien n'empêcheroit la vertu d'un Ellebore , qu'on appelle en François Tricot , duquel, pour vous montrer que je suis Philosophe, (ce que vous ne croyez pas) je vous châtierois avec si peu d'animosité , que le chapeau dans une main , & dans l'autre un bâton , je vous dirois en vous brisant les os : Je suis, Monsieur ,

Votre tres-humble,

C O N T R E U N E D E M O I S E L L E
A v a r e .

L E T T R E X I X .

M A D E M O I S E L L E ,

Si tout le monde étoit obligé comme moi , pour faciliter la lecture de ses Lettres , d'envoyer de l'argent , les Balzacs n'auroient jamais écrit , & les Aveugles sçauroient lire. Mais quoi ? si les miennes ne sont éclairées par la reflexion de l'or de quelque Louïs, vous n'y voyez que du noir de Grimoire ; & quand même je les aurois prises dans Polexandre , je suis assuré d'avoir pour vous écrit en Hebreu. Ouvrir la bouche, & mouvoir les levres en toutes les façons nécessaires à l'expression de notre langue , ne vous fait entendre que de l'Arabe : Pour vous parler François, il faut ouvrir la main. Ainsi ma bourse devient chez moi le seul organe , par lequel je vous puisse éclaircir les difficultez de la Bible , & vous rendre les Centuries de Nostradamus aussi faciles que le *Pater*. Enfin , Mademoiselle , c'est de vous seule que l'on peut dire avec vérité, *Point d'argent , point de Suisse*. Je me console aisément de votre humeur, parce que tant que vous ne changerez point, je suis assuré d'être en puissance, avec la Croix de quelques pistoles , de chasser

83 A UNE DEMOISELLE AVARE.

plus facilement qu'avec l'eau benîte & l'exorcisme, le Demon d'avarice. Mais j'ai tort de vous reprocher une si grande bassesse; ce sont au contraire des motifs de vertu qui vous font agir de la sorte; car si vous tombez plus souvent sous la Croix, que les malfaïcteurs de Judée, c'est parce que vous croyez pieusement que les Justes ne vous sçauroient rien demander injustement, & que l'or, ce symbole de la pureté, ne vous sçauroit être donné qu'avec des intentions tres-pures. Je pense même, comme vous êtes, aussi bien que bonne Chrétienne, encore meilleure Françoisse, que vous vous abaissez devant tous ceux qui vous présentent les Images de nos Rois; & que même, comme vous êtes d'une probité exemplaire, qui ne veut faire tort à personne, vous êtes tellement scrupuleuse à la distribution de vos faveurs, que vous vous appuyez davantage sur les baisers de dix pistoles, que sur ceux de neuf. Cette économie ne me déplaît pas, car je suis assuré, tenant ma bourse dans une main, de tenir votre cœur dans l'autre. Tout ce qui me fâche, c'est de ce que cette chere Image, que vous juriez autrefois avoir imprimée fort avant dans votre cœur, vous la mettez hors de chez vous par les épaules, si-tôt qu'elle y a demeuré trois jours sans payer son gîte. Pour moi, je pense que vous avez oublié la définition de l'homme; car toutes vos actions me prouvent que vous ne me prenez que pour

L E T T R E X X. 89

pour un animal donnant : cependant je croyois être , par l'opinion d'Aristote, un animal raisonnable ; mais je vois bien qu'il me faut resoudre à cesser d'être ce que je suis , du moment que je cesse de fouiller à ma poche. Corrigez , je vous prie , cette humeur , qui convient fort mal à votre jeunesse, & à cette generosité dont vous vous faites toute blanche ; car il vous est honteux d'être à mes gages , moi qui suis , Mademoiselle ,

Votre Serviteur.

C O N T R E U N I N G R A T.

L E T T R E X X.

MO N S I E U R ,

Par l'affection que je vous ay portée, & dont vous êtes indigne, je vous ai fait mériter d'être mon ennemi. Si les Philistins autrefois n'eussent laissé leurs vies sous le bras de Samson, nous ne sçaurions pas aujourd'hui que la Terre eût porté des Philistins : Ils doivent leur vie à leur mort ; & s'ils eussent vécu dix ans plus tard, ils fussent morts trente Siecles plutôt ; Ainsi vous moissonnez malgré moi cette gloire de votre lâcheté , de m'avoir contraint de vous en punir. On me dira , je le sçai bien , que pour avoir détruit un Pigmée, je n'attacherai pas à mon sort la matiere d'une illustre Épitaphe. Mais à

Tome I.

H

90 CONTRE UN INGRAT.

regarder sans interest le revers du paradoxe, ce Marius qui fit en trois Combats un Cimetiere à trois Nations , ne fut pas censé poltron, lors qu'il frappoit les Grenouilles du Marais , où il s'étoit jetté ; Et Socrate ne cessa pas d'être le premier homme de l'Univers , quand il eut écrasé les poux qui le mordoient dans son cachot. Non , non , petit Nain , ne pensez pas être quelque'autre chose ; essayez de vous humilier en votre neant , & croyez comme un article de Foi , que si vous êtes encore aussi petit qu'au jour de votre naissance , le Ciel l'a permis ainsi , pour empêcher un petit mal de devenir grand. Enfin vous n'êtes pas homme ; & que Diable êtes-vous donc ? Vous êtes peut-être une Momie , que quelque Fardet aura volée à l'Ecole de Medecine , pour en effrayer le monde : Encore cela n'est-il point trop éloigné du vrai-semblable , puis que si les yeux sont les miroirs de l'ame , votre ame est quelque chose de bien laid ; cependant vous vous vantez de mon amitié. O Ciel ! punisseur des heresies, châtiez celle-ci du Tonnerre. Je vous ai donc aimé ? Je vous ai donc porté mon cœur en offrande ? donc vous m'estimez sot , au point d'avoir par charité donné mon ame au Diable ? Mais ce n'est pas de moi seul que vous avez médit ; les plus chatotiillans Eloges qui partent de vous sont des Satyres ; & Dieu ne vous eût point échappé , si vous l'eussiez connu. Tout ce qui respire , interesse à la

L E T T R E X X I. 91

perte des Monstres, auroit déjà tenté mes
bonnes graces par votre mort, mais il la
neglige comme un coup seur, sçachant
que vous aviez en moi seul,

Votre Partie, Votre Juge,
& Votre Bourreau.

C O N T R E S O U C I D A S.

L E T T R E X X I.

HE ! par la mort, Monsieur le Coquin,
je trouve que vous êtes bien impu-
dent, de demeurer en vie après m'avoir
offensé ! vous qui ne tenez lieu de rien
au monde, ou qui n'êtes plus qu'un clou
aux fesses de la Nature ; vous qui tom-
berez si bas, si je cesse de vous soutenir,
qu'une Puce en léchant la terre, ne vous
distinguera pas du pavé ; vous enfin si sale
& si puant, qu'on doute, en vous voyant,
si votre Mere n'a point accouché de vous
par le derrière. Encore si vous m'eussiez
envoyé demander le temps d'un *Peccavi* !
Mais sans vous enquêter si je trouve bon
que vous viviez encore demain, ou que
vous mouriez dès aujourd'hui, vous avez
l'impudence de boire & de manger, com-
me si vous n'étiez pas mort. Ah ! je vous
proteste de renverser sur vous un si long
aneantissement, qu'il ne sera pas vrai de
dire que vous ayez jamais vécu. Vous
esperez sans doute m'attendrir par la de-

H 2

92 CONTRE SOUCIDAS.

dicace de quelque ennuyeux Burlesque ;
 Point , point , je suis inexorable , je veux
 que vous mouriez tout presentement ;
 puis, selon que mabelle humeur me ren-
 dra misericordieux , je vous ressusciterai
 pour lire ma lettre. Aussi-bien , quand
 pour regagner mes bonnes graces , vous
 vous me dedierez une Farce , je sçai que
 tout ce qui est sot ne fait pas rire , & qu'
 encore que pour faire quelque chose de
 bien ridicule , vous n'ayez qu'à parler se-
 rieusement, votre Poësie est trop des Hal-
 les ; & je pense que c'est la raison pour-
 quoi votre Jugement de Pâris n'a point
 de debit. Donc si vous-m'en croyez , sau-
 vez-vous au Barreau, des ruades de Pega-
 se ; vous y serez sans doute un Juge incor-
 ruptible , puis que votre Jugement ne se
 peut acheter. Au reste ce n'est point de
 votre Libraire seul , que j'ai appris que
 vous rimassiez : Je m'en doutois déjà bien,
 parce que c'eût été un grand miracle , si
 les Vers ne s'étoient pas mis dans un
 homme si corrompu. Votre haleine seule
 suffit à faire croire que vous êtes d'intel-
 ligence avec la mort , pour ne respirer
 que la peste ; & les muscadins ne sçau-
 roient empêcher que vous ne soyez par
 tout le monde en fort mauvaise odeur.
 Je ne m'irrite point contre cette putre-
 faction , c'est un crime de vos Peres la-
 dres : Votre chair même n'est autre chose
 que de la terre crevassee par le Soleil , &
 tellement fumée , que si tout ce qu'on y
 a semé avoit pris racine , vous auriez

maintenant sur les épaules un grand bois de haute fûtaye. Après cela , je ne m'étonne plus de ce que vous prouvez qu'on ne vous a point encore connu ; Il s'en faut en effet plus de quatre pieds de crotte , qu'on ne vous puisse voir. Vous êtes enseveli sous le fumier avec tant de grace, que s'il ne vous manquoit un pot cassé pour vous gratter , vous seriez un Job accompli. Ma foi , vous donnez un beau démenti à ces Philosophes qui se moquent de la Creation. S'il s'en trouve encore, je souhaite qu'ils vous rencontrent ; car je suis assuré qu'après votre veuë , ils croiront aisément que l'homme peut avoir été fait de bouë. Ils vous prêcheront, & se serviront de vous-même, pour vous retirer de ce malheureux Atheïsme où vous croupissez. Vous sçavez que je ne parle point par cœur , & que je ne suis pas le seul qui vous a entendu prier Dieu, qu'il vous fît la grace de ne point croire en lui. Comment, petit impie , Dieu n'oseroit avoir laissé fermer une porte quand vous fuyez le bâton , qu'il ne soit par vous aneanti ; & vous ne commencez à le recroire, que pour avoir contre qui jurer, quand vos Dez escamotez répondent mal à votre avarice. J'avouë que votre fort n'est pas de ceux qui puissent patiemment porter la perte , car vous êtes gueux comme un Diogene , & à peine le Chaos entier suffiroit-il pour vous rassasier ; c'est ce qui vous a obligé d'affronter tant de monde : Il n'y a plus moyen

94 CONTRE SOUCIDAS.

que vous trouviez pour marcher en cette Ville une rue non creanciere, à moins que le Roi fasse bâtir un Paris en l'air. L'autre jour au Conseil de Guerre, on donna avis à Monsieur de Turenne de vous mettre dans un Mortier, pour vous faire sauter comme une bombe dans Sainte-Menehould, pour contraindre en moins de trois jours par la faim, les Habitans de se rendre. Je pense, en verité, que ce stratagème-là réussiroit, puis que votre nez qui n'a pas l'usage de raison, ce pauvre nez, le reposoir & le paradis des chiquenaudes, semble ne s'être retroussé, que pour s'éloigner de votre bouche affamée. Vos dents... Mais bons Dieux ! où m'embarasserai-je ? Elles sont plus à craindre que vos bras ; leur chancre & leur longueur m'épouvante : aussi-bien, quelqu'un me reprocheroit que c'est trop berner un homme, qui dit m'estimer beaucoup. Donc, ô plaisant petit Singe, ô Marionnette incarnée ! cela seroit-il possible ? Mais je voi que vous vous cabrez de ce glorieux sobriquet. Helas ! demandez ce que vous êtes, à tout le monde, & vous verrez si tout le monde ne dit pas que vous n'avez rien d'homme, que la ressemblance d'un Magot. Ce n'est pas pourtant, quoique je vous compare à ce petit homme à quatre pattes, que je pense que vous raisonniez aussi-bien qu'un Singe : car quand je vous contemple si décharné, je m' imagine que vos nerfs sont assez secs & assez prepa-

L E T T R E X X I. 97

rez , pour exciter , en vous remuant , ce bruit que vous appelez parole ; c'est infailliblement ce qui est cause que vous jasez & fretillez sans intervalle. Mais puis que parler y a ; apprenez-moi de grace , si vous parlez à force de remuer , ou si vous remuez à force de parler. Ce qui fait soupçonner que tout le tintamarre que vous faites , ne vient pas de votre langue , c'est qu'une langue seule ne sauroit dire le quart de ce que vous dites , & que la plupart de vos discours sont tellement éloignez de la raison , qu'on voit bien que vous parlez par un endroit qui n'est pas fort près du cerveau. Enfin , mon petit gentil godenot , il est si vrai que vous êtes toute langue , que s'il n'y avoit point d'impiété d'adapter les choses saintes aux prophéties , je croirois que S. Jean prophétisoit de vous , quand il écrivit que la parole s'étoit fait chair. En effet , s'il me falloit écrire autant que vous parlez , j'aurois besoin de devenir plume ; mais puis que cela ne se peut , vous me permettrez de vous dire adieu. Adieu donc , mon Camarade , sans compliment : aussi bien seriez-vous trop mal obéï , si j'étois

Votre Serviteur.

CONTRE MONSIEUR DE V.

L E T T R E X X I I.

M O N S I E U R ,

Tant de caresses de la Fortune que j'ai perduës en perdant votre amitié, me persuadent enfin de me repentir d'avoir si fort contribué à sa perte ; & si je suis en disgrâce , je confesse que je la merite , pour ne m'être pas conservé plus soigneusement & l'estime & la vûë d'une personne qui fait passer les moindres , dont il est visité, sous le titre de Comtes & de Marquis. Certes , Monsieur , vous vous faites le Pere de force grands Seigneurs qui ne croyoient pas l'être , & je commence à m'appercevoir que j'ai tort d'avoir ainsi negligé ma fortune ; car j'aurois possible gagné à ce jeu-là une Principauté. Quelques-uns blâment cette humeur prodigue ; mais ils ne sçavent pas que ce qui vous engage à ces magnificences , est le passionné desir qui vous emporte pour la multiplication de la Noblesse ; & que c'est pour cela , que ne pouvant mettre au jour des Gentilshommes selon la chair , vous en voulez du moins produire spirituellement. Les Auteurs Romanesques que vous connoissiez , donnent bien des Empires à tel qui souvent n'avoit pas possédé deux arpens de terre ; mais votre talent est si égal
au

au leur, qu'il vous met en droit d'user des
 mêmes privileges. On sçait assez que tous
 ces grands Auteurs ne parlent pas mieux
 que vous, puis que vous parlez tout com-
 me eux , & qu'à chaque moment vous
 vomissiez & Cassandre & Polexandre si
 crus, qu'on pense voir dans votre bouche
 le papier dessous les paroles. Les Criti-
 ques murmurent , que le grand bruit
 dont vous éclatez, n'est pas la marque
 d'un grand esprit; que les vaisseaux vui-
 des en excitent plus que ceux qui sont
 pleins, & que peut-être à cause du con-
 cave de votre cerveau rempli de rien ,
 votre bouche, à l'exemple des cavernes ,
 fait un écho mal distinct de tous les sons
 qui la frappent. Mais quoi ? il se faut con-
 soler. Cclui-là est encore à naître, qui a
 sçu le moyen d'empêcher l'envie de mor-
 dre la vertu. Car je veux même , comme
 ils le disent , que vous ne fussiez pas un
 grand Genie ; vous êtes toutefois un
 grand homme. Comment ? vous êtes ca-
 pable, par votre ombre seule, de noircir
 un Jeu de Paulme tout entier. Personne
 n'entend parler de votre taille , qu'il ne
 croye qu'on fasse l'histoire d'un Cedre
 ou d'un Sapin ; & d'autres qui vous con-
 noissent un peu plus particulièrement ,
 prouvant que vous n'avez rien d'homme
 que le son de la voix , assurent qu'ils ont
 appris par tradition, que vous êtes un
 Chêne transplanté de la Forest de Dodo-
 ne. Ce n'est pas de mon avis qu'ils por-
 tent ce jugement ; au contraire , je leur ai

§8 CONTRE MONSIEUR DE V.

dit cent fois, qu'il n'y avoit point d'apparence que vous fussiez un Chêne, puis que les plus seneez tombent d'accord que vous n'êtes qu'une bûche, Pour moi qui pense vous connoître de plus longue main, je leur sôtiens qu'il est tout à fait éloigné du vrai-semblable d'imaginer que vous soyez un arbre; car encore que cette partie supérieure de votre tout (qu'à cause du lieu de sa situation on appelle votre tête) ne fasse aucune fonction raisonnable, ni même sensitive, je ne me persuade pas pourtant qu'elle soit debois, mais je m'imagine qu'elle a été privée de l'usage des sens, à cause qu'une ame humaine n'étant pas assez grande pour animer de bout en bout un si vaste Colosse, la Nature a été contrainte de laisser en friche la Region d'en-haut. Et en effet, y a-t'il quelqu'un qui ne sçache, que quand elle logea dans votre corps demeuré ce qu'en d'autres on nomme l'Esprit, elle eut beau le tirer & l'allonger, elle ne put jamais le faire arriver jusqu'à votre cervelle. Vos membres même sont si prodigieux, qu'à les considerer, on croit que vous avez deux Geans pendus au bas du ventre, à la place de vos cuissés; & vous avez la bouche si large, que je crains quelquefois que votre tête ne tombe dedans. En verité, s'il étoit de la Foi de croire que vous fussiez homme, j'aurois un grand motif à soupçonner, qu'il a donc fallu mettre dans votre corps, pour lui donner la vie, l'ame universelle du

monde. Il faut en effet que vous soyez quelque chose de bien ample, puis que toute la Communauté des Frippiers est occupée à vous vêtir; ou bien, que ces gens-là qui cherchent le débit, ne pouvant amener toutes les ruës de Paris à la Halle, aient chargé sur vous leurs guenilles, afin de promener la Halle par tout Paris. Au reste, ce reproche ne vous doit point offenser, au contraire il vous est avantageux; il fait connoître que vous êtes une Personne publique, puis que le public vous habille à ses dépens. Et puis, assez d'autres choses vous rendent considérable. Je dis même, que comme de l'épaisseur de la Vase du Nil, ensuite de son débordement, les Egyptiens jugent de leur abondance; on peut supputer par l'épaisseur de votre embonpoint, le nombre des embrassemens illegitimes qui se sont faits en votre Fauxbourg. Et enfin, à propos d'arbre à qui je vous comparois tantôt, on dit que vous en êtes un si fertile, qu'il n'y a point de jour que vous ne produisiez: mais je sçai bien que ces sortes d'injures passent fort loin de vous, & que vos calomniateurs n'eussent osé vous soutenir en face tant d'injures, du temps que la troisième peinture des Cartes étoit votre portrait. Vous traîniez alors une brette, qui vous auroit vengé d'eux; ils ne vous eussent pas accusé, comme aujourd'hui, d'effronterie, en un état de condition, où vous changiez si souvent de couleur. Voilà, Monsieur, les peaux d'As-

100 CONTRE MONSIEUR DE V.

nes, à peu près, dont ils persecutent votre déplorable renommée. J'en ferois l'Apolo-
 gie un peu plus longue ; mais la fin du
 papier m'oblige de finir. Permettez donc
 que je prenne congé de vous sans les ce-
 remonies accoutumées ; parce que ces
 Messieurs qui vous méprisent fort, &
 dont je fais beaucoup d'estime, pense-
 roient que je fusse le valet du valet des
 Tambourineux, si j'avois mis au bas de
 cette Lettre, que je suis, Monsieur,
 Votre Serviteur.

CONSOLATION A UN AMY

Sur l'Eternité de son Beaupere.

LETTRE XXIII.

MONSIEUR,

La Faculté, bien mieux que moy,
 vous mettra quelque jour à couvert de la
 vie de ce personnage. Laissez-la donc
 faire, elle a des bras dont personne ne
 pare les coups. Vous me répondrez sans
 doute, qu'il a passé déjà plus de dix fois
 le temps de mourir ; que la Parque ne s'est
 pas souvenue de luy, & que maintenant
 qu'elle a tant marché depuis, elle sera
 honteuse & paresseuse de revenir le pren-
 dre si loin. Non, non, Monsieur, espérez
 toujours, jusqu'à ce qu'il ait passé neuf
 cens ans, l'âge de Mathusalem ; mais en-
 fin parlez-luy sans cesse en grondant ;
 criez, pestez, tonnez dans sa maison,

croissez par-tout à ses yeux, & faites en forte qu'il se dépîte contre le jour. N'est-il pas temps aussi-bien, qu'il fasse place à d'autres ? Comment ? Artephius & la Sybille Cumée, au prix de luy, n'ont fait que semblant de vivre. Il naquit auparavant que la Mort fût faite, & la Mort à cause de cela n'oseroit tirer sur lui, parce qu'elle craint de tuer son Pere. Et puis même, quand cette considération ne l'empêcheroit pas, elle le voit si foible de vieillesse, qu'il n'auroit pas la force de marcher jusqu'en l'autre monde. Et je pense qu'une autre raison encore le fait demeurer debout ; c'est que la Mort qui ne lui voit faire aucune action de vie, le prenant plutôt pour une statuë que pour un vivant, pense qu'il est du devoir ou du temps ou de la Fortune, de le faire tomber. Après cela, Monsieur, je m'étonne fort que vous disiez qu'étant prêt de fermer le cercle de ses jours, & arrivant au premier point dont il est parti, il redevenoit un enfant. Ah ! vous vous moquez ! & pour moy, je ne sçaurois pas même m'imaginer qu'il l'ait jamais été. Quoy, lui, petit garçon ? Non, non, il ne le fut jamais, ou Moïse s'est trompé au calcul qu'il a fait de la Creation du Monde. S'il est permis toutefois de nommer ainsi tout ce qui peut à peine faire les fonctions d'un enfant, je vous donne les mains ; car il faut en effet qu'il soit plus ignorant qu'une Plante même, de ne sçavoir pas mourir, chose que tout ce qui a vie, sçait

102 CONSOLATION A UN AMY.
faire sans Précepteur. O ! que n'a-t'il été
connu d'Aristote ! Ce Philosophe n'eût
pas défini l'Homme Animal raisonnable.
Ceux de la Secte d'Epicure , qui démon-
trent que les bêtes usent de la raison , en
doivent excepter celle-là encore, s'il étoit
bien vray qu'il fût bête. Mais hélas ! dans
l'ordre des Etres animez , il est un peu
plus qu'un Artichaut , & un peu moins
qu'une Huître à l'écaille ; de sorte que
j'aurois crû, si ce n'étoit que vous le soup-
çonnez de laderie , qu'il est ce qu'on ap-
pelle la Plante sensitive. Avouiez donc que
vous avez tort de vous ennuyer de sa vie ;
il n'a pas encore vécu, il n'a que dormi ; at-
tendez au moins qu'il ait achevé un som-
me. Etes-vous assuré qu'on ne lui ait pas
dit que le Sommeil & la Mort sont freres ?
Il fait peut-être scrupule (ayant bonne
conscience) après avoir joui de l'une ,
d'avoir affaire à l'autre. N'inferez pas
cependant, ensuite de cela , que je veuille
prouver par cette enfilade , que le person-
nage dont il est question soit un sot hom-
me. Point du tout , il n'est rien moins
qu'homme ; car outre qu'il nous ressem-
ble par le Baptême , c'est un privilege
dont jouissent aussi-bien que lui les Clo-
ches de sa Paroisse. Je parlerois de cette
vie , jusqu'à la mort , pour soulager votre
ennuy , mais le sommeil commence de
causer à ma main de si grandes foiblesses,
que ma tête par compagnie tombe sur
mon oreille. Ah ! par ma foy , je ne

ſçay plus ce que j'écris. Adieu ; bon ſoir , Monſieur ,

Votre Serviteur.

CONTRE UN PILLEUR DE PENSÉES.

LETTRE XXIV.

MONSIEUR,

Puiſque notre Ami butine nos Penſées, c'eſt une marque qu'il nous eſtimé ; il ne les prendroit pas ſ'il ne les croyoit bonnes , & nous avons grand tort de nous eſtomaquer, de ce que n'ayant point d'enfans , il adopte les nôtres. Pour moy , ce qui m'offenſe en mon particulier , (car vous ſçavez que j'ay un eſprit vangeur de torts , & fort enclin à la juſtice diſtributive) c'eſt de voir qu'il attribué à ſon ingrate imagination les bons ſervices que lui rend ſa memoire , & qu'il ſe diſe le pere de mille hautes conceptions, dont il n'a été au plus que la Sage-Femme. Al-
lons , Monſieur , après cela , nous vanter d'écrire mieux que lui , lors qu'il écrit tout comme nous ; & tournons en ridicule qu'à ſon âge il ait encore un Ecrivain chez luy , puiſqu'il ne nous fait point en cela d'autre mal que de rendre nos œuvres plus liſibles ! Nous devrions au contraire, recevoir avec reſpect tant de ſages avertiſſemens moraux , dont il tâche de reprimer les emportemens de notre jeunefſe. Ouy , certes, nous devrions y ajou-

ter plus de foy , & n'en douter non plus que de l'Evangile ; car tout le monde sçait que ce ne sont pas des choses qu'il ait inventées. A la verité , d'avoir un Amy de la sorte , c'est entretenir une Imprimerie à bon marché. Pour moy je m'imagine , en dépit de tous ses grands Manuscrits , que si quelque jour après sa mort , on inventorie le Cabinet de ses Livres , c'est à dire de ceux qui sont sortis de son Genie , tous ses ouvrages ensemble , (ôtant ce qui n'est pas de luy) composeront une Bibliothèque de papier blanc. Il ne laisse pas de vouloir s'attribuer les dépouilles des morts , & de croire inventer ce dont il se souvient : mais de cette façon il prouve mal la noble extraction de ses pensées , de n'en tirer l'antiquité que d'un homme qui vit encore ; mais il veut par là conclure à la Metempsicose , & montrer que quand il se serviroit des imaginations de Socrate , il ne les voleroit point , ayant été jadis ce même Socrate qui les imagina. Et puis, n'a-t'il pas assez de memoire , pour être riche de ce bien-là seul ? Comment ? il l'a si grande , qu'il se souvient de ce qu'on a dit trente Siècles auparavant qu'il fût au monde. Quant à moy , qui suis un peu moins souffrant que les morts , obtenez de luy qu'il me permette de dater mes pensées , afin que ma posterité ne soit point douteuse. Il y eut jadis une Déesse Echo ; celui-cy sans doute , en doit être le Dieu : car de même qu'elle , il ne dit jamais que ce que les au-

LETTRE XXIV. 105

res ont dit , & le repete si mot à mot , que transcrivant l'autre jour une de mes Lettres , (il appelloit cela composer) il eut toutes les peines du monde à s'empêcher de mettre , Votre Serviteur , Beau-lieu ; parce qu'il y avoit au bas ,

Votre Serviteur ,
DE BERGERAC.

A U T R E

CONTRE UN PILLEUR DE PENSEES.

LETTRE XXV.

M O N S I E U R ,

Après avoir échauffé contre nous cet homme qui n'est que flegme , n'appréhendons-nous point qu'un de ces jours on nous accuse d'avoir brûlé la rivièrè ? Cet esprit aquatique murmure continuellement comme les fontaines , sans que l'on puisse entendre ce qu'il dit. Ah , Monsieur ! que cet homme me fait prévoir à la fin des Siecles , une étrange aventure ! C'est que s'il ne meurt qu'au bout de sa memoire , les Trompettes de la Resurrection n'auront pas de silence. Cette seule faculté dans luy ne laisse point de place aux autres ; & il est un si grand persecuteur du sens commun , qu'il me fait soupçonner que le Jugement universel n'a été promis que pour en faire avoir aux per-

106 CONTRE UN PILL. DE PENS.
sonnes comme luy , qui n'en ont point eu
de particulier. Et à vous parler ingenu-
ment, quiconque le fera sortir du monde,
aura grand tort , puisqu'il l'en fera sortir
sans raison. Mais cependant il parle au-
tant que tous les Livres , & tous les Li-
vres semblent n'avoir parlé que pour lui.
Il n'ouvre jamais la bouche, que nous n'y
trouvions un larcin ; & il est si accoustu-
mé à mettre au jour son pillage , que
même quand il ne dit mot , c'est pour dé-
rober cela aux muets. Nous sommes pour-
tant de faux braves , & nous partageons
avec justice les avantages du combat , no-
tre esprit ayant trois facultez de l'opposer
au sien , qui n'en a qu'une ; c'est pour-
quoy s'il a dans la tête beaucoup de vui-
de , on luy doit pardonner , puisqu'il n'a
pas été possible à la Nature de la remplir
avec le tiers d'une ame raisonnable ; En
récompense il ne la laisse pas dormir , il
la tient sans cesse occupée à dépouiller
quelqu'un ; & ces grands Philosophes ,
qui croyoient s'être mis , par la pauvreté
qu'ils professoient , à couvert d'impôts &
de contributions , luy doivent par jour
chacun , jusqu'au plus misérable , une
rente de dix pensées ; & ce Maltotier de
conceptions , n'en laisse pas échapper un,
qu'il ne le taxe aux aîsez , selon l'étendue
de son revenu. Ils ont beau se cacher dans
l'obscurité , il les sçait bien trouver , &
les fait bien parler François. Encore ont-
ils souvent le regret de voir confisquer
leurs œuvres toutes entieres , quand ils

n'ont pas le moyen de payer leur taxe. Mais il continuë ces brigandages en sûreté ; car il sçait que la Grece & l'Italie relevant d'autres Princes que du nôtre , il ne sera pas recherché en France des larcins qu'il aura faits chez eux. Je croy même qu'il pense , à cause que les Payens sont nos ennemis , ne pouvoir rien butiner sur eux qui ne soit pris de bonne guerre. Voila , Monsieur , ce qui est cause que nous voyons chaque page de ses Epîtres être le Cimetiere des vivans & des morts. Ne doutez point après cela , que si au jour de la consommation des Siecles , chacun reprend ce qui luy appartient , le partage de ses écrits ne soit la dernière querelle des hommes. Après avoir été dans nos conversations cinq ou six jours à l'affût aux pensées , plus chargé de pointes qu'un Porc-épic , il les va ficher dans ses Epigrammes & dans ses Sonnets , comme des éguilles dans un peloton. Cependant il se vante qu'il n'y a rien dans ses Ecrits qui ne luy appartienne aussi justement que le papier & l'encre qu'il a payez ; que les vingt-quatre Lettres de l'Alphabet sont à luy comme à nous , & la disposition par conséquent ; & qu'Aristote étant mort , il peut s'emparer de ses Livres , puisque ses terres qui sont des immeubles , ne sont pas aujourd'huy sans Maîtres. Mais après tout cela quelquefois quand on luy trouve le maîtreau sur les épaules , il l'adopte pour le sien , & proteste de n'avoir jamais

108 CONTRE UN PILL. DE PENS
logé dans sa memoire que ses propres
imaginationes. A dire vray , cela se peut
faire , ses Ecrits étant à l'Hôpital où il re-
tire les miennes. Si maintenant vous me
demandez la définition de cet homme ,
je vous répondray que c'est un Echo qui
s'est fait panser de la courte haleine , &
qui auroit été muet si je n'avois jamais
parlé. Pour moy , je suis un miserable Pe-
re , qui pleure la perte de mes enfans. Il
est vray que de ses richesses il en use fort
generousement , car elles sont plus à moy
qu'à luy . Et il est encore vray que si l'on
y mettoit le feu ; en y jettant de l'eau , je
ne sauverois que mon bien. C'est pour-
quoy je me retracte de tout ce que je luy
ai reproché. De quelle faute , en effet ,
puis-je accuser un innocent qui n'a rien
fait , ou qui (quoy qu'il ait fait) ne l'a
fait enfin qu'après moy ? Je ne l'accuse
donc plus , nous sommes trop bons amis ,
& j'ay toujours été si joint à luy , qu'on
ne peut pas dire qu'il ait jamais travaillé
à quelque chose où je n'aye été attentif.
Ses ouvrages étoient mes seules pensées ,
& quand je m'occupois à imaginer , je
songeois à ce qu'il devoit écrire. Tenez
donc , je vous supplie , pour assuré , que
tout ce que je semble avoir reproché cy-
dessus à sa mendicité , est seulement pour
le prier qu'il épargne ses ridicules com-
paraisons de nos peres ; car ce n'est pas le
moyen de devenir , comme il l'espere ,
Ecrivain sans comparaison , puisque c'est
une marque d'avoir bien de la pente au

larcin , de dérober jusqu'à des guenilles , & de n'avoir pour toute finesse de bien dire , que des *comme* , des *de même* , ou des *tout ainsi*. Comment ? la foudre n'est pas assez loin de ses mains dans la moyenne region de l'air , ni les torrens de la Thrace assez rapides , pour empêcher qu'il ne les détourne jusqu'en ce Royaume , pour les marier par force à ses comparaisons ? Je ne vois pas le motif de ce mauvais butin , si ce n'est que ce flegmatique , de peur de laisser croupir ses aquatiques pensées , essaye d'en former des torrens , craignant qu'elles ne se corrompent ; ou qu'il veuille échauffer ses froides rencontres avec le feu des éclairs & des Tonneres. Mais puisqu'enfin , pour tout ce que je lui sçaurois dire , il ne vaincra pas les tyranniques malignitez de sa Planete , & puisque cette inclination de Filou le gourmande avec tant d'empire ; qu'il glanne au moins sur les bons Auteurs : car quel butin prétend-il faire sur un misérable comme moy ? il ne se chargera que de verilles. Cependant il consume & les nuits & les jours à me dépouiller depuis les pieds jusqu'à la tête ; & cela est si vray , que je vous feray voir dans toutes ses Lettres le commencement & la fin des miennes. Je suis , Monsieur ,

Votre Serviteur.

CONTRE UN GROS HOMME. ¹

L E T T R E X X V I .

ENfin , gros Homme , je vous ai vû ; mes prunelles ont achevé sur vous de grands voyages ; & le jour que vous éboulâtes corporellement jusqu'à moi , j'eus le temps de parcourir votre Hémisphère , ou pour parler plus véritablement , d'en découvrir quelques cantons. Mais comme je ne suis pas tout seul les yeux de tout le monde , permettez que je donne votre portrait à la Posterité , qui un jour sera bien-aîsé de sçavoir comment vous étiez fait. On sçaura donc en premier lieu , que la Nature qui vous ficha une tête sur la poitrine , ne voulut pas expressément y mettre de col , afin de le dérober aux malignitez de votre Horoscope. Que votre ame est si grosse , qu'elle serviroit bien de corps à une personne un peu deliée. Que vous avez ce qu'aux Hommes on appelle la face , si fort au dessous des épaules , & ce qu'on appelle les épaules si fort au dessus de la face , que vous semblez un S. Denys portant son Chef entre ses mains. Encore , je ne dis que la moitié de ce que je voi , car si je descens mes regards jusqu'à votre bedaine , je m'imagine voir aux Limbes tous les Fidelles dans le sein d'Abraham & Sainte Ursule qui porte les onze mille Vict-

LETTRE XXVI. III

ges envelopées dans son manteau , ou le Cheval de Troye farci de quarante mille hommes. Mais je me trompe , vous êtes quelque chose de plus gros ; ma raison trouve bien plus d'apparence à croire que vous êtes une louppe aux entrailles de la Nature , qui rend la Terre jumelle. Hé , quoi ? vous n'ouvrez jamais la bouche , qu'on ne se souvienne de la Fable de Phaëton , où le Globe de la Terre parle , ou le Globe de la Terre. Et si la Terre est un Animal ; vous voyant aussi rond , & aussi large qu'elle , je soutiens que vous êtes son mâle , & qu'elle a depuis peu accouché de l'Amerique , dont vous l'aviez engrossie. Hé bien , qu'en dites-vous ? Le Portrait est-il ressemblant , pour n'y avoir donné qu'une touche ? Par la description de votre sphere de chair , dont tous les membres sont si ronds , que chacun fait un cercle , & par l'arondissement universel de votre épaisse masse , n'ai-je pas appris à nos Neveux que vous n'étiez point fourbe , puis que vous marchez rondement ? Pouvois-je mieux convaincre de mensonge ceux qui vous menacent de pauvreté , qu'en leur faisant voir à l'œil , que vous roulerez toujours ? Et enfin étoit-il possible d'enseigner plus intelligiblement que vous êtes un miracle , puis que votre gras embonpoint vous fait prendre par vos Spectateurs pour une Longe de Veau qui se promene sur ses lardons ? Je me doute bien que vous m'objecterez , qu'une Boule , qu'un Glo-

112 CONTRE UN GROS HOMME.

be, ni qu'un morceau de chair, ne font pas des Ouvrages, & que la belle Sidon vous a fait triompher sur les Theatres de Venise : Mais entre vous & moi, vous en connoissez l'encloûture ; il n'y a personne en Italie, qui ne sçache que cette Tragedie est la Corneille d'Esopé ; que vous l'avez sçûe par cœur auparavant que de l'avoir inventée, étant tirée de l'Aminte, du *Pastor fido*, de Guarini, du Cavalier Marin, & de cent autres. On la peut appeller la Piece des Pièces, & que vous seriez non seulement un Globe, une Boule, & un morceau de chair ; mais encore un miroir qui prend tout ce qu'on lui montre, n'étoit que vous representez trop mal. Sus donc, confessez la dette, je n'en parlerai point : au contraire, pour vous excuser, je dirai à tout le monde que votre Reine de Cartage doit être un corps composé de toutes les Natures ; parce qu'étant d'Afrique, c'est de là que viennent les Monstres. Et j'ajouterai même, que cette Piece parut si belle aux Nobles de cette Republique, qu'à l'exemple des Acteurs qui la joüoient, tout le monde la joüoit. Quelques ignorans peut-être concluront, à cause de la sterilité de pensées qu'on y trouve, que vous ne pensiez à rien quand vous la fîtes ; mais tous les habiles gens sçavent qu'afin d'éviter l'obscurité, vous y avez mis les bonnes choses fort claires ; & quand même ils auroient prouvé que depuis l'Ortil jusqu'au Sapin, c'est à dire, depuis le

Tasse

Tasse jusqu'à Corneille, les Poètes ont accouché de votre enfant, ils ne pourroient rien inferer, sinon qu'une ame ordinaire n'étant pas assez grande pour vivifier votre masse de bout en bout, vous fûtes animé de celle du monde, & qu'aujourd'hui c'est ce qui est cause que vous imaginez par le cerveau de tous les hommes. Mais ils sont bien éloignez d'avoüer que vous imaginiez, ils soutiennent qu'il n'est pas possible que vous puissiez parler, ou que si vous parlez, c'est comme jadis l'autre de la Sybille, qui parloit sans le sçavoir. Mais encore que les fumées qui sortent de votre bouche, je voulois dire de votre bondon, soient aussi capables d'enivrer, que celles qui s'exhaloient de cette Grotte, je n'y vois rien d'aussi prophétique; c'est pourquoi j'estime que vous n'êtes au plus que la Caverne des sept Dormans, qui ronflent par votre bouche. Mais, bons Dieux! qu'est-ce que je voi? vous me semblez encore plus enflé qu'à l'ordinaire! Est-ce donc le courroux qui vous sert de Seringue? Déjà vos jambes & votre tête se sont tellement unies par leur extension à la circonférence de votre Globe, que vous n'êtes plus qu'un Balon. Vous vous figurez peut-être que je me moque; par ma foi, vous avez deviné, & le miracle n'est pas grand, qu'une boule ait frappé au but. Je vous puis même assurer, que si les coups de bâton s'envoyoient par écrit, vous liriez ma Lettre des épaules. Et ne vous éton-

114 CONTRE UN GROS HOMME.

nez pas de mon procédé, car la vaste étendue de votre rondeur me fait croire si fermement que vous êtes une terre, que de bon cœur je planterois du bois sur vous, pour voir comment il s'y porteroit. Pensez-vous donc, à cause qu'un Homme ne vous sçauroit battre tout entier en vingt-quatre heures, & qu'il ne sçauroit en un jour échigner qu'une de vos omoplates, que je me veuille reposer de votre mort sur le Bourreau ? Non, non, je serai moi-même votre Parque, & ce seroit déjà fait de vous, si j'étois bien delivré d'un mal de rate, pour la guérison duquel les Medecins m'ont ordonné encore quatre ou cinq prises de vos impertinences. Mais si-tôt que j'aurai fait banqueroute aux divertissemens, & que je serai las de rire, tenez pour tout assuré que je vous enverrai défendre de vous compter entre les choses qui vivent. Adieu, c'est fait. J'eusse bien fini ma Lettre à l'ordinaire, mais vous n'eussiez pas crû pour cela que je fusse votre tres-humble, tres-obeïssant, & tres-affectionné. C'est pourquoi, Gros Crevé.

Serviteur à la paille.

CONTRE RONSCAR.

LETTRE XXVII.

MONSIEUR,

Vous me demandez quel jugement je fais de ce Renard , à qui semblent trop vertes les Meures où il ne peut atteindre. Je pense que comme on arrive à la connoissance d'une cause par ses effets , ainsi pour connoître la force ou la foiblesse de l'esprit de ce personnage , il ne faut que jeter la vûe sur ses productions. Mais je parle fort mal , de dire ses productions ; il n'a jamais scû que détruire : témoin le Dieu des Poètes de Rome , qu'il fait encore aujourd'hui radoter. Je vous avoueraï donc , au sujet sur lequel vous desirez avoir mon sentiment , que je n'ai jamais veu de ridicule plus sérieux , ni de sérieux plus ridicule que le sien. Le peuple l'approuve ; après cela, concluez. Ce n'est pas toutefois que je n'estime son jugement , d'avoir choisi, pour écrire, un style moqueur ; puis qu'écrire comme il fait , c'est se moquer du monde. Ses Partisans ont beau crier, pour élever sa gloire, qu'il travaille d'une façon où il n'a personne pour guide. Je le confesse : mais qu'ils mettent la main sur leur conscience. En vérité , n'est-il pas plus aisé de faire l'E-

K 2

116 CONTRE RONSCAR.

neïde de Virgile, comme Ronscar, que de faire l'Eneïde de Ronscar comme Virgile ? Pour moi , je m'imagine , quand il se mêle de profaner le saint Art d'Apollon , entendre une Grenouille fâchée croasser au pied du Parnassé. Vous me reprocherez peut-être , que je traite un peu mal cet Auteur , de le réduire à l'insecte ; mais ne l'ayant jamais vû , puis que vous m'obligez à faire son Tableau , je ne sçaurois , pour le peindre, agir d'autre façon , que de suivre l'idée que j'en ai reçüe de tous ses amis. Il n'y en a pas un qui ne tombe d'accord, que sans mourir , il a cessé d'être homme , & n'en est plus que la façon. Mais en effet , à quoi le reconnoîtrions-nous ? il marche à rebours du sens commun , & il en est venu à ce point de bestialité, que de bannir les pointes & les pensées de la composition des Ouvrages. Quand par malheur en lisant , il tombe sur quelqu'une, on diroit à voir l'horreur dont il est surpris, qu'il est tombé des yeux sur un Basilic , ou qu'il a marché sur un Aspic. Si la terre n'avoit jamais connu d'autres pointes que celles des Chardons, la Nature l'a formé de sorte, qu'il ne les auroit pas trouvés mauvaises ; car entre vous & moi , lors qu'il fait semblant de sentir qu'une pointe le pique , je ne puis m'empêcher de croire que c'est afin de nous persuader qu'il n'est pas ladre. Mais ladre ou non, je le laisserois en patience , s'il n'érigéoit point des trophées à la stupidité , en l'appuyant de

son exemple. Comment ? ce bon Seigneur veut qu'on n'écrive que ce qu'on a lû : comme si nous ne parlions aujourd'hui François, qu'à cause que jadis on a parlé Latin ; & comme si l'on n'étoit raisonnable, que quand on est moulé. Nous sommes donc beaucoup obligez à la Nature , de ne l'avoir pas fait naître le premier homme ; car indubitablement il n'auroit jamais parlé , s'il avoit entendu braire auparavant. Il est vrai que pour faire entendre ses pensées, il employe une espece d'idiome, qui force tout le monde à s'étonner comment les vingt-quatre lettres de l'Alphabet se peuvent assembler en tant de façons sans rien dire. Après cela, vous me demanderez le jugement que je fais de cet homme , qui sans rien dire parle sans cesse. Hélas ! Monsieur, je n'en dis rien, sinon qu'il faut que son mal soit bien enraciné , de n'en être pas encore guéri depuis plus de quinze ans qu'il a le flux de bouche. Mais à propos de son infirmité, on croit comme un miracle de ce saint homme , qu'il n'a de l'esprit que depuis qu'il est malade ; Que sans ce que la maladie a troublé l'économie de son temperament , il étoit taillé pour être un grand sot , & que rien n'est capable d'effacer l'encre dont il a barbouillé son nom sur le front de la Mémoire , puis que le Mercure & l'archet n'en ont pû venir à bout. Les railleurs ajoutent à cela , qu'il ne vit qu'à force de mourir, & qu'à cause que cette drogue de

118 CONTRE RONSCAR.

Naples lui a coûté bonne, &c l'a fait monter au nombre des Auteurs, il la vend tous les jours aux Libraires. Mais quoi qu'ils disent, il ne mourra jamais de faim : car pourveu que rien ne manque à sa Chaise, je suis assuré qu'il roulera jusqu'à la mort. S'il avoit mis ses Poèmes autant à couvert de la fureur de l'oubli, ils ne seroient pas en danger comme ils sont, d'être bien-tôt inhumés en papier bleu : aussi n'y a-t'il guere d'apparence que ce pot pourri de peau-d'ânes, fasse vivre Ronscar autant de siècles que l'Histoire d'Enée a fait durer Virgile. Il me semble au contraire, qu'il seroit mieux d'obtenir un Arrest de la Cour, qui portât commandement aux Harangeres de parler toujours un même jargon, de peur qu'introduisant de nouveaux rébus à la place des vieux, on ne doute avant quatre mois en quelle Langue il aura écrit. Mais hélas ! en ce terrestre séjour, qui peut répondre de son éternité dans la mémoire des hommes, quand elle dépend de la vicissitude de leurs Proverbes ? Je vous assure que cette pensée m'a fait juger que les Chevaux qui traînent le Char de sa renommée, auroient besoin qu'il se servît de pointes pour la faire avancer ; autrement elle porte la mine, si elle marche aussi lentement que lui, de ne pas faire un long voyage. Comment ? les Grecs ont demeuré moins de temps au Siege de Troye, qu'il ne s'en est passé depuis qu'il est sur le sien ? A le voir sans

LETTRE XXVII. 119

bras & sans jambes , on le prendroit (si sa langué étoit immobile) pour un Therme planté au Parvis du Temple de la Mort. Il fait bien de parler , on ne pourroit pas croire sans cela qu'il fût en vie ; & je me trompe fort , si tout le monde ne disoit de lui , après l'avoir ouï tant crier sous l'archet , que c'est un bon violon ? Ne vous imaginez pas , Monsieur , que je le bourre ainsi , pour m'écriter de l'équivoque de Violon , ou autre. A curieusement considerer le squelette de cette Momie , je vous puis assurer que si jamais il prenoit envie à la Parque de danser une Sarabande , elle prendroit à chaque main une couple de Ronscars , au lieu de Castagnettes , ou tout au moins elle se passeroit leurs langues entre ses doigts , pour s'en servir comme on se sert de cliquettes de ladres. Ma foi , puis que nous en sommes arrivés jusques-là , il vaut autant achever son portrait. Je me figure donc (car il faut bien se figurer les animaux que l'on ne montre pas pour de l'argent ,) que si ses pensées se forment au moule de sa tête , il doit avoir la tête fort plate ; que ses yeux sont des plus grands , si la Nature les lui a fendus de la longueur du coup de hache qui lui a fêlé le cerveau. On ajoute à sa description , qu'il y a plus de dix ans que la Parque lui a tordu le col sans le pouvoir étrangler ; & ces jours passez , un de ses amis m'assura qu'après avoir contemplé ses bras torts & petrifiés sur ses hanches , il

110 CONTRE RONSCAR.

avoit pris son corps pour un gibet , où le Diable avoit pendu une ame ; & se persuada même qu'il pouvoit être arrivé que le Ciel animant ce cadavre infecté & pourri , avoit voulu , pour le punir des crimes qu'il n'avoit pas commis encore , jeter par avance son ame à la voirie. Au reste, Monsieur, vous l'exhorterez de ma part , s'il vous plaît , de ne se point emporter pour toutes ces galanteries , par lesquelles je tâche de dérober sa pensée aux cruelles douleurs qui le tourmentent. Ce n'est point à dessein d'augmenter son affliction. Mais quoi , il n'est pas facile de contraindre en son cœur toutes les veritez qui se pressent ; & puis , pour avoir peint le Tableau de son visage mal bâti , n'est-il pas manifeste à chacun , que depuis le temps que les Medecins sont occupez à curer sa carcasse , ce doit être un homme bien vuide ? Outre cela , que sçait-on si Dieu ne le punit point de la haine qu'il porte à ceux qui sçavent bien penser ; quand nous voyons sa maladie incurable , pour avoir différé trop longtemps de se mettre entre les mains d'une personne qui scût bien panser ? Je me persuade que c'est aussi en conséquence de cela , que ce Cerbere enragé vomit son venin sur tout le monde ; car j'ai appris que quelqu'un lui dépliant un Sonnet , qu'il disoit (n'en étant pas bien informé) être de moi , il tourna sur lui des yeux qui l'obligèrent de le replier sans le lire. Mais son caprice ne m'étonne gueres .

car;

L E T T R E XXVII. 121

car comment eût-il pû voir cet ouvrage de bon œil, lui qui ne sçauroit même regarder le Ciel que de travers ; lui qui persécuté de trois fleaux, ne reste sur la terre, que pour être aux hommes un spectacle continuél de la vengeance de Dieu ; lui dont la calomnie & la rage ont osé répandre leur écume sur la Pourpre d'un Prince de l'Eglise, & tâché d'en faire jaillir la honte sur la face d'un Heros, qui conduit heureusement sous les auspices de Louis, le premier Etat de la Chrétienté ? Enfin tout ce qui est noble, auguste, grand & sacré, irrite à tel point ce Monstre, que semblable au Coc-d'Inde, aussi bien en sa difformité qu'en son courroux, il ne peut supporter la vûë d'un Chapeau d'écarlate, sans entrer en fureur, quoique sous ce Chapeau la France glorieuse repose à couvert de ses ennemis. Vous jugez donc bien à présent, que son mépris m'importe comme rien, & que ç'auroit été un petit miracle, si mon Sonnet, qui passe pour assez doux, n'avoit pas semblé fade à un homme poivré. Mais je m'apperçoi que je vous traite un peu trop familièrement, de vous entretenir d'un sujet si bas. Au reste je vous conseille de vous passer de l'aimable Comedie que vous vous donneriez en lui montrant ma Lettre ; ou bien, faites-vous instruire de la langue qu'entendoit Esope, pour lui expliquer le François. Voilà une partie de ce que j'avois à mander ; l'autre consiste à signer le, *Je suis*, en le faisant

Tome I.

L

122 A MESSIRE JEAN.

tomber mal à propos ; parce qu'il est tellement ennemi des pensées , que si quelque jour cette Lettre venoit entre ses mains , il prêcheroit par-tout que je l'aurois mal concluë , si après qu'il l'auroit luë , il avoit trouvé que je n'aurois pas mis à la fin , sans y penser : Je suis, Monsieur ,
 Votre Serviteur.

A MESSIRE JEAN.

LETTRE XXVIII.

MESSIRE JEAN,

Je m'étonne fort que sur la Chaire de verité, vous dressiez un Théâtre de Charlatan ; qu'au lieu de prêcher l'Évangile à vos Paroissiens , vous repaissiez leurs oreilles de cent contes pour rire ; que vous ayez l'insolence de réciter des choses que Trivelin rougiroit sous son masque de prononcer ; que profanant la dignité de votre caractère , vous décriviez les plus sales plaisirs de la débauche , sous ombre de les reprendre , avec des circonstances si particulières , que vous nous faites souvenir , (quelle abomination !) des Sacrifices qu'autrefois on faisoit à Priape , de qui le Prêtre étoit le Maquereau. Certes, Messire Jean , vous devriez exercer votre Charge avec moins de scandale, quand vous ne luy auriez aucune autre obligation que celle de vous avoir appelé du fumier , où l'on vous a vû naître , à l'E-

L E T T R E X X V I I I . 123

cat Ecclesiastique. Car si vous n'avez pas assez de force pour resister à votre bouffon d'ascendant , du moins dissimulez ; & quand votre devoir vous obligera d'annoncer l'Evangile , faites semblant de la croire. Permettez que nous puissions nous tromper , & nous crever les yeux de la raison , pour ne pas voir que vous sentez le fagot ; & puisqu'en dépit du Loup-garou , vous êtes resolu de debiter nos Mysteres comme une farce , ne faites donc pas sonner les cloches pour appeller le monde à votre sermon ; descendez de la Chaire de verité , & montez sur une borne , au coin d'un Carrefour ; servez-vous d'un Tambourin de Biscaye , mettez gambader sur vos épaules une Gue-non ; puis , pour achever la Momerie en toutes ses mesures , passez la main dans votre chemise , vous y trouverez Gode-not dans sa gibeciere. Alors on ne se scandalisera point que vous divertissiez le Badaut. Vous pourrez , comme un Bâteleur , raconter les vertus de votre Mitridat , debiter des Chapelets de baume , des Savonetes pour la galle , & des pomma-des odoriferantes. Vous pourrez même faire provision d'onguent pour la brûlure ; car les Sorciers du Pais m'ont juré avoir lû dans la cedula que vous avez donnée , (vous sçavez bien à qui) que le terme en expire à Noël. Vous avez beau même ne pas croire aux Possédez , on voit assez , par les contorsions dont vous agitez les pendans de votre guaine cor-

L 2

124 A MESSIRE JEAN.

porelle, que vous avez le Diable au corps. Mais vous avez beau tâcher à vous guérir du mal d'Enfer par une forte imagination, & courir les lieux de débauche, il ne nous importe, pourvu que vous n'accrochiez que des Vieilles ou des stériles; parce que la venue de l'Antechrist nous fait peur, & vous sçavez la Prophe- tie. Mais vous riez, Messire Jean, vous qui croyez à l'Apocalypse, comme à la Mithologie, & qui dites que l'Enfer est un petit conte pour épouvanter les hommes, de même que pour effrayer les enfans on menace de les faire manger à la Lune. Avoüez, avoüez, que vous êtes l'incomparable; car expliquez-moy, je vous en conjure, comment vous pouvez être impie & bigot tout ensemble, & composer avec les filets du tissu de votre vie, une toile mêlée de superstition & d'athéisme. Ah! Messire Jean mon amy, vous mourrez en dansant les sonnettes; & en verité il n'est pas besoin de consulter un Oracle pour en jurer: car aussi-tôt qu'on regarde les pieces de rapport qui composent l'assemblage & la symetrie de vos membres, on en demeure assez instruit: Vos cheveux plus droits que votre conscience, votre front coupé de fil- lons, (c'est-à-dire taillé sur le modele des Campagnes de Beauvais) où le Soleil marque votre place à l'ombre de vos rides, aussi juste qu'il marque l'heure sur un Ca- dran: Vos yeux à l'abry de vos sourcils rouffus, qui ressemblent à deux précipi-

ces au bord d'un bois, sont tellement enfoncés, qu'à vivre encore un mois, vous nous regarderez par le derrière de la tête. On se persuade (habillez de rouge comme ils sont) voir deux Comètes sanglantes; & j'y trouve du vray-semblable, puis que plus haut dans vos sourcils on découvre des Etoiles fixes, que quelques-uns n'appellent pas ainsi. Votre visage est à l'ombre d'un nez, dont l'infection est cause que vous êtes par-tout en fort mauvaise odeur; & mon Cordonnier m'assura un jour, qu'il avoit pris vos jouës pour une peau de maroquin noir. Même je me suis laissé dire que les plus déliez poils de vos moustaches fournissent charitablement de barbe au goupillon du Benistier de votre Eglise. Voilà, je pense, à peu près l'image en hierogliphe qui constitue votre horoscope. Je passerois plus loin; mais comme j'attens visite, je craindrois de perdre l'occasion de vous mander à la fin de ma Lettre, ce que l'on n'y mande pas ordinairement; C'est que je ne suis, & ne seray jamais, Messire Jean,

V. S.



L 3

CONTRE UN PEDANT.

LETTRE XXIX.

MONSIEUR,

Je m'étonne qu'une buche comme vous, qui semblez avec votre habit n'être devenu qu'un grand charbon, n'ait encore pu rougir du feu dont vous brûlez ? Pensez au moins, quand votre mauvais Ange vous revolte contre moy, que mon bras n'est pas loin de ma tête, & que jusqu'à présent votre foiblesse & ma générosité vous ont garanti. Quoy que tout votre composé soit quelque chose de fort méprisable, je m'en délivrerai, s'il me semble incommode. Ne me contraignez donc pas à me souvenir que vous êtes au monde ; & si vous voulez vivre plus d'un jour, rappelez souvent en votre mémoire, que je vous ai défendu de ne me plus faire la matière de vos médifances. Mon nom remplit mal une période, & l'épaisseur de votre masse carrée la pourroit mieux fermer. Vous faites le César quand du faite de votre Tribune Pédagogue, & Bourreau de cent Ecoliers, vous regardez gemir sous un Sceptre de bois votre petite Monarchie : mais prenez garde qu'un Tyran n'excite un Brutus ; car quoy que vous soyez l'espace de qua-

tre heures sur la tête des Empereurs, votre domination n'est point si fortement établie, qu'un coup de Cloche ne la détruise deux fois par jour. On dit que par-tout vous vous vantez d'exposer & votre conscience & votre salut. Je croy cela de votre piété; mais de risquer votre vie à cette intention, je sçay que vous êtes trop lâche, & que vous ne la voudriez pas joier contre la Monarchie du Monde. Vous conseillez & concertez ma ruine, mais ce sont des morceaux que vous taillez pour d'autres. Vous seriez fort aise de contempler sûrement de la rive un naufrage en haute mer; & cependant je suis dévoué au pistolet par un Pedant bigot; un Pedant *in sacris*, qui devoit pour l'exemple, si l'image d'un pistolet avoit pris place en sa pensée, se faire exorciser. Barbare Maître d'Ecole, quel sujet vous ai-je donné de me tant vouloir de mal? Vous feuilletez peut-être tous les crimes dont vous êtes coupable, & pour lors il vous souvient de m'accuser de l'impiété que vous reproche votre memoire: mais sçachez que je connois une chose que vous ne connoissez point; que cette chose est Dieu, & que l'un des plus forts argumens, après ceux de la Foy, qui m'ont convaincu de sa veritable existence, c'est d'avoir considéré que sans une premiere & souveraine bonté qui regne dans l'Univers; foible & méchant comme vous êtes, vous n'auriez pas vécu si long-tems

impuni. Au reste, j'ay appris que quelques petits ouvrages un peu plus élevez que les vôtres, ont causé à votre timide courage tous les emportemens dont vous avez fulminé contre moy. Mais, Monsieur, en verité je suis en querelle avec ma pensée, de ce qu'elle a rendu ma Satyre plus piquante que la vôtre, quoy que la vôtre soit le fruit de la sueur des plus beaux Genies de l'Antiquité. Vous devez vous en prendre à la Nature, & non pas à moy, qui n'en puis mais : car pouvois-je deviner que d'avoir de l'esprit, étoit vous offenser ? Vous sçavez de plus que je n'étois pas au ventre de la jument qui vous conçut, pour disposer à l'humanité les organes & la complexion qui concouroient à vous faire Cheval. Je ne pretens point toutefois, que les veritez que je vous prêche, rejaillissent sur le corps de l'Université, cette glorieuse Mere des Sciences, de laquelle, si vous composez quelque membre, vous n'en êtes que les parties honteuses. Y a-t'il rien dans vous qui ne soit tres-difforme ? Votre ame même est noire, à cause qu'elle porte le deuil du trépas de votre conscience ; & votre habit garde la même couleur, pour servir de Petite oye à votre ame. A la verité, je confesse qu'un chetif hypocondre comme vous, ne peut obscurcir l'estime des gens doctes de votre profession ; & encore qu'un ridicule orgueil vous persuade que vous êtes habile par dessus les autres Regens de l'Université, je vous

proteste, mon cher Amy, que si vous
 êtes le plus grand homme en l'Academie
 des Muses, vous ne devez cette grandeur
 qu'à celle de vos membres, & que vous
 estes le plus grand personnage de votre
 College, par le même titre que Saint
 Christophe est le plus grand Saint de
 Notre-Dame. Ce n'est pas que quand la
 Fortune & la Justice seront bien ensem-
 blés, vous ne meritez fort d'être le Prin-
 cipal de quatre cens Asnes qu'on instruit
 à votre College. Ouy certes, vous le me-
 ritez, & je ne sçache aucun Maître des
 Hautes Oeuvres à qui le fouët seye bien
 comme à vous; ni personne à qui il ap-
 partienne plus justement. Aussi de ce
 grand nombre, j'en sçay tel, qui pour
 dix pistoles, voudroit vous avoir écor-
 ché. Mais si vous m'en croyez, vous le
 prendrez au mot, car dix pistoles sont
 plus que ne sçauroit valoir la peau d'une
 beste à corne. De tout cela, & de toutes
 les autres choses que je vous manday
 l'autre jour, vous devez conclure, ô pe-
 tit Docteur, que les Destins vous ordon-
 nent par une Lettre, que vous vous con-
 tentiez de faire échouer l'esprit de la jeu-
 nesse de Paris contre les bancs de votre
 Classe, sans vouloir regenter celui qui
 ne reconnoît l'empire ni du Monet ny du
 Thesaurus. Cependant vous me heurtez
 à corne émoulüe; & ressuscitant en votre
 souvenir la memoire de votre épouvanta-
 ble aventure, vous en composez un Ro-
 man, dont vous me faites le Heros. Ceux

130 CONTRE UN PEDANT.

qui veulent vous excuser , en rejettent la cause sur la Nature , qui vous a fait naître d'un País où la bêtise est le premier patrimoine , & d'une race dont les sept pechez mortels ont composé l'Histoire. Veritablement après cela j'ay tort de me fâcher que vous essayiez de m'attribuer tous vos crimes, puisque vous êtes en âge de donner votre bien ; & que vous paroissiez quelquefois si transporté de joye , en surpassant les Débordez du Siècle, que vous y oubliez jusqu'à votre nom. Il n'est pas nécessaire de demander qui peut m'avoir appris cette stupide ignorance que vous pensiez secreete , vous qui tenez à gloire de la publier , & qui la beuglez si haut dans votre Classe , que vous vous faites ouïr d'Orient jusqu'en Occident. Je vous conseille toutefois , Maître Picard , de changer desormais de texte à vos Harangues , car je ne veux plus ni vous voir, ni vous entendre , ni vous écrire ; & la raison de cela , est que Dieu , qui possible est au terme de me pardonner mes fautes, ne me pardonneroit pas celle d'avoir eu affaire à une Beste.



DESCRIPTION DU CARÊME.

LETTRE XXX.

MONSIEUR,

Vous avez beau canoniser le Carême, c'est une Fête que je ne suis pas en dévotion de chômer. Je me le représente comme une large ouverture dans le corps de l'année, par où la mort s'introduit ; ou comme un Canibale, qui ne vit que de chair humaine, pendant que nous ne vivons que de racines. Le cruel a si peur de manquer à nous détruire, qu'ayant scû que nous devons périr par feu, dès le premier jour de son regne, il met tout le monde en cendre ; & pour exterminer par un Déluge les restes d'un embrasement, il fait ensuite déborder la Merée jusques dans nos Villes. Ce Turc qui racontoit au Grand Seigneur, que tous les François devenoient fous à certain jour de l'année, & qu'un peu de certaine poudre appliquée sur le front, les faisoit r'entrer dans leur bon sens, n'étoit pas de mon opinion ; car je soutiens qu'ils ne sont jamais plus sages que cette journée. Et si l'on m'objecte leurs Mascarades, je réponds qu'ils se déguisent, afin que le Carême qui les cherche, ne les puisse trouver. En effet il ne les attrape jamais que

132 DESCRIPTION DU CARESME.
le lendemain au lit , lors qu'ils sont dé-
masquez. Les Saints , qui pout avoir l'es-
prit de Dieu, sont plus prudens que nous;
se déguisent aussi ; mais ils ne se démas-
quent que le jour de Pâques, quand l'en-
nemi s'en est allé. Ce n'est pas que le Bar-
bare ait pitié de nous ; il se retire seule-
ment , parce qu'alors nous sommes si
changez , que lui-même ne nous recon-
noissant plus, il croit nous avoir pris pour
d'autres. Vous voyez que déjà nos bras
se décharnent , nos jouës tombent , nos
mentons s'éguisent , nos yeux se creusent ;
le ventru que vous connoissez commen-
ce à voir ses genoux , la natitre humaine
est effroyable ; Bref jusques dans les Egli-
ses nos Saints feroient peur , s'ils ne se ca-
choient. Et puis , doutez qu'il soit ré-
chapez des Martyrs de la rouë , de la
fournaise & de l'huile boüillante , lors
que dans six semaines nous verrons tant
de gens se bien porter, après avoir essuyé
la furie de quarante-six Bourreaux ! Leur
presence seule est terrible. Pour moi , je
me figure Carême-Prenant, ce grand jout
des Metamorphoses , un riche Aîné qui
se creve , pendant que quarante-six Ca-
dets meurent de faim. Ce n'est pas que la
Loi du jeûne ne soit un stratagème bien
inventé , pour exterminer les fous d'une
Republique ; mais je trouve que les Jours
maigres ont tort de tuer tant de Veaux ,
en une saison où ils ne permettent pas
qu'on en mange ; & d'endurer que le
mois de Mars souffle du côté de Rome ,

tant de vents de Marée si malins , qu'ils nous empêchent de manger à demi. Hé , quoi , Monsieur , il n'y a pas un Chrétien dont le ventre ne soit une mare à Grenouille , ou un jardin potager. Je pense que sur le Cadavre d'un Homme trepassé en Carême, on voit germer des Bettes-raves , des Cherviis , des Navets, & des Carotes. Mais encore il semble , à oïr nos Predicateurs , que nous ne devrions pas même être de chair en ce temps-là. Comment ? il ne suffit pas à ce Maigre impitoyable, de nous ruiner le corps , s'il ne s'efforce de corrompre notre ame ? Il a tellement perverti les bonnes mœurs , qu'aujourd'hui nous communiquons aux femmes nos tentations de la chair , sans qu'elles s'en offensent. Ne sont-ce pas là des crimes pour lesquels on le devroit chasser d'un État bien policé ? Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il gouverne avec insolence , puis que Notre Seigneur mourut sous le premier an de son regne. La machine entière du monde pensa s'en évanouir , & le Soleil qui n'étoit pas accoutumé à ces longues diettes , tomba le même jour en défaillance , & ne seroit jamais revenu de sa foiblesse , si l'on n'eût promptement cessé le Carême. O trois & quatre fois heureux celui qui meurt un Mardy gras ! il est quasi le seul qui se puisse vanter d'avoir vécu une année sans Carême. Oui , Monsieur, si j'étois assuré d'abjurer l'herésie tous les Samedis Saints , je me ferois Huguenot tous les

34 DESCRIPTION DU CARESME.
Mercredis des Cendres. Ma foi, nos Pères Reformez doivent bien demander à Dieu que jamais le Pape ne soit mon prisonnier de guerre ; car encore que je sois assez bon Catholique, je ne le mettrois point en liberté, qu'il n'eût restitué pour sa rançon tous les jours gras qu'il nous a pris. Je l'obligerois encore à dégrader du nombre des douze mois de l'année celui de Mars, comme étant le Ganelon qui nous trahit. Il ne sert à rien de répondre, qu'il n'est pas toujours tout à fait contre nous ; puis que des pieds ou de la tête, il trempe toujours dans la purée ; qu'il ne se fauve de la migraine qu'avec la crampe ; qu'enfin le Carême est son gibet, où tous les ans il se trouve pendu par les pieds ou par le col. Il est donc la principale cause des maux que nos ennemis nous font, parce que c'est lui qui les loge pendant qu'ils nous persécutent ; & ces persécutions ne sont pas imaginaires. Si la terre que les morts ont sur la bouche, ne les empêchoit point de parler, ils en sçauroient bien que dire. Aussi, je pense qu'on a placé Pâque tout exprès à la fin du Carême, à cause qu'il ne falloit pas moins à des personnes que le Carême a tuez, qu'une Fête de la Resurrection. Ne vous étonnez donc pas que tant de monde l'extermine ; car après avoir tué tant de monde, il merite bien d'être rompu. Cependant, Monsieur, vous faites le Panegyrique du Carême, vous loüez celui qui m'empêche de vivre, & je le souffre sans mur-

LETTRE XXXI. 135

murer. Il faut bien que je sois,
 Monsieur, Votre Serviteur.

POUR MADEMOISELLE**

A MONSIEUR LE COQ.

LETTRE XXXI.

MONSIEUR LE COQ,

Votre Coquette m'a prié de vous envoyer ce Poulet de sa part. Tant d'autres que vous avez reçus d'elle, n'ont vécu qu'en papier; mais celui-ci élevé avec plus de soin, tête, rit, & respire; car la Poule a demeuré, contre l'ordinaire de ses semblables, neuf mois avant que de l'éclore. On le prendroit ce Pouffin, pour un petit Homme sans barbe; & ceux qui ont dressé son horoscope, ont prédit qu'il seroit un jour grand Seigneur à Rome, à cause que la première fois qu'il a rompu le silence, ça été par le mot de Papa. Je lui ay fort recommandé de vous reprocher votre ingratitude, & de vous conjurer de revenir au nid de votre aimable Poule. Mais encore qu'il ne le fasse qu'en son langage, n'ayez pas le cœur plus dur que S. Pierre, à qui le même langage put suffire autrefois pour l'appeler à résipiscence. Cessez, donc, ô volage Coq, de débaucher les femmes de vos

136 A MONSIEUR LE COQ.

voisins ; revenez au Poulier de celle qui depuis si long-temps vous a donné son cœur ; de celle dont si souvent les caresses ont prevenu vos desirs ; de celle enfin qui m'a protesté , tout ingrat que vous êtes , de vous accabler de ses plus cheres fa-veurs , si vous luy faites seulement paroître l'ombre d'un repentir. Mais rien ne vous émeut. Hé quoy , Coq effronté , ne voyez-vous pas que votre barbe en rougit même de honte , quand au lieu de venir à ses pieds humblement traîner vos aîles contre terre , vous vous dressez sur vos ergots , pour lui chanter des Satyres. Vous voyez bien peut-être que ce n'est pas là parler en terme de Poule ; mais je comprends bien aussi , que les airs que vous entonnez à sa louange , ne sont pas des Coquericos. Vrayment , voila de beaux témoignages de gratitude , pour reconnoître la liberalité d'une personne qui vous envoie sa premiere couvée ! Sans doute que l'autre jour , quand vous le fûtes voir , vous ne le considérâtes qu'à demi ; regardez-le maintenant de plus près , ce petit tableau de vous-même. Il vous ressemble fort ; aussi l'a-t-elle fait après vous. Je vous proteste que c'est le plus beau fruit de bon Chrétien qu'on ait cueilli chez elle de cette Automne. Mais à propos , je me trompe ; ce n'est pas un fruit , c'est un Poulet. Faites donc à ce Poulet un aussi bon accueil , qu'elle l'a fait aux vôtres. Quand ce ne seroit que par rareté , vous pourrez le montrer à
tout

LETTRE XXXI. 137

tout Paris, 'comme le premier Coq qui jamais soit né sans coquille : autrement je desavouërai tout. Et pour excuser la Coquetterie de votre Poule, je publierai que tout ce qu'elle en a fait, n'a été que pour faire, Monsieur le Coq,

Un petit Coq-à-l'Asne,

A UN COMTE DE BAS-ALOY.

LETTRE XXXII.

MONSIEUR,

Je ne sçai quelle bonne humeur de la Fortune a voulu qu'au même temps que vous lisiez mes informations, on me faisoit voir les vôtres, où il est averé par témoins irreprochables, qu'un Comte depuis trois jours, Comte fait à plaisir, Comte pour rire, enfin si petit Comte, qu'il ne l'est point du tout, vouloit s'ériger en Brave, malgré les salutaires conseils de son temperament pacifique; qu'il s'étoit si fort aguerri à la bataille des manchettes, que s'étant imaginé qu'un duel n'aboutissoit au plus qu'à la consommation d'une demie aulne de toile, il croyoit avoir trouvé dans le linge de sa femme la matiere de mille combats; qu'il n'avoit jamais été sur le pré que pour paître, & enfin qu'il n'avoit reçu le Baptême qu'en

Tome I.

M

8 A UN COMTE DE BAS-ALOY.
conséquence de celui que l'on donne aux
Cloches. Sus donc , efforcez-vous , beau
Damoiseau aux armes Fées , grincez les
dents, mordez vos doigts, tappez du pied,
jurez un Par la mort , & tâchez de deve-
nir courageux. Je ne vous conseille pas
toutefois de rien hazarder , que vous ne
soyez assuré qu'il vous soit venu du cœur ;
tâtez-vous bien auparavant, afin que selon
qu'il vous en dira , vous presentiez la poi-
trine à l'épée , ou le dos au bâton. Mais
vous vous soumettrez au dernier , je le
voy bien , car il ne tuë que fort rarement ;
& puis, il n'est pas vrai-semblable que la
Reine des Perles , qui vous a fait l'hon-
neur d'ériger votre Fief en Comté , &
qui dit tant de bien de vous , ait fait de
vous un méchant Comte. Je suis fâché
que vous n'entendiez mieux le François,
vous jugeriez à ce compliment , qu'on
vous coupe du bois ; & par ma foy vous
auriez deviné : car je vous proteste , si les
coups de bâton pouvoient s'envoyer par
écrit, que vous liriez ma Lettre des épau-
les , & que vous y verriez un Homme ar-
mé d'un tricot sortir de la place où j'ay
accoutumé de mettre , Monsieur ,

Votre Serviteur.



CONTRE UN LISEUR DE ROMANS.

LETTRE XXXIII.

A MOY, MONSIEUR, Parler Roman ! Hé , dites - moi , je vous supplie ; Polexandre & Alcidiane , sont-ce des Villes que Gassion aille assieger ? En verité , jusques ici j'avois crû être à Paris , demeurant au Marais du Temple , & je vous avois crû un Soldat volontaire dans nos Troupes de Flandres , quelquefois mis en faction par un Caporal : mais puis que vous m'assurez que je ne suis plus moi-même , ni vous celui-là , je suis obligé chrétiennement de le croire. Enfin , Monsieur, vous commandez des Armées ! O ! rendons graces à la Fortune qui s'est reconciliée avec la Vertu. Certes je ne m'étonne plus de ce que cherchant tous les Samedis votre nom dans les Gazettes , je ne pouvois l'y recontrier. Vous êtes à la tête d'une Armée , dans un Climat dont Renaudot n'a point de connoissance. Mais en votre conscience , mon cher Monsieur, dites-moi , est-ce agir en bon François , d'abandonner ainsi votre Patrie , & d'affoiblir , par l'éloignement de votre personne , le parti de notre Souverain ? Vous feriez, ce me semble beaucoup plus pour votre gloire , d'augmenter sur la mer d'Italie notre flotte de la vôtre, que d'aspirer à la conquête d'un Pays

M 2

140 A UN LISEUR DE ROMAN.

que Dieu n'a pas encore créé. Vous m'en demandez la route ; par ma foi , je ne la sçai point, & toutefois je pense que vous devez changer celle que vous avez prise ; car ce n'est pas le plus court, pour arriver aux Canaries , de passer par les petites-Maisons. Je m'en vais donc, pour la prospérité & le bon succès de votre voyage , faire des vœux , & porter une chandelle à S. Mathurin , & le prier que je puisse vous voir sain quelque jour , afin que vous puissiez connoître sainement, que tout ce que je vous mande dans cette Lettre , n'aboutit qu'à vous témoigner combien je suis , Monsieur ,

Votre affectionné .Serviteur.

CONTRE LES MEDECINS.

LETTRE XXXIV.

MON SIEUR,

Puis que je suis condamné (mais ce n'est que du Medecin , dont j'appellerai plus aisément que d'un Arrest Prévôtal,) vous voulez bien que de même que les Criminels qui prêchent le peuple quand ils sont sur l'Echelle , moi qui suis entre les mains du Bourreau , je fasse aussi des remontrances à la jeunesse. La Fièvre & le Drogueur me tiennent le poignard sur

LETTRE XXXIV. 141

la gorge avec tant de rigueur , que j'espere d'eux qu'ils ne souffriront pas que mon discours vous puisse ennuyer. Il ne laisse pas , Monsieur le Gradué , de me dire que ce ne sera rien , & proteste cependant à tout le Monde , que sans miracle je n'en puis relever. Leurs présages toutefois , encore que funestes , ne m'alarment gueres ; car je connois assez que la souplesse de leur art les oblige de condamner tous leurs Malades à la mort , afin que si quelqu'un en échape , on attribue la guerison aux puissans remedes qu'ils ont ; & s'il meurt , que chacun s'écrie que c'est un habile homme , & qu'il l'avoit bien dit. Mais admirez l'effronterie de mon Bourreau ! Plus je sens empirer le mal qu'il me cause par ses remedes , & plus je me plains d'un nouvel accident ; plus il témoigne s'en réjoüir , & ne me pense d'autre chose , que d'un Tant-mieux. Quand je lui raconte que je suis tombé dans une syncope létargique qui m'a duré près d'une heure , il répond que c'est bon signe. Quand il me voit entre les ongles d'un flux de sang qui me déchire : Bon , dit-il , cela vaudra une saignée. Quand je m'attriste de sentir comme un glaçon qui me gagne toutes les extrémités ; il rit , en m'assurant qu'il le sçavoit bien ; que ses remedes éteindront ce grand feu. Quelquefois même que semblable à la mort , je ne puis parler , je l'entends s'écrier aux miens , qui pleurent de me voir à l'extrémité :

142 CONTRE LES MEDECINS.

Pauvres gens que vous êtes ! ne voyez vous pas c'est la fièvre qui tire aux abois ? Voila comme ce traître me berce ; & cependant à force de me bien porter , je me meurs. Je n'ignore pas que j'ai grand tort d'avoir réclamé mes ennemis à mon secours : Mais quoi ? pouvois - je deviner que ceux dont la Science fait profession de guerir , l'employeroient toute entière à me tuer ? Car hélas ! c'est ici la première fois que je suis tombé dans la fosse, & vous le devez croire ; puis que si j'y avois passé quelqu'autre fois , je ne serois plus en état de m'en plaindre. Pour moi , je conseille aux foibles luitteurs , afin de se vanger de ceux qui les ont renversés , de se faire Medecins ; car je les assure qu'ils mettront en terre ceux qui les y avoient mis. En verité , je pense que de songer seulement, quand on dort , qu'on rencontre un Medecin , est capable de donner la fièvre. A voir leurs animaux étriqués, affublés d'un long drap mortuaire, soutenir immobilement leur immobile Maître, ne semble-t'il pas d'une bière, où la Parque s'est mise à califourchon ? & ne peut-on pas prendre leur houffine pour le Guidon de la mort , puis qu'elle sert à conduire son Lieutenant ? C'est pour cela sans doute que la Police leur a commandé de monter sur des Mules , & non pas sur des Cavales ; de peur que la race des Graduez venant à croître , il n'y eût à la fin plus de Bourreaux que de Patients. O ! quel contentement j'aurois

d'anatomiser leurs Mules , ces pauvres Mules , qui n'ont jamais senti d'éguillon , ni dedans , ni dessus la chair , parce que les éperons & les bottes sont des superfluités que l'esprit délicat de la Faculté ne sçauroit digérer. Ces Medecins se gouvernent avec tant de scrupule, qu'ils sont même observer à ces pauvres bêtes (parce qu'elles sont leurs domestiques) des jeûnes plus rigoureux que ceux des Ninivites , & quantité de tres-longs , dont le Rituel ne s'étoit point souvenu. Ils leur attachent , par les diettes , la peau tout à cru sur les os , & ne nous traitent pas mieux, nous qui les payons bien ; car ces Docteurs morfondus , ces Medecins de neige, ne nous font manger que de la gelée. Enfin tous leurs discours sont si froids , que je ne trouve qu'une différence entre eux & les peuples du Nort , c'est que les Norvegiens ont toujours les mules aux talons, & qu'eux ont toujours les talons aux mules. Ils sont tellement ennemis de la chaleur , qu'ils n'ont pas si-tôt connu dans un malade quelque chose de tiède, que comme si ce corps étoit un Mont-Gibel, les voila tout occupez à saigner, à clisteriser , à noyer ce pauvre estomac dans le Sené , la Cassé , la Tisane, & à debilitier la vie, pour debilitier, disent-ils , ce feu qui prend nourriture , tant qu'il rencontre de la matiere : De sorte que si la main toute expresse de Dieu les fait rajamber vers le monde, ils l'attribuent aussi-tôt à la vertu des refri-

144 CONTRE LES MEDECINS.

geratifs dont ils ont assoupi cet incendie. Ils nous dérobent la chaleur & l'énergie de l'être qui est au sang. Ainsi, pour avoir été trop saignez, nos ames, en s'envolant, servent de Volant aux Palettes de leurs Chirurgiens. Hé bien , Monsieur , que vous en semble, après cela? n'avons-nous pas grand tort de nous plaindre de ce qu'ils demandent dix pistoles pour une maladie de huit jours? N'est-ce pas une Cure à bon marché, où il n'y a point de charge d'ames? Mais confrontez un peu, je vous prie, la ressemblance qu'il y a entre le procédé des Drogueurs, & le procès d'un Criminel. Le Medecin ayant considéré les urines, interroge le patient sur la selle, & le condamne; le Chirurgien le bande, & l'Apotiquaire décharge son coup par derriere. Les affligez même, qui pensent avoir besoin de leur chicane, n'en font pas grande estime. A peine sont-ils entrez dans la Chambre, qu'on tire la Langue au Medecin, on tourne le Cul à l'Apotiquaire, & l'on tend le Poing au Barbier. Il est vrai qu'ils s'en vangent de bonne sorte, il en coûte toujours au Railleur le Cimetiere. J'ai remarqué que tout ce qu'il y a de funeste aux Enfers, est compris au nombre de trois : On y void trois Fleuves, trois Chiens, trois Juges, trois Parques, trois Gerions, trois Hecates, trois Gorgones, trois Furies : Les fleaux dont Dieu se sert à punir les hommes, sont divisez aussi par trois, la Peste, la Guerre & la Faim ; le Monde, la
Chair

LETTRE XXXIV. 145

Chair & le Diable ; la Foudre , le Tonnerre , & l'Eclair ; la Saignée , la Medecine , & le Lavement : Enfin trois sortes de gens sont envoyez au monde tout exprès pour martyriser l'homme pendant la vie , l'Avocat tourmente la bourse , le Medecin le corps , & le Theologien l'ame : encore ils s'en vantent, nos Ecuyers à mules : Car comme un jour le mien entroit dans ma Chambre ; sans autre explication, je ne lui fis que dire, *Combien ?* l'impudent meurtrier , qui comprit aussitôt que je lui demandois le nombre de ses homicides , empoignant sa grosse barbe, me répondit, *Autant* : Je n'en fais point, continua-t'il, la petite bouche ; & pour vous montrer que nous apprenons, aussi-bien que les Escrimeurs , l'art de tuer , c'est que nous nous exerçons de même qu'eux, toute notre vie, sur la tierce & sur la quarte. La reflexion que je fis sur l'innocence effrontée de ce personnage, fut que si les autres disoient moins, ils en font bien autant ; Que celui-là se contentoit de tuer , & que ses camarades joignoient la trahison au meurtre. Que qui voudroit écrire les voyages d'un Medecin , on ne pourroit pas les compter par les Epitaphes de sa Paroisse ; & qu'enfin la Fièvre nous attaque , le Medecin nous tue , & le Prêtre en chante. Mais ce seroit peu à Madame la Faculté , d'envoyer nos corps au Sepulchre, si elle n'attentoit sur notre ame : Le Chirurgien enrageroit plutôt qu'avec sa charpie,

Tomme I.

N

146 CONTRE LES MEDECINS.

tous les bleffez qui font naufrage entre
ses mains, ne fussent trouvez morts cou-
chez avec leurs Tentes. Concluons donc,
Monsieur, que tantôt ils envoient & la
Mort & sa faux ensevelies dans un grain
de Mandragore, tantôt liquefiée dans le
canon d'une Seringue, tantôt sur la poin-
te d'une Lancette; Que tantôt avec un
Juillet, ils nous font mourir en Octobre;
& qu'enfin ils sont accoutumez d'enve-
loper leurs venins dans de si beaux ter-
mes, que dernièrement je pensois que le
mien m'eût obtenu du Roy une Abbaye
Commendataire, quand il m'assura qu'il
m'alloit donner un Benefice de ventre.
O! qu'alors j'eusse été réjoui, si j'eusse
pû trouver à le battre par equivoque,
comme fit une Villageoise, à qui un de
ces Bâteleurs demandant si elle avoit du
poux, elle lui répondit, avec force souf-
flets & force égratignures, qu'il étoit un
sot, & qu'en toute sa vie elle n'avoit ja-
mais eu ni Poux ni Pucés. Mais leurs cri-
mes sont trop grands, pour ne les punir
qu'avec des equivoques, citons-les en
Justice de la part des Trépassez. Entre
tous les Humains ils ne trouveront pas
un Avocat, il n'y aura Juge qui n'en con-
vainque quelqu'un d'avoir tué son Pere;
& parmi toutes les Pratiques qu'ils ont
couchées au Cimetiere, il n'y aura pas
une tête qui ne leur grince les dents.
Que les puissent-elles devorer! il ne fau-
droit pas craindre que les larmes qu'on
jetteroit de leur perte, fissent grossir les

LETTRE XXXIV. 147

rivieres. On ne pleure aux trépas de ces gens-là, que de ce qu'ils ont trop vécu. Ils sont tellement aimez, qu'on trouve bon tout ce qui vient d'eux, même jusqu'à leur mort; comme s'ils étoient d'autres Messies, ils meurent, aussi-bien que Dieu, pour le salut des hommes. Mais, bons Dieux! n'est-ce pas encore là mon mauvais Ange qui s'approche? Ah! c'est lui-même, je le connois à sa soutane: *Vade retro, Satanas*. Champagne, apportez-moi le Benitier. Démon Gradué, je te renonce. O l'effronté Satan! Ne me viens-tu pas encore donner quelque apofume? Misericorde! c'est un Diable Huguenot, il ne se soucie point de l'Eau benite. Encore si j'avois des poings assez roides pour former un casse-museau! Mais hélas! ce qu'il m'a fait avaler, s'est si bien tourné en ma substance, qu'à force d'user de consommé, je suis tout consommé moi-même. Venez donc vite-ment à mon secours, ou vous allez perdre, Monsieur,

Votre plus fidele Serviteur.

CONTRE UN FAUX BRAVE.

LETTRE XXXV.

IL a menti le Devin, les Poltrons ne meurent point à votre âge; & puis, votre vie n'est pas assez illustre, pour être

N 2

148 CONTRE UN FAUX BRAVE.

de celles dont les Astres prennent le soin de marquer la durée. Les personnes de votre étage doivent s'attendre de mourir sans Comete, aussi-bien que beaucoup d'autres qui vous ressemblent, dont la Nature sans le sçavoir, accouche tous les jours en dormant. On m'a rapporté de plusieurs endroits, que vous vous vantiez que j'avois fait dessein de vous assaffiner. Helas ! mon grand Ami, me croyez-vous si fol d'entreprendre l'impossible ? Hé de grace, par où frapper un homme, pour le tuer subitement, qui n'a ni cœur ni cervelle ? Je veux mourir, si la façon dont vous vivez, impenetrable aux injures, ne fait croire que vous avez pris à tâche d'essayer combien un homme sans cœur peut durer naturellement. Ces reflexions étoient assez considerables, pour m'obliger à vous faire sentir ce que pese un tricot : mais cette longue suite de vos Ancêtres, dont vous prônez l'antiquité, m'a retenu le bras. J'y trouve même quelque apparence, depuis qu'un fameux Genealogiste m'a fait voir aussi clair que le jour, que tous vos Titres de Noblesse furent perdus dans le Deluge, & qu'il m'a prouvé que vous êtes Gentilhomme avec autant d'évidence, que le prouva ce Villageois au Roi François I. quand il lui dit que Noé avoit eu trois fils dans l'Arche, & qu'il n'étoit pas certain duquel il étoit sorti. Mais sans cela même, je me serois toujours bien douté que vous êtes de bonne

Maison , puisque personne ne peut nier que la vôtre ne soit une des plus neuves de ce Royaume. Ainsi quand les Blasonneurs de ce Siecle s'en devroient scandaliser, prenez des Armes ; & si vous m'en croyez , vous vous donnerez celles-ci : Vous porterez de gueules , à deux fesses chargées de clous sans nombre , à la violence en cœur , & un bâton brisé sur le chef. Toutefois , comme on ne remplit l'Ecu du Roturier qu'on veut ennoblir , qu'après le fait d'armes qui l'en a rendu digne, je vous attens où ce Laquais vous conduira, afin que selon les proüesses de Chevalerie que vous aurez faites , je vous chauffe les éperons. Vous ne devez pas craindre d'y tomber pour victime ; car si le sort vous attend en quelque lieu, c'est plutôt à l'étable qu'au lit d'honneur , ou sur la brèche d'une muraille ; Et pour moi qui me connois un peu en phisionomie , je vous engage ma parole , que votre destinée n'est pas de mourir sur le pré ; ou bien ce sera pour avoir trop mangé de foin. Consultez pourtant là-dessus toutes les puissances de votre ame, afin que je m'arme vite d'une épée , ou de ce qu'en François on appelle un bâton.

Fin des Lettres Satiriques.



D'UN SONGE.

LETTRE XXXVI.

MONSIEUR,

Cette vision de Quevedo , que nous lûmes hier ensemble , laissa de si fortes impressions en ma pensée , du plaisant Tableau qu'il dépeint , que cette nuit je me suis trouvé en songe aux Enfers : mais ces Enfers-là m'ont paru bien différens du nôtre. Leur diversité m'a fait croire que c'étoient les Champs Elisées ; & en effet je n'eus pas avancé fort peu de chemin , que je reconnus l'Averne , comme les Grecs & les Romains l'ont décrite. J'y vis l'Acheron , le Fleuve de l'Oubli , le vigilant Cerbere , les Gorgones , les Furies & les Parques , Ixion sur la rouë , Titie dévoré par un Vautour , & beaucoup d'autres choses , qui sont plus au long dans la Mithologie. Ayant passé plus avant , je rencontrai force gens vêtus à la Greque & à la Romaine , dont les uns parloient Grec , & les autres Latin , & j'en apperçus d'autres occupez à les conduire dans divers appartemens. Ils me semblerent tous fort sociables , c'est pourquoi je me mêlai à leur compagnie.

LETTRE XXXVI. 151

Il me souvient que j'en accostai un , & qu'après quelques autres discours, lui ayant fait sçavoir que j'étois Etranger, il me répondit que j'étois donc venu à la bonne heure , parce qu'on changeoit ce jour-là de maison tous les Morts qui s'étoient plaints d'avoir été mal associez, & que si j'étois curieux , je pouvois m'en donner le plaisir. Il me tendit ensuite la main fort courtoisement , & je lui prêtai la mienne. Nous allons, continua-t'il, dans la Salle où l'on ordonne des départemens de ceux qui se veulent quitter , pour se loger avec d'autres : nous aurons le plaisir de voir à notre aise, & sans nous lasser , comme chacun s'y prendra pour faire sa cause bonne. Nous marchâmes donc ensemble jusqu'au lieu , où enfin nous arrivâmes. Mon Conducteur me donna place auprès de lui ; & par bonheur elle se rencontra si proche de la Chaire du Juge , que nous ouïmes intelligiblement les querelles de toutes les Parties. A mesure donc qu'ils sortoient de leur ancienne demeure , je remarquai qu'on les plaçoit , si je ne me trompe, non pas, comme vous penseriez, les Rois toujours avec les Rois , mais bien souvent des Rois avec des Pastres , des Philosophes avec des Villageois , de belles personnes avec d'autres fort laides , & des vieux avec des jeunes. Mais pour commencer, j'apperçus Pytagore tres-ennuyé de sa compagnie ; c'étoit une Troupe de Comédiens , qui par leur caquet conti-

nuel, le détournent de ses hautes spéculations. Le Juge qui présidoit, lui dit, que l'estimant homme de grande mémoire, puis qu'après pour le moins quinze cens ans, il s'étoit souvenu d'avoir été au Siege de Troye, on l'avoit apparié avec des personnages qui n'en sont pas dépourvûs. Oh, si ce n'est, s'écria-t'il, qu'à cause de cela que vous me logez avec ces Bâteleurs, vous me pouvez mettre indifféremment avec tous les autres Morts; car il n'y a ceans presque pas un Défunt (si vous en voulez croire son Epitaphe) qui ne soit d'heureuse mémoire. Puis donc qu'ils ne sont pas les seuls avec qui je sympathise en mémoire; pour Dieu, delivrez-moi du caquet importun de ces Rois & de ces Reines, dont le regne ne dure que deux heures. La justice de ses raisons entendûes, je sçai bien qu'on le fit marcher ailleurs; mais il ne me souvient pas où. Aristote, Plin, Elian, & beaucoup d'autres Naturalistes, furent mis, parce qu'ils ont connu les bêtes, avec les Maures; & le Peintre Zeuxis fut pareillement logé avec eux, parce que son Tableau de raisins, que les Oyseaux venoient bequeter, l'a convaincu d'en avoir abusé. Dioscoride ne demandoit pas mieux que d'être planté avec des Lorrains, disant qu'il s'accorderoit bien avec eux, en ce qu'il connoissoit parfaitement le naturel des simples; mais on s'avisa de l'envoyer vers les Filles de Delias, à la charge de leur

LETTRE XXXVI. 153

apprendre à discerner la vertu des herbes mieux qu'elles ne firent, quand elles voulurent rajeunir leur Pere. Raimond-Lulle, qui juroit d'avoir rendu l'or potable, fut placé avec certains riches Yvrognes, qui avoient fait la même chose. Lucain que Neron fit tuer, par la jalousie qu'il conçut de son Poëme des Guerres de Pharsale, s'associa de quelques petits Enfans que les vers ont fait mourir. Il échut à Virgile l'appartement des Maquereaux, pour avoir débauché Didon, qui sans lui eût été une Dame fort sage. Ovide & Acteon, criminels par hazard, furent logez ensemble, comme gens qu'avoit rendus misérables le mal des yeux; Ils choisirent pour retraite un logement fort obscur; d'autant, disoient-ils, qu'ils craignoient de trop voir. Je vis loger Orphée avec les Chantres du Pont-neuf, parce qu'ils ont sçu l'un & l'autre attirer les bêtes. Esope & Apulée ne firent qu'un ménage, à cause de la conformité de leurs miracles; car Esope d'un Asne a fait un Homme, en le faisant parler, & Apulée d'un Homme a fait un Asne, en le faisant braire. Romulus se rangea avec des Fauconniers, parce qu'il a dressé des Oiseaux à voler, non pas une Perdrix, mais l'Empire de Rome. On parloit de mettre Cesar avec les bons Joüeurs; j'en demandai la cause, & l'on me répondit que d'un seul coup de dez, qu'il jetta sur le Rubicon, il avoit gagné l'Empire du monde: toutefois il fut trouvé plus

à propos de saouler son orgueil , le rangeant avec des Esclaves , qu'on estimoit jadis avoir des caractères pour courir. Vous pourrez, lui cria le Maître des Cérémonies , essayer encore une fois votre *Veni, vidi, vici*. On mit Brutus avec ceux qui ont monté sur l'Ours, parce qu'il n'a point eu peur des Esprits ; & Cassius à qui sa mauvaise vuë causa la mort , avec les Femmes grosses qui ont la vuë dangereuse. Caligula voulut être mis dans un appartement plus magnifique que celui de Darius , comme ayant couru des aventures incomparablement plus glorieuses : Car , dit-il , moi Caligula , j'ai fait mon Cheval Empereur , & Darius a été fait Empereur par le sien. Neron parut ensuite ; on l'associa d'une compagnie de Bâteleurs, pour se perfectionner ; on l'eût bien attelé avec Timon l'ennemi des hommes , mais on craignoit que si quelque jour la Nature sympathisant à leurs souhaits , ne faisoit qu'une tête de tout le Genre humain , il n'y eût dispute entr'eux à qui la couperoit. Je vis le Roi Numa présenter un Placet, à ce qu'on lui octroyât d'établir son domicile en la maison d'un certain fameux Hydraulique , qui avoit jadis fait faire des miracles à l'eau ; comme étant aussi capable que l'autre, puis qu'il avoit fait parler la Fontaine Egerie , & l'avoit renduë si clairvoyante en matière d'Etat , qu'au lieu qu'un autre Ingenieur l'auroit conduite , il s'en laissoit conduire. Nabuchodono-

LETTRE XXXVI. 155

for fut livré entre les mains d'un Charlatan qui se promettoit de gagner beaucoup à le montrer ; parce qu'on n'avoit point encore jamais vû de tels Animaux. Patrocle s'estomaqua de se voir assorti avec des gens guéris de maux incurables ; mais il se paya de raison quand on lui eut appris que c'étoit à cause qu'il avoit comme eux trompé la Mort. Jason demeura fort décontenancé de se trouver au milieu d'une Cohuë de Courtisans d'Espagne , dont il n'entendoit pas la langue ; car il ne put s'imaginer ce qu'on vouloit dire , quand on lui prêcha que toutes les entreprises de ces Chevaliers en herbe , aussi-bien que les siennes , n'avoient buté qu'à la Toison. Considérez ce que c'est de s'appliquer à la lecture des choses fabuleuses , dans un âge dont la foiblesse accompagne de foi toutes ses connoissances ! Je n'ai rien parcouru dans la Fable des Payens, qui ne repassât tumultuairement à ma fantaisie. Il me semble que je vis ranger Jupiter avec les foux , sur ce que Momus avoit représenté qu'il avoit un coup de hache. Jupiter offensé , demanda , ce me semble , à ce bouffon , quel coup de hache il entendoit ? c'est celui-là , répondit le Plaisant , dont Vulcain de sa grâce vous fendit le cerveau , pour vous faire accoucher de Minerve. Le vieil Saturne qui n'y entendoit point de finesse , reçut sans murmurer la compagnie d'une troupe de Faucheurs, à cause de la conformité du Sceptre. On obli-

gea Phébus à suivre quelques expérimentez Joïeurs de palet, avec défense de les abandonner, tant qu'ils auront appris à ne plus prendre la tête de son ami pour un but. J'ouïs, ce me semble, commander à Siziphe, d'accoster des Cafseurs de grez qui étoient là, pour se défaire de sa Roche entre leurs mains. Je ne sçai pas s'il obeït, parce que la curiosité détourna ma vûë sur Thetis, qui disputoit pour choisir un associé ; on la mit à la rangette, à côté d'un certain Hypochondre, qui pensant être de brique, ne vouloit pas boire, de peur de se détremper ; car comme si elle eût autrefois apprehendé la même chose, elle n'osa, pour immortaliser entierement son fils Achille, lui tremper dans l'Ocean le talon qu'elle tenoit. Hecate se fourra dans la presse, pour joindre la Mere de Gargantua ; car, disoit-elle, si j'ai trois faces, celle-ci en a une si large, qu'elle en vaut bien trois. On proposa de loger Io avec Popée la Femme de Neron, pour certaines raisons dont je ne me souviens pas. Cette Princesse en fut contente, à la charge que l'autre se garderoit de ruer, d'autant qu'elle craignoit les coups de pieds. Dédale, ce grand Artisan, ne fit aucune résistance, encore qu'on lui donnât pour Confreres, des Sergens, des Greffiers, des Procureurs, & autres gens de Cornet, parce qu'il oüit dire que c'étoient des personnes, qui comme lui, voloient pour se sauver ; & lesquels, vû le temps, au-

L E T T R E X X X V I. 157

toient été contraints , s'ils n'eussent joué
 de la Harpe, de jouer de la Vielle. Dalila
 Maîtresse de Samson , fut mise avec les
 Chauves , à cause qu'on craignoit que la
 logeant avec d'autres, elle ne les prît aux
 cheveux, comme Samson. Porcie fut ran-
 gée avec des malades de pâle-couleur ,
 les Juges d'Enfer l'en soupçonnant at-
 teinte , depuis qu'elle avoit avalé des
 charbons. Iocaste & Scmiramis ne firent
 qu'un ménage , d'autant qu'elles avoient
 été l'une & l'autre Meres & Femmes de
 leurs fils, & grosses deux fois d'un même
 enfant. Je vis tout le monde bien empê-
 ché pour accompagner Arthemise ; les
 uns la vouloient rejoindre à son mari , à
 cause de leur amour tant vanté, les autres
 la porter à l'Hôpital des Femmes encein-
 tes, alleguant que d'avalier de la cendre ,
 comme elle avoit fait , étoit une envie de
 Femme grosse ; mais elle appaisa tous
 leurs contrastes , se logeant d'elle-même
 avec des Blanchisseuses qu'elle aperçut.
 A la charge, leur cria-t'elle , que pour la
 peine de vous aider à vos lessives , j'aurai
 les cendres à ma disposition. Thesée de-
 mandoit de loger avec des Tisserans , se
 promettant de leur apprendre à condui-
 re le fil. Persée , le Brave d'Andromede,
 se trouvoit également bien avec tous les
 Instituteurs d'Ordres , parce qu'ils ont
 tous , comme lui, défendu les Femmes.
 Néron , pour la place duquel il avoit été
 débattu , choisit enfin de lui-même l'ap-
 partement d'Erostrate, ce fameux infen-

se, qui brûla le Temple de Diane ; Car je suis , dit cet Empereur en marchant, personne qui aime autant que lui à me chauffer de gros bois. Juvenal, Perse, Horace, Martial, & presque tous les Epigrammatistes & Saryriques, furent envoyez au Manège avec les Ecuyers d'Academie, comme ayant la reputation d'avoir sçu bien piquer. On mit pareillement avec ces Poètes, force Epingliers, Eguilletiers, Fourbisseurs, & autres, dont la besogne, ainsi que les ouvrages, ne valent rien sans pointes. Le Duc de Clarence qui se noya volontairement dans un tonneau de Malvoisie, alloit cherchant Diogene, sur l'esperance d'avoir pour gîte la moitié de son tonneau ; mais comme il ne se rencontra pas, & qu'on apperçut le grand Socrate qui n'étoit pas encore attelé : Voici justement votre fait, lui dit-on, car vous & ce Philosophe êtes tous deux morts de trop boire. Socrate fit une profonde reverence à ses Juges, & leur montra du doigt le vieil Heraclite, qui attendoit un Collegue ; on donna ordre aux Heros de Roman, de l'emmener avec eux : C'est un personnage (leur dit le Fourrier qui les apparia) dont vous aurez toute sorte de contentement ; il a un cœur de chair, vous ne lui raconterez point vos aventures, comme c'est entre vous une chose inévitable, sans lui tirer des larmes, car il n'est pas moins que vous tendre à pleurer. Euridice prit la main d'Achille : Marchons lui dit-elle,

marchons ; aussi-bien , ne nous sçauroit-on mieux assortir , puis que nous avons tous deux l'ame au talon. Je vis placer Curtius ce fameux Romain , qui se précipita dans un Gouffre pour sauver Rome , avec un certain Brutal qui s'étoit fait tuer en protegeant une Femme débauchée. Je m'étonnai de voir assortir des personnes si dissemblables ; mais on me répondit qu'ils étoient tous deux morts pour la chose publique. Ensuite on associa Icare avec Prométhée , pour avoir été l'un & l'autre trop âpres à voler. Echo fut logée avec nos Auteurs modernes, d'autant qu'ils ne disent , comme elle, que ce que les autres ont dit. Le Triumvirat de Rome , avec celui d'Enfer , c'est-à-dire Antoine , Auguste & Lepide , avec Radamante , Eaque & Minos , sur ce qu'on representa que ceux-là , de même que ceux-ci , avoient été Juges de mort. On pensa mettre Flamel , qui se vantoit d'avoir la pierre , avec les défunts de cette maladie ; mais il s'en offensa , criant que la sienne étoit la Pierre Philosophale , & qu'il y avoit une difference presque infinie entre les vertus de ces deux sortes de Pierres ; car les Graveleux, continua-t'il, ne sont tourmentez de la leur , qu'après qu'elle est formée ; au contraire de nous qui n'en sommes travaillez que durant sa conception ; outre que nous ne nous faisons jamais tailler de la nôtre. Ses raisons ouïes , on l'envoya trouver Josué , parce que quelques-uns se vanterent d'a-

voir aussi - bien que lui fixé le Soleil. Quantité d'autres Chymistes suivoient celui-ci avec grand respect, & recueilloient comme des Oracles, des sottises qu'il leur debitoit, dans lesquelles ces pauvres fous s'imaginoient être enveloppé le secret du grand Oeuvre. On les mit par parties, les uns avec des Charbonniers, comme gens de fourneaux; les autres avec ceux qui ont donné des soufflets aux Princes. On mit Hecube avec Cerbere, pour augmenter le nombre des Portiers Infernaux; Elle aboya fort contre les Maréchaux des Logis à cause de cet affront; mais on la satisfit, lui remontrant qu'elle étoit un Monstre à trois têtes, aussi - bien que l'autre, puis que comme Chienne elle en avoit une, comme femme deux, & qu'un & deux faisoit trois. Je me souviens qu'on en mit quelques-uns à part, entre lesquels fut Midas, parce qu'il est le seul au monde qui se soit plaint d'avoir été trop riche. Phocion fut de même séparé des autres, s'étant trouvé le seul qui jamais ait donné de l'argent pour mourir; Et Pigmalion pareillement ne fut associé de personne, à cause qu'il n'y a jamais eu que lui qui ait épousé une Femme muette. Après cette distribution, par laquelle chacun fut mis dans sa chacuniere, les Images de mon Songe n'étant plus si distinctes, ne me laisserent appercevoir que des peintures generales; Par exemple je vis le Corps entier des Filous, s'associer avec les Chasseurs

LET TRE XXXVI. 161

Chasseurs d'aujourd'hui , parce qu'ils tirent en volant. Nos Auteurs de Romans, avec Esculape , parce qu'ils font en un moment des cures miraculeuses. Les Bourreaux avec les Medecins , à cause qu'ils sont payez pour tuer. Une grande Troupe de Tireurs d'armes demandoient aussi d'être logez avec Messieurs de la Faculté , parce que l'Art d'Escrime leur donne, aussi-bien qu'à eux, la connoissance de la tierce & de la quarte ; mais on les mit avec les Cordonniers, d'autant que la perfection du métier consiste à bien faire une botte. Parmi le vacarme confus d'une quantité de mécontents , je distinguai la voix de Boureville , qui fulminoit de ce que tout le monde refusoit sa compagnie : Mais sa colere ne lui servit de rien, personne ne l'osoit accoster , de peur de prendre querelle. Cet homme portoit la solitude avec lui , & je vis l'heure qu'il alloit être réduit à se faire Hermite , s'il ne se fût enfin accommodé avec les Grammairiens Grecs , qui ont inventé le Duel. Un Operateur qui distribuoit les remedes , augmentoit la presse , à cause du grand nombre de Sots dont il étoit environné ; Plusieurs le consultoient , & j'apperçus entr'autres la Femme d'Orphée qui demandoit un Cataplasme pour la demangeaison des yeux. Priam vint aussi lui demander de l'onguent pour la brûlure , mais l'Operateur n'en eut pas assez , car la Ville de ce pauvre Prince

Tome I.

Q

étoit toute brûlée. Je vis là quantité d'Avocats condamnez au feu , afin qu'ils vissent clair à certaines affaires trop obscures. Quant aux Sages, ils furent mis avec les Architectes, comme gens qui doivent user en toutes choses de regle & de compas. Il ne fut jamais possible de separer les Furies des Epicuriens, tant elles avoient peur de manquer de flambeaux. Je fus bien étonné de rencontrer Tibere, lequel en attendant qu'on le plaçât, se reposoit couché sur des cailloux : Je lui demandai s'il ne reposeroit pas mieux sur un lit : Hé, je craindrois, me repliqua-t'il, que la chaleur de la plume ne me causât quelque chose de pire que la pierre. Sur ces entrefaites, Agrippine la Mere de Neron, le conjura de la vanger, de ce que Seneque avoit publié qu'elle avoit eu quatre enfans depuis son mariage ; Elle paroissoit furieuse & toute hors de soi, mais Neron l'appaisa par ces paroles : Madame, il ne faut croire d'un médiant que la moitié de ce qu'il dit. Les Parques se contenterent de demeurer avec de pauvres Villageoises, qui nourrirent leurs Maris de leurs Quenouilles, quand on leur eût appris, qu'aussi-bien qu'elles, ces Païsannes avoient filé la vie des hommes. Il vint là certains Batteurs en Grange ; & parce qu'ils manquoient de fleau, on leur fit prendre Attila pour s'en servir à faute d'autres. Les Effrontez s'affocierent des Gardeurs de Lions,

LETTRE XXXVI. 163

afin d'apprendre d'eux à ne point changer de couleur. J'en aurois encore bien vû d'autres , si onze heures qui sonnerent à ma Montre, ne m'eussent éveillé, & rappelé dans ma memoire , qu'à toute heure de jour & de nuit, je suis & serai jusqu'au dernier somme , Monsieur,

Votre tres-affectionné Serviteur.



CONTRE LES FRONDEURS.

Le Lecteur doit être averty, que cette Lettre fut envoyée pendant le Siège de Paris, & durant la plus violente animosité des Peuples contre Monseigneur le Cardinal; On ne s'étonnera donc pas d'y voir des choses un peu moins ajustées à l'état présent des Affaires, qui ont beaucoup changé depuis ce temps-là.

A MONSIEUR D.L.L.V.

L E T T R E X X X V I I .

M O N S I E U R ,

Il est vrai, je suis Mazarin; ce n'est ni la crainte, ni l'espérance qui me le font dire avec tant d'ingenuité, c'est le plaisir que me donne une vérité quand je la prononce. J'aime à la faire éclater, si non autant que je le puis, du moins autant que je l'ose; & je suis tellement antipathique avec son adversaire, que pour donner un juste démenti, je reviendrois de bon cœur de l'autre monde. La Nature s'est si peu souciée de me faire bon Courtisan, qu'elle ne m'a donné qu'une langue pour mon cœur & pour ma fortune. Si j'avois brigué les applaudissemens de Paris, ou pressé à la réputation d'éloquent, j'aurois

écrit en faveur de la Fronde , a cause qu'il n'y a rien qu'on persuade plus aisément au Peuple , que ce qu'il est bien-aise de croire : Mais comme il n'y a rien aussi qui marque davantage une ame vulgaire, que de penser comme le vulgaire , je fais tout mon possible pour resister à la rapidité du torrent , & ne me pas laisser emporter à la foule ; Et pour commencer , je vous declare encore une fois que je suis Mazarin : Je ne suis pourtant pas si déraisonnable , que je vous veuille apprendre la cause pourquoi je me suis rangé de votre parti. Vous sçavez donc que c'est parce que je l'ai trouvé le plus juste , & parce qu'il est vrai que rien ne nous peut dispenser de l'obéissance que nous devons à notre legitime Souverain ; car bien que les Frondeurs nous en jettent des pierres , je prétends les reffronder contre eux si verement , que je les délogerai de tous les endroits , où leur calomnie a fait fort contre son Eminence. Les premiers coups qu'ont en vain tenté les Poëtes du Pont-neuf contre la reputation de ce grand Homme , ont été d'alleguer qu'il étoit Italien : A cela je répons (non point à ces Heros de papier broüillard , mais aux personnes raisonnables qui meritent d'être desabusées) qu'un honneste homme n'est ni François , ni Allemand , ni Espagnol ; il est Citoyen du Monde , & sa Patrie est par-tout. Mais je veux que Monsieur le Cardinal soit Etranger , ne lui sommes-nous pas d'autant plus obli-

166 CONTRE LES FRONDEURS.
gez , de ce qu'il abandonne ses Dieux domestiques pour défendre les nôtres ? Et puis, quand il seroit naturel Sicilien, comme ils le croient , ce n'est pas à dire pour cela qu'il soit vassal du Roi d'Espagne ; l'Histoire est témoin que nos Lys ont plus de droit à la souveraineté de cet Etat, que les Châteaux de Castille.

Mais ils sont tres-mal informez de son berceau ; car encore que la Maison des Mazarins fut originaire de Sicile , Monsieur le Cardinal est né dans Rome ; Et puisqu'il est citoyen d'une Ville neutre, il a pû par consequent s'attacher aux intérêts de la Nation qu'il a voulu choisir. On sçait bien que le Peuple à Rome , & les Nobles & les Cardinaux, s'attachent ainsi à la protection particuliere , ou d'un Roi, ou d'un Prince , ou d'une Republique. Il y en a qui tiennent pour la France , d'autres pour l'Espagne , d'autres pour d'autres Souverains ; & son Eminence embrassant le bon droit de notre cause, a voulu suivre l'exemple de Dieu , qui se range toujours du parti le plus juste. Certes l'heureux succès de nos Armes a bien fait voir & l'excellence de son choix , & la justice de notre cause ; & notre Etat agrandi sous son Ministère , a bien témoigné qu'en sa faveur le Ciel avoit fait sa querelle de la nôtre : Aussi presque tous ceux qui ont demandé sa sortie , se sont depuis trouvez Pensionnaires des Ennemis de cette Couronne ; & la gloire des belles actions de notre grand Cardinal , qui multiplie ses

rayons, ont bien fait voir que son éclat leur faisant mal aux yeux, ils ont imité les Loups de la Fable, qui promettoient aux Brebis de les laisser en paix, pourvu qu'elles éloignassent le chien de leur Bergerie.

Enfin ces Reformateurs d'Etat, qui couvrent leurs noirs desseins sous le masque du bien public, n'ont autre chose à rechanter, sinon que Monsieur le Cardinal est Italien. Oüi; mais de quoy se peuvent-ils plaindre? Il n'avance que des François, & ceux dont la grandeur ne sçauroit faire d'ombre. Il n'a fait aucune creature, & nous voyons à la Cour trente Seigneurs Italiens de fort grande Maison, dont les uns attirez par la proximité de sang avec lui, les autres par sa renommée, sont ici depuis dix ans à se morfondre, d'autant qu'il ne les a pas jugez utiles au service du Roy. Cependant quelque sagesse qu'il employe à la conduite du Gouvernement, elle déplaît à nos Politiques Bourgeois; ils décrient son Ministère, mais ce n'est pas d'aujourd'huy que les malheureux imputent à la bonne fortune des autres, les mauvais offices de la leur. Dans le chagrin qui les ronge, ils se plaindroient de n'avoir pas de quoy se plaindre. Parce que son Eminence n'a point fait de creatures, ils l'appellent ingrat; s'il en eût fait, ils l'auroient accusé d'ambition. A cause qu'il a poussé nos Frontieres en Italie, il est traître à son País; & s'il n'eût point porté nos Armes de ce côté-là, il se

168 CONTRE LES FRONDEURS.
seroit entendu contre nous avec ses Compatriotes. Enfin de quelque biais qu'on avance la gloire de ce Royaume, son Eminence aura toujours grand tort, à moins qu'elle ne fasse ses envieux assez grands pour ne lui plus porter d'envie. Que le feu des calomnies pousse donc tant qu'il voudra sa violence contre elle, sa reputation est un Rocher au milieu des flots, que la tempête lave au lieu d'ébranler; & cette même force qui le rend capable de supporter le faix d'un Empire, ne l'abandonnera pas quand il sera question de supporter des injures.

La seconde batterie dressée contre luy, attaque sa naissance. Hé quoy! sommes-nous obligez d'instruire des ignorans volontaires? leur devons-nous apprendre, à cause qu'ils font semblant de ne le pas sçavoir, que la Famille des Mazarins, de laquelle est sorti le Pere de Monsieur le Cardinal, est non-seulement des plus Nobles, mais encore des mieux alliées de toute l'Italie, & que les armes de son illustre race, sont des plus anciennes entre toutes celles dont la vieille Rome a conservé le nom? L'ignorance des sots auroit un grand privilege, si nous étions obligez d'écouter patiemment le rebours de toutes les veritez qui ne sont pas de sa connoissance.

Le Peuple de la Place Maubert & des Halles, ne veut pas tomber d'accord de ces veritez qui sont manifestes; mais ce Peuple ne seroit pas de la lie, s'il pouvoit être

être sagement informé de quelque chose ; outre que c'est la coutume , quand il apperçoit des vertus élevées d'une hauteur où sa bassesse ne peut atteindre , de s'en vanger à force d'en médire. Quoy que Monsieur le Cardinal de Richelieu fût très-connu , qu'il sortît d'une des plus anciennes Maisons du Poitou , qu'il touchât de parenté aux Seigneurs François de la plus grande marque , & que nos Princes mêmes partageassent avec lui le Sang de leurs Ayeux , sa Noblesse ne laissa pas de lui être contestée. De semblables contes ne tarissent jamais dans la bouche des Seditieux , qui cherchent par-tout un pretexte de refuser l'obeïssance qu'ils doivent à ceux que le Ciel leur a donnez pour maîtres.

Ils le poursuivent encore , & l'accusent d'avoir protégé les Cardinaux Barberins, Eût-il été honorable à la France d'abandonner des personnes sacrées qui reclament son secours , les Neveux d'un Pape , qui avoit été durant tout son Regne le fidele Ami de la France ? Les autres Nations n'auroient-elles pas attribué ce délaissement à l'impuissance de les maintenir ? Et ce témoignage de foiblesse n'auroit-il pas porté grand coup à Sa Majesté Tres-Chretienne , de qui l'Empire se soutient autant sur sa reputation que sur sa force ?

Quand nos Calomniateurs se sentent pressés en cet endroit , ils changent de terrain , & crient qu'il a fait sur les Peu-

170 CONTRE LES FRONDEURS.
ples des extorsions épouvantables. Pour moy , je ne sçai pas si la Canaille entretenoit des intelligences dans les Royaumes étrangers , qui l'informent plus au vrai du maniemment des Finances , que n'en sont instruits le Conseil , l'Epargne , & la Chambre des Comptes : Je sçay bien que la Cour de Parlement de Paris , qui l'accusoit du transport ou du mauvais emploi de tant de comptant, après avoir examiné dans un si long loisir les Traitez & les Negociations de Cantarini , ne luy a pas même imputé la diversion d'un quart d'écu ; & je pense que ses ennemis n'eussent pas oublié de le charger de Peculat , s'il s'en fût trouvé convaincu , plutôt que de faux crimes , dont ils ont en vain essayé de le noircir , manque de veritables. Outre cela le Royaume est-il chargé d'aucun impost , qui ne fût établi dès l'autre Regne ? Encore il me semble qu'on ne les exige point avec tant de rigueur qu'il se pratiquoit alors , quoique le fond avancé par les Traitans eût été consommé dès le vivant de Monsieur le Cardinal de Richelieu , & qu'il ne faille pas laisser maintenant de continuer la Guerre contre les mêmes Ennemis. Croyent-ils donc qu'avec des feiilles de chênes on paye cinq ou six Armées ? Qu'on leve toutes les Campagnes de nouveaux Gens de guerre ? Qu'on entretienne les correspondances qu'il faut avoir & dedans & dehors ? Qu'on fasse revolter des Provinces & des Royaumes en-

L E T T R E X X X V I I . 178

tiens contre nos Ennemis ? Enfin qu'un seul Ministre domine au sort de tous les Potentats de la Terre , sans de prodigieuses sommes d'argent , qui seules sont capables de nous acheter la paix ? Ouy , car Monsieur le Drapier se figure qu'il en va du Gouvernement d'une Monarchie , comme des gages d'une Chambriere , ou de la pension de son fils Pierrot.

Ils ajoutent à leurs ridicules contes & hors de saison , que les choses ont réussi tres-souvent au rebours de ce qu'il avoit conseillé. Je le croi , car il est maistre de son raisonnement , non pas des caprices de la Fortune. Nous voyons si souvent de bons succès autoriser de mauvaises conduites ; & je m'étonnerois bien davantage , qu'à travers les tenebres de l'avenir un homme pût avec les yeux de sa pensée , fixer un ordre aux événemens hazardés , & par son attention conduire les allures de la fatalité.

Quand ces causeurs ont été repoussés à cette attaque , ils lui reprochent un Palais qu'il a fait bâtir à Rome. Mais qu'ils apprennent qu'en cette Cour-là le moindre des Cardinaux y a le sien. Etant Cardinal François , la pompe d'un Palais dans Rome , tourne à la gloire de la France , comme sa bassesse iroit dans l'esprit des Italiens à la honte de notre Nation. Il y a eu de nos Rois (je dis des plus augustes) qui ont fourni libéralement à des Cardinaux des sommes tres-considérables pour bâtir leurs Palais , à condition que sur le

P 2

172 CONTRE LES FRONDEURS.

Portail ils feroient arborer nos Fleurs de Lys ; & malgré tant de motifs specieux, un miserable petit Mercier, en roulant ses Rubans, ne trouve pas à propos que Monsieur le Cardinal fasse bâtir à ses dépens une maison.

La Canaille murmure encore, & crie qu'il n'a aucun lieu de retraite, si la France l'abandonnoit. Hé ! quoy donc, Messieurs les aveugles, à cause que pour vous protéger & conserver, il s'est fait des ennemis par toute la terre, c'est un homme detestable & abominable, & vous le jugez indigne de pardon. Sa faute en effet n'est pas pardonnable, d'avoir si fidèlement servi des Ingrats ; & Dieu qui le vouloit donner en exemple à ceux qui s'exposent pour le Peuple, a permis que s'étant comporté aussi genereusement que Phocion, Periclès & Socrate, il ait rencontré d'aussi méchans Citoyens, que ceux qui condamnerent jadis ces grands Hommes.

On le blâme ensuite de ce qu'il a refusé la Paix, & ma Blanchisseuse m'a juré que l'Espagne l'offroit à des conditions tres-utiles & tres-honorables pour ce Royaume. J'exhorte les Sages qui ne doivent pas juger sur des apparences, de se ressouvenir que le temps auquel nos Plenipotentiaires ont refusé de la conclurre, est lorsque commencerent les plus violens accès de la revolte de Naples, & que la Fortune sembloit alors nous offrir la restitution d'un Etat qui nous appartient. Il

éût été contre toutes les regles de la Prudence humaine, d'en negliger la conquête qui nous étoit comme assurée ; outre que le Roi Catholique ayant toujours insisté que nous abandonnassions les interêts du Roi de Portugal , il ne nous étoit pas licite (à moins de passer pour la plus perfide des Nations) de signer la Paix , sans qu'il fût compris dans le Traité, puisqu'il n'avoit hazardé que sur notre parole de remettre la Couronne sur la tête de sa Race.

Mais voici le dernier choc & le plus violent dont ils prétendent obscurcir sa gloire. Il est , disent-ils , auteur du Siege de Paris. Je leur répons en premier lieu, qu'il l'a dû conseiller , la Reine Regente ayant été avertie de plusieurs complots qui se brassoient contre la personne du Roi. Cependant le bruit même commun tombe d'accord qu'il n'a pas été le premier à prêter sa voix pour la resolution de cette entreprise , & qu'au contraire on l'a toujours blâmé d'avoir pris des voyes trop panchées à la douceur. De plus pourquoi vouloir qu'il ait ordonné lui seul l'enlevement de notre jeune Monarque ? Les gens du métier sçavent qu'il n'est pas seul dans le Conseil , & qu'il n'y porte son opinion que comme un autre. Bien loin donc d'avoir été le seul auteur de ce dessein , il n'a pas même souffert qu'on executât contre la Ville les choses qui sans doute eussent hâté sa reduction , parce qu'elles semblerent à son naturel humain :

174 CONTRE LES FRONDEURS.
un peu trop cruelles. Et si les Parisiens me demandent quelles sont ces choses, je leur ferai connoître qu'il pouvoit par exemple, avec beaucoup de justice, faire punir de mort les Prisonniers de guerre, en qualité de traîtres & de rebelles à leur Roi. Il pouvoit d'ailleurs en une nuit, s'il l'eût voulu, avec l'intelligence qu'il avoit au dedans, faire saccager & brûler les Fauxbourgs, qui n'étoient que fort foiblement gardez; chasser les fuyars dans la Ville pour l'affamer, ou bien les passer au fil de l'épée, à l'exemple d'Henry IV. qui fit des Veuves en moins d'un jour, de la moitié des femmes de Paris, & diminuer par cette saignée la fièvre des Habitans. Mais au lieu de ces actes d'hostilité, il défendit même d'abbatre les Moulins qui sont autour de la Ville, quoy qu'il sçût que par leur moyen elle recevoit continuellement force bleds; & encore qu'il eût avis de toutes les marches de leurs Gens de guerre, il faisoit souvent détourner les Troupes Royales des routes de nos Convois, pour n'estre point obligé de nous affamer & nous battre en même temps.

Il a donc assiégé Paris, mais de quelle façon? Comme celui qui sembloit avoir peur de le prendre. Comme un bon Pere à ses enfans, il s'est contenté de leur montrer les verges, & les a long-temps menacés, afin qu'ils eussent le loisir de se repentir. Et puis, à parler franchement, leur maladie étant un effet de leur débauche,

il étoit du devoir d'un bon Medecin , de les obliger à faire une diete. En verité s'il étoit permis de se disposer à la raillerie sur une matiere de cette importance , je dirois que la veille des Rois , le nôtre voyant dans sa Capitale tant d'autres Rois arrivez de nuit , il sortit contr'eux , & voulut effayer de vaincre cinquante mille Monarques.

Voila je pense tous les Chefs, par qui la Canaille a tâché de rendre odieuse la personne de son Eminence, sans avoir jamais eu aucun legitime sujet de s'en plaindre. Cependant ils ne laissent pas de decrier ses plus éclatantes vertus , de blâmer son ministere , & lui preferer son Predecesseur ; mais par quelle raison ? je n'en sçai aucune, si ce n'est peut-être, parce que Monsieur le Cardinal Mazarin n'envoye personne à la mort sans connoissance de cause ; parce qu'il n'a point une Cour grasse du sang des Peuples, parce qu'il ne fait point trancher la tête à des Comtes, à des Maréchaux, à des Ducs & Pairs, parce qu'il n'éloigne pas les Princes de la connoissance des affaires , parce qu'il n'est pas d'humeur à se vanger , enfin parce que même ils le voyent si modéré qu'ils en prévoient l'impunité de leurs attentats. Voila pourquoi ces Factieux ne le jugent pas grand Politique. O stupide vulgaire ! un Ministere benin te déplaît , prends garde de tomber dans le malheur des Oyseaux de la Fable , qui ayant demandé un Chef , ne se conten-

176 CONTRE LES FRONDEURS.

terent pas du gouvernement de la Colombe que Jupiter leur donna , qui les gouvernoit paisiblement , & crièrent tant après un autre , qu'ils obtinrent un Aigle qui les devora tous. Defunt Monsieur le Cardinal étoit un grand Homme, aussi bien que son Successeur ; mais n'ayant pas assez de hardiesse pour décider de leurs merites , je me contenterai de faire souvenir tout le monde , que Monsieur le Cardinal de Richelieu eut l'honneur d'être choisi par le feu Roi Louis XIII. le plus juste Monarque de l'Europe , pour être son Ministre ; & Monsieur le Cardinal Mazarin , par le Cardinal de Richelieu même , le plus grand genie de son Siecle.

Au reste on a tort d'alleguer que nous sommes dans un Gouvernement , où les Armes, les Lettres & Pieté sont méprisées. Je soutiens au contraire qu'elles n'ont jamais été si bien reconnues. Les Armes , témoin Messieurs de Gassion & de Rantzau, qui par son credit & son conseil, ont été faits Maréchaux de France ; sans parler de Monsieur le Prince , qui des bienfaits de la Reine , possède plus lui seul que quelques Rois de l'Europe. La Pieté, témoin le Pere Vincent , qu'elle a commis pour juger des mœurs , de la conscience, & de la capacité de ceux qui prétendent aux Benefices. Les Lettres, témoin le judicieux choix qu'il a fait d'un des premiers Philosophes de notre temps , pour l'éducation de Monsieur Frere, du

Roi. Témoin le docteur Naudé, qu'il honore de son estime, de sa table & de ses presens : Et bref témoin cette grande Bibliothèque, bâtie pour le Public, à laquelle, par son argent & ses soins, tous les Sçavans de l'Europe contribuent. Qu'à joindre, Messieurs, après cela ? Rien, sinon que la gloire de ce Royaume ne sçauroit monter plus haut, puis qu'elle est en son Eminence. Ne trouvez-vous pas à propos que le Peuple cesse enfin de laisser la patience de son Prince par les outrages qu'il fait à son Favori ; qu'il accepte avec respect le pardon qu'on lui présente sans le mériter ? Non, Monsieur, il ne le mérite pas ; car est-ce une faute pardonnable, de se rebeller contre son Roi, l'Image vivante de Dieu ; tourner ses armes contre celui qu'il nous a donné pour exercer & sur nos biens & sur nos vies, les fonctions de sa Toute-puissance ? N'est-ce pas accuser d'erreur la Majesté Divine, de contrôler les volontés du Maître qu'elle nous a choisi ? Je sçai bien qu'on peut m'objecter que les particuliers d'une République ne sont pas hors la voye de salut : mais il est très-vrai néanmoins, que comme Dieu n'est qu'un à dominer tout l'Univers, & que comme le Gouvernement du Royaume Celeste est Monarchique, celui de la Terre le doit être aussi. La Sainte Ecriture fait foi que Dieu n'a jamais ordonné un seul Etat populaire ; & quelques Rabbins assurent que le péché des Anges fut d'avoir fait dessein

178 CONTRE LES FRONDEURS.

de se mettre en Republique. Ne voyons-nous pas même qu'il a long-temps auparavant sa venue, donné David au Peuple d'Israël, & que depuis notre Redemption, il a fait descendre du Ciel la Sainte Ampoule, dont il a voulu que nos Rois fussent sacrez, afin de les distinguer par un caractère surnaturel, de tous ceux qui naîtroient pour leur obéir ? L'Eglise Militante qui est l'image de la Triomphante, est conduite monarchiquement par les Papes; & nous voyons que jusqu'aux Maisons particulieres, il faut qu'elles soient gouvernées par une espece de Roi qui est le Pere de famille; C'est comme un premier ressort dans la société, qui met nos actions avec ordre; & c'est cet instinct secret, qui necessite tout le monde à se soumettre aux Rois. Le Peuple a beau tâcher d'éteindre en son ame cette lumiere qui le guide à la soumission, il est à la fin, emporté malgré lui par la force de ce premier mobile, contraint de rendre l'obéissance qu'il doit. Mais cependant celui de Paris a bien eu la temerité de lever ses mains sur l'Oinct du Seigneur, alléguant pour pretexte que ce n'est pas au Roi qu'il s'attaque, mais à son Favori; comme si de même qu'un Prince est l'image de Dieu, un Favori n'étoit pas l'image du Prince. Mais c'est encore trop peu de dire l'image, il est son fils. Quand il engendre selon la chair, il engendre un Prince; Quand il engendre selon la dignité, il engendre un Favori : Entant

qu'un homme, il fait un Successeur ; Entant que Roi il fait une Creature ; Et s'il est vrai que la creation soit quelque chose de plus noble que la generation , parce que la creation est miraculeuse , nous devons adorer un Favori , comme étant le miracle d'un Roi : ainsi quand même ce ne seroit que contre son Eminence, qu'il prend les armes , pense-t'il être Chrétien , lors qu'il attente aux jours d'un Prince de l'Eglise ? Non , Monsieur , il est Apostat , il offense le S. Esprit qui préside à la promotion de tous les Cardinaux ; & vous ne devez point douter , qu'il ne punisse leur sacrilege aussi rigoureusement , qu'il a puni le massacre du Cardinal de Guise , dont la mort, quoi que juste , saigna durant vingt ans par les gorges de quatre cens mille François. Mais encore quel fruit peut-il se promettre d'une rebellion, qui ne peut jamais réussir ? & quand même elle réussiroit jusqu'à renverser la Monarchie de fond en comble , quel avantage en recueilleroit-il ? Tel qui ne possède aujourd'hui qu'un manteau, n'en seroit pas alors le maître. Il seroit auteur d'une desolation épouvantable , dont les petits fils de ses arriere-neveux ne veroient pas la fin. Encore est-il bien grossier , s'il se persuade que la Chrétienté puisse voir sans y prendre interest, la perte du Fils aîné de l'Eglise. Tous les Rois de l'Europe n'ont-ils pas interest à la conservation d'un Roi qui les peut remonter un jour sur leurs Trônes , si leurs Sujets,

rebelles les en avoient fait trebucher ? Et je veux que cette révolution arrivât sans un plus grand bouleversement que celui dont saigne encore aujourd'hui la Hollande ; je soutiens que le Gouvernement populaire est le pire fleau dont Dieu afflige un Etat , quand il le veut châtier. N'est-il pas contre l'ordre de la Nature, qu'un Batelier ou un Crocheteur, soient en puissance de condamner à mort un General d'Armée, & que la vie du plus grand personnage soit à la discretion des poulmons du plus sot, qui à perte d'haleine demandera qu'il meure ? Mais grace à Dieu, nous sommes fort éloignez d'un tel chaos. On se cache déjà pour dire le Cardinal , sans Monseigneur , & chacun commence à se persuader qu'il est mal-aisé de parler comme les maraurs, & ne le pas être. Aussi quand tout le Royaume se seroit ligué contre lui , j'étois certain de sa victoire ; car il est fatal aux Jules de surmonter les Gaules. J'espère donc que nous verrons bien-tôt une réunion generale dans les esprits, & une harmonie parfaite entre les divers membres du corps de cet Etat. Comme Monsieur de Beaufort n'est animé que du Sang de France, il n'est pas croyable que ce Sang ne le retienne , quand il voudra rougir son fer dans le sein de sa mere ; & de même que les ruisseaux, après s'être quittez & égarez quelque temps , reviennent enfin se réunir à l'Océan d'où ils s'étoient échappés , je ne doute pas que cet illustre Sang ne se re-

joigne bien-tôt à sa source qui est le Roi, Pour les autres Chefs de Parti, je n'ai garde de si mal penser d'eux, que de croire qu'ils refusent de marcher sur les pas d'un exemple si heroïque. Il me semble que je les vois déjà s'incliner de respect devant l'image du Prince; ils sont trop justes, faisant reflexion sur ce que les premiers de leurs races ont reçu de la faveur des Rois precedens, pour vouloir empêcher que le sort d'une autre Maison soit regardé à son tour d'un aspect aussi favorable.

Monsieur le Coadjuteur sçait bien que le Duc de Rets, son Grand-Pere, fut Favori de Henry III. Monsieur de Brissac peut avoir lû que son ayeul fut élevé aux charges & aux dignitez par le Roi Henry IV. Monsieur de Luynes a vû son Pere être le tout-puissant sur le cœur & la fortune du Roi Louis XIII. & Monsieur de la Mothe Houdancourt se souvient peut-être encore du temps qu'il étoit en faveur sous le Favori même du Roi défunt. Ils n'ont donc pas sujet de se plaindre, que Monsieur le Cardinal soit, dans son Regne, ce qu'étoient leurs Ayeux, ou ce qu'ils ont été eux-mêmes dans un autre.

Mais quand routes ces considerations seroient trop foibles pour les rappeler à leur devoir, ils sont genereux; & l'apprehension de paroître ingrats aux bienfaits qu'ils ont reçus de Sa Majesté, fera qu'ils aimeront mieux oublier leurs mécontentemens, que de passer pour mé-

182 CONTRE LES FRONDEURS.

connoissans; & l'exemple de mille traîtres, qui ont payé les faveurs de la Cour par des injures, ne portera aucun coup sur leur esprit, qui sçait trop que l'ingratitude est un vice de Coquin, dont la Noblesse est incapable. Il n'appartient qu'à des Poètes du Pont-neuf comme Ronscar, de vomir de l'écume sur la Pourpre des Rois & des Cardinaux, & d'employer les libéralitez qu'ils reçoivent continuellement de la Cour, en papier qu'ils barboüillent contre elle. Il a bien eu l'effronterie (après s'être vanté d'avoir reçu de la Reine mille francs de sa pension) que si on ne lui en envoyoit encore mille, il n'étoit pas en sa puissance de retenir une nouvelle Satyre, qui le pressoit pour sortir au jour, & qu'il conjuroit ses amis d'en avertir au plutôt. Hé bien ! en vérité a-t-on vû dans la suite de tous les Siècles, quelque exemple d'une ingratitude aussi effrontée ? Ah, Monsieur ! c'est sans doute à cause de cela, que Dieu qui en a prévu la grandeur & le nombre, pour le punir assez, a avancé il y a déjà vingt ans, par une mort continuë, le châtimement des crimes qu'il n'avoit pas commis encore, mais qu'il devoit commettre. Permettez-moi, je vous supplie, de détourner un peu mon discours, pour parler à ces Rebelles. Peuple seditieux, accourez pour voir un spectacle digne de la Justice de Dieu. C'est l'épouvantable Ronscar, qui vous est donné pour exemple de la peine que souffriront aux Enfers les Ingrats, les

Traîtres, & les Calomniateurs de leurs Princes. Considérez en lui, de quelles verges le Ciel châtie la calomnie, la sédition, & la médifance. Venez Ecrivains Burlesques, voir un Hôpital tout entier dans le corps de votre Apollon. Confessez, en regardant les Ecroüelles qui le mangent, qu'il n'est pas seulement le malade de la Reine, comme il se dit, mais encore le malade du Roi. Il meurt chaque jour par quelque membre, & sa langue reste la dernière, afin que ses cris vous apprennent la douleur qu'il ressent. Vous le voyez, ce n'est point un conte à plaisir. Depuis que je vous parle, il a peut-être perdu le nez ou le menton. Un tel spectacle ne vous excite-t'il point à pénitence? Admirez, endurcis, admirez, les secrets Jugemens du Tres-Haut. Ecoutez d'une oreille de contrition, cette parlante Momie. Elle se plaint qu'elle n'est pas assez d'une, pour suffire à l'espace de toutes les peines qu'elle endure. Il n'est pas jusqu'aux Bienheureux, qui en punition de son impiété & de son sacrilege, n'enseignent à la nature de nouvelles infirmités pour l'accabler. Déjà par leur ministère il est accablé du mal de S. Roch, de Saint Fiacre, de Saint Clou, de Sainte Reine; & afin que nous comprissions par un seul mot tous les ennemis qu'il a dans le Ciel, lui-même a ordonné qu'il seroit malade de Saint. Admirez donc, admirez combien sont grands & profonds les secrets de la Providence. Elle connoissoit

184 CONTRE LES FRONDEURS.

l'ingratitude des Parisiens envers leur Roi, qui devoit éclater en mil six cens quarante-neuf; mais ne souhaitant pas tant de victimes, elle a fait naître quarante ans auparavant un homme assez ingrat, pour expier lui seul tous les fleaux qu'une Ville entiere avoit meritez. Profitez donc, ô Peuple, de ce miracle épouvantable; & si la consideration des flâmes éternelles est un foible motif pour vous rendre sages, & pour vous empêcher de répandre votre fiel sur l'écarlate du Tabernacle, qu'au moins chacun de vous se retienne par la peur de devenir Ronscar. Vous excuserez, s'il vous plaît, Monsieur, ce petit tour de promenade, puis que vous n'ignorez pas que la charité Chrétienne nous oblige de courir au secours de nos semblables, qui sans l'apercevoir ont les pieds sur le bord d'un precipice, prêts à tomber dedans. Vous n'en avez pas besoin, vous qui vous êtes toujours tenu pendant les secousses de cet Etat, fortement attaché au gros de l'arbre; Aussi est-ce un des motifs le plus considerable, pour lequel je suis, & ferai toute ma vie, Monsieur,

Votre tres-humble Serviteur,

THESE

THESE A HERCULE.

LETTRE XXXVIII.

Comme c'est de l'autre Monde, que je vous écris, ô mon cher Hercule, ne vous étonnez-vous point qu'au-delà du Fleuve de l'Oubly, je me souviene encore de notre amitié, & que j'en conserve le souvenir en des lieux où vient faire naufrage la mémoire des hommes ? Ah ! je prévois que non ; vous sçavez trop que cette communauté, dont l'estime l'un de l'autre avoit lié nos ames, n'est point un nœud que la Mort puisse débarasser ; & les Enfers mêmes inaccessibles où je suis retenu, ne sont pas assez loin pour empêcher que mes soupirs n'aillent jusqu'à vous. Je sçai qu'on vous a vû fremir & trembler de courroux contre le Tyran de la Nuit, dont je souffre le rigoureux Empire ; & que le grand Hercule, après avoir écorné des Taureaux, déchiré des Lions, étranglé des Geans, & porté sur ses épaules la Machine du Monde qu'Atlas n'avoit pû soutenir, n'est pas homme à craindre les abois d'un chien qui veille à la porte de ma prison. C'est un Monstre qui n'a que trois testes ; & l'Hydre qu'il sçut dompter, en avoit sept, dont chacune renaissoit en sept autres. Donc, ô vous triomphant Protecteur du Ciel, venez achever sur vos ennemis la

Tome I.

Q

186 THESE'E A HERCULE.

dernière victoire ; Venez en ces cavernes
 obscures ravir à la Mort même le privi-
 lege de l'immortalité ; & enfin résolvez-
 vous une fois de satisfaire au suspens où
 la terreur de votre bras tient toute la Na-
 ture. Vous avez assez fait voler votre nom
 sur les Montagnes de la Terre , & les Es-
 toiles du Firmament ; songez à ceux qui
 au centre du monde languissent accablés
 du poids de la terre, pour avoir combattu
 sous vos Enseignes. Vous imagineriez-
 vous bien l'état auquel est réduit l'infor-
 tuné Thésée ? Aujourd'hui que ses plain-
 tes font retentir ses malheurs jusqu'aux
 climats que le Soleil éclaire, il est au
 quartier le plus triste & le plus funeste
 des Champs Elisés , assis sur la souche
 d'un Cyprés éclaté du Tonnerre, incertain
 s'il vous doit envoyer une Requête ou
 son Epitaphe ; l'oreille assiegée, & la vue
 offensée du croassement des Corbeaux,
 & du cry continu d'un nuage d'Orfrayes,
 la teste appuyée sur le marbre noir d'un
 monument , au milieu d'un Cimetiere
 épouvantable , qu'environnent des rivie-
 res de sang , où flottent des corps morts ,
 & dont la course pesante n'est excitée
 que par le son lugubre des sanglots , que
 poussent les âmes qui la traversent. Voila,
 ô Heros invincible , le fatal emploi qui
 moissonne les années que je devrois pas-
 ser plus glorieusement à votre service.
 Mais encore afin qu'aucune circonstance
 fâcheuse ne manque à ma douleur , je
 suis tourmenté non seulement par le mal

même, mais par son éternelle vuë. Je vous dirai que l'autre jour (excusez-moi si je parle de cette façon dans un lieu rempli de tenebres, où l'aveuglement regne par-tout, & chez qui toutes sortes d'objets portent le deuil perpetuel) l'autre jour donc, pendant la rigueur des aspects les plus infortunez, dont un maudit climat puisse estre regardé mortellement, je reconnus tout interdit l'horrible manoir des Parques, qui détournoient leurs regards sur les miens. Je fus long-temps occupé à contempler ces Meres homicides du Genre humain, qui tenoient pendus à leurs fuseaux les superbes Arbitres de la liberté des Peuples, & devoient aussi negligemment la soye d'un glorieux Tyran, que le fil d'un simple Berger. Je les conjurai par mes larmes, de filer plus promptement ma vie, ou d'en rompre la trame; & puisque la peur de la Mort me tourmentoit davantage que la Mort même, qu'elles eussent la bonté de me sauver de cent mille par une seule: Mais je lûs dans leurs yeux, qu'elles avoient decreté de ne me pas accorder si-tôt ma priere. Cette compagnie épouvantable m'obligea de quitter ma demeure: Mais hélas! je tombai dans une autre encore plus affreuse; c'étoit un vaste Marais flotant, où le hazard m'ayant engagé, je me vis à la discretion de cent mille viperes, qui n'en ont point elles-mêmes, & qui de leurs langues toutes brûlantes de venin, ayant sucé sur mes joies le douloureux dégoût.

188 THESE'E A HERCULE.

ment de mon cœur , me rendoient à la place , l'air de leurs sifflemens pour respirer. Là je vis ces fameux coupables , que leurs crimes ont condamnez à d'extrêmes supplices , se produire au feu qui les consumoit , supporter dans la flâme tous les tourmens insupportables de la gelée , & sous l'impitoyable empire d'une éternité violente , n'avoir plus rien de leur être que la puissance de souffrir. J'y rencontrai Siziphe au sommet d'une montagne , pleurant la perte de la roche qui luy venoit d'échapper ; Titie ressusciter sans cesse à l'insatiable faim du Vautour qui le becquetoit ; Ixion perdre à chaque tour de la rouë qu'il faisoit tourner , la mémoire du precedent ; Tantale devoré par les viandes mêmes qu'il tâchoit en vain de devorer ; & les Danaïdes occupées à remplir éternellement un vaisseau percé qu'elles ne pouvoient emplir. Il y avoit là tout proche un buisson fort épais , sous lequel j'apperçus , au travers des fortifications de ce labyrinthe végétatif , la maigre Envie , qui les regards fchez affreusement contre terre , les mains jaunes & seiches , les cuissés tremblantes & décharnées , l'estomach colé sur les côtes , l'haleine contagieuse , la peau corroyée par la chaleur de l'âtre bile , mâchoit en vomissant la moitié d'un crapaut , à demi-digerée. J'eus ensuite la conversation des Furies , occupées à des actions si brutales , que je les abandonne à l'imagination , de peur que le recit n'éloigne de votre cou-

LETTRE XXXVIII. 189

rage, par son horreur, le dessein de me secourir. Voila quelle est mon infortune, ô genereux Prince; l'expression que je vous en ai faite, n'est point pour appeller votre bras vangeur à mon secours, car je flétrirois la gloire du grand Alcide, si je donnois quelque jour à penser qu'il eût été besoin d'employer des paroles pour l'exciter à produire une action vertueuse; & je suis assuré que le temps qu'il emploiera pour la lecture de ma Lettre, est le seul qui retardera le premier pas du voyage dont je dois attendre ma liberté. Mais cependant je ne trouve pas lieu de la finir, car avec quelle apparence, moy qui suis necessiteux du service de tout le monde, m'oserois-je dire, ô grand Hercule,

Votre Serviteur, THESÉE.

SUR UNE ENIGME, QUE

l'Auteur envoyoit à Monsieur de

LETTRE XXXIX.

MONSIEUR,

Pour reconnoître le present dont m'enrichit ces jours passez votre belle Enigme; j'ai crû être obligé de m'acquitter envers vous, par une autre semblable. Je dis

190 SUR UNE ENIGME.

semblable , à l'égard du nom d'Enigme qu'elle porte ; car quant à la sublimité du caractère de la vôtre , je reconnois le mien si fort au-dessous , que je serois un temeraire d'oser suivre son vol seulement des yeux de la pensée. Si pourtant elle est assez heureuse pour se voir reçue en qualité de Suivante auprès de la vôtre , son Pere sera trop honoré. Je vous avouë qu'elle est en impatience de vous entretenir : Si donc votre bonté luy veut accorder cette grace , vous n'avez qu'à continuer la lecture de cette Lettre.

ENIGME.

JE nâquis 900. ans auparavant ma Sœur , & toutefois elle passe pour mon aînée ; je croy que sa laideur & sa difformité sont cause de cette méprise. Il n'y a personne qui n'abhorre sa compagnie & sa conversation ; il ne sort jamais de sa bouche une bonne nouvelle ; & quoiqu'elle ait plus d'Autels sur la terre qu'aucune des autres Divinitez , elle ne reçoit point de sacrifices agreables que les vœux des desesperes. Mais moy qui charme tout ce que j'approche , je ne passe aucun jour sans voir tomber à mes pieds ce qui respire dans l'air , sur la mer & sur la terre. Je trouve mon berceau dans le cercueil du Soleil , & dedans mon cercueil le Soleil trouve son berceau. Ce que l'homme a jamais veu de plus aimable & de plus parfait , se forma le premier jour de mon re-

gne. La Nature a fondé mon trône , & dresé ma couche au sommet d'un Palais superbe , dont elle a soin , quand je repose , de tenir la porte fermée ; & l'ouvrage de cet édifice est élaboré avec tant d'art , que personne jamais n'a connu l'ordre & la symetrie de son Architecture : Enfin je fais ma demeure au centre d'un Labyrinthe inexplicable , où la raison du Sage & du Fol , du Sçavant & de l'Idiot , s'égarent de compagnie. Je n'ai point d'hôte que mon pere ; & quoiqu'il soit pourvû de facultez beaucoup plus raisonnables que ne sont les miennes , je le fais pourtant marcher où je veux , & je dispose de sa conduite. Cependant j'ai beau le tromper , peu d'heures le desabusent si clairement , qu'il se promet (quoy qu'en vain) de ne se plus fier à mes mensonges ; car j'attache aux fers malgré luy les cinq Esclaves qui le servent ; aussi-tôt qu'ils sont fatiguez , je les contrains , bon gré , malgré , de s'abandonner à mes caprices. Ce n'est pas qu'il n'essaye de fuir ma rencontre , mais je me cache , pour le guetter , en des lieux si noirs & si sombres , qu'il ne manque jamais de tomber dans mon embûche , & se rend aussi-tôt à la force du caractère , dont ma divinité l'étonne , en sorte qu'il n'a plus d'yeux que pour moy. Ce n'est pas que je n'aye d'autres puissans adversaires , entre lesquels le plus considerable est l'ennemi juré du silence , qui m'auroit déjà chassé des confins de son Etat , si la plus grande partie

de ses Sujets ne s'étoient revoltez. Et ces
 révoltez-là, que la cause de la raison sou-
 leve contre leur Tyrans, sont les mieux
 reglez, & les seuls qui vivent sous une
 juste harmonie. Ils protègent mon inno-
 cence, font taire les vacarmes & les cla-
 meurs qui conspirent à ma ruine, m'in-
 troduisent peu à peu dans leur Royaume,
 & à la fin m'aident eux-mêmes à m'en
 rendre le maître. Mais je pousse mes con-
 quêtes encore bien plus loin. Je partage
 avec le Dieu du Jour, l'étendue & la du-
 rée de son Empire. Que si la moitié que
 je possède n'est pas la plus éclatante, elle
 est au moins la plus douce & plus tran-
 quille. J'ai encore au-dessus de luy cer-
 tain avantage, que j'empietter, quand bon me
 semble, sur ses terres, & qu'il ne peut em-
 pietter sur les miennes. L'Astre dont l'U-
 nivers est éclairé, ne descend point de
 l'Horison, que je n'attache au joug de
 mon char la moitié du Genre humain. Je
 suscite & je conserve le trouble parmi les
 Peuples, pour les maintenir en repos. Ils
 n'ont garde qu'ils ne m'aiment, car je les
 traite tous selon leur humeur. Les Gays
 je les mene aux festins, aux promenades,
 aux Bals, à la Comedie, & à tous les au-
 tres spectacles de divertissemens: Les Co-
 leriques, je les mene à la Guerre, je les
 poste à la tête d'une puissante Armée,
 leur fais ouvrir trente Escadrons à coups
 d'épées, gagner des Batailles, & prendre
 des Rois prisonniers. Pour les melanco-
 liques, je les enfonce aux plus noires hor-
 reurs

LETTRE XXXIX. 193

teurs d'une solitude épouvantable ; je les monte au faite de cent rochers affreux & inaccessibles , pour faire paroître à leur vûe des abysses encore plus profonds : Enfin j'accorde à toutes sortes de gens des occupations de leur goût. Je comble de biens les plus misérables ; & quelquefois en dépit de la Fortune , je prends plaisir à précipiter ses mignons jusqu'au plus bas de sa rouë. J'éleve aussi , quand il me plaist , un Coquin sur le Trône , comme autrefois j'ai prostitué une Imperatrice Romaine aux embrassemens d'un Cuissinier. C'est moy , qui de peur que les Amans ne s'aillent vanter de leurs bonnes fortunes , ai soin de leur clorre les yeux , avant qu'ils soient aux ruelles. C'est aussi par mon Art qu'on vole sans plumes , qu'on marche sans mouvoir les pieds ; & c'est moy seul enfin , par qui l'on meurt sans perdre la vie. Je passe la moitié du tems à reparer l'embonpoint ; Je recolore les jouës , & je fais épanouir sur les visages , & la rose & le lys. Je suis deux choses ensemble bien dissemblables , le truchement des Dieux & l'interprete des fots. Quand on me voit de près , on ne sçait qui je suis , & l'on ne commence à me connoître qu'alors qu'on m'a perdu de vuë. L'Aigle qui regarde le Soleil fixement , sille la paupiere devant moy. Je ne sçay pas si parmi mes Ancêtres , on a compté quelque Lion , mais à la campagne le chant du Coq me met en fuite ; & à parler franchement , j'ai de la peine moi-même à

Tome I.

R

vous expliquer mon être , à moins que vous vous figuriez ce que fait faire à son sabot, un petit garçon quand il le fouïette. je le fais faire à tout le monde. Hé bien, Monsieur, c'est là parler bien clair; & si, je gage que vous n'y entendez goutte. O bien, sur ma foy, je ne vous l'expliquerai pas, à moins que vous ne me le commandiez; car en ce cas là, je vous confesserai ingenuëment, que le mot que vous cherchez, est le Sommeil; & je ne scaurois m'en défendre, car je suis, & je serai toute ma vie, Monsieur,

Votre tres-obeïssant,





LETTRES
AMOUREUSES
DE MONSIEUR
DE CYRANO
BERGERAC.

A MADAME **

LETTRE XL.



ADAME,

Pour une personne aussi belle qu'Alcidiane, il vous falloit sans doute, comme à cette Heroïne, une demeure inaccessible; car puisqu'on n'abordoit à celle du Roman que par hazard, & que sans un hazard semblable on ne peut aborder

R 2

chez vous ; je croi que par enchantement vos charmes ont transporté ailleurs , depuis ma sortie , la Province où j'ai eu l'honneur de vous voir ; je veux dire , Madame , qu'elle est devenue une seconde Isle flottante , que le vent trop furieux de mes soupirs poussent & font reculer devant moy , à mesure que j'essaye d'en approcher. Mes Lettres mêmes , pleines de soumissions & de respects , malgré l'art & la routine des Messagers les micux instruits , n'y scauroient aborder. Il ne me sert de rien que vos loijanges qu'elles publient , les fasse voler de toutes parts , elles ne vous peuvent rencontrer ; & je croi même que si par le caprice du hazard ou de la Renommée qui se charge fort souvent de ce qui s'adresse à vous , il en tomboit quelqu'une du Ciel dans votre cheminée , elle seroit capable de faire évanouir votre Château. Pour moy , Madame , après des aventures si surprenantes , je ne doute quasi plus que votre Comté n'ait changé de Climat avec le País qui luy est Antipode , & j'apprehende que le cherchant dans la Carte , je ne rencontre à sa place , comme on trouve aux extrémités du Septentrion (Cecy est une Terre où les Glaces empêchent d'aborder.) Ah , Madame ! le Soleil à qui vous ressemblez , & à qui l'ordre de l'Univers ne permet point de repos , s'est bien fixé dans les Cieux pour éclairer une victoire , où il n'avoit presque pas d'intérêt. Arrêtez-vous pour éclairer la plus

belle des vôtres ; car je proteste (pour-
 vû que vous ne fassiez plus disparoître
 ce Palais enchanté , où je vous parle tous
 les jours en esprit) que mon entretien
 muet & discret ne vous fera jamais en-
 tendre que des vœux , des hommages &
 des adorations. Vous sçavez que mes
 Lettres n'ont rien qui puisse estre sus-
 pect. Pourquoi donc apprehendez-vous
 la conversation d'une chose qui n'a ja-
 mais parlé ? Ah , Madame ! s'il m'est
 permis d'expliquer mes soupçons , je
 pense que vous me refusez votre vûe ,
 pour ne pas communiquer plus d'une
 fois , un miracle avec un prophane. Ce-
 pendant vous sçavez que la conversion
 d'un incrédule comme moy , (c'est une
 qualité que vous m'avez jadis reprochée)
 demanderoit que je visse un tel miracle
 plus d'une fois. Soyez donc accessible
 aux témoignages de vénération que j'ay
 dessein de vous rendre. Vous sçavez
 que les Dieux reçoivent favorablement
 la fumée de l'encens que nous leur brû-
 lons icy-bas , & qu'il manqueroit quel-
 que chose à leur gloire , s'ils n'étoient
 adorez : Ne refusez donc pas de l'estre ;
 car si tous leurs attributs sont adora-
 bles , puisque vous possédez tres-émi-
 nemment les deux principaux , la Sa-
 gesse & la Beauté , vous me feriez faire
 un crime , si vous m'empêchiez d'ado-
 rer en votre personne le divin caractère
 que les Dieux y ont imprimé ; moy princi-

palement , qui suis & serai toute ma vie ,
Madame ,

Votre très-humble Serviteur.

A U T R E.

• L E T T R E X L I .

M A D A M E ,

Le feu dont vous me brûlez , a si peu de fumée, que je défie le plus severe Capuchon d'y noircir sa conscience & son humeur. Cette échauffaison celeste, pour qui tant de fois saint Xavier pensa crever son pourpoint , n'étoit pas plus pure que la mienne , puisque je vous aime comme il aimoit Dieu , sans vous avoir jamais vûë. Il est vrai que la personne qui me parla de vous , fit de vos charmes un Tableau si achevé , que tant que dura le travail de son chef-d'œuvre , je ne pus m'imaginer qu'il vous peignoit , mais qu'il vous produisoit. C'a été sur sa caution que j'ai capitulé de me rendre ; ma Lettre en est l'otage. Traitez-la , je vous prie, humainement , & agissez avec elle de bonne grace ; car quand le droit des Gens ne vous y obligerait pas , la prise n'est pas si peu considerable , qu'elle en puisse faire rougir le Conquerant. Je ne nie pas à la verité, que la seule imagina-

tion des puissans traits de vos yeux , ne
 m'ait fait tomber les armes de la main, &
 ne m'ait contraint de vous demander la
 vie : Mais aussi, en verité , je pense avoir
 beaucoup aidé à votre victoire. Je com-
 battois, comme qui vouloit être vaincu ;
 je presentois à vos assauts toujours le cô-
 té le plus foible ; & tandis que j'encoura-
 geois ma raison au triomphe , je formois
 en mon ame des vœux pour sa défaite.
 Moi-même contre moi , je vous prêtois
 main-forte ; & cependant le repentir d'un
 dessein si temeraire me forçoit d'en pleu-
 rer. Je me persuadois que vous tiriez ces
 larmes de mon cœur, pour le rendre plus
 combustible , ayant ôté l'eau d'une mai-
 son où vous vouliez mettre le feu ; & je
 me confirmois dans cette pensée , lors-
 qu'il me venoit en memoire que le cœur
 est une place au contraire des autres ,
 qu'on ne peut garder , si on ne la brûle.
 Vous ne croyez peut-être pas que je parle
 serieusement : si fait, en verité ; & je vous
 proteste , si je ne vous vois bien-tôt , que
 la bile & l'amour me vont rôtir d'une
 telle sorte , que je laisserai aux Vers du
 Cimetiere l'esperance d'un maigre dé-
 jeûné. Quoi ? vous vous en riez ? Non ,
 non , je ne me mocque point , & je pre-
 voi, par tant de Sonnets , de Madrigaux ,
 & d'Elegies que vous avez reçus ces
 jours-ci de moi qui ne sçais ce que c'est
 de Poësie , que l'amour me destine au
 voyage du Royaume des Dieux , puis
 qu'il m'a enseigné la langue du Pays. Si

Toutefois quelque pitié vous émeut à différer ma mort, mandez-moi que vous me permettez de vous aller offrir ma servitude; car si vous ne le faites, & bien-tôt, on vous reprochera que vous avez, sans connoissance de cause, inhumainement tué de tous vos Serviteurs, le plus passionné, le plus humble, & le plus obéissant Serviteur,

DE BERGERAC.

A U T R E.

L E T T R E X L I I.

MADAME,

Vous me voulez du bien. Ah! dès la première ligne, je suis votre tres-humble, tres-obéissant, & tres-passionné Serviteur: car je sens déjà mon ame, par l'excès de sa joye, se répandre si loin de moi, qu'elle aura passé sur mes levres auparavant que j'aye le temps de finir ainsi ma Lettre. Toutefois la voilà conclüe; & je puis, si je veux, la fermer: aussi-bien, puisque vous m'assurez de votre affection, tant de lignes ne sont pas nécessaires contre une place prise; & n'étoit que c'est la coutume qu'un Heros meure debout, & un Amoureux en se plaignant, j'aurois pris congé de vous & du Soleil, sans vous le faire sçavoir: mais je suis o-

bligé d'employer les derniers soupirs de ma vie à publier , en vous disant adieu , que j'expire d'amour ; vous sçavez bien pour qui. Vous croirez peut-être que le mourir des Amans n'est autre chose qu'une façon de parler , & qu'à cause de la conformité des noms & de l'Amour & de la Mort , ils prennent souvent l'un pour l'autre : mais je suis fort assuré que vous ne douterez pas de la possibilité du mien , quand vous aurez considéré la violence & la longueur de ma maladie ; & moins encore , quand après avoir lû ce discours , vous trouverez à l'extrémité ,
Madame ,

Votre Serviteur.

A U T R E .

LETTRE XLIII.

MADAME ,

Bien loin d'avoir perdu le cœur quand je vous fis hommage de ma liberté , je me trouve au contraire depuis ce jour-là le cœur beaucoup plus grand. Je pense qu'il s'est multiplié , & que comme s'il n'étoit pas assez d'un pour tous vos coups , il s'est efforcé de se reproduire en toutes mes artères , où je le sens palpiter , afin d'être présent en plus de lieux , & devenir lui seul le seul objet de tous vos traits. Cependant , Madame , la franchise , ce

R 4

tresor précieux pour qui Rome autrefois a risqué l'Empire du monde, cette charmante liberté, vous me l'avez ravie; & rien de ce qui chez l'ame se glisse par les sens, n'en a fait la conquête. Votre esprit seul meritoit cette gloire; sa vivacité, sa douceur, son étendue & sa force, valaient bien que je l'abandonnasse à de si nobles fers; cette belle & grande âme, élevée dans un Ciel, si fort au dessus de la raisonnable, & si proche de l'intelligible, qu'elle en possède éminemment tout le beau, & je dirois même beaucoup du Souverain Createur qui l'a formée, si de tous les attributs, qui sont essentiels à sa perfection, il ne manquoit en elle celui de miséricordieuse. Oui, si l'on peut imaginer dans une Divinité quelque défaut, je vous accuse de celui-là. Ne vous souvient-il pas de ma dernière visite, où me plaignant de vos rigueurs, vous me promîtes, au sortir de chez vous, que je vous retrouverois plus humaine, si vous me retrouviez plus discret, & que je vinsse, en me disant adieu, le lendemain, parce que vous aviez résolu d'en faire l'épreuve? Mais hélas! demander l'espace d'un jour, pour appliquer le remède à des blessures qui sont au cœur, n'est-ce pas attendre, pour secourir un malade, qu'il ait cessé de vivre? Et ce qui m'étonne encore davantage, c'est que vous défiant que ce miracle ne puisse arriver, vous fuyez de chez vous pour éviter ma rencontre funeste. Hé bien, Madame, hé bien,

fuyez-moi, cachez-vous, même de mon souvenir ; on doit prendre la fuite, & l'on se doit cacher quand on a fait un meurtre. Que dis-je, grands Dieux ? Ah ! Madame, excusez la fureur d'un desespéré. Non, non, paroissez, c'est une Loi pour les hommes, qui n'est pas faite pour vous ; car il est inouï que les Souverains aient jamais rendu compte de la mort de leurs Esclaves. Oui, je dois estimer mon sort tres-glorieux, d'avoir mérité que vous prissiez la peine de causer sa ruine ; car du moins, puisque vous avez daigné me haïr, ce sera un témoignage à la postérité, que je ne vous étois pas indifférent. Aussi la mort dont vous avez cru me punir, me cause de la joie ; & si vous avez de la peine à comprendre quelle peut être cette joie, c'est la satisfaction secrète que je ressens d'être mort pour vous, en vous faisant ingrate. Oui, Madame, je suis mort, & je prévoi que vous aurez bien de la difficulté à concevoir comment il se peut faire, si ma mort est véritable, que moi-même je vous en mande la nouvelle. Cependant il n'est rien de plus vrai ; mais apprenez que l'homme a deux trépas à souffrir sur la terre ; l'un violent, qui est l'amour, & l'autre naturel, qui nous réjoin à l'indolence de la matière ; & cette mort, qu'on appelle Amour, est d'autant plus cruelle, qu'en commençant d'aimer, on commence aussi-tôt à mourir. C'est le passage reciproque de-deux âmes qui se

cherchent, pour animer en commun ce qu'elles aiment, & dont une moitié ne peut être séparée de sa moitié sans mourir, comme il est arrivé, Madame,

à Votre fidelle Serviteur.

A U T R E.

L E T T R E X L I V.

M A D A M E,

Suis-je condamné de pleurer encore bien long-temps ? Hé, je vous prie, ma belle Maîtresse, au nom de votre bon Ange, faites-moi cette amitié, de me découvrir là-dessus votre intention, afin que j'aie de bonne heure retenu place aux Quinze-Vingts, parce que je prévoi que de votre courtoisie, je suis prédestiné à mourir aveugle : Oui aveugle (car votre ambition ne se contenteroit pas que je fusse simplement borgne.) N'avez-vous pas fait deux alambics de mes deux yeux, par où vous avez trouvé l'invention de distiller ma vie, & de la convertir en eau toute claire ? En vérité, je soupçonnerois (si ma mort vous étoit utile, & si ce n'étoit la seule chose que je ne puis obtenir de votre pitié) que vous n'épuisez ces sources d'eau, qui sont chez moi, que pour me brûler plus facilement ; & je

LETTRE XLIV. 201

commence d'en croire quelque chose, depuis que j'ai pris garde, que plus mes yeux tirent l'humide de mon cœur, plus il brûle. Il faut bien dire que mon pere ne forma pas mon corps du même argile dont celui du premier homme fut composé, mais qu'il le tailla sans doute d'une pierre de chaux, puisque l'humidité des larmes que je répands, m'a tantôt consumé : Mais consumé, croiriez-vous bien, Madame, de quelle façon ? je n'oserois plus marcher dans les rues embrasées comme je suis, que les enfans ne m'environnent de fusées, parce que je leur semble une figure échappée d'un feu d'artifice ; ni à la Campagne, qu'on ne me prenne pour un de ces Ardens qui traînent les Gens à la rivière. Enfin, vous pouvez connoître tout ce que cela veut dire ; c'est, Madame, que si vous ne revenez, & bien-tôt, vous entendrez dire à votre retour, quand vous demanderez où je demeure, que je demeure aux Tuileries, & que mon nom c'est la bête à feu, qu'on fait voir aux Badauds pour de l'argent. Alors vous serez bien honteuse, d'avoir un Amant Salemandre, & le regret, de voir brûler des ce Monde, Madame,

Votre Serviteur,

A U T R E.

L E T T R E X L V.

MADEMOISELLE,

J'ai reçu vos magnifiques brasselets , qui m'ont semblé tout glorieux de porter vos chiffres. Ne craignez plus après cela, qu'un prisonnier arrêté par les bras & par le cœur , vous puisse échapper. Je confesse cependant que votre don m'eût été suspect , à cause qu'il entre presque toujours des cheveux & des caractères dans la composition des charmes : mais comme vous avez tant d'autres moyens plus nobles pour causer la mort , je n'ai garde de vous soupçonner de sortilège ; & puis , j'aurois tort de me dérober aux secrets de votre magie , ne m'étant pas possible de me soustraire à mon Horoscope, qui s'est accordée avec la vôtre, de ma triste aventure. Ajoutez à cette considération , qu'elle sera beaucoup plus recommandable , si elle arrive par des moyens surnaturels , & s'il faut un miracle pour la causer. Je m'imagine, Mademoiselle, que vous prenez ceci pour une raillerie. Hé bien ! parlons sérieusement. Dites-moi donc en conscience : n'est-ce pas acquérir un cœur à bon marché , qui ne vous coûte que cinq ou six coups de brosse ? Par ma foi , si vous en trouvez

d'autres à ce prix-là, je vous conseille de les prendre ; car il peut revenir plus facilement des cheveux à la tête , que des cœurs à la poitrine : mais n'auriez-vous point choisi par malice , des cheveux à me faire présent , pour m'expliquer en herogliphe, l'insensibilité de votre cœur ? Non, je vous tiens plus genereuse. Mais quelque mal-intentionnée que vous soyez , je confonds tellement dans ma joye toutes les choses qui me viennent de votre part , que les mains qui m'outragent ou qui me caressent , me sont également souhaitables , pourvû qu'elles soient les vôtres ; & la Lettre que je vous envoie en est une preuve , puis qu'elle ne tend qu'à vous remercier de m'avoir lié les bras , de m'avoir tiré par les cheveux ; & par toutes ces violences, de m'avoir fait , Mademoiselle ,

Votre Serviteur.

A U T R E.

LETTRE XLVI.

MADAME,

Je ne me plains pas seulement du mal que vos beaux yeux ont eu la bonté de me faire ; je me plains encore d'un plus cruel , que leur absence me fait souffrir. Vous laissâtes en mon cœur , lors que je

pris congé de vous , une insolente , qui sous pretexte qu'elle se dit votre idée , se vante d'avoir sur moi puissance de vie & de mort ; encore elle encherit tyranniquement sur votre empire , & passe à cet excès d'inhumanité , de déchirer les playes que vous aviez fermées , & d'en creuser de nouvelles dans les vieilles qu'elle sçait ne pouvoir guerir. Mandez-moi, je vous prie, quand cet Astre qui semble n'avoir éclipsé que pour moi , reviendra dissiper les nuages de mes inquietudes. N'est-ce pas assez donner d'exercice à cette confiance, à qui vous promettiez le triomphe ? Ne m'aviez-vous pas juré , en partant pour votre voyage , que toutes mes fautes étoient effacées , que vous les oubliiez pour jamais , & que jamais vous ne m'oublieriez ? O belles esperances, qui se sont évanouies avec l'air qui les a formées ! A peine eûtes-vous achevé ces paroles trompeuses , répandu quelques larmes perfides , & poussé des soupirs artificieux , dont votre bouche & vos yeux démentoient votre cœur , que fortifiant en votre ame un reste de cruauté cachée , vous redoublâtes vos caresses , afin d'éterniser en ma memoire le cruel souvenir de vos faveurs que j'avois perdues. Mais vous fîtes encore davantage , vous vous éloignâtes des lieux où ma vûe auroit été capable de vous toucher de pitié ; & vous vous absentâtes de moi , pendant mon supplice , comme le Roi s'éloigne de la Place où l'on exécute les Criminels,

de

de peur d'être importunez de leur grace. Mais à quoi, Madame, tant de précautions ? Vous connoissez trop bien la puissance de vos coups, pour en apprehender la guérison. La Médecine qui parle de toutes les maladies, n'a rien écrit de celle qui me tuë; à cause qu'elle en parle, comme les pouvant traiter; mais celle qu'a produit en moi votre amour, est une maladie incurable; car le moyen de vivre, quand on a donné son cœur, qui est la cause de la vie ? Rendez-le-moi donc, ou me donnez le vôtre en la place du mien; autrement, dans la résolution où je suis de terminer par une mort sanglante ma pitoyable destinée, vous allez attacher aux conquêtes que méditent vos yeux, un trop funeste augure, si la victime que je vous dois immoler, se rencontre sans cœur. Je vous conjure donc encore une fois, puis que pour vivre vous n'avez pas besoin de deux cœurs, de m'envoyer le vôtre, afin que vous sacrifiant une hostie entière, elle vous rende & l'Amour & la Fortune propices, & m'empêche de faire une mauvaise fin, quand même je serois tomber au bas de ma Lettre, mal à propos, que je suis & je serai jusques dans l'autre monde; Madame,

Votre fidelle Esclave.

A U T R E.

L É T T R E X L V I I .

M A D A M E ,

Vous vous plaignez d'avoir reconnu ma passion dès le premier moment que la Fortune m'obligea de votre rencontre ; mais vous à qui votre miroir fait connoître , quand il vous montre votre image , que le Soleil a toute sa lumière & toute son ardeur dès l'instant qu'il paroît , quel motif avez-vous de vous plaindre d'une chose à qui ni vous ni moy ne pouvons apporter d'obstacle ? Il est essentiel à la splendeur des rayons de votre beauté , d'illuminer les corps , comme il est naturel au mien de réfléchir vers vous cette lumière que vous jetez sur moy ; & de même qu'il est de la puissance du feu de vos brulans regards , d'allumer une matière disposée , il est de celle de mon cœur d'en pouvoir être consumé. Ne vous plaignez donc pas , Madame , avec injustice , de cet admirable enchaînement dont la Nature a joint d'une société commune les effets avec leurs causes. Cette connoissance imprévue est une suite de l'ordre qui compose l'harmonie de l'Univers ; & c'étoit une nécessité prévue au jour natal de la Creation du Monde , que

Je vous visse vous connusse, & vous aimasse. Mais parce qu'il n'y a point de cause qui ne tende à une fin, le point auquel nous devions unir nos ames étant arrivé, vous & moi tenterions en vain d'empêcher notre destinée. Mais admirez les mouvemens de cette predestination, ce fut à la Pêche où je vous rencontraï. Les filets que vous dépliâtes en me regardant, ne vous annonçoient-ils pas ma prise ? & quand j'eusse évité vos filets, pouvois-je me sauver des hameçons pendus aux lignes de cette belle Lettre que vous me fîtes l'honneur de m'envoyer quelques jours après, dont chaque parole obligante n'étoit composée de plusieurs caractères, qu'afin de me charmer. Aussi je l'ai reçue avec des respects, dont je ferois l'expression, en disant que je l'adore, si j'étois capable d'adorer quelque autre chose que vous. Je la baisay au moins avec beaucoup de tendresse, & je m'imaginai, en pressant mes lèvres sur votre chère Lettre, baiser votre bel esprit, dont elle est l'ouvrage. Mes yeux prenoient plaisir de repasser plusieurs fois sur tous les caractères que votre plume avoit marquez. Insolens de leur fortune, ils attiroient chez eux toute mon ame, & par de longs regards, s'y attachoient, pour se joindre à ce beau crayon de la vôtre. Vous fussiez-vous imaginé, Madame, que d'une feuille de papier j'eusse pu faire un si grand feu ? Il n'éteindra jamais pourtant, que le jour ne soit éteint pour moy. Que

si mon ame & mon amour se partagent en deux soupirs ; quand je mourrai , celui de mon amour partira le dernier. Je conjurerai , à l'agonie , le plus fidelle de mes amis , de me reciter cette aimable Lettre ; & lors qu'en lisant il sera parvenu à la fin , où vous vous abaissez jusqu'à vous dire ma Servante ; je m'écrierai jusqu'à la mort : Ah ! cela n'est pas possible ; car moi-même j'ai toujours été , Madame ,

Votre Serviteur.

F I N.

LE
PEDANT
JOUÉ,
COMEDIE.





L E
P E D A N T
J O U É,
C O M E D I E.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

GRANGER, CHASTEAUFORT,
PAQUIER.

GRANGER.



PAR les Dieux Jumeaux,
 tous les monstres ne sont pas
 en Afrique. Et de grace, Sa-
 trape du Palais Stigial, don-
 ne-moy la définition de ton
 individu. Ne serois-tu point
 un être de raison, une chimere, un acci-
 dent sans substance, un élixir de la ma-

116 LE PEDANT JOUE,
tiere premiere, un spectre de drap noir ?
Ah ! tu n'es sans doute que cela, ou tout
au plus un grimaut d'Enfer, qui fait l'é-
cole buissonniere.

CHASTEAUFORT.

Puisque je te vois curieux de connoître
les grandes choses, je veux t'apprendre
les miracles de mon berceau. La Nature
se voyant incommodée d'un si grand bien,
eut la hardiesse de s'imaginer qu'elle me
pouvoit produire. Pour cet effet, elle
empoigna les ames de Samson, d'Hector,
d'Achille, d'Ajax, de Cyrus, d'Epami-
nondas, d'Alexandre, de Romule, de
Scipion, d'Annibal, de Sylla, de Pom-
pée, de Pyrrhus, de Caton, de Cesar &
d'Antoine ; puis les ayant pulverisées,
calcinées, rectifiées, elle reduisit toute
cette confection, en un spirituel sublimé,
qui n'attendoit plus qu'un fourreau pour
s'y fourer. Nature glorieuse de sa réussite,
ne put goûter modérément sa joye, elle
elaborda son chef-d'œuvre par-tout ;
l'Art en devint jaloux ; & fâché, disoit-
il, qu'une Teigneuse emportât toute seule
la gloire de m'avoir engendré, la traita
d'ingrate, de superbe, lui déchira sa coëf-
fe. Nature de son côté prit son ennemi
aux cheveux ; enfin l'un & l'autre battit
& fut battu. Le tintamarre des démentis,
des soufflets des bastonnades, m'éveilla.
Je les vis ; & jugeant que leurs démêlez
ne portoient pas la mine de prendre si tôt
fin, je me créai moi-même. Depuis ce
temps-là leur querelle dure encore ; par-
tout

tout vous voyez ces irreconciliables ennemis se prêter le collet ; & les descriptions de nos Ecrivains d'aujourd'huy ne sont lardées d'autre chose que des faits d'armes de ces deux Gladiateurs ; à cause que prenant à bon augure d'être né dans la guerre, je leur commandai, en mémoire de ma naissance, de se battre jusqu'à la fin du monde, sans se reposer. Donc, afin de ne pas demeurer ingrat, je voulus dépêtrer la Nature de ces Dieux-telers, dont l'insolence la mettoit en cervelle. Je les mandai, ils obéirent ; enfin je prononçai cet immuable arrest. Gaillardé Troupe, quand je vous ai convoquez, la plus miséricordieuse intention que j'eusse pour vous, étoit de vous annihiler ; mais craignant que votre impuissance ne reprochât à mes mains l'indignité de cette victoire, voicy ce que j'ordonne de votre sort. Vous autres Dieux, qui sçavez si bien courir, comme Saturne Père du Temps, qui mangeant & devant tout, court à l'Hôpital ; Jupiter, qui comme ayant la tête fêlée depuis le coup de haché qu'il reçut de Vulcain, doit courir les ruës ; Mars qui comme Soldat court aux armes ; Phébus, qui comme Dieu des Vers, court la bouche des Poëtes ; Vénus, qui comme Putain court l'éguillette ; Mercure, qui comme Messager, court la Poste ; & Diane, qui comme Chasseresse, court les Bois ; vous prendrez la peine, s'il vous plaît, de monter tous sept à califourchon sur une Etoile.

Tome I.

T

218 LE PEDANT JOUE,

Là vous courrez de si bonne sorte, que vous n'aurez pas le loisir d'ouvrir les yeux.

PAQUIER.

En effet, les Planetes sont justement ces sept-là.

GRANGER.

Et des autres Dieux, qu'en fistes-vous?

CHASTE AUFORT.

Midy sonna, la faim me prit, j'en fis un saupiquet pour mon dîner.

PAQUIER.

Domine, ce fut assurément en ce temps-là que les Oracles cessèrent.

CHASTE AUFORT.

Il est vrai; & dès lors ma complexion prenant part à ce salmigondis de Dieux, mes actions ont été toutes extraordinaires: car si j'engendre, c'est en Deucalion; si je regarde, c'est en Basilic; si je pleure, c'est en Heraclite; si je ris, c'est en Democrite; si j'écume, c'est en Cerbere; si je dors, c'est en Morphée; si je veille, c'est en Argus; si je marche, c'est en Juif errant; si je cours, c'est en Pacolet; si je vole, c'est en Dédale; si je m'arrête, c'est en Dieu Therme; si j'ordonne, c'est en Destin; enfin vous voyez celui qui fait que l'Histoire du Phénix n'est pas un Conte.

GRANGER.

Il est vrai qu'à l'âge où vous êtes, n'avoir point de barbe, vous me portez la mine, aussi-bien que le Phénix, d'être incapable d'engendrer. Vous n'êtes ny masculin, ny féminin, mais neutre;

Vous avez fait de votre Dactile un Tro-
quée, c'est à dire que par la soustraction
d'une brève, vous vous êtes rendu impo-
tent à la propagation des individus. Vous
êtes de ceux dont le sexe femelle

*Ne peut oïr le nominatif
A cause de leur genitif,
Et souffre mieux le vocatif
De ceux qui n'ont point de datif.
Que de ceux dont l'accusatif
Apprend qu'ils ont un ablatif.
Fentens que le diminutif
Qu'on fit de vray trop excessif
Sur votre flasque genitif,
Vous prohibe le conjonctif.
Donc, puisque vous estes passif,
Et ne pouvez plus estre actif,
Témoin le poil indicatif
Qui m'en est fort persuasif;
Je vous fais un impératif
De n'avoir jamais d'optatif
Pour aucun genre subjonctif,
De nunc, jusqu'à l'infinitif;
Ou je fais sur vous l'adjectif
Du plus effroyant positif
Qui jamais eut comparatif;
Et si ce rude partitif,
Dont je serai distributif,
Et vous le sujet collectif,*

T p

220 LE PEDANT JOUE,

N'est le plus beau superlatif,
 Et le coup le plus sensitif
 Dont Homme soit memoratif;
 Je jure par mon jour natif,
 Que je veux pour ce seul motif,
 Qu'un sale & sanglant vomitif,
 Surmontant tout confortatif,
 Tout lenitif, tout restrictif,
 Et tout bon corroboratif,
 Soit le chastiment primitif,
 Et l'effroyable exprimitif
 D'un discours qui seroit fautif:
 Car je n'ay le bras si chetif,
 Ny vous le talon si fuitif,
 Que vous ne fussiez portatif
 D'un coup bien significatif.
 O visage! ô portrait naïf!
 O souverain expeditif
 Pour guérir tout sexe lascif,
 D'amour naissant, ou effectif!
 Genre neutre, genre metif,
 Qui n'estes Homme qu'abstractif,
 Grace à votre copulatif,
 Qu'a rendu fort imperfectif
 Le cruel tranchant d'un ganif.
 Si pour foudre ce Lacogris
 Vous avez l'esprit trop tardif,
 A ces mots soyeZ attentif.
 Je fais vœu de me faire Juif,

*Au lieu d'eau de boire du suif,
 D'être mieux damné que Caïf,
 D'aller à pied voir le Gherif,
 De me rendre à Tunis captif,
 D'être berné comme escogrif,
 D'être plus maudit qu'un Tarif,
 De devenir ladre & poussif,
 Bref par les mains d'un sort hâtif,
 Couronné de Cyprès & d'If,
 Passer dans le mortel Esquif
 Au País où l'on est oisif;
 Si jamais je deviens rétif
 A l'agréable executif
 Du vœu dont je suis l'inventif,
 Et duquel le préparatif
 Est, beau Sire, un baston massif,
 Qui sera le dissolutif
 De votre demi substantif;
 Car c'est mon vouloir décisif,
 Et mon Testament, mort, ou vif.*

Mais parler ainsi, c'est vous donner à
 soudre les emblèmes d'un Sphinx, c'est
 perdre son huile & son temps, c'est écrire
 sur la mer, bâtir sur l'arene, & fonder
 sur le vent. Enfin je connois que si vous
 avez quelque teinture des Lettres, ce
 n'est pas de celles des Gobelins; car, par
 Jupiter Ammon, vous êtes un ignorant.

CHASTE AUFORT.

De Lettres! Ah que me dites-vous? des

222 LE PEDANT JOUE,

ames de terre & de boïe pourroient s'amuser à ces verilles ; mais pour moy je n'écris que sur les corps humains.

GRANGER.

Je le voy bien. C'est peut-être ce qui vous donne envie d'appuyer votre plume charnelle sur le parchemin vierge de ma Fille. Elle n'en seroit pas contristée, la pauvrette ; car une femme aujourd'hui aime mieux les bêtes que les hommes, suivant la regle, *As petit hac*. Vous aspirez, aussi-bien qu'Hercule, à ses colonnes yvoirines : mais l'orifice, l'orée & l'ourlet de ses guêtres, est pour vous un *Ne plus ultra*. Premièrement, à cause que vous êtes veuf d'une pucelle qui vous fit faire plus de chemin en deux jours, que le Soleil n'en fait en huit mois dans le Zodiaque ; vous courûtes de la Vierge au Chancre en moins de vingt-quatre heures, d'où vous entrâtes au Verseau sans avoir vû d'autre signe en passant que celui du Capricorne. La seconde objection que je fais, est que vous estes Normand : Normandie, *quasi* venu du Nord pour mandier. De votre nation les serviteurs sont traîtres, les égaux insolens, & les maîtres insupportables. Jadis le blazon de cette Province étoit trois faux, pour montrer les trois especes de faux qu'engendre ce Climat. *Scilicet*, Faux-sauniers, Faux-témoins, Faux-monnoyeurs ; je ne veux point de Fausfaires en ma maison. La troisième, qui m'est une raison invincible, c'est que votre bourse est malade d'un flux de ventre, dont la mienne ap-

prehende la contagion. Je ſçai que votre mine ſeule feroit trembler le plus ferme manteau d'aujourd'hui : mais en cet âge de fer on juge de nous par ce que nous avons , & non par ce que nous ſommes. La pauvreté fait le vice ; & ſi vous me demandez , *Cur tibi deſpicias ?* je vous répons *Nunc omnibus itur ad aurum.* D'un certain riche Laboureur la Charruë m'ébloüit , & je ſuis tout à fait reſolu , que puis-que *hic dat or , I longum ponat* dans ſon *O com- mune.* C'eſt pourquoi je vous conſeille de ne plus approcher ma fille en Roi d'E- gypte , c'eſt à dire qu'on ne vous voye point auprès d'elle dreſſer la pyramide à ſon intention. Quoy que j'aime les regles de la Grammaire , je ne prendrois pas plaſiſir de vous voir accorder enſemble le maſculin avec le féminin ; & je craindrois que , *ſi duo continuè jungantur , ſixa nec una ſit res* , un malevole n'inſérât : *Optant ſibi jungere caſus.*

CHASTE AUFORT.

Il eſt vray , Dieu me damne , que votre fille eſt folle de mon amour ; mais quoy ? c'eſt mon foible de n'avoir jamais pû regarder de femme ſans la bleſſer. La petite gueuſe toutefois a ſi bien ſçu friponner mon cœur ; ſes yeux ont ſi bien ſçu pail- larder ma penſée , que je lui pardonne quaſi la hardieſſe qu'elle a priſe de me donner de l'amour. Genereux Gentil- homme , me dit-elle l'autre jour , (la pauvrete ne ſçavoit pas mes qualitez) l'Univers a beſoin de deux Conquerans ;

224 LE PEDANT JOUE',

la race en est éteinte en vous, si vous ne me regardez d'un œil de miséricorde : Comme vous êtes un Alexandre, je suis une Amazone; faisons sortir de nous deux un Plus-que-Mars, de qui la naissance soit utile au genre humain, & dont les armes, après avoir dispensé la mort aux deux bouts de la Terre, fassent un si puissant Empire, que jamais le Soleil ne se couche pour tous les peuples. J'avois de la peine à me rendre entre les bras de cette passion; mais enfin, je vainquis, en me vainquant, tout ce qu'il y a de grand au monde; c'est dire que je l'aimai. Je ne veux pas pourtant que tant de gloire vous rende orgueilleux; mais que vous vous humiliiez en votre neant que j'ai voulu choisir pour faire hautement éclater ma puissance. Vous craignez, je le voi bien, que je ne méprise votre pauvreté : mais quand il plaira à cette épée, elle fera de l'Amérique & de la Chine, une basse-cour de votre maison.

GRANGER.

O ! Microcosme de visions fanatiques ! *Vade retro* ; autrement, après vous avoir apostrophé du bras gauche, *Addetur huic dexter, cui sincopa fiet ut alter* : & pour toute emplâtre de ces balafres, vous serez médicamenté d'un *sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas*. Loin d'icy, prophane, si vous ne voulez que je mette en usage, pour vous punir, toutes les règles de l'Arithmétique. Ma colere *primò* commencera par la Demonstration; puis mar-

chera ensuite une position de soufflets : *Item*, une Addition de bastonnades : *Hinc*, une Fraction de bras : *Illinc*, une Soustraction de jambes. De-là je ferai grêler une Multiplication de coups, tapes, taloches, horions, fendans, estocs, revers, estramaçons, casse-museaux si épouvantables, qu'après cela l'œil d'un Linx ne pourra pas faire la moindre Division, ni Subdivision de la plus grosse parcelle de votre misérable Individu.

CHATEAUFORT.

Et moy, chetif excommunié, j'aurois déjà fait sortir ton ame par cent playes, sans la dignité de mon Être, qui me défend d'ôter la vie à quelque chose de moindre qu'un geant ; & même je te pardonne, à cause qu'inafailliblement l'ignorance de ce que je suis, t'a jetté dans ces extravagances. Cependant me voicy fort en peine ; car pouvoit-il me méconnoître, puisque pour sçavoir mon nom, il ne faut qu'estre de ce monde ? Sçachez donc, Messire Jean, que je suis celui qu'on ne peut exterminer sans faire une épitaphe à la Nature ; & le Pere des Vail-lans, puisqu'à tous je leur ay donné la vie.

GRANGER.

Pardonnez, grand Prince, à mon peu de foy. Ce n'est pas....

CHATEAUFORT.

Relevez-vous, Monsieur le Curé, je suis content : Choisissez vite où vous voulez regner, & cette main vous bâtit un.

226 LE PEDANT JOUE',
trône, dont l'escalier sera fait des cada-
vres de six cens Rois.

GRANGER.

Mon Empire sera plus grand que le Mon-
de, si je regne sur votre cœur. Protegez-
moi seulement contre je ne sçai quel Gen-
tillâtre qui a bien l'insolence de marcher
sur vos brisées, &....

CHATEAUFORT.

Ne vous expliquez pas; j'aurois peur
que mes yeux en courroux ne jettassent
des étincelles, dont quelqu'une par mé-
garde vous pourroit consumer. Un mor-
tel aura donc eu la temerité de se chauffer
à même feu que moy, & je ne puniray
pas les quatre Elemens qui l'ont souffert ?
Mais je ne puis parler, la rage me trans-
porte, je m'en vais faire pendre l'Eau, le
Feu, la Terre & l'Air, & songer au genre
de mort dont nous exterminerons ce Pig-
mée qui veut faire le Colosse.

SCENE II.

GRANGER, PAQUIER.

GRANGER.

HE' bien, *Petre*, ne voila pas une di-
gue que je viens d'opposer aux ter-
reurs que me donne tous les jours Mon-
sieur de la Tremblaye ? Car la Tremblaye
à cause de Chateaufort, Chateaufort à
cause de la Tremblaye, désisteront de la

pourfuite de ma fille. Ce font deux pol-
trons fi éprouvez , que s'ils fe battent ja-
mais, ils fe demanderont tous deux la vie.
Me voici cependant embarqué fur une
mer où la moitié du monde a fait nau-
frage. C'est l'amour chez moy , l'amour
dehors , l'amour par-tout. Je n'ay qu'une
fille à marier, & j'ai trois gendres préten-
dus. L'un fe dit brave , je ſçay le con-
traire ; l'autre riche , mais je ne ſçai ; l'au-
tre Gentilhomme , mais il mange beau-
coup. O ! Nature , vous croiriez vous
être mife en frais , fi vous aviez fagoté
tant ſeulement trois belles qualitez en un
individu. Ah ! Pierre Paquier , le monde
s'en va renverſer.

PAQUIER.

Tant mieux ; car autrefois j'entendois
dire la même choſe , que tout étoit ren-
verſé. Or ſi l'on renverſe aujourd'hui ce
qui étoit renverſé, c'eſt le remettre en ſon
ſens.

GRANGER.

Mais ce n'eſt pas encore là ma plus gran-
de playe. J'aime , & mon fils eſt mon ri-
val. Depuis le jour que cette furieuſe pen-
ſée a pris giſte au ventricule de mon cer-
veau, je ne mange pour toute viande, qu'un
pœnitet, tadet, miſeret. Ah , c'en eſt fait ,
je me vais pendre.

PAQUIER.

Là, là, eſperez en Dieu, il vous aſſiſtera :
il aſſiſte bien les Allemans qui ne ſont pas
de ce Païs-cy.

128 LE PEDANT JOUE',
GRANGER.

Si je l'envoyois à Venise? *Haut dubie*
c'est le meilleur, c'est le meilleur. Oh
ouy, sans doute. Bien donc, dès demain
je le mettrai sur mer.

PAQUIER.

Au moins, ne le laissez pas embarquer,
sans attacher sur lui de l'anis à la Reine,
car les Medecins en ordonnent contre les
vents.

GRANGER.

Va-t-en dire à Charlot Granger, qu'il
avale promptement ici. S'il veut sçavoir
qui le demande, dis-luy que c'est moy.

SCENE III.

GRANGER *seul.*

Donc séjongeant de nos Lares ce vo-
race absorbeur de biens, chaque soi-
do rente que je soulois avoir, deviendra
parisis, & le marteau de la jalousie ne son-
nera plus les longues heures du desespoir
dans le clocher de mon ame. D'un autre
côté, me puis-je résoudre au mariage,
moy que les Livres ont instruit des acci-
dens qu'il tire à sa cordelle? Que je me
marie, ou ne me marie pas, je suis affu-
ré de me repentir. N'importe, ma fem-
me prétendue n'est pas grande; ayant à
vêtir une here, je ne la puis prendre trop
courte. On dit cependant qu'elle veut
plastronner sa virginité contre les estoca-

des de mes perfections. Hé ! à d'autres ! un pucelage est plus difficile à porter qu'une cuirasse. Toutes les femmes ne sont-elles pas semblables aux arbres ? pourquoi donc ne voudroient-elles pas être arrosées ? *At primò*, comme les arbres elles ont plusieurs têtes ; comme les Arbres , si elles sont trop ou trop peu humectées , elles ne portent point ; comme les Arbres , elles ont les fleurs auparavant les fruits ; comme les Arbres , elles déchargent quand on les secouë : enfin Jean Despau-tere le confirme , quand il dit : *Arboris est nomen muliebre*. Mais je croy que Paquier a bû de l'eau du fleuve *Léthé*, ou que mon fils s'approche à pas d'ecrevisse ; je m'en vais *obviam* droit à luy.

SCENE IV.

CHARLOT, PAQUIER.

CHARLOT.

JE ne puis rien comprendre à ton galimathias.

PAQUIER.

Pour moy, je ne trouve rien de si clair.

CHARLOT.

Mais enfin , ne me sçaurois-tu dire qui c'est qui me demande ?

PAQUIER.

Je vous dis que c'est moy,

230 LE PEDANT JOUE,
CHARLOT.

Comment, toy ?

PAQUIER.

Je ne vous dis pas, moy ; mais je vous dis que c'est moy ; car il m'a dit en parlant : Dis-luy que c'est moy.

CHARLOT.

Ne seroit-ce point mon Pere que tu veux dire ?

PAQUIER.

Hé, vraiment ouy. A propos, je pense qu'il a envie de vous envoyer sur la mer.

CHARLOT.

Hé, quoy faire, Paquier ?

PAQUIER.

Il ne me l'a point dit ; mais je croi que c'est pour voir la Campagne.

CHARLOT.

J'ai trop voyagé, j'en suis las.

PAQUIER.

Qui vous ? je vais gager chapeau de cocu, qui est un des vieux de votre pere, que vous n'avez jamais veu la mer que dans une huître à l'écaille.

CHARLOT.

Et toy, Paquier, en as-tu vû davantage ?

PAQUIER.

Ouy-da ; j'ay vû les Bons-Hommes, Chaillot, S. Clou, Vaugirard.

CHARLOT.

Et qu'y as-tu remarqué de beau, Paquier ?

PAQUIER.

A la verité je ne les vis pas trop bien,

COMEDIE, 231

pource que les murailles m'empêchoient.
CHARLOT.

Je pense, ma foy, que tes voyages n'ont pas été plus longs que sera celui dont tu me parles. Va, tu peux l'affurer que je ne desire pas...

SCENE V.

GRANGER, CHARLOT,
PAQUIER.

GRANGER.

Que tu demeures plus long-temps icy. Viste, Charlot, il faut partir. Songe à l'adieu dont tu prendras congé des Dieux Foyers, protecteurs du toit paternel; car demain l'Aurore porte-safran ne se sera pas plutôt jettée des bras de Tithon dans ceux de Cephale, qu'il te faudra fier à la discretion de Neptune Guide-nefs. C'est à Venise où je t'envoie; *Tuus enim patrius* m'a mandé qu'étant orbe d'hoirs mâles, il avoit besoin d'un personnage sur la fidelité duquel il pût se reposer du maniment de ses facultez. Puisque donc tu n'as jamais voulu t'abreuver au Marais fils de l'ongle du cheval emplumé, & que la lyrique harmonie du sçavant meurtrier de Pithon n'a jamais enflé ta parole, essaye si dans la marchandise, Mercure aux pieds ailez te prêtera son caducée. Ainsi le sur-

232 LE PEDANT JOUE',
Bulent Eole te soit aussi affable qu'aux
pacifiques nids des alcions. Enfin, Char-
lot, il faut partir.

CHARLOT.

Pour où aller mon Pere ?

GRANGER.

A Venise, mon Fils.

CHARLOT.

Je voi bien, Monsieur, que vous vou-
lez éprouver si je serois assez lâche pour
vous abandonner, & par mon absence
vous arracher d'entre les bras un fils uni-
que : mais non, mon Pere ; si vos ten-
dresses sont assez grandes pour sacrifier
votre joye à mon avancement, mon af-
fection est si forte, qu'elle m'empêchera
de vous obeïr : aussi, quoy que vous puis-
siez alleguer, je demeurerai sans cesse au-
près de vous, & serai votre bâton de
vieillesse.

GRANGER.

Ce n'est pas pour prendre votre avis,
mais pour vous apprendre ma volonté,
que je vous ai fait venir. Donc demain
je vous emmaillotte dans un vaisseau,
pendant que l'air est serain ; car s'il venoit
à nébulifier, nous sommes menacez par
les centuries de Nostradamus, d'un temps
fort incommode à la navigation.

CHARLOT.

C'est donc serieusement que vous or-
donnez ce voyage ? Mais apprenez que
c'est ce que je ne puis faire, & ce que
je ne ferai jamais.

SCENE

SCENE VI.

FLEURY, GRANGER, PAQUIER.

FLEURY.

HE' bien, mon Cousin, notre Laboureur est-il arrivé? ferons-nous ce mariage?

GRANGER.

Helas, mon Cousin! vous êtes arrivé sous les presageux auspices d'un oiseau bien infortuné. Soyez toutefois le fatal arbitre de ma noire ou blanche destinée, & le fidele étuy de toutes mes pensées. Ce riche gendre n'est pas encore venu, je l'attendois ici; mais lorsque je ne pensois qu'à vaquer à la joie, je me vois investi des glaives de la douleur. Mon fils est fol, mon Cousin; le pauvre enfant doit une belle chandelle à saint Mathurin.

FLEURY.

Bon Dieu! depuis quand ce malheur est-il arrivé?

GRANGER.

Helas! tantôt comme je le caressois, il a voulu se jeter à mon visage, & dessiner à mes dépens le portrait d'un maniaque sur mes jouës. Il gromele en pietinant, qu'il n'ira point à Venise. Ho, ho, le voici; cachons-nous, & l'écoutons.

SCENE VII.

CHARLOT, FLEURY,
GRANGER, CUISTRES.

CHARLOT.

Moy, j'irois à Venise ? & j'abandonnerois la chose pour laquelle seule j'aime le jour ? J'irai plutôt aux Enfers ; plutôt d'un poignard j'ouvrirai le sein de mon barbare pere ; & plutôt de mes propres mains, ayant choisi son cœur dans un ruisseau de sang, j'en battrai les murailles.

FLEURY.

O, grand Dieu ! quelle rage !

CHARLOT.

Non, mon Pere, je n'y puis consentir,

FLEURY *fuyant.*

Liez-le, mon Cousin, liez-le, il ne faut qu'un malheur.

GRANGER.

Piliers de classes, tite-gigants, ciseaux de portion, executeurs de justice Latine ; *Adeste subito, adeste, ne dicam, advalate.* Jetez-moy promptement vos bras achillains sur ce microcosme erronée de chimeres abstractives, & liez-le aussi fort que Promethée sur le Caucase.

CHARLOT.

Vous avez beau faire, je n'irai point.

G R A N G E R.

Gardez-bien qu'il n'échappe, il feroit un haricot de nos scientifiques substances.

C H A R L O T.

Mais, mon Pere, encore, dites-moy pour quel sujet vous me traitez ainsi? Ne tient-il qu'à faire le voyage de Venise pour vous contenter? j'y suis tout prest.

G R A N G E R.

Osez-vous attenter au Tableau vivant de ma docte machine, Goujats de Ciceron? Songez à vous; *Iratuſ eſt Rex, Regi-
naque non ſine cauſa.* Apprenez que j'en dis moins que je n'en penſe, & que *ſup-
primit Orator quæ ruſticuſ edit inepte.*

C H A R L O T.

Ouy, mon Pere, je vous promets de vous obéir en toutes choſes; mais pour aller à Veniſe, il n'y faut paſ penſer.

G R A N G E R.

Comment, Frêlons-de College, Roiuille de mon pain, Gangrené de ma ſubſtance, cet obſédé n'a paſ encore leſ ſers aux pieds? Viſte, qu'on lui donne pluſ d'en-
traves que Xercés n'en mit à l'Océan, quand il le voulut faire eſclave.

C H A R L O T.

Ah! mon Pere, ne me liez point, je ſuis tout preſt à partir.

G R A N G E R.

Ah! je le ſçavois bien que mon ſiſ étoit trop bien morigné pour donner chez lui paſſage à la frenéſie. Va, mon Dauphin, mon Infant, mon Prince de Galles, tu

V 2

236 LE PEDANT JOUE',
feras quelque jour la benediction de mes
vieux ans. Excuse un esprit prévenu de
faux rapports ; je te promets en recom-
pense d'allumer pour toy mon amour au
centuple, dès que tu feras là.

CHARLOT.

Où là , mon Pere ?

GRANGER.

A Venise mon Fils.

CHARLOT.

A Venise , moi ? plutôt la mort.

GRANGER.

Au fou , au fou ! ne voyez-vous pas
comme il m'a jetté de l'écume en parlant ?
voyez ses yeux tout renversez dans sa tête :
Ah , mon Dieu ! faut-il que j'aye un
enfant fou ? Viste qu'on me l'empoigne !

CHARLOT.

Mais encore , apprenez-moi pourquoi
on m'attache ?

UN CUISTRE.

Parce que vous ne voulez pas aller à
Venise.

CHARLOT.

Moi , je n'y veux pas aller ? On vous
le fait accroire. Helas ! mon Pere , tant
s'en faut , toute ma vie j'ai souhaité avec
passion de voir l'Italie , & ces belles con-
trées qu'on appelle le jardin du Monde.

GRANGER.

Donc , mon Fils , tu n'as plus besoin
d'ellebore. Donc ta tête reste encore aussi
saine que celle d'un chou cabus après la
gelée. Vien m'embrasser , vient mon Tou-
rou , & va-t-en aussi-tôt chercher quelque

COMEDIE. 237

chose de gentil à bon marché, qui soit rare hors de Paris, pour en faire un présent à ton Oncle; car je vais tout à cette heure te retenir une place au Coche de Lyon.

SCENE VIII.

CHARLOT.

Que de fâcheuses conjonctures où je me trouve embarrassé! Après toute ma feinte, il faut encore ou abandonner ma Maîtresse, c'est à dire mourir; ou me résoudre à vêtir un pourpoint de pierre, cela s'appelle S. Victor, ou Saint Martin.

SCENE IX.

CORBINELI, CHARLOT.

CORBINELI.

Si vous me voulez croire, votre voyage ne sera pas long.

CHARLOT.

Ah! mon pauvre Corbineli, te voila. Sçais-tu donc bien les malheurs où mon Pere m'engage?

CORBINELI.

Il m'en vient d'apostropher tout le *tu autem*. Il vous envoie à Venise; vous de-

238 LE PEDANT JOUE,
vez partir demain : mais pourvû que
vous m'écoutez , je pense que si le bon
homme, pour tracer le plan de cette Ville,
attend votre retour , il peut dès mainte-
nant s'en fier à la Carte. Il vous comman-
de d'acheter ici quelque bagatelle à bon
marché , qui soit rare à Venise , pour en
faire un présent à votre Oncle ; c'est un
couteau qu'il vient d'émoudre pour s'é-
gorger. Suivez-moy seulement.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHASTEAUFORT *seul.*

Vous vous estes battu, & donc ? Vous avez eu avantage sur votre ennemi ? Fort bien. Vous l'avez désarmé ? Facilement. Et blessé ? Hon. Dangereusement, s'entend ? A travers le corps. Vous vous éloignerez ? Il le faut. Sans dire adieu au Roy ? Ah, ah, ah. Mais cet autre, mordiable, de quelle mort le ferons-nous tomber ? De l'étrangler comme Hercule fit Anthée, je ne suis pas bourreau. Luy ferai-je avaler toute la mer ? Le monument d'Aristote est trop illustre pour un ignorant. S'il étoit maquereau, je le ferois mourir en eau douce. Dans la flâme, il n'auroit pas le temps de bien goûter la mort. Commanderai-je à la Terre de l'engloutir tout vif ? Non ; car comme ces petits Gentillâtres sont accoutumés de manger leurs Terres, celui-ci pourroit bien manger celle qui le couvriroit. De le déchirer par morceaux, ma colere ne seroit pas contente, s'il restoit de ce malheureux un atôme après sa mort. O Dieux ! je suis réduit à n'oser pas seulement luy défendre

248 LE PEDANT JOUE',
de vivre, parce que je ne sçay comment le
faire mourir.

SCENE II.

GAREAU, CHASTEAUFORT.

GAREAU.

V Artigué, vla de ces mangeux de pe-
tits enfans ; la vegne de la Courtille,
belle montre & peu de rapport.

CHASTEAUFORT.

Où vas tu, bon Homme ?

GAREAU.

Tout devant moy.

CHASTEAUFORT.

Mais je te demande où va le chemin
que tu suis.

GAREAU.

Il ne va pas, il ne bouge.

CHASTEAUFORT.

Pauvre rustre ! ce n'est pas cela que je
veux sçavoir : Je te demande si tu as bien
du chemin à faire aujourd'huy.

GAREAU.

Nanain-da, je le trouvaray tout fait.

CHASTEAUFORT.

Tu paroïs, Dieu me damne, bien gail-
lard, pour n'avoir pas diné.

GAREAU.

Dix nez ? qu'en ferois-je de dix ? il ne
m'en faut qu'un.

CHASTEAU-

COMEDIE. 241
CHASTE AUFORT.

Quel Docteur ! Il en sçait autant que son Curé.

GAREAU.

Aussi si-je. N'est-il pas bian curé qui n'a rien au ventre ? Hé là , ris Jean , on te frit des œufs. Testigué , est-ce à cause qu'ous estes Monsieu , qu'ous faites tant de menes ? Dame , qui tarre a , gare a. Tenez n'a-vous point vû malva ? Bonjou donc Monsieu , s'tu l'es : Hé qu'est-ce donc ; Je pense donc qu'ou me prendrais pour queuque inorant ? Hé si t'es riche , dène deux fois. Aga quien , qui m'a angé de ce galouriau ? Bonefi s'esmon ! vla un homme bian vidé , vla un engin de belle déguêne , vla un biau vaissiau , s'il avet deux saicles sur le cul ! Par la morguoy , si j'avouas une sarpe ei un baston , je ferouas un Gentizome tout auqueu. C'est de la Noblesse. à Maquieu Furon , va te couché , tu souperas demain. Est-ce donc pelamor , qu'ous avez un engin de far au côté , qu'ous faites l'Olbrius & le Vespasian ? Vartigué , ce n'est pas encore comme ça. Dame , acoutez , je vous dorois bien de la gaule par sous l'huis ; mais par la morguoy ne me joüiez pas des Trogedies , car je vous ferouas du besot. Jarnigué , je ne fis pas un gniais : J'ai esté sans repruche Marguillier , j'ai esté Beguiau , j'ai esté Portofrande , j'ai esté Chasse-Chien , j'ai esté Guieu & Guiebe , je ne sçai pus qui je fis. Mais ardé , de tout ça bre r r r r , j'en dis du

Tomé I.

X

242 LE PEDANT JOUE',

Mirliro, parnets que j'aye de ftic.

CHASTEAUFORT.

Malheureux excommunié, voila bien du haut style.

GAREAU.

Monsieu de Marfilly m'appellit bian son bâtar. Il ne s'en est pas fallly l'époisseur d'un tornas, qu'il ne m'ait fait apprenty Conseillé. Vien-ça, ce me fit-il une fois, gros fils de Putain (car j'équions tout comme deux Freres) je veux, ce fit-il, que tu venais, autour de moy, ce fit-il, dans la Turquie, ce me fit-il. O ! ce ly fis-je, cela vous plaist à dire : Non est, ce me fit-il. O ! si est, ce l'y fis-je. O ! ce me fis-je à par moi : Acoute Jean, ne faut point faire le gniais, faut sauter. Dame, je ne fesi point de défiguration davantage, je me bouti avec li cahin caha, toute à la maxite Françoisse. Mais quand on gn'y est, on gn'y est. Bonnefy pourtant, je paraisi un sot bâquié, un sot bâquié je paraisi ; car Martin Binet Et y à propos, Denis le Balafre son Onque, ce grand ecné, s'en venit l'autre jour la remontée lantarnier environ moi. Ah ! ma foi, ma foi, je pense que Guieu merci, je vous ly ramenais le plus beau chinfre-gniau sus le moustafa, qu'oul ly en demouri les badigoines écarboüillées tout avaux l'Hyvar. Que guiebe aussi ! tous les jours que Guieu feset, ce bagnoguier-là me ravaudet comme un Satan. C'estet sa sœur qui épousit le grand Tiphoiné. Acoutez, ol n'a que faire de faire tant

l'enhasée , ol n'a goute ne brin de biau. Par ma fy , comme dit l'autre , ce n'est pas grand'chance, la Reine de Niort, malheureuse en biauté. Pour son homme , quand oul est des-habillé , c'est un biau cor-nu. Mais regardez un petit , ce n'etét encore qu'une varmene , & si ol feset déjà tant la dévargondée , pour autant qu'ol savet luire dans les Sessiaumes , qu'on n'en sçavoit chevir. Ol se carret comme un pou dans eune rogne : Dame aussi , ol avet la voix , reverence parlé , aussi finement claire qu'eune yau de roche. L'en diset que Monsieu le Curé avet trempé souvent son goupillon dans son benai-quié ; mais ardé sont des mediseux , les faut laisser dire ; & pis , quand oul auret ribaudé un tantinet , c'est à ly à faire , & à nous à nous taire ; pis qu'il donne bian la pollution aux autres , il ne l'oublit pas pour ly. Monsieu le Vicaire itou etét d'une humeur bian domicile & bian turquoise ; mais ardé ...

CHATEAUFORT.

Et de grace , Villageois , acheve-nous tes aventures du voyage de Monsieur de Marfilly.

GAREAU.

Ho , ho , ous n'estes pas le Roi Minos , ous estes le Roi Priant. O donc , je voyagîmes vers l'Or riant , & vers la Mardy terre année.

CHATEAUFORT.

Tu veux dire au contraire , vers l'Orient , sur la Mediterranée.

X 2

244 LE PEDANT JOUE,
GAREAU.

Hé bian, je me repren, un var se reprend bian. Mais guian, si vous pensiais que je devièmes entendre tous ces tinta-marres-là, comme vous autres Latini-seurs, dame nanain: Et vous, comme guebe déharnachez-vous votre Philophie? J'arrivîmes itou au Deux Trois de Gilles le Bâtard, dans la Transvilanie, en Bethlian de Galilene, en Harico, & pis au Païs.... au Païs.... du Beurre.

CHASTE AUFORT.

Que Diable veux-tu dire, au Païs du Beurre?

GAREAU.

Ouy, au Païs du Beurre. Tanquia que c'est un Païs qui est mou comme beurre, & où les gens sont durs comme piarre. Ah! c'est la Graisse; hé bian, les gens n'y sont-ils pas bian durs, pis que ce sont des Grais? Et pis, après ça, je nous en allîmes, reverence parlé, en un Pays si loin, si loin; je pense que mon Maistre appellet cela le pays des Bassins, où le monde est noir comme des Antechrists. Ardé, je croi fixibleraent que je n'eussièmes pas encore cheminé deux gliuës, que j'eussièmes trouvé le Paradis & l'Enfar. Mais tenez, tout ce qui semblit de pus biau à voir, c'est ces petits Sarasins d'Italie; cette petite graine d'andoüille n'est pas plus grande que savequoy, & s'ils savent déjà parler Italian. Dame, je ne fîmes là gueres d'ordure. Je nous bandîmes nos quaißes tout au bout du mon-

de dans la Turquie, moy & mon Maître. Par ma fy pourtant, je disis biantost à mon Maître qu'oul s'en revenist. Hé quemant, quelle vilanie ? Tous ces Turcs-là sont tretous Huguenots comme des chiens. Oul se garmanet par escousse de leur bailler des exultations à la Turquoise.

CHASTEUFORT.

Il faut dire des exhortations à la Turque.

GAREAU.

O bian, tanquia qu'il les sarmonet comme il falet.

CHASTEUFORT.

Ton Maître sçavoit donc l'Idiome Turc ?

GAREAU.

Eh vramant ouy, oul favet tous ces Gerofmes-là ; les avet-il pas veus dans le Latin ? Son Frere itou éetet bian savant, mais oul n'éetet pas encore si savant, car n'en marmuset qu'oul n'avet appris le Latin qu'en François. C'éetet un bon Nicolas, qui s'en allet tout devant ly, hurlu, bre-lu ; n'en eût pas dit qu'oul y touchet, & stanpendant oul marmonet toujourns dans une bâtelée de Livres. Je ne me sauras tenir de rire, quand je me ramenteu des noms si biscornus ; & si par le sanguoy tout ça éetet vrai, car oul éetet moulé. D'aucuns s'intילוient, s'intuloient : ouiais ! ce n'est pas encore come ça : S'inlutoient, j'y sis-casi : S'intilutoient ; s'in, s'in, s'in Tanquia que je m'entens bian.

X 3

246 LE PEDANT JOUE',
CHASTE AUFORT.

Tu veux dire, s'intituloient.

GAREAU.

Ouy, ouy, s'in, s'in, hé là, qui se fient come ous dites : Vla tout come il le défrinchet. Je ne say pas où j'en fis, ous me l'avez fait perdre.

CHASTE AUFORT.

Tu parlois du nom de ces Livres.

GAREAU.

Ces Livres donc, pis que livres y a.... Oüais! Ah, je sai bian. Ol y avet des Amas de Gaules, des Cadets de Tirelire, & des Aînez de Vigile.

CHASTE AUFORT.

Il faut dire, mon grand Amy, des Amadis de Gaules, des Décades de Tite-Live, des Eneïdes de Virgile. Mais poursuis.

GAREAU.

O! par la sangüé, v'en chercher tes poursuiveux. Aga qu'il est raisonnabe aujourd'y, il a mangé de la soupe à neuf heures. Eh, si je ne veux pas dire come ça moi? Tanquia qu'à la parfin je nous en revînmes. Il apportit de ce Pais-là tant de guiamans rouges, des hemorroïdes vartes, & une grande épée qui attendret d'ici à demain. C'est à tout ces farremens, que ces mangeux de petits enfans se battont en deuil. Il apportit itou de petits engingorniaux remplis de naissance, à celle fin de conserver, ce feset-il, l'humeur ridicule; à celle fin, ce feset-il, de vivre aussi long-temps que Maquieu salé. Tenez, n'a-vous point

veu Niquedouïlle, qui ne sçauet rire sans montrer les dents ?

CHASTEaufort.

Je ne ris pas de la vertu de tes essences.

GAREAU.

O guian, sçachez que les naissances ont de merveilleuses propretez; c'est un certain oignement dont les Anciens s'oignent quand ils étient morts, dont ils vivent si longuement. Mais morgué, il me vient de souvenir que vous vouliez tantost que je vous disî le nom de ces Livres. Et je ne veux pas moy; & vous estes un sot drés-là; & testigué ous estes un inorant là dedans. Car ventregué, si ous estes un si bon diseux, morgué, tapons nous donc la gueule comme il faut. Dame, il ne faut point tant de beurre pour faire un cartron. Et quien, & vela' pour toy. (*Il le frappe.*)

CHASTEaufort.

Ce coup ne m'offense point, au contraire il publie mon courage invincible à souffrir. Toutefois, afin que tu ne te rendes pas indigne de pardon pour une seconde faute, encore que ce soit ma coutume de donner plustost un coup d'épée qu'une parole, je veux bien te dire qui je suis. J'ai fait en ma vie septante mille combats, & n'ai jamais porté botte qui n'ait tué sans confession. Ce n'est pas que j'aye jamais ferraillé le fleuret, je suis adroit grace à Dieu, & partant la science que j'ai des armes, je ne l'ai jamais apprise que l'épée à la main. Mais que cet

X 4

248 LE PEDANT JOUE',

avertissement ne t'effraye point. Je suis tout cœur, & il n'y a point par conséquent de place sur mon corps où tu puisses adresser tes coups sans me tuer. Sus donc, mais gardons la vûë; ne portons point de même temps, ne poussons point de près, ne tirons point de seconde: Mais vifte, vifte, je n'aime pas tant de discours. Mardieu depuis le temps je me serois mis en garde, j'aurois gagné la mesure, je l'aurois rompuë, j'aurois surpris le fort, j'aurois pris le temps, j'aurois coupé sous le bras, j'aurois marqué tous les battemens, j'aurois tiré la flanconnade, j'aurois porté le coup de dessous, je me serois allongé de tierce sur les armes, j'aurois quarté du pied gauche, j'aurois marqué feinte à la pointe & dedans & dehors, j'aurois estramaçonné, ébranlé, empiété, engagé, volté, porté, paré, riposté, carté, passé, desarmé & tué trente hommes.

GAREAU.

Vramant, vramant, vla bien la musicle de S. Innocent, la plus grande piqué du monde. Quel embrocheux de limas! Et quien, quien, vla encore pour t'agacer.

(*Il le frappe encore.*)

CHASTE AUFORT.

Je ne sçai, Dieu me damne, ce que m'a fait ce maraut, je ne me sçaurois fâcher contre lui. (*Il le frappe encore.*) Foi de Cavalier, cette gentillesse me charme. Voila le faquin du plus grand cœur que je vis

jamais. (*Il le frappe encore.*) Il faut nécessairement, ou que ce belistre soit mon fils, ou qu'il soit démoniaque. (*Il est frappé derechef.*) D'égorgier mon fils à mon escient, je n'ai garde; De tuer un possédé, j'aurois tort, puisqu'il n'est pas coupable des fautes que le Diable lui fait faire. Toutefois, ô pauvre Payfan! sçache que je porte à mon côté la Mère-nourrice des Fossoyeurs; que de la teste du dernier Sophy, je fis un pomeau à mon épée; que du vent de mon chapeau, je submerge une Armée navale, & que qui veut sçavoir le nombre des hommes que j'ai tuez, n'a qu'à poser un 9. & tous les grains de sable de la mer ensuite, qui serviront de zeros. (*Il est encore battu.*) Quoi que tu fasses, ayant protesté que je gagnerois cela sur moi-même, de me laisser battre une fois en ma vie, il ne sera pas dit qu'un maraut comme toi me fasse changer de résolution. (*Gareau se retire en un coin du Theatre, & le Capitain demeure seul.*) Quelque faquin de cœur bas & ravale, auroit mesuré son épée avec ce vilain; mais moi qui suis Gentilhomme, & Gentilhomme d'extraction, je m'en suis fort bien sçu garder. Il ne s'en est cependant quasi rien fallu que je ne l'aye percé de mille coups, tant les noires vapeurs de la bile offusquent quelquefois la clarté des plus beaux Genies. En effet, j'allois tout massacrer. Je jure donc aujourd'huy par cette main dispensatrice des couronnes & des houletes, de

250 LE PEDANT JOUE',

ne plus dorénavant recevoir personne au combat, qu'il n'ait lû devant moi sur le pré ses Lettres de Noblesse; & pour plus grande prévoyance, je m'en vais faire promptement avertir Messieurs les Maréchaux qu'ils m'envoyent des Gardes pour m'empêcher de me battre; car je sens croître ma colere, mon cœur s'enfler, & les doigts qui me demangent de faire un homicide. Viste, viste, des Gardes, car je ne répons plus de moi. Et vous autres, Messieurs, qui m'écoutez, allez m'en querir tout à l'heure; ou par moi tantost vous n'aurez point d'autre lumiere à vous en retourner, que celle des éclairs de mon sabre, quand il vous tombera sur la teste; & la raison est, que je vais, si je n'ay un Garde, souffler d'icy le Soleil dans les Cieux comme une chandelle. Je te massacrerois, mais tu as du cœur, & j'ai besoin de soldats. (*Gareau revenant, le frappe encore, & le Capitain s'en va.*)



SCENE III.

GRANGER, GAREAU,
MANON, FLEURY.

MANON.

QUel démêlé donc, mon pauvre Jean,
avois-tu avec ce Capitaine ?

GAREAU.

Aga, ou me venet ravaudé de sa Philophie. Ardé, tenez, c'est tout fin dret comme ce grand Cocsignuë de Monsieu du Mény ; vous savez bian, qui avet ces grands penaches, quand je demeurais chez Mademoirelle de Carnay. Dame pelamor, qu'oul éter brave cômme le tems, qu'oul luiset dans le moulé, qu'oul jargonet par escouffe des Asnes à Batiste, des Peres-Paticiers, il velet que je l'y fiesmes tretous l'obenigna. Pelamor itou, à ce que suchequient les médiseux, qu'avec Mademoirelle notre Mettraisse, il boutet ceti-ci dans ceti-là, (ce n'est pas nobstant, comme dit l'autre, pour ce chore là, car ardé bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée :) mais par la morguoy sfesmon, c'éter un bel oisïau pour tourner quatre broches ; & pis itou, l'en marmuset qu'oul éter un tantet tarabusté de l'entendement. Bonnefy la barbe l'y éter venuë devant eune bonne Ville, ol l'y étoit venuë devant Sens. Ce Jean

252 LE PEDANT JOUE'

qui de tout se mêle, il y a déjà eune bonne escouffe da, s'en venir me ramener avos les échegnes eune ouffene de dix ans. Vartigué je n'étais pas Gentizome pour me battre en deuil, mais.... O donc, c'êter Mademoirelle notre Metraïsse qui m'avet louïé, & stanpandant il voulet, ce dit-il, me faire, ce dit-il, enfiler la porte. O, ce me fit-il, je te feray bian enfiler la porte, ce fit-il. Guian, cette parole-là me prenit au cœur. O par la morguoy, ce li fis-je, vous ne me ferais point enfiler la porte; & pis au fons, ce li fis-je, c'est Mademoirelle qui m'a louïé : si Mademoirelle veut que je l'enfile, je l'enfileray bian, mais non pas pour vous.

GRANGER.

Or-ça notre Gendre, mettons toutes querelles sous le pied, & donnons-leur d'un oubli à travers les hypocondres. Si l'Hyménée porte un flambeau, ce n'est pas celui de la Discorde : il doit allumer nos cœurs, non pas notre fiel : c'est le sujet qui nous assemble tous. Voila ma fille qui voudroit déjà qu'on dît d'elle & de vous; *Sub, super, in, subter, casu junguntur utroque, in vario sensu.*

MANON.

Mon Pere, je ne suis pas capable de former des souhaits, mais de seconder les vôtres: conduisez ma main dans celle que vous avez choisie, & vous verrez votre fille d'un visage égal, ou descendre, ou monter.

GRANGER.

Rien donc ne nous empêche plus de conclure cet accord, aussi-tôt que nous sçaurons les natures de votre bien.

FLEURY.

La-donc, ne perdons point de temps.

GRANGER.

Vos facultez consistent-elles en rentes, en maisons, ou en meubles?

GAREAU.

Dame ouy, j'ay tres-bian de tout-ça, par le moyan d'un heritage.

GRANGER.

Qu'on donne promptement un siege à Monsieur. Manon, saluez votre mari. Cette succession est-elle grande?

GAREAU.

Elle est de vint mille francs.

GRANGER.

Vîte, Paquier, qu'on mette le couvert.

GAREAU *se mettant dans une chaise.*

Là, là, vous mocquez-vous? rafubez votre bonnet; entre nous autres, il ne faut point tant de fresmes, ni de simonies. Eh! qu'es-ce donc? Notre-dinse, n'en diret que je ne nous connoissiens plus. Quoy, ous avez bouté en obliviance de quand ous équiais au Chaquiau? Parguene alez, ous n'équiais qu'un navet en ce temps-là, ous êtes à cette heure-ci une citrouille bian grosse. Vramant laissez faire, je pense que Guieu merci, j'avons bian sarmoné de vous feu noute minagere & moy. Si vous étet venu des cornes toutes les fois que les oreilles ous ont

254 LE PÉDANT JOUE',

corné (ce que j'en dis pourtant ce n'est pas que j'en parle, ce crois-je bian qu'ous en avez sans nous.) Tanquia que donc, pour revenir à notre conte, jerniguoy j'équièmes tous deux de méchantes petites vermenes. J'allièmes vrede avaux ces bois. Et y à propos, ce biau marle qui sublet si finement haut : hé bian, regardez, ce n'étoit que le Clocu Fili Davi ! Ous équiai un vrai Juy d'Avignon en ce tems-là : ous équiai tréjours à pandriller autour ces cloches, & y à sauter comme un maron. O bian, mais ce n'est pas le tout que des choux, il faut de la graisse.

GRANGER.

Avez-vous ici les contracts acquisitoires de ces heritages-là ?

GAREAU.

Nanain vramant ; & si, l'on ne me les veut pas donner ; mais je me doute bian de ce qu'oul y a. Testigué, je m'amuse bian à des papiers, moy ! Hé ardé, tous ces brinborions de contracts, ce n'est que de l'écriture qui n'est pas vraye, car ol n'est pas moulée. Oh bian, accoutez-la, c'est eune petite sussion qui est vramant bian grande da, de Nicolas Girard, hé là, le pere de ce petit Louïs Girard, qui étet si semillant ; ne vous scauriais-vous recorder ? c'est li qui s'allit neger à la grand Mare. O bian, son pere est mort, & si je l'avons conduit en tare, s'il a plû à Guieu, sans repruche, comme dit l'autre. Ce pauvre guiébe étet allé dénicher des pies sur l'orme de la commere Massée. Dame,

omme oul étet au copiau, le vela, bredi, breda, qui commence à griller tout avaux les branches, & chéit eune grande escouffe, pouf, à la ranvarse. Guieu benit la cresquianté, je croy que le cœur l'y écarboüillit dans le ventre, car oul ne sonit jamais mot; ne groüillit, sinon qu'oul grimonit en trépassant: guiébe set de la pie, & des piaux. O donc li, il étet mon compere, & sa femme ma commere. Or ma commere, pis que commere y a, aupara-vant que d'avoir épousé mon compere, avet épousé en preumieres nôces, le coufin de la brû de Piarre Olivier, qui touchet de bian près à Jean Henault, de par le gendre du biaufrère de son onque. Or celi-ci, retenez bian, avet eu des enfans de Jaquelaine Brunet, qui mourirent sans enfans: mais il se trouve que le neveu de Denis Gauchet avet tout baillé à sa femme par contract de mariage, à celle fin de frustriser les heriquiers de Thomas Plançon qui devient y rentrer, pis que sa mere-grand n'avet rian laîsé aux mineux de Denis Vanel l'ainé. Or il se trouve que je sommes parens en queuque magniere de la veuve de Denis Vanel le jeune; & par conséquent, ne devons-je pas avoir la sussion de Nicolas Girard?

GRANGER.

Mon ami, je fais ouvrir à ma conception plus d'yeux que n'en eut le Berger gardien de la vache Io, & je ne vois goutte en votre affaire.

256 LE PEDANT JOUE',
GAREAU.

O Monfieu, je m'en vas vous l'éclaircir auffi finement claire, que la voix des Enfans de cœur de notre village. Acoutez donc? Il faut que vous fachiez que la veuve de Denis Vanel le jeune, dont je fommes parens en queuque magniere, étet fille du fecond lit de Georges Marquiau, le biaufrere de la fœur du neveu de Pierre Brunet, dont j'avons tantôt fait mention: or il eft bian à clair, que fi le coufin de la brû de Pierre Olivier, qui touchet de bian près à Jean Henault, de par le gendre du biaufrere de fon onque, étet pere des enfans de Jaquelaine Brunet, trépassez fans enfans; & qu'après tout ce tintamare-là, on n'aver rian laiffé aux mineux de Denis Vanel le jeune, j'y devons rentrer, n'est-ce pas?

GRANGER.

Paquier, repliez la nappe, Monfieur n'a pas le loisir de s'arrêter. Ma foy, beauSire, depuis que Cupidon segregea la lumiere du cahos, il ne s'est point vû sous le foleil un démêlé femblable, Dedale & fon labyrinthe en ont bien dans le dos. Je vous remercie cependant de l'honneur qu'il vous plaifoit nous faire: vous pouvez promener votre charruë ailleurs que fur le champ virginal du ventre de ma fille.

MANON.

Les valets de la fête vous remerciſſont.

FLEURY.

Vous avez bon courage, mais les jambes vous faillent.

GAREAU

COMEDIE.
GAREAU.

257

Ma foy voire ! Aussi bian n'en velai-je pus. J'aime bian mieux eune bonne minagere , qui vous travaille de ses dix doigts , que non pas de ces Madames de Paris qui se fefont courtiser des courtisans. Vous verrais ces galouriaux , tant que le jour est long, leur dire, mon cœur, mamour ; par-ci , par-là, je le veux bian, se veux-tu bian : & pis c'est à se sabouler, à se patiner, à plaquer les mains au commencement sur les jouës , pis sur le cou , pis sur les tripes, pis sur le brichet, pis encore pus bas ; & ainsi le vice glisse. Stanpendant, moy qui ne veux pas qu'on me fasse des trogedies , si j'avouas trouvé queuque ribaut licher le morviau à ma femme : comme cet affront-là frape bian au cœur, peut-être que dans le desespoir, je m'emporterouas à jeter son chapiau par les frenêtres, pis ce seret du scandale ; tigué, queuque gniais!

GRANGER.

O esperances fuites du concept des humains ! De même que les chats, tu ne flates que pour égratigner , Fortune malicieuse.



Tome I.

Y

SCENE IV.

CORBINELI, GRANGER,
PAQUIER.

CORBINELI.

Elle n'est pas seulement malicieuse, elle est enragée. Helas ! tout est perdu, votre fils est mort.

GRANGER.

Mon fils est mort ! es-tu hors de sens ?

CORBINELI.

Non, je parle sérieusement ; votre fils à la vérité n'est pas mort, mais il est entre les mains des Turcs.

GRANGER.

Entre les mains des Turcs ? Soutiens-moy, je suis mort.

CORBINELI.

A peine estions-nous entrez en batteau, pour passer de la Porte de Nesle au Quai de l'Ecole....

GRANGER.

Et qu'allois-tu faire à l'Ecole, baudet ?

CORBINELI.

Mon Maître s'estant souvenu du commandement que vous lui avez fait d'acheter quelque bagatelle qui fût rare à Venise, & de peu de valeur à Paris, pour en régaler son oncle, s'étoit imaginé qu'une douzaine de cottrets n'étant paschers, & ne s'en trouvant point par toute l'Eu-

COMEDIE. 259

rope de mignons comme en cette Ville,
il devoit en porter là: C'est pourquoi nous
passions vers l'Ecole pour en acheter;
mais à peine avons-nous éloigné la Coste,
que nous avons été pris par une Galere
Turque.

GRANGER.

Eh ! de par le cornet retors de Triton
Dieu marin, qui jamais oûit parler que
la Mer fût à S. Clou ? qu'il y eût là des
galeres, des pyrates, ni des écueils ?

CORBINELLI.

C'est en cela que la chose est plus mer-
leuse ; & quoy que l'on ne les ait point
vûs en France que cela, que sçait-on s'ils
ne sont point venus de Constantinople
jusqu'icy entre deux eaux ?

PAQUIER.

En effet, Monsieur, les Topinambours
qui demeurent quatre ou cinq cens lieûs
au delà du Monde, vinrent bien autrefois
à Paris ; & l'autre jour encore les Polo-
nois enleverent bien la Princesse Marie
en plein jour à l'Hôtel de Nevers, sans
que personne osât branler.

CORBINELLI.

Mais ils ne se sont pas contentez de ce-
cy, ils ont voulu poignarder votre fils. ...

PAQUIER.

Quoy ? sans confession ?

CORBINELLI.

S'il ne se rachetoit par de l'argent.

GRANGER.

Ah ! les misérables ! C'étoit pour incu-
ter la peur dans cette jeune poitrine.

260 LE PEDANT JOUE',
PAQUIER.

En effet, les Turcs n'ont garde de toucher l'argent des Chrétiens, à cause qu'il a une croix.

CORBINELLI.

Mon Maître ne m'a jamais pû dire autre chose, sinon : Va-t-en trouver mon pere, & lui dis.... Ses larmes aussi-tôt suffoquant sa parole, m'ont bien mieux expliqué qu'il n'eût sçu faire, les tendresses qu'il a pour vous.

GRANGER.

Que Diable aller faire aussi dans la galere d'un Turc ? D'un Turc ! *Perge.*

CORBINELLI.

Ces Ecumeurs impitoyables ne me vouloient pas accorder la liberté de vous venir trouver, si je ne me fus jetté aux genoux du plus apparent d'entre eux. Eh ! Monsieur le Turc, lui ai-je dit, permettez-moi d'aller avertir son Pere, qui vous enverra tout-à-l'heure sa rançon.

GRANGER.

Tu ne devois pas parler de rançon ; ils se feroient moquez de toi.

CORBINELLI.

Au contraire ; A ce mot il a un peu rasserené sa face. Va, m'a-t-il dit ; mais si tu n'es ici de retour dans un moment, j'irai prendre ton Maître dans son College, & vous étranglerai tous trois aux antennes de notre navire. J'avois si peur d'entendre encore quelque chose de plus fâcheux, ou que le Diable ne me vînt emporter, étant en la compagnie de ces

Excommuniez , que je me suis promptement jetté dans un esquif , pour vous avertir des funestes particularitez de cette rencontre.

GRANGER.

Que Diable aller faire dans la galere d'un Turc ?

PAQUIER.

Qui n'a peut-être pas été à confesse depuis dix ans !

GRANGER.

Mais penSES-tu qu'il soit bien resolu d'aller à Venise ?

CORBINELLI.

Il ne respire autre chose.

GRANGER.

Le mal n'est donc pas sans remede. Paquier , donne-moi le receptacle des instrumens de l'Immortalité , *Scriptorium scilicet*.

CORBINELLI.

Qu'en desirez-vous faire ?

GRANGER.

Ecrire une lettre à ces Turcs.

CORBINELLI.

Touchant quoy ?

GRANGER.

Qu'ils me renvoyent mon fils , parce que j'en ai affaire ; Qu'au reste ils doivent excuser sa jeunesse , qui est sujette à beaucoup de fautes ; & que s'il lui arrive une autre fois de se laisser prendre , je leur promets , foy de Docteur , de ne leur en plus obtondre la faculté auditive.

262 LE PEDANT JOUE',
CORBINELLI.

Ils se moqueront , par ma foy, de vous.
GRANGER.

Va-t-en donc leur dire de ma part, que je suis tout prest de leur répondre pardevant Notaire , que le premier des leurs qui me tombera entre les mains, je le leur renverrai pour rien. Ah ! que diable , que diable, aller faire en cette galere ? Ou dis-leur , qu'autrement je vais m'en plaindre à la Justice. Si-tost qu'ils l'aurent remis en liberté , ne vous amusez ni l'un ni l'autre , car j'ai affaire de vous.

CORBINELLI.

Tout cela s'appelle dormir les yeux ouverts.

GRANGER.

Mon Dieu , faut-il estre ruiné à l'âge où je suis ? Va-t-en avec Paquier , prends le reste du Teston que je lui donnai pour la dépense, il n'y a que huit jours... Aller sans dessein dans une galere ! Prends tout le reliqua de cette piece... Ah ! malheureuse geniture, tu me coûtes plus d'or que tu n'es pesant. Paye la rançon ; & ce qui restera , employe-le en œuvres pies. ... Dans la galere d'un Turc ! Bien , va-t-en Mais miserable , dis-moi , que diable allois-tu faire dans cette galere ? Va prendre dans mes Armoires ce Pourpoint découpé que quitta feu mon Pere , l'année du grand hyver.

CORBINELLI.

A quoy bon ces fariboles ? Vous n'y estes pas. Il faut tout au moins cent Pistoles pour sa rançon.

Cent pistoles ! Ah ! mon fils , ne tient-il qu'à ma vie pour conserver la tienne ? Mais cent pistoles ! Corbineli , va-t-en lui dire qu'il se laisse pendre sans dire mot ; cependant qu'il ne s'afflige point , car je les en ferai bien repentir.

CORBINELI.

Mademoiselle Genevoté n'étoit pas trop sotte , qui refusoit tantôt de vous épouser , sur ce que l'on l'assuroit que vous estiez d'humeur , quand elle seroit esclave en Turquie , de l'y laisser.

GRANGER.

Je les ferai mentir S'en aller dans la galere d'un Turc ! Eh quoy faire , de par tous les diables , dans cette galere ? O ! galere , galere , tu mets bien ma bourse aux galeres.

S C E N E V.

PAQUIER , CORBINELI.

PAQUIER.

Voilà ce que c'est que d'aller aux galeres. Qui diable le pressoit ? peut-être que s'il eût eu la patience d'attendre encore huit jours , le Roy l'y eût envoyé en si bonne compagnie , que les Turcs ne l'eussent pas pris.

CORBINELI.

Notre Maître ne songe pas que ces Turcs me devoreront.

264 LE PEDANT JOUE',
PAQUIER.

Vous êtes à l'abry de ce côté-là , car les
Mahometans ne mangent point de porc.

SCENE VI.

GRANGER, CORBINELI,
PAQUIER.

GRANGER.

Tien, va-t-en, emporte tout mon bien.
(Il lui donne une Bourse , & s'en re-
tourne en même temps.)

SCENE VII.

CORBINELI *frappant à la porte
de la Tremblaye.*

M Onjoye Saint Denis ; Ville gagnée',
Accede, Granger le jeune, *accede*. O
le plus heureux des hommes ! ô le plus
cheri des Dieux ! Tenez , prenez , parlez
à cette Bourse , & lui demandez ce que je
veux.

CHARLOT.

Allons vifte , allons inhumer cet argent
mort pour mon Pere, au Coffre de Made-
moisell Genevote. Ce sera de bon cœur,
& sans pleurer , que je rendrai les der-
niers devoirs à ce pauvre trépassé ; & ce-
pendant

pendant admettons la médifance du peuple, qui juroit que mon pere, bien loin de consentir au mariage de Mademoifelle Genevieve & de moi, prétendoit lui-même à l'époufer; & voici que pour découvrir l'impofture des calomniateurs, il envoie de l'argent pour faire les frais de nos ceremonies.

SCENE VIII.

GRANGER, PAQUIER.

GRANGER.

Fortune, ne me regarderas-tu jamais qu'en rechignant? jamais ne riras-tu pour moy?

PAQUIER.

Ne fçavez-vous pas qu'elle eft fur une rouë, Damoifelle Fortune? Elle feroit bien ladre d'avoir envie de rire. Mais, Monsieur, affurément que vous eftes enforcelé.

GRANGER.

As-tu quelquefois entendu fretiller fur la minuit dans ta chambre quelque chofe de noir?

PAQUIER.

Vramant, vramant! Tantôt j'entens traîner des chaînes à l'entour de mon lit; tantôt je fens coucher entre mes draps une grande maffe lourde, tantôt j'apperçois à notre âtre une vieille toute ridée fe

graïffer , puis à califourchon sur un balay s'envoler par la cheminée : enfin je pense que notre College est l'Icon , le Prototyy-pe , & le pere-grand du Château de Bicestre.

G R A N G E R.

Il seroit donc à propos , ce me semble , de prendre garde à moy. Quelque Incube pourroit bien venir habiter avec ma fille , & faire pis encore , butinant les reliques de mon chetif & malheureux *Gaxa*. Ma foi pourtant , Diables Folets , si vous attendez cela pour dîner , vous n'avez qu'à dire graces : Je m'en vais faire prendre à toutes mes chambres une medecine d'eau-beniste. Ils pourroient bien toutefois me voler d'un côté , quand je les conjurerois de l'autre. N'importe : Paquier va-t-en chercher sous mes grandes armoires un livre de plein-chant ; déchire-le par morceaux , & en attache un feüillet à chaque avenue de ma chambre , comme aux portes , aux fenestres , à la cheminée , & principalement enduis-en un certain coffrefort , fidelle dépositaire de mon magasin. Ecoute , écoute , Paquier , il vient de me souvenir que les Démon s'emparent des trefors égarés ou perdus. De peur que quelqu'un d'eux ne vienne à se méprendre , souviens-toi bien d'écrire sur la Piece de game qui couvre la serrure , mais en gros caracteres : *Il n'est égaré ni perdu , car je sçai bien qu'il est là*. Je me veux divertir de ces pensées mélancoliques : Ces imaginations sepulchrales usent bien sou-

vent l'ame auparavant le corps. Paquier,
adeste : Va-t-en au Logis de ma toute-
 belle Navre-cœur : Souhaite-lui de ma
 part le bon jour qu'elle ne me donne pas :
 Parles-lui avantageusement de mon a-
 mour ; & sur-tout ne l'entretiens que de
 feux , de charbons , & de traits. Va viste,
 & reviens m'apporter la réponse.

SCENE IX.

PAQUIER , GENEVOTE.

PAQUIER *seul*.

DE feux , de charbons , & de traits !
 cela n'est pas si aisé qu'on diroit bien.

GENEVOTE *arrivant*.

Comment se porte ton Maistre, Paquier ?

PAQUIER.

Il se porte comme se portoit S. Laurent
 sur le Gril ; rouffi , noirci , rosti , & tout
 cela par feu.

GENEVOTE.

Je ne sçai pas s'il souffre ce que tu dis ;
 mais je te puis assurer , que du jour qu'il
 commença de m'aimer , je commençai
 de meriter la couronne du martyr O !
 Paquier, fidele témoin de ma passion , dis
 à ton Maistre que sa chere & malheureu-
 se Genevoté verse plus d'eau de ses yeux,
 que sa bouche n'en boit ; qu'elle soupire
 autant de fois qu'elle respire , & que....

268 LE PEDANT JOUE,
PAQUIER.

Mademoiselle , je vous prie , laissons-là toutes ces choses ; parlons seulement de ce dont mon Maître m'a commandé de vous entretenir. Dites-moi , avez-vous beaucoup de bois pour l'hyver ? car mon Maître ne se peut passer de feu.

GENEVOTE.

Sans mentir , j'aurois bien le cœur de roche, s'il n'étoit pas pénétrable aux coups des perfections de ton Maître.

PAQUIER.

Bon Dieu , quel Coc-à-l'asne ! Répondez-moi catégoriquement. N'avez-vous jamais vû de Feu S. Elme ?

GENEVOTE.

Je ne sçai de quoy tu me parles ; je voudrois seulement que Monsieur Granger...

PAQUIER.

Vous ne sçavez donc pas que votre fréquentation a rempli mon Maître de feu sauvage ?

GENEVOTE.

Mon pauvre Paquier , si tu m'aimes , je te supplie , entretiens-moi d'autre chose ; parle-moi de l'amour que ton Maître me porte.

PAQUIER.

Ce n'est pas là ce dont j'ai à vous parler, Mais à quoi Diable vous sert de tourner ainsi la truye au foin ? Dites-moy donc , ferez-vous cette année du feu Gregeois à la Saint Jean ?

GENEVOTE.

Plût à Dieu que je pussé découvrir ma

flâme à ton Maître sans l'offenser ! car je brûle pour lui....

PAQUIER.

Ah , bon cela !

GENEVOTE.

D'une amour si violente , que je souhaiterois qu'une moitié de lui devînt une , moitié de moi-même ; mais la glace de son cœur....

PAQUIER.

Hé bien , ne voila pas toujours quitter notre propos ? Et tout cela , de peur que votre ame ne prenne feu parmi tant d'autres : Mais ma foi , il n'en ira pas ainsi. Il y a trois feux dans le monde , Mademoiselle : Le premier est le feu central ; le second , le feu vital ; & le troisième , le feu élémentaire. Ce premier en a trois sous foi , qui ne different que par les accidens ; le feu de collision , le feu d'attraction , & le feu de position.

GENEVOTE.

As-tu fait dessein de continuer tes extravagances jusqu'au jour du Jugement ?

PAQUIER.

Mais vous-même , avez-vous fait dessein de me faire enrager jusqu'à la fin du monde ? Vous me venez parler de l'amour que vous portez à mon Maître : voila de belles sottises ! ce n'est pas cela qu'on vous demande. Je veux seulement que vous sachiez que Monsieur Granger n'est qu'un feu folet depuis qu'il vous a vuë ; que bien-tôt , aussi-bien que lui , vous arde- rez , s'il plaist à Dieu , du feu Saint An-

Z 3

170 LE PEDANT JOUÉ,
toine, & que.... Mais où Diable pe-
cher de nouveau feu? Ah! par ma foi
j'en tiens, Mademoiselle. Feu votre pere
& feu votre mere, avoient-ils fort aimé
feu leurs parens? car feu le pere & feu
la mere de Monsieur Granger avoient
cheri passionément feu les Trépassés; &
je vous jure que le feu est une chose si
inséparable de mon Maître, qu'on peut
dire de lui, quoi qu'il soit plein de vie:
Feu le pauvre Monsieur Granger Prin-
cipal du College de Beauvais. Or-ça,
il me reste encore les charbons & les
traits.

GENEVOTE.

Je souhaiterois autant de science qu'en
a ton Maître, pour répondre à son Dis-
ciple.

PAQUIER.

O! Mademoiselle, je vous souhaite-
rois, non point autant de science, mais
autant de charbons de peste, & de cloux,
qu'il en a. Quoy, vous en riez? Et je vous
proteste moy, qu'à force de brûler, il
s'est tellement noirci le corps, que si
vous le voyiez, vous le prendriez plu-
tôt pour un grand charbon, que pour
un Docteur. J'en suis maintenant aux
Traits.

GENEVOTE.

Tu lui pourras témoigner combien je
l'aime, si tu l'as compris par mes discours;
& cependant je suis bien assurée que son
affection n'est pas reciproque.

PAQUIER.

Pour cette particularité, Mademoiselle, vous avez tort de vous en mettre en peine, car il proteste tout haut de se ressentir des traits que vous lui joüiez; de reverberer sur vous les traits dont vous le navrez; & de peur que par trait de temps, les traits de votre visage ne soient offenzés des traits de la mort, il vous peigne avec mille beaux traits d'esprit dans un Livre intitulé, *La tres-belle, tres-parfaite, & tres-accomplie Genevoté, par son tres-humble, tres-obeissant & tres-affectionné serviteur, Granger.*

GENEVOTE.

Tu diras à ton Maître, que j'étois venuë ici pour le voir, mais que l'arrivée de ce Capitaine m'a fait en aller. Je reviendrai bientôt. Adieu.

SCENE X.

CHASTEAUFORT,
PAQUIER.

CHASTEAUFORT.

HE, mon Dieu, Messieurs, j'ay perdu mon garde. Personne ne l'a-t-il rencontré? Sans mentir j'en ferai reproche à la Connétablie, d'avoir fié à un jeune homme la garde d'un Diable comme moy. Si j'allois maintenant rencontrer ma Partie, que seroit-ce? Il faudroit

Z 4

272 LE PEDANT JOUE',

s'égorger comme des bestes farouches. Pour moi, encore que je sois vaillant, je ne suis point brutal. Ce n'est pas que je craigne le combat ; au contraire, c'est le pain quotidien que je demande à Dieu tous les jours en me levant. On le verra, on le verra ; car, par la mort, aussi-tôt que j'aurai retrouvé ce garde qui me gardoit, je proteste de désobeir à quiconque, horsfinis à ce pauvre garde, me voudroit détourner de tirer l'épée. Hola, Garde-mulet, ne l'as-tu point vû passer mon garde ? C'est un Garde que les Maréchaux de France m'ont envoyé, pour m'empêcher de faire un duel le plus sanglant qui ait jamais rougi l'herbe du Pré aux Clercs. Ventre, que dira la Noblesse de moy, quand elle sçaura que je n'ai pas eu le soin de bien garder mon garde ? O ! toy donc, malheureux petit homme, va-t-en signifier à tous les Braves, qu'ils ayent à me laisser en patience dorénavant, parce qu'encore que mon garde ne soit pas ici, je suis censé comme l'ayant. Je luy donnois deux pistoles par jour ; & si je le puis retrouver, je promets à mon bon Ange un cierge blanc de dix livres ; & à luy, de luy donner par jour quatre pistoles, au lieu de deux. Enfin je le rendrai si content de moy, qu'il ne souffrira pas que je m'échape de luy, ou ce sera le plus ingrat homme du monde.

PAQUIER.

Hé bien, Monsieur, qu'importe, puis

que vous voulez tuer votre ennemi , que ce garde vous ait abandonné ? vous pouvez à cette heure vous battre sans obstacle.

CHASTE AUFORT.

O ! chien de mirmidon , chien de filou , chien de gripe-manteau , chien de traîne-gibet , que tu es brute en matiere de démêlez ! Où sera donc la foi d'un Cavalier ? Quoy , tu te figures que je sois si peu sensible à l'honneur , que de me résoudre à tromper lâchement , perfidement , traîtreusement , la vigilance d'un honneste homme qui me gardoit , & qui à l'heure que je parle , ne s'attend nullement que je me batte ? Ah ! plutost le Ciel échape à ses liens , pour tomber sur ma teste. Moy aggraver la faute d'un imprudent , par une plus grande ! Si je pensois qu'un seul homme se le fût imaginé , pour me vanger d'un individu sur toute l'espece , j'envoyerois défendre au genre humain d'estre vivant dans trois jours.

PAQUIER.

Adieu , adieu.

CHASTE AUFORT.

Va toi-même à Dieu , poltron , & luy dis de ma part , que je lui vais envoyer bientôt tout ce qui reste d'hommes sur la Terre.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PAQUIER, GRANGER.

PAQUIER.

CAR par les feux je l'ai brûlée, par les charbons je l'ai entêtée, & par les traits je l'ai percée.

GRANGER.

Ah ! Paquier, tu t'es aujourd'hui surpassé toi-même. N'espere pas toutefois de laureole condigne à cet exploit ; un tel service merite des Empires ; & la Fortune, cette ennemie de la vertu, ne m'en a pas donné. Mais vien chez ma Maîtresse, me voir entrer dans la Place dont tu m'as ouvert la brèche.

PAQUIER.

Ne courez point si viste ; vous cherchez votre asne quand vous estes dessus. Ne vous ai-je pas dit qu'elle vous doit venir trouver ici ?

GRANGER.

Il m'en souvient. Je n'ai donc plus qu'à choisir lequel me siera le mieux de mes habits pontificaux. (*Il ouvre un grand ba-*
bois, d'où il tire de vieux habits, avec un mi-

voir.) O Déesse Paphienne, sois-moi en aide & confort en cette mienne présente tribulation. Et vous, sacrez hail-lons de mes ancêtres, qui ne gagnez des crottes qu'aux bons jours; vous qui n'avez point vu le jour, depuis celui du mariage de mon bisayeul, qu'il n'y ait sur votre texte, tache, trou, balafre, ou déchirure, qui ne reçoive un sanglot, une larme, & une quérémonie particulière. Amour, flâme folette, qui n'es jamais qu'au bord d'un précipice! Ardant qui brilles pour nous éblouir! Feu qui brûles, & ne consumes point! Guide aveugle, qui creves les yeux à ceux que tu conduis: Bourreau qui fais rire en tuant: Poison que l'on boit par les yeux: Assassin que l'ame introduit dans sa maison par les fenêtres: Amour, petit poupar, c'est à tes côtez douillettement frétillars, que je viens perager les reliques de la journée. Plantons-nous diametralement devant ce chef-d'œuvre Venitien, & faisons avec un compte exact la revûe de tous les traits de mon visage. Que le poil de ma barbe qui paroîtra hors d'œuvre, soit châtié comme un passe-volant. Essayons quel personnage il nous siéra le mieux de représenter devant elle, de Caton ou de Momus. (*Il pleure & il rit en même temps.*) Je tâche à rire & à pleurer sans intervalle, & je n'en puis venir à bout. Mais que viens-je de voir? Quand je ris, ma machoire, ainsi que la muraille d'une ville battuë en ruine, découvre à côté droit

276 LE PEDANT JOUE,

une brèche à passer vingt hommes : C'est pourquoi, mon visage, il vous faut styler à ne plus rire qu'à gauche, & pour cet effet, je vais marquer sur mes jouës de petits points, que je défens à ma bouche, quand je rirai, d'outrepasser. On m'a dit que j'ai la voix un peu cassée, il faut surprendre avec l'oreille mon image en ce miroir, avant qu'elle se taise. *Je salue tres-humblement le Bastion des Graces, & la Citadelle des Rigueurs de Mademoiselle Genevieve.* Ai-je parlé trop haut, ou trop bas ? Il seroit bon, ce me semble, d'avoir des lieux communs tout prêts, pour chaque Passion que je voudrai vêtir. Il faudra faire éclater, selon que je serai bien ou mal reçu, le Dédain, la Colere, ou l'Amour. Cà, pour le Dédain. Quoy, tu penserois que tes yeux eussent feru ma poitrine au défaut de la cuirasse ? Non, non, tes traits sont si doux, qu'ils ne blessent personne. Quoy, je t'aurois aimée, cheritif égoût de concupiscence, vase de nécessité, pot de chambre du sexe masculin ? Helas ! petite gueuse, regarde-moy seulement, admire, & te tais.

Pour la Colere.

O trois & quatre fois Megere impitoyable, puisse le Ciel en courroux ébouler sur ton chef des halebardes au lieu de pluie : puisses-tu boire autant d'encre, que ton amour m'a fait verser de larmes : puisses-tu cent fois le jour servir aux Chiens de muraille pour pisser ; enfin puisse la destinée tisser la trame de tes

jours avec du crin , des chardons , & des étoupes.

Pour l'Amour.

Soleil , principe de ma vie , vous me donnez la mort , & déjà je ne serois plus qu'une ombre vaine & gemissante , qui marqueroit de ses pas la rive blême de l'Achéron , si je n'eusse redouté de faire perir en moy votre amour , qui ne doit pas moins vivre que sa cause. Peut-être , ô belle tygresse ! que mon chef negeux vous fait peur : Je sçai bien aussi que les jeunes ont dans les yeux moins de rouge , & plus de feu que nous ; que vous aimez mieux notre bourse au singulier qu'au pluriel ; qu'au déduit amoureux une femme est insatiable ; & que si la première nuit , *optat ut excedat digito* , la seconde nuit elle en veut , *pede longior uno*. Mais sçachez qu'un jour l'âge ayant promené sa charruë sur les roses & sur les lys de votre teint , fera de votre front un grimoire en Arabe ; & que jeunes & vieux sont quotidiennement épitaphez , à cause que , *Compositum , simplexque , modo simili gradiuntur*.



SCENE II.

GRANGER, PAQUIER,
GENEVOTE.

GRANGER.

M Ademoiselle, soyez venuë autant à la bonne heure, que la grace aux pendus, quand ils sont sur l'échelle.

GENEVOTE.

Est-ce l'amour qui vous a rendu criminel? Vraiment la faute est trop illustre, pour ne vous la pas pardonner. Toute la penitence que je vous en ordonne, c'est de rire avec moi d'un petit conte que je suis venuë ici pour vous faire. Ce conte toutefois se peut appeller une histoire, car rien ne fut jamais plus veritable. Elle vient d'arriver il n'y a pas deux heures, au plus facétieux personnage de Paris; & vous ne sçauriez croire à quel point elle est plaisante. Quoy, vous n'en riez pas?

GRANGER.

Mademoiselle, je croi qu'elle est divertissante au delà de ce qui le fut jamais. Mais

GENEVOTE.

Mais vous n'en riez pas?

GRANGER.

Ha, a, a, a, a!

GENEVOTE.

Il faut, avant que d'entrer en matiere,

vous anatomiser ce Squelette d'homme & de vêtement, aux mêmes termes qu'un Sçavant m'en a tantôt fait la description. Voici l'heure environ que le Soleil se couche, c'est l'heure aussi par conséquent que les lambeaux de son manteau se viennent rafraîchir aux Etoiles. Leur maître ne les expose jamais au jour, parce qu'il craint que le Soleil prenant une matière si combustible pour le berceau du Phœnix, ne brûlât & le nid & l'oiseau. Ce manteau donc, cette cape, cette casaque, cette simare, cette robe, cette soutane, ce linge, ou cet habit, (car on est encore à deviner ce que c'est, & le Syndic des Tailleurs y demeureroit à *quia*) fait bien dire aux gausseurs, qu'il fait peur aux larrons, en leur montrant la corde. Certains Dogmatistes disent avoir appris par tradition, qu'il fut apporté du Caire, où on le trouva dans une vieille cave, à l'entour de je ne sçai quelle momie, sous les saintes mesures d'une Pyramide éboulée. A la vérité, les figures grotesques que les trous, les pièces, les taches, & les filets, y composent bizarrement, ont beaucoup de rapport avec les figures hieroglyphiques des Egyptiens. C'est un plaisir sans pareil, de contempler ce Fantôme arrêté dans une rue. Vous y verrez amasser cent curieux, & tout en extase disputer de son origine : L'un soutenir que l'Imprimerie, ni le Papier n'étant pas encore trouvez, les Doctes y avoient tracé l'Histoire universelle; & sur cela remontant de Phara-

280 LE PEDANT JOUE',

mond à Cefar , de Romule à Priam , de Prométhée au premier homme , il ne laifera pas échaper un filet qui ne foit au moins le Symbole de la décadence d'une Monarchie. Un autre veut que ce foit le Tableau du Cahos : Un autre la Metempsychofe de Pytagore : Un autre divifant les guenilles par chapitres , y trouvera l'Alcoran divisé par Azoares : Un autre, le fyftème de Copernic ; Un autre enfin jurera que c'eft le manteau du Prophete Elie , & que fa fecherelfe eft une marque qu'il a paifé par le feu : Et moy , pour vous blazonner cet Ecu , je dis qu'il porte , de Sable, engrélé fur la bordure , aux lambeaux fans nombre. Du manteau je passerois aux habits ; mais je penfe qu'il fuffira de dire que chaque pièce de fon accoutrement eft une Antique. Venons de l'étoffe à la doublure , de la guaine à l'épée , & de la Châffe au Saint ; Traçons en deux paroles le crayon de notre ridicule Docteur. Figurez-vous un rejetton de ce fameux arbre Cocos , qui feul fournit un pays entier des chofes neceffaires à la vie. Premièrement , en fes cheveux on trouve de l'huile , de la graiffe , & des cordes de Luth : fa teſte peut fournir les Couteliers de corne ; & fon front , les Négromanciens de grimoire à invoquer le Diable ; fon cerveau , d'enclume ; fes yeux , de cire , de vernis , & d'écarlate ; fon viſage , de rubis ; fa gorge , de cloux ; fa barbe , de décrotoires ; ſes doigts , de fuseaux ; ſa peau , de lime ; ſon haleine , de vomitif ; ſes

ses cauterres, de pois; ses dattres, de farine; ses oreilles, d'aisles à moulin; son derriere, de vent à le faire tourner; sa bouche, de four-à-ban; & sa personne, d'asne à porter la mounée. Pour son nez, il merite bien une égratignure particuliere. Cet autentique nez arrive par-tout un quart-d'heure devant son maistre; dix Savetiers de raisonnable rondeur, vont travailler dessous à couvert de la pluye. Hé bien, Monsieur, ne voila pas un joli Ganimede! & c'est pourtant le Heros de mon histoire. Cet honnête homme regente une classe dans l'Université. C'est bien le plus faquin, le plus chiche, le plus avare, le plus sordide, le plus mesquin Mais riez donc?

GRANGER.

Ha, a, a, a, a!

GENEVOTE.

Ce vieux Rat de College a un fils, qui je pense est le receleur des perfections que la Nature a volées au pere. Ce chichepenard, ce radoteur.

GRANGER.

Ah! malheureux! je suis trahi, c'est sans doute ma propre histoire qu'elle me conte. Mademoiselle, passez ces épithetes, il ne faut pas croire tous les mauvais rapports; outre que la vieillesse doit estre respectée.

GENEVOTE.

Quoy? le connoissez-vous?

GRANGER.

Non, en aucune façon.

Tom I.

A a

282 LE PEDANT JOUE
GENEVOTE.

O bien , écoutez donc. Ce vieux bouc veut envoyer son fils en je ne-sçai quelle ville , pour s'ôter un rival ; & afin de venir à bout de son entreprise , il lui veut faire accroire qu'il est fou. Il le fait lier , & lui fait ainsi promettre tout ce qu'il veut : mais le fils n'est pas long-temps creancier de cette fourbe. Comment ? vous ne riez point de ce vieux bossu , de ce maufladas à triple étage ?

GRANGER.

Baste , baste , faites grace à ce pauvre Vieillard.

GENEVOTE.

Or écoutez le plus plaisant. Ce gouteux , ce loup-garou , ce Moine-bourru....

GRANGER.

Passiez outre , cela ne fait rien à l'Histoire.

GENEVOTE.

Commanda à son fils d'acheter quelque bagatelle , pour faire un présent à son oncle le Venitien ; & son fils un quart-d'heure après lui manda qu'il venoit d'être pris prisonnier par des Pyrates Turcs , à l'embouchure du golphe des Bons-hommes ; & ce qui n'est pas mal plaisant , c'est que le bon homme aussi-tôt envoya la rançon. Mais il n'a que faire de craindre pour sa pecune , elle ne courra point de risque sur la mer de Levant.

GRANGER.

Traître Corbineli , tu m'as vendu , mais je te ferai donner la sâlle. Il est vrai , Ma-

démoiselle , que je suis interdit : mais jugez aussi par le trouble de mon visage , de celui de mon ame. L'image de votre beauté joue incessamment dans mon cœur à remu-ménage. Ce n'est pas toutefois du desordre d'un esprit égaré , que je prétens meriter ma recompense ; c'est de la force de ma passion , que je prétens vous prouver par quatre figures de Rhetorique , les Antitheses , les Metaphores , les Comparaisons , & les Argumens. Et pour les déplier , écoutez parler l'*Antithese*,

Si ; mais je ne dis point si , il est plus veritable que la verité : *si* , dis-je , l'amere douceur , & la douce amertume , le poison medecinal , & la medecine empoisonnée , qui partent sans sortir de vous , ô Monstre indéfectueux , n'embrasoient mon esprit en le glaçant , & n'y faisoient tantôt vivre , tantôt mourir , un immortel petit Geant (j'appelle ainsi les flames visibles dont le plus grand & le plus petit des Dieux m'échauffe & me fait trembler.) Ou si ces aveugles clairvoyans (je veux dire vos yeux , belle Tygresse , ces innocens coupables) se publiant sans dire mot , amis ennemis de l'esclave liberté des hommes , n'avoient contraint volontairement mon genie dans la libre prison de votre forcierre Beauté , lui qui faisoit gloire auparavant d'une fermeté constante en son inconstance : *si* , dis-je , tout ce'a n'avoit fait faire & défaire à mes pensées beaucoup de chemin en peu d'espace : *si* bref vous ne m'ayiez apporté des tene-

284 LE PEDANT JOUE;
bres par vos rayons , je n'aurois pas appelé de mon Juge à mon Juge , pour demander ce que je ne veux pas obtenir : c'est, pitoyable Inhumaine, la santé mortelle d'une aigre-douce maladie , qu'on rendroit incurable, si on la guériffoit.

GENEVOTE.

Comment appelez-vous cette Figure-là?

GRANGER.

Nos Ancestres jadis la baptiserent, *Antithese*.

GENEVOTE.

Et moi qui la confirme aujourd'hui , je lui change son nom, & lui donne celui de Galimathias.

GRANGER.

Voici la Metaphore & la Comparaison, qui viennent à vos pieds demander audience.

GENEVOTE.

Faites-les entrer.

GRANGER.

Tout ainsi qu'un négeux Torrent, fier Enfant de l'Olympe, quand son chenu coupeau acravanté d'orages, & courbant sous le faix des froidureux cotons, franc qu'il se voit de l'étroite conciergerie, où le calme le tenoit serf, *quà data porta ruit*, va ravager insolemment le sein fertile des pierreuses campagnes, & deshonorer sans vergogne par le guerret champêtre la perruque dorée de Cérés aux pâles couleurs, fait brouter illec son troupeau écaillé, où le couteur tranchant du

ménager Laboureur pieça se promenoit : ainsi mes esperances ne pouvant plus tenir contre l'impetuosité de mon déplaisir, l'huissier de ma tristesse tenant en main la baguette de mes soupirs, a fait faire place à la grandeur de mes douleurs ; j'ai débarcadé mes clameurs, lâché la bride à mes sanglots, donné de l'éperon à mes larmes, & fôietté mes cris devant moy. Ils feront bon voyage, car il me semble que je voy déjà la sentinelle avancée de votre bonte, paroître entre les crâneaux & sur la platte-forme de vos graces, qui crie à mes soupirs, *Qui va là ?* Puis ayant appelé le Caporal de votre Jugement, donné l'alarme au Corps de garde de votre pudicité, demandé le mot du guet à mes soupirs, les avoir reconnu pour amis, & laissé passer à cause du paquet de perseverance, & bref les articles de bonne intention signez de l'Amant & de l'Aimée, voir la paix universelle entre les deux Etats de notre foy matrimoniale regner és Siecles des Siecles.

GENEVOTE.

Amen.

GRANGER.

Donc pour nous y acheminer, soyez comme un Jupiter qui s'apaise par de l'encens; je serai comme Alexandre à vous en prodiguer. Soyez de même que le Lion qui se laisse fléchir par les larmes, je serai de même qu'Heraclite à force de pleurer. Soyez tout ainsi que le Naphte auprès du feu, & je serai tout ainsi que le Mont

186 LE PEDANT JOUE',

Ætna qui ne sçauroit s'éteindre. Soyez ne plus ne moins que le bon terroir, qui rend ce qu'on lui prête, & je serai ne plus ne moins que *Triptoleme* à vous ense-mencer. Soyez ainsi que les Abeilles, qui changent en miel les fleurs; & les fleurs de ma *Rhetorique*, ainsi que celles d'*Attique*, se chargeront de manne. Soyez telle en fer-meté que le *Remora*, qui bride la nef au plus fort de la tempête, & je serai tel que le vaisseau *Caligula* qui en fut arrêté; Ne plus *sim*. Soyez à la façon des trous qui ne refusent point de mortier, & je serai à la façon de la truelle qui bouchera votre crevasse.

GENEVOTE.

Vraiment, Monsieur, quoi que vous soyez incomparable, vous n'êtes pas un homme sans comparaison.

GRANGER.

Ce n'est pas par la Metaphore seule, pain quotidien des Scholares, que je pretens capter votre benevolence: Voyons si mes argumens trouveront forme à votre pied; car si ce contingent metaphysique avoit couru du *Possibile ad factum*, je jure par toutes les Eaux infernales, par les Palus trois fois saints du *Cocite* & du *Stix*, par la Couronne de fer de l'enfumé *Pluton*, par l'éternel cadenas du Silence, par la bequille de *Vulcain*, bref par l'entousias-me prophetique du Tripièr *Sybilin*, de vous rendre en beauté, non point la *Déesse Paphienne*, mais celle qui fera honte à celle-là. Et pour en descendre aux preu-

ves, j'argumente ainsi. Du Monde, la plus belle partie, c'est l'Europe. La plus belle partie de l'Europe, c'est la France, *secundum Geographos*. La plus belle Ville de France, c'est Paris. Le plus beau Quartier de Paris, c'est l'Université, *Propser Musas*. Le plus beau College de l'Université, je soutiens à la barbe de Sorbonne, de Navarre, & d'Harcourt, que c'est Beauvais; & son nom est le répondant de sa beauté, puisqu'on le nomma Beauvais, *quasi* beau à voir. La plus belle chambre de Beauvais, c'est la mienne. *Atqui*, le plus beau de ma chambre, c'est moi. *Ergo*, je suis le plus beau du monde. *Et hinc infero*, que vous, pucelette mignardelette, mignardelette pucelette, étant encore plus belle que moi, il seroit, je dis, *Sole ipso clarius*, que vous incorporant au Corps de l'Université, en vous incorporant au mien, vous seriez plus belle que le plus beau du monde.

GENEVOTE.

Vraiment, si j'avois dormi une nuit auprès de vous, je serois docte comme Hesiodé, pour avoir dormi sur le Parnasse.

GRANGER.

Mais j'ai d'autres armes encore qui sont toutes neuves à force d'estre vieilles, dont je présume outrepercer votre tendrelette poitrine: C'est l'éloquence du franc Gaulois. Or oyez.

Et déa Roine de haut parage, Mie de mes pensées, cressime, fleur & parangon des Infantes, vous qui chevauchez par

288 LE PEDANT JOUE,

illec du fin faîte de cestuy votre magnifique & moult doucereux palefroy, joust le quel gesir souliez en bonne conche; prenez é moy de ma déconvenue. Las ! oyez le méchef d'un dolent moribond, qui crevé d'anhan sur un chetif grabat, oncques ne sentit au cœur joye. Point ne boutez en sourde obliviance cil à qui pieça Fortune porte guignon. Las ! hélas ! reconfortez un pauvre en marifson, à qui il conviendra soy gendarmer contre soy, s'occir, ou se déconfir par quelque autre tour de mal engin, se ne vous garmentez de luy donner soulas; car de finer ainsi pieça ne luy chaut. Or soyez, ma Pucelle aux yeux verts, comme un Faucon; quant à moy je serai votre coint Damoisel, qui par remuneration d'une si grande mercy, se aucune chose avez à besogner de son avoir; à tout son tranchant glaive il redressera vos torts, & défera vos griefs; il déconfira des Chevaliers felons, il hachera des Andriaques; il fera des chappelis inénarrables; il martellera des Paladins, ores à dextre, ores à senestre; bref tant & si beau joustera, qu'il n'y aura piece de fiers, orgueilleux, outre cuidez & demesurez Geans, lesquels en dépit des armes Fées, & du Haubers de fine trempe, il ne pourfende jus les arçons. Quel ébaudissement de voir adonc issir le sang à grand randon du flanc pantois de l'endemené Sarasin; & pour festoyement de eas tant beau, se voir leans guerdonné d'un los de pleniére Chevalerie !

GENE-

COMEDIE. 289
GENEVOTE.

Monsieur, il est vrai, je ne le puis celer, c'est à ce coup que je rends les armes. Enfin je m'abandonne toute à vous ; Usez de moi aussi librement que le chat fait de la souris ; rognez , tranchez , taillez , faites-en comme des choux de votre jardin.

PAQUIER.

Je trouve pourtant bien du *distinguo* entre les femmes & les choux ; car des choux la tête en est bonne , & des femmes c'est ce qui n'en vaut rien.

GRANGER.

Auriez-vous donc agréable, Mademoiselle, lorsque la nuit au visage de More, aura de ses haillons noirs embeguiné le minois souffreteux de notre Zenit, que je transporte mon individu aux Lares domestiques de votre toit, pour faire humer à longs traits votre éloquence mellifluë, & faire sur votre couche un sacrifice à la Déesse tutélaire de Paphos ?

GENEVOTE.

Ouy, venez, mais venez avec une échelle, & montez par ma fenêtre ; car mon frere serre tous les jours les clefs de notre maison sous son chevet.

GRANGER.

O ! que ne suis-je maintenant Julius Cesar, ou le Pape Gregoire, qui firent passer le Soleil sous leur ferule ! Je ne le reculerois, ni ne l'arrêteroie en Thieste ou en Josué ; mais je le contraindrois de marquer minuit à six heures.

SCENE III.

GENEVOTE, LA TREMBLAYE,
GRANGER *le jeune.*
CORBINELI.

GENEVOTE.

JE pensois aller plus loin vous faire rire; mais je voi bien qu'il me faut décharger ici.

GRANGER *le jeune.*

Aux dépens de mon pere?

GENEVOTE.

C'est bien le plus bouffon personnage de qui jamais la tête ait dansé les sonnettes; & moy, par contagion, je suis devenue facétieuse, jusques à luy permettre d'escalader ma chambre. A bon entendeur, salut: Il se fait tard; les machines sont peut-être déjà en chemin; retirons-nous.

SCENE IV.

LA TREMBLAYE, CORBINELI.

LA TREMBLAYE.

VA donc avertir Mademoiselle Ma-non. Tout va bien, la bête donnera

dans nos panneaux , ou je suis mauvais
Chasseur.

Il heurte à la porte de Manon.

S C E N E V.

LA TREMBLAYE, CORBINELI,
MANON.

LA TREMBLAYE.

JE m'en vais amasser de mes amis pour
m'assister, en cas que son College vou-
lût le secourir. Mais une autre difficulté
m'embarasse ; C'est que je crains , si je ne
suis arrivé assez tôt , qu'il n'entre dans
la chambre de ma sœur ; & comme enfin
elle est fille , qu'elle n'ait de la peine de se
dépêtrer des poursuites de ce Docteur é-
chauffé ; & qu'au contraire s'il trouve la
fenêtre fermée , contre la parole qu'il a
reçue d'elle , il ne s'en aille , pensant que
ce soit une burle.

CORBINELI.

O de cela n'en soyez point en peine ,
car je l'arrêterai en sorte qu'il ne courra
pas fort vite escalader la chambre , &
n'osera , pour quelque autre raison que je
vous tais , retourner en son logis. C'est
pourquoy je vais m'habiller pour la Pié-
ce.

LA TREMBLAYE.

J'étois venu pour imaginer avec vous
un moyen de hâter notre mariage ; mais

B b 2

292 LE PEDANT JOUE',

votre pere luy-même nous en donne un fort bon. (*Il luy parle bas à l'oreille.*) Il va tout à l'heure assieger notre Château pour voir ma sœur ; & moy je....

MANON.

C'est par là qu'il s'y faut prendre , n'y manquez pas. Adieu,

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GRANGER, PAQUIER.

GRANGER.

TOUT est endormi chez nous d'un
somme de fer ; tout y ronfle jus-
qu'aux grillons & aux crapaux. Pa-
quier, avance ton échelle : mais que c'est
bien pour moi l'échelle de Jacob, puis-
qu'elle me va monter au Paradis d'Amour !

PAQUIER.

Je croi que voici la maison. Ah ! je suis
mort. C'est ma faute, je ne lui avois pas
donné assez de pied. (*Il tombe, ayant ap-
puyé son échelle sur le dos de Corbineli.*)

GRANGER.

Monte encore un coup, pour voir si elle
est bien appuyée. (*Il l'y met encore, &
monte.*)

PAQUIER.

J'ai peur d'avoir donné trop de pied.
Comment ? je ne rencontre point de mur !
(*Il nage des bras dans la nuit, pour toucher
le mur.*) Notre machine tiendrait-elle bien
toute seule ? Domine, plantez vous-même
votre échelle, ie n'y oserois plus toucher.

Bb 3

294 LE PEDANT JOUE,
GRANGER.

Vade retro, mauvaise bête, je l'appliquerai bien moi-même. Je pense que j'y suis, voici la porte; je la connois aux cloux, sur chacun desquels j'ai composé jadis maintes bonnes Epigrammes. *Scande*, pour essayer si elle est ferme.

PAQUIER.

Ah, misérable que je suis ! on vient d'arracher le dents à mon échelle. (*Corbineli transporte l'échelle d'un côté & d'autre avec tant d'adresse, que Paquier faisant aller sa main à droit & à gauche, frappe toujours un des côtez de l'échelle, sans trouver d'échelons.*) Misericorde, mon échelle vient d'enfanter. Qui l'auroit engrossie ? Ne seroit-ce point moi, car j'ai monté dessus ? Mais quoy ? l'enfant est déjà aussi gros que la mere.

GRANGER.

Tais-toy, Paquier, j'ai vû tout à l'heure passer je ne sçay quoy de noir. C'est peut-être une de ces Larves au teint noir, dont nous parlions tantôt, qui vient pour m'effrayer.

PAQUIER.

Domine, on dit que pour épouvanter le Diable, il faut témoigner du cœur. Touffez deux ou trois fois, vous vous rassurerez.

GRANGER.

Qui es-tu ?

PAQUIER.

Un peu plus haut.

COMÉDIE.
GRANGER.

295

Qui es-tu ?

PAQUIER.

Encore plus fort.

GRANGER.

Qui es-tu donc ?

PAQUIER.

Chantez un peu , pour vous rassurer.
(*Granger chante.*) Bon. Fort. Faites ac-
croire au Spectre que vous ne le craignez
point. *Domine* , c'est un Diable Hugue-
not , car il ne se soucie point de la Croix.

GRANGER.

Il a peur lui-même , car il n'ose parler.
Mais, Paquier, ne seroit-ce point mon om-
bre ? car elle est vêtue tout comme moy,
fait tous mes mêmes gestes , recule quand
j'avance , avance quand je recule. Il faut
que je m'éclaircisse. Notre-Dame ! elle
me frappe. (*Il donne un coup , & Corbineli
le luy rend. Corbineli entre viftement avec un
passe-par-tout , & Granger court après pour
entrer aussi.*)

PAQUIER.

Monsieur , il se peut faire que les om-
bres de la nuit étant plus épaisses que cel-
les du jour , sont aussi plus robustes ; &
qu'ainsi elles pourroient frapper les gens.
Entrez , voila la porte ouverte.

GRANGER.

Ma foi, l'ombre est plus habile que moi.
Ecoutez donc , me voici , c'est moi.

PAQUIER.

Non vramant da , ce n'est pas mon Maî-
tre qui est chez vous , ce n'est que son

Bb 4

296 LE PEDANT JOUE',

ombre. Que Diable, Monsieur, votre ombre est-elle folle, de marcher devant vous, & d'entrer toute seule en un logis où elle ne connoît personne? Oh assurément que nous nous sommes trompez; car si c'étoit une ombre, la Lune l'auroit fait, & cependant la Lune ne luit pas. Helas! *profeto*, je le viens de trouver; nous en étions bien loin. C'est votre ame: car ne vous souvient-il pas qu'hier vous la donâtes à Mademoiselle Genevot? Or n'étant plus à vous, elle vous aura quitté; cela est bien visible, puisque nous la rencontrons en chemin qui s'en va. Ah perfide Ame, vous ne deviez pas trahir un Docteur de la façon. Ce qu'il en avoit dit, n'étoit qu'en riant. Cependant vous l'abandonnez pour une niaiserie. Je m'en vais bien voir si c'est elle; car si ce l'est, peut-être qu'en la flatant un peu, elle se repentira de sa faute. Je t'adjure, par le Grand Dieu vivant, de me dire qui tu es?

CORBINE LI *par la fenêtre.*

Je suis le grand Diable Vauvert. C'est moi qui fais dire la Patenôtre du Loup; Qui nouë l'éguillette aux nouveaux mariez: Qui fais tourner les Sas: Qui pétris le Gâteau triangulaire: Qui rends invisibles les Freres de la Rose-Croix: Qui dicte aux Rabbins la Cabale & le Talmud: Qui donne la Main de gloire, le Trefle à quatre, la Pistole volante, le Guy de l'Anneuf, l'Herbe de Fouvoyement, la graine de Fougere, le Parchemin vierge, les Gamahez, l'Emplâtre Magnetique. J'en-

feigne la composition des Brevets , des Sorts , des Charmes , des Sigilles , des caracteres , des Talismans , des Images , des Miroirs , des Figures constellées. Je prêtai à Socrate un Démon familier ; Je fis voir à Brutus son mauvais Génie ; J'arrêtai Drusus à l'apparition d'un Lutin ; J'envoie les Démons familiers, les Esprits folets , les Martinets , les Gobelins , le Moine-bourru , le Loup-garou , la Mule-ferrée , le Marcou , le Cochemar , le Roy Hugon , le Connétable , les Hommes noirs , les Femmes blanches , les Ardans , les Lemures , les Farfadets , les Ogres , les Larves , les Incubes , les Succubes , les Lâ-mies , les Fées , les Ombres , les Mânes , les Spectres , les Phantômes : Enfin je suis le grand Veneur de la Forest de Fontaine-bleau.

GRANGER.

Ah ! Paquier , qu'est-ceci ?

PAQUIER.

Voila un Démon qui n'a pas eu toute sa vie les mains dans ses pochettes.

GRANGER.

Qu'augures-tu de cette vision ?

PAQUIER.

Que c'est un Diable femelle, puisqu'il a tant de caquet.

GRANGER.

En effet, je croi qu'il n'est pas méchant, car j'ai remarqué qu'il ne nous a dit mot, jusqu'à ce qu'il s'est vû armé d'un corcelet de pierre.

298 LE PEDANT JOUE',
PAQUIER.

Ma foi , Monsieur , ne craignez point les Diables, jusqu'à ce qu'ils vous emportent. Pour moi je ne les apprehende que sur les épaules des Femmes.

SCENE II.

LA TREMBLAYE , GRANGER,
PAQUIER, CHASTEAUFORT.

LA TREMBLAYE.

Aux Voleurs, aux Voleurs : Vous ferez pendus , Coquins ; ce n'est pas d'aujourd'huy que vous vous en mêlez. Peuple, vous n'avez qu'à chanter le *salve*, le Patient est sur l'échelle.

PAQUIER.

En mourra-t-il , Monsieur ?

LA TREMBLAYE.

Tu t'y peux bien attendre.

PAQUIER.

Seigneur , ayez donc pitié de l'ame de feu mon pauvre Maître Nicolas Granger : Si vous ne le connoissez , Seigneur , c'est ce petit homme qui avoit un chapeau à grand bord, & un haut-de-chaussé à la culotte.

GRANGER.

Au secours , Monsieur de Chasteaufort, c'est votre Ami Granger , que la Tremblaye veut poignarder.

CHASTEaufort *par la fenêtre.*

Qui sont les Canailles qui font du bruit là bas ? Si je descends , je lâcherai la bride aux Parques.

LA TREMBLAYE.

Soldats , qu'on leur donne les osselets.

GRANGER.

Ah ! Monsieur de Chasteau-tres-fort , envoyez de l'arcenal de votre puissance , la foudre craquetante , sur la remerité criminelle de ces chetifs mirmidons.

CHASTEaufort *descendu sur le Theatre.*

Vous voila donc marauts. Hé ! ne sçavez-vous pas qu'à ces heures muettes , j'ordonne à toutes choses de se taire , hormis à ma Renommée ? Ne sçavez-vous pas que mon épée est faite d'une branche des ciseaux d'Atropos ? Ne sçavez-vous pas que si j'entre , c'est par la brèche : si je sors , c'est du combat : si je monte , c'est sur un Trône : si je descends , c'est sur le pré : si je couche , c'est un homme par terre : si j'avance , ce sont mes conquêtes : si je recule , c'est pour mieux sauter : si je joue , c'est au Roi dépoüillé : si je gagne , c'est une bataille : si je perds , ce sont mes ennemis : si j'écris , c'est un Cartel : si je lis , c'est un Arrest de mort : Enfin si je parle , c'est par la bouche d'un canon. Donc , pendart , tu sçavois ces choses , & tu n'as pas redouté mon tonnerre ? Choisis-toi-même le genre de ton supplice , mais dépêche-toi de parler , car ton heure est venue.

300 LE PEDANT JOUE',
LA TREMBLAYE.

Ah ! quelle frenesie !

GRANGER.

Monsieur de Chasteaufort , à *minori ad majus* ; Si vous traitez de la sorte un malheureux , que feriez-vous à votre Rival ?

CHASTEAUFORT.

Mon Rival ! Jupiter ne l'oseroit être avec impunité.

GRANGER.

Cet homme ose donc plus que Jupiter ?

CHASTEAUFORT.

Ce grimaut , ce fat , ce farfadet ? Docteur , vous avez grand tort : je l'allois faire mourir avec douceur ; maintenant que ma bile est échauffée , sans vous mettre au hazard d'être accablé du Ciel qui tombera de peur , je ne le sçaurois punir. N'avez-vous point sçu cet estramaçon dont les Siecles ont tant parlé ? Certain fat avoit marché dans mon ombre ; mon temperament s'en alluma ; je laissai tomber celui de mes revers , qu'on nomme l'Archi-épouvantable , avec un tel fracas , que le vent seul de ma Tueuse ayant étouffé mon ennemi , le coup alla foudroyer les omoplates de la Nature. L'Univers de frayeur , de quarré qu'il étoit , s'en ramassa tout en une boule : Les Cieux en virent plus de cent mille étoiles : La Terre en demeura immobile : L'Air en perdit le Vent : Les Nuës en pleurerent : Iris en prit l'écharpe : Le Soleil en courut comme un fou : La Lune en dressa les cor-

nes : La Canicule en enragea : Le Silence en mordit set doigts : La Sicile en trembla : Le Vesuve en jetta feu & flâme : Les Fleuves en garderent le lit : La Nuit en porta le deuil : Les Fous en perdirent la raison : Les Chymistes en gagnerent la pierre : L'Or en eut la jaunisse : La Crotte en secha sur le pied : Le Tonnerre en gronda : L'Hyver en eut le frisson : L'Été en sua : L'Automne en avorta : Le vin s'en aigrit : L'écarlate en rougit : Les Rois en eurent échec & mat : Les Cordeliers en perdirent leur Latin ; Et les noms Grecs en vinrent au Duel.

LA TREMBLAYE.

Pour éviter un semblable malheur , je vous fais commandement de me suivre. Allons , Monsieur l'Archi-épouvantable , je vous fais prisonnier à la requête de l'Univers.

CHASTEAUFORT.

Vous voyez , Docteur , que pour ne vous pas envelopper dans le desastre de ce Coquin , j'ay pû me refoudre à luy pardonner.



SCENE -III.

MANON, GRANGER, PA-
QUIER, LA TREMBLAYE,
CHASTEAUFORT.

MANON.

AH ! Monsieur de la Tremblaye, mon
cher Monsieur, donnez la vie à mon
Pere, & je me donne à vous. Bon Dieu !
j'étois dans le College, attendant qu'il fût
arrivé, pour fermer les portes de notre
montée, lors que j'ay entendu un grand
bruit dans la rue. Le cœur m'a dit qu'in-
dubitablement il avoit eu quelque mau-
vaise rencontre. Hélas ! mon bon Ange ne
m'avertit point à faux. Il est vray, Mon-
sieur, qu'il merite la mort, d'avoir été
surpris en volant votre maison ; mais je
sçay bien aussi que tous les Gentilshom-
mes sont genereux, & tous les genereux
pitoyables. Vous m'avez autrefois tant
aimée ; ne puis-je, en devenant votre
femme, obtenir la grace de mon pere ?
Si vous croyez que ceci soit dit seulement
pour vous amuser, allons consommer no-
tre mariage, pourvû qu'auparavant vous
me promettiez de luy donner la vie. En-
core qu'il ne témoigne pas d'y consentir,
excusez-le, Monsieur ; c'est qu'il a le cœur
un peu haut, & tout homme courageux
ne fléchit pas facilement ; mais pour luy

ſauver la vie, je ferois bien pis que de luy déſobeir.

GRANGER.

O Dieux ! quelle fourbe. Sans doute la miſerable eſt d'intelligence avec ſon traître d'Amoureux. Non, non, ma fille, non, vous ne l'épouſerez jamais.

MANON.

Ah ! Monsieur de la Tremblaye, arrêtez ; je connois à vos yeux que vous l'allez tuer. Bon Dieu ! faut-il voir massacrer mon pere devant moy, ou mourir ignominieusement par les mains de la Juſtice ? Donc à l'âge que je ſuis, il faut que je perde mon pere ? Hé ! pour l'amour de Dieu, mon pere, mon pauvre pere, ſauvez-vous, ſauvant la vie & l'honneur à vos enfans. Vous voyez que la Tremblaye eſt un brutal, qui ne vous pardonnera jamais, ſi vous ne devenez ſon beau-pere. Penſez-vous que votre mort ne me touche point ? O dame ſi eſt. ſçachez que je ne vous ſurvivrois pas, & que même pour vous ſauver d'un peril encore moindre que celui-ci, je ne balancerois point de me proſtituer : à plus forte raiſon pour vous ſauver du gibet ; n'ayant qu'à devenir la femme d'un brave Gentilhomme, pourquoy ne le ferois-je pas ?

GRANGER.

Quò vertam, mes Amis, l'Optique de ma vuë & de mes eſperances ? C'eſt à vous, Monsieur de la Tremblaye. *Ne reminiscaris delicta noſtra*. Je me repoſois ſur la protection de Châteaufort, &

304 LE PEDANT JOUE',
je croyois que ce Tranche-montagne...
CHASTEaufORT.

Que diable voulez-vous que je fasse ?
Perdray-je tous les hommes pour un ?
GRANGER.

Oserois-je en ce piteux état vous offrir
ma fille, & demander votre sœur ? Je sçai
que si vous ne détournez les yeux de mes
fautes, je cours fortune de rester un pi-
toyable racourci des catastrophes hu-
maines.

LA TREMBLAYE.

Desirer cela, c'est me le commander.
Mais n'oublions pas à punir ce grotesque
Rodomont de son impertinence. (*La
Tremblaye frappe, & Chasteaufort compte
les coups.*)

CHASTEaufORT.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept,
huit, neuf, dix, onze, douze. Ah ! le rusé,
qu'il a fait sagement ! s'il en eût donné
treize, il étoit mort.

LA TREMBLAYE.

Voilà pour vous obliger à ce meurtre.
(*Il le jette à terre d'un coup de pied.*)

CHASTEaufORT.

Aussi-bien me voulois-je coucher.

LA TREMBLAYE.

Allons chez nous passer l'accord.

GRANGER.

Entrez toujours, je vous suis. Je de-
meure ici un moment, pour donner or-
dre que nous ayons de quoy nous ébau-
dir.

SCENE IV.

SCENE IV.

GRANGER, PAQUIER,
CORBINELLI.

GRANGER.

PAQUIER, va-t-en *subit* m'accerser les Confreres d'Orphée. Mais d'abord que tu leur auras parlé, reviens, & amene-les; car c'est un lieu où je te défens de prendre racine; encore que la viande aérée de ces Messieurs, aussi-bien que le chef de Meduse, ait droit de te pétrifier ou t'immortaliser, par la même force dont usa le Violon Thracien, pour tenir les Bêtes pendues à son harmonie. Pour toy, Corbineli, je te pardonne ta fourbe, en faveur de ma jonction matrimoniale.

CORBINELLI.

Monsieur, c'est aujourd'huy Sainte Cecile. Si Paquier ne trouve leurs maisons aussi vuides que leurs instrumens, je veux devenir As de Pique. Et puis, le pauvre Garçon a bien des affaires; il doit aller en témoignage.

GRANGER.

En témoignage! & pourquoy?

CORBINELLI.

Un Homme de son Pays fut hier déchargé de ce fardeau, qui n'est jamais plus léger que quand il pèse beaucoup.

Tome I.

C c

306 LE PEDANT JOUE,

Des Coupe-jarets l'attaquerent ; l'autre cria , mais ses cris ne furent autre chose que l'oraison funebre de son argent : ils luy ôterent tout , jusques à ne luy laisser pas même la hardiesse de les poursuivre. Il soupçonne son hôte d'avoir été de la cabale ; l'hôte soutient qu'il n'a point été volé , & prend Paquier à témoin , qui s'est offert à lui.

GRANGER.

Hé bien , Paquier , que diras-tu par ta foi , quand'tu seras devant le Juge ?

PAQUIER.

Monsieur , dirai-je , en levant la main , J'entendis comme je dormois bien fort , du monde dans notre rue , crier tout bas tant qu'il pouvoit , *Aux voleurs*. Dame , je me levai sans me grouiller , je mis mon chapeau dans ma tête , j'avalai mon chafsis , je jettai ma tête dans la rue ; & comme je vis que je ne vis rien , je m'en retournai coucher tout droit. Mais , *Domine* , au lieu de m'envoyer querir des Baladins , il seroit bien plus meritoire , & bien plus agreable à Dieu , de me faire habiller. Quelle honte sera-ce , qu'on me voye aux Nôces , fait comme un gueux , sachant que je suis à vous ? *Induo vestem Petrum , dic , aut vestem induo Petro*. Je m'appelle Pierre , Monsieur.

GRANGER.

Tu peux donc bien te resoudre à rogner un morceau de l'Arc-en-Ciel ; car je ne sçache point d'autre étoffe payée au Marchand pour te vêtir. La Lune six fois n'a

pas rempli son croissant , depuis la maudite journée que je te caparaçonnai de neuf.

PAQUIER.

Monfieur, *Sape quidem docti repetunt bene prapofituram* ; c'eft à dire que toute la Nature vous prêche , avec Jean Despautere , de m'armer tout de nouveau d'un bon Lange de bure.

GRANGER.

Va , console-toi , la pirié me furmonte , je te ferai bien-tôt habiller comme un Pape. Premièrement , je te donnerai un chapeau de fleurs , une leffe de chiens courans , un Pannache de cocu , un colet de mouton , un pourpoint de tripe Madame , un haut-de-chauffe de rats en paille , un manteau de devotion , des bas d'afne , des chauffes d'hypocras , des bottes d'efcrime , des aiguillons de la chair , bref une chemife de chartre , qui te durera long-temps , car je fuis affuré que tu la doubleras d'un buffe. Cependant Corbineli tu vois un Pyrate d'Amour. C'eft fur cette mer orageufe & fameufe , que j'ai befoin pour guide du phare de tes inventions. Certaine voix fecrette me menace au milieu de mes joyes , d'un brifant , d'un banc , ou d'un écueil. Penfes-tu que ma Maiftrefle revoye mon fils , fans rallumer des flâmes qui ne font pas encore éteintes ? Ah ! c'eft une playe nouvellement fermée , qu'on ne peut toucher fans la r'ouvrir. Toi feul peux démêler les finyeux détours d'un fi léthifereDédale; toi

C e 2

308 LE PEDANT JOUE',
seul peux devenir l'Argus qui me conser-
vera cette lo. Fais donc, je te supplie, toi
qui es l'astre & la constellation de mes
felicitez, que mon fils ne soit plus retro-
grade à ma volonté. Mais si tu veux que
l'embrion de tes esperances, devenant le
plastron de mes liberalitez, fasse meta-
morphoser ta bouche en un Microcosme
de richesses, & ta poche en corne d'a-
bondance; fais, dis-je, que mon coquin
de fils prenne un verre au colet de si bon-
ne sorte, qu'ils en tombent tous deux
sur le cul. Je présage un sinistre succès à
mes entreprises, s'il assiste à cette feste :
c'est pourquoi enfonce-le dans un cabaret,
où le jus des tonneaux le puisse entretenir
jusqu'à demain matin. Voici de l'or, voici
de l'argent; regarde si par un prodige sur-
naturel, je ne fais pas bien dans ma po-
che conjonction du Soleil & de la Lune,
sans éclipse. prens, ris, bois, mange,
& sur-tout fais-le trinquer jusqu'à l'our-
let. Qu'il en creve, n'importe, ce ne fera
que du vin perdu.

CORBINELL

Le voici comme si Dieu nous le devoit.
Permettez que je lui parle un peu particu-
lièrement, car votre mine effarouchante
ne l'appriivoiseroit pas.



SCENE V.

CORBINELI, GRANGER
le jeune, PAQUIER.

CORBINELI.

JE vous allois chercher. Vous ne sçavez pas ? On vient de condamner votre raison à la mort. En voulez-vous appeler ? J'ai moi-même reçu les ordres de vous enyvrer ; mais si j'en suis cru vous blessez votre ennemi de sa propre épée. Il prétend le pauvre homme , faire tantôt les nœces de votre sœur avec Monsieur de la Tremblaye , & le contract des siennes avec Mademoiselle Genevoté : Craignant donc que votre présence n'apportât beaucoup d'obstacles à la perfection de ses desseins , il m'a donné charge de vous saouler au cabaret ; & je trouve moi , que c'est un acheminement le meilleur du monde pour l'exécution de tout ce que je vous-ai tantôt mandé par celui que je vous ai envoyé.

GRANGER *le jeune*.

Quoy, pour contrefaire le mort ?

CORBINELI.

Ouy ; car je lui persuaderai que dans l'écume du vin vous avez pris querelle , & que (*Il lui parle bas à l'oreille.*) Mais vîste , allez promptement étudier vos postures ; nous amuserons cependant

310 LE PÉDANT JOUE,
Paquier & moi, votre Pere, pour donner
du temps à votre feinte yvrognerie. Ve-
nez ici même représenter votre person-
nage, & nous lui ferons accroire qu'en-
suite de votre querelle....

SCENE VI.

CORBINELI, GRANGER,
PAQUIER.

CORBINELI.

O Monsieur, je ne sçai ce que vous
avez fait à Dieu, mais il vous aime
bien. Votre fils est à la Croix blanche,
avec deux ou trois de vos Pensionnaires
qui le traitent. Il n'aura pas ajouté quatre
verres de vin à ceux qu'il a pris, que nous
lui verrons la cervelle tournée en Zodia-
que.

PAQUIER.

Avoiez, Monsieur, que Dieu est bon :
Voilà sans doute la récompense de la Mes-
se que vous lui fîtes dire il n'y a que huit
jours.



SCENE VII.

LA TREMBLAYE, GRANGER,
CORBINELI, PAQUIER.

LA TREMBLAYE.

JE vous venois querir, on n'attend plus
que vous.

GRANGER.

J'entrois au moment que vous êtes sorti.
Mais, ma foi, mon Gendre, nos conviez
sont infectez du venin de la Tarentule,
ils chercheront pour aujourd'hui d'autres
Medecins que les Sectateurs d'Amphion;
& le goulu Saturne eût bien pû devorer
Jupiter, si les Curettes eussent entonné
leur charivaris aussi loin d'Ida, que ces
Lutheriens égratigneront leurs chantereb-
les *procul* de nos Penates. Mais au lieu
de cet ébat, j'ai pourpensé d'exhiber un
Intermede de Muses fort jovial. C'est
l'effort le plus argut qu'on se puisse fan-
tasier. Vous verrez mes grimaux scander
les échignes du Parnasse têtu, avec des
pieds de Vers: Tantôt, à coups d'*Ergo*,
déchirer le visage aux Erreurs populaires:
Nunc, à Pegase, faire litiere de fleurs de
Rhetorique: *Hinc* d'un fendant tiré par
l'Examerre sur les jarets du Pentametre,
le rendre boiteux pour sa vie: *Illinc autem*
un de mes Humanistes, avec un Boulet
d'Etopée passer au travers des hypocon-

312 LE PEDANT JOUE',
dres de l'Ignorance : Celui-ci , de la carne
d'une Periode, fendre au discours demem-
bré le crane jusqu'aux dents : Un autre
denique à force de pointes bien aiguës,
piquer les Epigrammes au cul.

LA TREMBLAYE.

Je vous conseille de prendre là-dessus
le conseil de Corbineli. Il est Italien, ceux
de sa Nation jouient la Comedie en nais-
sant ; & s'il est né jumeau , je ne voudrois
pas gager qu'il n'ait farcé dans le ventre
de sa mere.

GRANGER.

Ho, ho, j'apperçois mon fils yvre.

CORBINELI.

Helas ! Monsieur , il a tant bû , que je
pense qu'il feroit du vin à deux sols , en
soufflant dans une éguiere d'eau.

SCENE VIII.

GRANGER , GRANGER *le jeune* ,
LA TREMBLAYE , CORBIN-
PAQUIER.

GRANGER *le jeune*.

L Hôteffe, je ne vous dois rien , je vous
ai tout rendu. Miracle , miracle , je
voi des étoiles en plein jour. Copernic a
dit vrai , ce n'est pas le Ciel en effet, c'est
la Terre qui tourne. Ah ! que n'étois-je
Grue depuis la tête jusqu'aux pieds ! j'au-
rois goûté ce Nectar le long-temps qu'il
auroit.

auroit été à baigner le long tuyau de cette
 gorge. Corbineli, dis-moy, suis-je bien
 enluminé, à ton avis ? Si mon visage étoit
 un Calendrier, mon nez rouge y mar-
 queroit bien la double Fête que je viens
 de chommer. Ca, ça, courage, mon Bre-
 viaire est à demi dit ; j'ay commencé à
Gaudeamus, & j'en suis à *Latatus sum*. Gar-
 çon, encore chopine, & puis plus : blanc
 ou clairer, il n'importe : mais qu'ils de-
 meurent en paix, car à la premiere que-
 relle, je les mets hors de chez moy. C'est
 de s'être enyvré de blanc & de clairer,
 que la Rose & le Lys sont Rois des autres
 Fleurs. Vîte donc, haut le coude ; dans la
 soif où je suis, je te boirois, toy, ton pere,
 & tes ayeuls, s'ils étoient dans mon ver-
 re. Buvez toujours, compagnons, buvez
 toujours ; vous ne sçauriez rien perdre,
 on donne à la Croix blanche douze rubis
 pour la valeur d'une pinte de vin. En effet,
 voyez un peu comme on devient riche à
 force de boire : je pensois n'avoir qu'une
 maison tantôt, j'en vois deux maintenant.
 C'est la vertu du vin qui fait tous ces pro-
 diges. Sans mentir, Démocrite étoit bien
 fou, de croire que la Verité fût dans un
 puits ; n'avoit-il pas ouï dire, *In vino ve-*
ritas ? Mais luy qui rioit toujours, il pou-
 voit bien ne l'avoir dit qu'en riant. Natu-
 re en sera bernée ; elle qui nous a donné
 à chacun deux bras, deux pieds, deux
 mains, deux oreilles, deux yeux, deux
 naseaux, deux rognons, & deux fesses,
 & ne nous aura donné qu'une bouche ?

314 LE PEDANT JOUE',

Encore n'est-elle pas tout à fait destinée à boire; nous en mangeons, nous en basons, nous en crachons, & nous en respirons. Ah qu'heureuse entre les Dieux est la Renommée, d'avoir cent bouches! C'est pour s'en bien servir, que la mienne ne dit mot; car sympathisant à mon humeur, elle boit toujours sans relâche, & mange tout jusques à ses paroles. La Parque fera bien de me laisser long-temps sur la terre, car si elle me mettoit dedans, j'y boirois tout le vin, avant qu'il fût en grappe. Point d'eau, point d'eau, si ce n'est au moulin; non plus que de ces vendanges qui se font à coups de bâton. La seule pensée m'en fait serrer les épaules: Fy de la pomme & des pommiers.

GRANGER.

Une pomme en effet liguait les Dieux l'un contre l'autre: une pomme ravit la femme à Menelas: une pomme, d'un grand Empire n'en fit qu'un peu de cendres: une pomme fit du Ciel un Hôpital d'Insensés: une pomme fit à Persée égorger trois pauvres filles: une pomme empêcha Proserpine de sortir des Enfers: une pomme mit en feu la maison de Theodose. Enfin une pomme a causé le péché de notre premier Pere; & par conséquent tous les maux du genre humain.

GRANGER le jeune.

Que vient faire ici ce Neptune, avec sa fourche? Contente-toi d'avoir par ton eau rouge attrapé Pharaon. Le bon nigaut, surpris par la couleur, te prenant,

COMEDIE. 315

pour du vin, te but, & se noya. Ca, compere au Trident, c'est trop faire des tiennes; tu boiras en eau douce, aussi-bien que ton Recors de Triton que voilà.

PAQUIER.

Voyez-vous, Monsieur l'yvrogne, je ne suis point Recors, je suis homme de bien.

GRANGER le jeune.

Quoy, tu me repliques, crapaut de Mer? (*Il le frappe, & Granger le Pere s'enfuit.*)

SCENE IX.

LA TREMBLAYE,
GRANGER le jeune.

LA TREMBLAYE.

MArchez, marchez. Il faut bien que la passion éborgne étrangement votre bonhomme de Pere; car il étoit bien aisé de juger, que ni vos yeux, ni vos gestes, ni vos pensées ne sentoient point le vin. Mais encore je n'ay pas sçu ce que vous prétendez par cette galanterie?

GRANGER le jeune.

Je vous l'apprendray chez vous.

Fin du quatrième Acte.

D d 2



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GRANGER, PAQUIER.

GRANGER.

QUOY, tout ce que j'ai vû....
PAQUIER,
N'est que feinte.

GRANGER.

Donc mes yeux, donc mes oreilles....

PAQUIER.

Vous ont trompé.

GRANGER.

Conte-moy donc la serie & la concate-
nation des projets qu'ils machinent,

PAQUIER.

Que diantre, que vous avez la tête du-
re! Je vous ai dit que votre fils a contre-
fait l'yvrogne, afin que tantôt Corbineli
vous persuade plus facilement, qu'ayant
pris querelle dans les fumées de la débau-
che, il se sera batu, & aura été tué sur la
place.

GRANGER.

Mais *cui bono*, toute cette machine de
fourbes?

PAQUIER.

Cui bono? Je m'en vais vous l'apprendre. C'est qu'étant ainsi trépassé, Mademoiselle Genevot, laquelle a pris langue des conjurez, doit feindre qu'elle avoit promis au défunt de l'épouser vif ou mort, & qu'à moins de s'être acquitée de sa parole, elle n'ose vous donner la main. Corbineli là-dessus vous conseillera de lui faire épouser le cadavre (au moins de faire toutes les ceremonies qu'on observe dans l'action des épousailles;) afin qu'étant ainsi libre de sa promesse, elle vous la puisse engager. Donc, comme ils s'y attendent bien, quand vous leur aurez fait prêter la foy conjugale, votre fils doit ressusciter, & vous remercier du present que vous lui aurez fait.

GRANGER.

Donc la mine est éventée, & j'en suis obligé à Paquier, mon *Fac-totum*? Je ne te donnerai point une Couronne Civique à la façon des Romains, quoy que tu ayes sauvé la vie à un Bourgeois, honorable homme Maistre Mathieu Granger, ayant pignon sur ruë: mais je te donne un impôt sur la pitance de mes Disciples. Voici l'heure à laquelle ces Pêcheurs s'empêtreront dans leurs propres filets. Justement j'apperçois le Fourbe qui vient. Considere à ton aise la tempête du port.

SCENE II.

CORBINELI, GRANGER,
PAQUIER.

CORBINELI.

S Erai-je toujours Ambassadeur de mauvaises nouvelles ? Votre fils est mort. Au sortir d'ici, étant, comme vous sçavez, un peu plus gay que de raison, il a choqué d'une Sun Cavalier qui passoit. L'un & l'autre se sont offensés ; ils ont dégouliné ; & presque en même temps votre fils est tombé mort, traversé de deux grands coups d'épée. J'ai fait porter son corps...

GRANGER.

Quoy ? la Fortune reservoit au déclin de mes ans le spectacle d'un revers si lugubre ? Misérable individu, je te plains, non point pour t'être acquité de bonne heure de la dette où nous nous obligeons tous en naissant : Je te plains, ô trois & quatre fois malheureux ! de ce que tu as occombé d'une mort où l'on ne peut rien dire qui n'ait été déjà dit ; car de bon cœur, je voudrois avoir donné un talent, & que tu eusses été mangé des mouches à ces vendanges dernières : J'aurois composé là-dessus une épitaphe la plus acute qu'ayent jamais vanté les Siecles pristins.

PAQUIER.

A-t-il eu le temps de se reconnoître ? est-il bien mort ?

COMEDIE.
CORBINELI.

319

Si bien mort, qu'il n'en reviendra point.

GRANGER.

Corbineli, appelle Mademoiselle Genevoté; elle diminuëra mes douleurs, en les partageant. Vraiment ouy, c'est aux Pelerins de S. Michel qu'il faut apporter des coquilles!

SCENE III.

GENEVOTE, GRANGER,
PAQUIER, CORBINELI.

GRANGER.

MOn fils a vécu, Mademoiselle, & je dirois qu'il vit encore, si j'avois achevé un Poëme que je medite sur le genre de son trépas. Je vous avertis toutefois que vous seriez sacrilege, si vous lamentiez la fin d'un homme, qui pour une vie méchante & périssable, en recouvre une dans mes cahiers, immortelle & tranquille.

GENEVOTE.

Quoy, Monsieur Granger n'est plus? Nous étions trop bien unis, pour être si-tôt separez. Je veux, comme lui, sortir de la vie: mais d'autant que la Nature qui nous a mis au jour sans notre consentement, ne nous permet pas de le quitter sans le sien, je veux sortir de la vie, & rester entre les vivans; c'est à dire que

Dd 4

320 LE PEDANT JOUE',
dés aujourd'huy je vais faire dans un
Cloître un solennel sacrifice de moi-mê-
me. Je n'ignore pas, Monsieur, ce que je
dois à votre affection ; mais l'honneur
qui me défend de manquer à ma foi, ne
me défend pas de manquer à mon amour,
& je vous jure que si par un impossible
ces deux incidens ne souffroient point de
répugnance, je me sacrifierois de tout
mon cœur à votre désir.

GRANGER.

Ouy, ma Citherée, ouy, vous pouvez
m'épouser, & garder votre parole. Il faut,
pour vous rendre quitte de votre pro-
messe, que vous l'épousiez mort. Nous
passerons le Contract, & ferons le reste
des ceremonies ; puis, quand ainsi vous
serez libre de votre serment, nous proce-
derons tout à loisir à notre Mariage.

CORBINELI.

Il semble que vous soyez inspiré de
Dieu, tant vous parlez divinement.

GRANGER.

Une seule chose m'arrête ; c'est qu'étant
un miracle, vous n'en fassiez un ; que
vous ne rendiez la vie à ceux qui ne sont
pas morts, & que vous ne fassiez arriver
ceans la Resurrection avant Pâques.

CORBINELI *tout bas.*

O ! puissant Dieu des Fourbes, ma corde
vient de rompre. Fais que je la renouvelle
en sorte, par ton moyen, qu'elle vaille
mieux qu'une neuve.

GRANGER.

Et toy, tu me trahis, fugitif infidèle du

COMEDIE.

327

parti de mon amour ! Toi que j'avois élu pour la boëte, l'étui, le coffre, & le garde-manger de toutes mes pensées ! Tu m'es Cornelius Tacitus, au lieu de m'être Cornelius Publius.

PAQUIER.

Choisis lequel tu aimes mieux, d'être assommé ou pendu.

CORBINELLI.

J'aime mieux boire.

GRANGER.

Ce n'étoit pas assez de m'avoir volé au nom des Turcs ; il falloit ajouter une nouvelle trahison. Et de son corps donc, menteur infame, qu'en as-tu fait ?

CORBINELLI.

Ma foy, là-dessus je m'éveillai.

GRANGER.

Que veux-tu dire, tu t'éveillas ?

CORBINELLI.

Vraiment ouy. Il ne me fut pas possible de dormir davantage, car votre fils faisoit un tonnerre de diable avec une assiette dont il tambourinoit sur la table.

GENEVOTE.

Et moi, j'ai fait semblant de croire que votre fils étoit mort, pour vous faire goûter quand vous le reverriez, un plus pur contentement, par l'opposition de son contraire.

GRANGER.

Quoi qu'il en soit, Mademoiselle, le fiel importun de mes angoisses n'est que trop adouci par le miel sucré d'un si friand discours. Mais pour ce fourbe de Corbi-

322 LE PEDANT JOUE',
neli, il faut avouer que c'est un grand
menteur.

CORBINELLI.

J'affecte, pour moi, d'être remarqué par
le titre de Grand, sans me soucier que ce
soit celui de grand Menteur, grand Yvro-
gne, grand Politique, grand Cnez, grand
Cam, grand Turc, grand Mufty, grand
Visir, grand Tephtrerdar, Alexandre le
Grand ou grand Pompée. Il ne m'importe,
pourvu que cette épithète remarquable
m'empêche de passer pour médiocre.

GRANGER.

Tu t'excuses de si bonne grace, que je
serois presque en colère que tu ne m'eusses
point fâché. Je t'ordonne pourtant, pour
penitence, de nous exhiber le spectacle
de quelque Intrigue, de quelque Come-
die. J'avois mis en jeu mon Paranymphe
des Muses, mais Monsieur de la Trem-
blaye n'a pas trouvé bon que rien se passât
sur ces matieres, sans prendre ton avis.

CORBINELLI.

En effet, votre declamation n'eût pas
été bonne, parce qu'elle est trop bonne.
Ces doctes antiquitez ne sont pas propor-
tionnées à l'esprit de ceux qui composent
les membres de cette compagnie. J'en sçai
une Italienne, dont le démêlement est fort
agréable. Amenez seulement ici Monsieur
de la Tremblaye, votre Fils, & les au-
tres, afin que je distribuë les rôles sur le
champ.

GRANGER.

Extemplo, je les vais congreger.

SCÈNE IV.

GENEVOTE, CORBINELI.

GENEVOTE.

LA corde a manqué, Corbineli.

CORBINELI.

Ouï, mais j'en avois plus d'une. Je vais engager notre bon Seigneur dans un labyrinthe, où de plus grands Docteurs que luy demeureroient *à quia*.

SCÈNE V.

GRANGER, PAQUIER.
GENEVOTE, CORBINELI.

GRANGER.

AU feu, au feu.

GENEVOTE.

Où est-ce ? où est-ce ?

GRANGER.

Dans la plus haute region de l'air, selon l'opinion des Peripateticiens. Hé bien, ne suis-je pas habile à la risposte ? N'ay-je pas guéri le mal aussi-tôt que je l'ay fait ? Ma langue est une vipere qui porte le venin & le thériaque tout ensemble : C'est la pique d'Achille, qui seule peut guerir les blessures qu'elle a faites ; & bien loin

324 LE PEDANT JOUE',

de ressembler aux bourreaux de la Faculté de Medecine, qui d'une égratignure font une grande playe, d'une grande playe je fais moins qu'une égratignure.

CORBINELLI.

Nous perdons autant de temps, que si nous ne devions pas aujourd'hui faire la Comedie. Je m'en vais instruire ces gens-ci de ce qu'ils auront à dire. Je te donnerois bien des préceptes, Paquier, mais tu n'aurois pas le temps d'apprendre tant de choses par cœur; je prendrai soin, me tenant derriere toy, de te souffler ce que tu auras à dire. Vous, Monsieur, vous paroîtrez durant toute la Piece; & quoy que d'abord votre personnage semble serieux, il n'y en a pas un si bouffon.

GRANGER.

Qu'est-ce ceci? Vous m'engagez à soutenir des rolles dans vos bâtelages, & vous ne m'en racontez pas seulement le sujet?

CORBINELLI.

Je vous en cache la conduite, parce que si je vous l'expliquois à cette heure, vous auriez bien le plaisir maintenant de voir un beau démêlement; mais non pas celui d'être surpris. En verité, je vous jure que lors que vous verrez tantôt la peripetie d'une intrigue si bien démêlée, vous confesserez vous-même que nous aurions été des Idiots, si nous vous l'avions découvert. Je veux toutefois vous en ébaucher un racouci. Doncques ce que je desire vous représenter est une véritable Histoire, & vous le connoîtrez quand la Scene

se fermera. Nous la posons à Constantinople, quoy qu'elle se passe autrepars. Vous verrez un homme du tiers Etat, riche de deux enfans, & de force quarts d'écus : le fils restoit à pourvoir ; il s'affectionne d'une Damoiselle de qualité fort proche parente de son beaufrere ; il aime, il est aimé, mais son pere s'oppose à l'achèvement mutuel de leurs desseins. Il entre en desespoir, sa Maîtresse de même : enfin les voilà prêts, en se tuant, de clore cette Piece : mais ce pere dont le naturel est bon, n'a pas la cruauté de souffrir à ses yeux une si tragique avanture : il prête son consentement aux volontez du Ciel, & fait les ceremonies du Mariage, dont l'union secrete de ces deux cœurs avoit déjà commencé le Sacrement.

GRANGER,

Tu viens de rasseoir mon ame dans la chaire pacifique d'où l'avoient culbuté mille apprehensions cornuës. Va paisiblement conferer avec tes Acteurs ; je te declare Plenipotentiaire de ce Traité comique. Toy, Paquier, je te fais le portier effroyable de l'introïte de mes Lares. Aye cure de les propugner de l'introïte du Fanfaron, du Bourgeois, & du Page ; qui sçachant qu'on fait ici des jeux, ne manqueront pas d'y transporter leurs ignares personnes. Je te mets là des monstres en tête, qui te faut combattre diversément. Tu verras diverses sortes de visages. Les uns t'aborderont froidement ; & si tu les refuses, aussi-tôt, le glaive en l'air,

326 LE PEDANT JOUE',

ils forceront ta porte avec brutalité : le moins de résistance que tu feras, c'est le meilleur. Il t'en conviendra voir d'autres, la barbe faite en garde de poignard, aux moustaches rubantées, au crin poudré, au manteau galonné, qui tout échauffez se presenteront à toy. Si tu t'opposes à leur torrent, ils te traiteront de fat; se formaliseront que tu ne les connois pas: dès qu'ils t'auront arraisonné de la sorte, juge qu'ils ont trop bonne mine pour être bien méchans; Avale toutes leurs injures: mais si la main entreprend d'officier pour la langue, souviens-toy de la règle *Mobile pro fixo*. D'autres, pour s'introduire, demanderont à parler à quelque Acteur pour affaire d'importance, & qui ne se peut remettre: d'autres auront quelques hardes à leur porter: à tous ceux-là, *Nescio vos*. D'autres, comme les Pages, environnez chacun d'un Ecolier, d'un Courtaut, & d'une Putain, viendront pour être admis; reçois-les. Ce n'est pas que cette race de Pigmées puisse de soy rien effectuer de terrible, mais elle iroit conglober un torrent de canailles armées, qui déborderoient sur toy, comme un Eufain de Guespes sur une poire molle. *Vale, mi care.*



SCENE VI.

PAQUIER.

O Ma foy, c'est un étrange métier que celui de portier. Il luy faut autant de têtes qu'à celui des Enfers, pour ne point fléchir : autant d'yeux qu'à Argus, pour bien veiller : autant de bouches qu'à la Renommée, pour parler à tout le monde : autant de mains qu'à Briarée, pour se défendre de tant de gens : autant d'ames qu'à l'Hydre, pour reparer tant de vies qu'on luy ôte ; & autant de pieds qu'à un cloporte, pour fuir tant de coups.

SCENE VII.

PAQUIER, CHASTEAUFORT.

PAQUIER.

Voici mon coup d'essây ; courage, j'en vais faire un chef-d'œuvre.

CHASTEAUFORT.

Bourgeois, haut : hola haut, Bourgeois. Vous autres malheureux, ne représentez-vous pas aujourd'huy ceans quelques coyonneries & jolivetez ?

PAQUIER.

Salvâ pace, Monsieur, mon Maître n'appelle pas cela comme cela.

328 LE PEDANT JOUE',
CHASTEAUFORT.

Quelque Momie, quelque Fadaïse ?
Vîte, vîte, ouvre-moy.

PAQUIER.

Je pense qu'il ne vous faut pas ouvrir, car vous avez la barbe faite en garde de poignard; vous ne m'avez pas abordé froidement; vous n'avez pas déguainé; ni vous n'êtes pas Page.

CHASTEAUFORT.

Ah! vertubleu, Poltron, dépêche-toy; je ne suis ici que par curiosité.

PAQUIER.

Vous ne faites point du tout comme il faut.

CHASTEAUFORT.

Morbleu, mon camarade, de grace, laisse-moy passer.

PAQUIER.

Hé vous faites encore pis; vraiment il ne faut pas prier.

CHASTEAUFORT.

Scavez-vous ce qu'il y a, petit godelureau? Je veux être fricassé comme Judas, si je me soucie ni de vous, ni de votre College: car après tout, j'ay encore une centaine de Maisons, Châteaux s'entend, dont la moindre.... Mais je ne suis point discoureur; ouvre-moy vîte, si tu ne me veux obliger de croire qu'il n'entre ceans que des coquins, puis qu'on m'en refuse l'abord. Cap-de-biou, & que penSES-tu que je fois? un nigaut? Mardi, j'entens le jargon & le galimathias. Il est vray que j'ay sur moy une mauvaise cappe, mais
en

en récompense je porte à mon côté une bonne tueuse, qui fera venir sur le pré tout le plus résolu de la Troupe.

PAQUIER.

Vous raisonnez là tout comme ceux qui ne doivent point entrer.

CHASTEAUFORT.

De grace, pauvre Homme, que j'aïlle du moins dire à ton Maître que je suis ici, & qu'il me rende un mien Goujat qui s'est enfui sans congé.

PAQUIER.

Il en viendra d'autres qui désireront parler à quelque A&teur pour affaire d'importance. Je ne s&ai plus comme il faut dire à ceux-là. Ah ! Monsieur, à propos, vous ne devez pas entrer.

CHASTEAUFORT.

Ventre, je vous dis encore que je ne suis ici que par promenade. Pen&es-tu donc, vieillaque, qu'un Gentilhomme de qualité

PAQUIER.

Domine, Domine, accede celeriter. Vous ne m'avez point dit ce qu'il falloit répondre à ceux qui parlent de promenade.



SCENE VIII.

GAREAU, PAQUIER,
CHASTEaufort.

GAREAU.

O Parguene sfesimon, vela bian debuté!
Et pensez-vous don que fet un par-
sonnage comme les autres, à bâtons rom-
pus ? Dame nanin. C'est un homme qui
sçait peu & prou. Comment, oul dit d'or,
& s'oul n'a pas le bec jaune. C'est le Gar-
çon de st'homme qui en sçait tant. Vela
le Maistre tout craché, vela tout fin dret
son armambrance.

CHASTEaufort.

J'aurois déjà fait un crible du ventre de
ce coquin ; mais j'ai crainte de faillir
contre les regles de la Comedie, si j'ensan-
glantois la Scene.

GAREAU.

Vartigué, qu'ous estes considerant ! ous
avez mangé de la soupe à neuf heures.

CHASTEaufort.

J'enrage, de servir ainsi de bornes dans
une rue.

GAREAU:

O ma foy, ous estes bian délicat en
harbes, ous n'aimez ni la Rue, ni la Pa-
tiance.

SCENE IX.

GRANGER, CHASTEAUFORT,
GAREAU, PAQUIER.

GRANGER.

Quel climat font allez habiter nos Rosciens ? l'Antipode , ou notre Zenit ? Je vous décoche le bon jour , Chevalier du grand Revers ; & vous l'Homme à l'heritage , salut & dilection.

GAREAU.

Parguene, je fis venu nobstant pour vous défrincher ma fussion encore une petite escouffe : Excusez l'importunance da ; car c'est la Mainagere de mon Onque qui ne feset que huyer environ moi , que je venis. Que velez-vous que je vous dise ? ol feset la guiebleffe. Ah ! vramant , ce feset-elle à par soy, Monsieur Granger , pis qu'il fet tout , c'est à ly à sçavoir ça. Vatt-en , va , Jean , il te dorra un consille là-dessus. Dame j'y fis venu.

GRANGER.

O ! mon cher ami , par Apollon claire-face , qui communique sa lumiere aux choses les plus obscures , ne nous veuille rejeter dans le creux manoir de cette spelonque genealogique.

GAREAU.

Parguene , Monsieu , sacoutez dont eun tantet , & vous orez , si je ne vous

E c z

332 LE PEDANT JOUE',
la bonte pas aussi clair qu'un cribe.

GRANGER.

Ma parole est aussi tenable qu'un Decret du Destin.

GAREAU.

Obian, comme dit Pilatre, *quod scripsi, scripsi*; n'importe, n'importe, ce niaumoins, tanquia, qu'odon, comme dit l'autre, vela eune petite douceur que notre Mere-grand vous envoie. (*Il lui presente une Fressure de Veau pendue au bout d'un baston.*)

GRANGER.

Va, cher Ami, je ne suis point Jurisconsulte mercenaire.

GAREAU.

Là, là, prenez trejours; vaut mieux un tian, que deux tu l'auras.

GRANGER.

Je te dis encore un coup que je te remercie.

GAREAU.

Prenez, vous dis-je, vous ne sçavez pas qui vous prenra.

GRANGER.

Et si, champestre Eterogene, prends-tu mes vêtemens pour la marmite de ta Maison?

GAREAU.

Ho, ho, tredinse, il ne sera pas dit que j'usions d'obliviance; car que je siomes petits, je ne sommes pas vilains.

GRANGER.

Veux-tu donc me difamer *à capite ad calcem*?

GAREAU.

Bonnefy, vous le prendrais. Je sçai bien, comme dit l'autre, que je ne sis pas digne d'être capable; mais stanpandant oul n'y a rien qui ressemble si bien à eun chat qu'eune chate. Bonnefy, vous le prendrais da, car on me huiroit; & pis, vous en garderieis de la rancœur encontre moi.

GRANGER.

O venerable Confrere de Pan, des Fau-
nes, des Silvains, des Satyres, & des Dria-
des, cesse enfin par un excès de bonne vo-
lonté de difamer mes ornemens, & je te
permets, par rémunération, de rester spe-
ctateur d'une invention Theatrale la plus
hilarieuse du monde.

CHATEAUFORT.

J'y entre aussi; & pour récompense, je te
permets, en cas d'alarme, de te mettre à
couvert sous le bouclier impénétrable de
mon terrible nom.

GRANGER.

J'en suis d'accord, car que sçauroit re-
fuser un Mari le jour de ses nœces?

PAQUIER à Chateaufort.

Mais, Monsieur, je voudrois bien sça-
voir qui vous êtes, vous qui vouliez en-
trer?

CHATEAUFORT.

Je suis le Fils du Tonnerre, le Frere aîné
de la Foudre, le Cousin de l'Eclair, l'On-
cle du Tintamarre, le Neveu de Caron, le
Gendre des Furies, le Mari de la Parque,
le Ruffien de la Mort, le Pere, l'Ancêtre,
& le Bisayeul des Eclaircissements.

334 LE PEDANT JOUE',
PAQUIER.

Voyez si j'avois tort de lui refuser l'entrée? Comment un si grand Homme pouvoit-il passer par une si petite porte? Monsieur, on vous souffre, à condition que vous laisserez-là vos Parens; car avec le Bruit, le Tonnerre. & le Tintamarre, on ne pourroit rien entendre.

CHASTEAUFORT.

Garde-toi bien une autre fois de te méprendre. D'abord que quelqu'un viendra s'offrir, demande-luy son nom; car s'il s'appelle la Montagne, la Tour, la Roche, Butte, Fort-château, Châteaufort, ou de quelqu'autre Titre inébranlable, tu peux t'assurer que c'est moi.

PAQUIER.

Vous portez plusieurs Noms, pource que vous avez plusieurs Peres.

(*Ils entrent.*)

S C E N E X.

CORBINELI, GRANGER,
CHASTEAUFORT, PAQUIER,
GAREAU, LA TREMBLAYE,
GRANGER *le jeune*, GENE-
VOTE, MANON.

CORBINELI à Granger.

Toutes choses sont prêtes; Faites seulement apporter un siege, & vous y

COMEDIE.

335

colloquez, car vous avez à paroître pendant toute la Piece.

PAQUIER à *Chasteaufort*.

Pour vous, ô Seigneur de vaste étendue, plongez-vous dans celle-ci ; mais gardez d'ébouler sur la compagnie, car nos reins ne sont pas à l'épreuve des Pierres, des Montagnes, des Tours, des Rochers, des Butes, & des Chasteaux.

GRANGER.

Cà donc, que chacun s'habille. Hé quoi, je ne vois point de préparatifs ? Où sont donc les Masques des Satyres ? les Chapelets, & les barbes d'Hermites ? les trouffes des Cupidons ? les Flambeaux poiraisins des Furies ? Je ne voi rien de tout cela.

GENEVOTE.

Notre action n'a pas besoin de toutes ces simagrées. Comme ce n'est pas une fiction, nous n'y mêlons rien de feint ; nous ne changeons point d'habit ; cette place nous servira de Theatre ; & vous verrez toutefois que la Comedie n'en sera pas moins divertissante.

GRANGER.

Je conduis la ficelle de mes desirs au niveau de votre volonté. Mais déjà le feu des Gueux fait place à nos Chandelles. Cà, qui de vous le premier estropiera le silence ?



COMMENCEMENT DE LA PIECE.

GENEVOTE.

Enfin qu'est devenu mon Serviteur ?

GRANGER *le jeune.*

Il est si bien perdu , qu'il ne souhaite pas de se retrouver.

GENEVOTE.

Je n'ai point encore sçu le lieu , ni le temps où commença votre passion.

GRANGER *le jeune.*

Helas ! ce fut aux Carmes , un jour que vous étiez au Sermon.

GRANGER *le Pere , interrompant.*

Soleil , mon Soleil , qui tous les matins faites rougir de honte la celeste Lanterne , ce fut au même lieu que vous donnâtes échec & mat à ma pauvre liberté. Vos yeux toutefois ne m'égorgerent pas du premier coup ; mais cela provint de ce que je ne sentoie que de loin l'influence porte-trait de votre rayonnant visage : car ma rechignante destinée m'avoit colloqué superficiellement à l'ourlet de la Sphere de votre activité.

CORBINELI.

Je pense , ma foi , que vous êtes fou , de les interrompre : Ne voyez-vous pas bien que tout cela est de leur personnage ?

GRANGER *le jeune.*

Toutes les especes de votre beauté vinrent en gros assieger ma raison ; mais il ne me fut pas possible de haïr mes ennemis ,

COMEDIE.

337

nemis, après que je les eus considerez.

GRANGER *le Pere, interrompant.*

Allons, ma Nymphelette, il est vergogneux aux Filles de colloquiser *du & privatim* avec tant vert Jouvenceau. Encore si c'étoit avec moy, ma barbe jure de ma sagesse : mais avec un petit cajoleur

CORBINELI.

Que Diable, laissez-les parler, si vous voulez; ou bien nous donnerons votre rôle à quelqu'un qui s'en acquittera mieux que vous.

GENEVOTE *à Granger le jeune.*

Je m'étonne donc que vous ne travaillez plus courageusement aux moyens de posséder une chose pour laquelle vous avez tant de passion.

GRANGER *le jeune.*

Mademoiselle, tout ce qui dépend d'un bras plus fort que le mien, je le souhaite & ne le promets pas. Mais au moins suis-je assuré de vous faire paroître mon amour par mon combat, si je ne puis vous témoigner ma bonne fortune par ma victoire. Je me suis jetté aujourd'huy plusieurs fois aux genoux de mon Pere, le conjurant d'avoir pitié des maux que je souffre; & je m'en vais sçavoir de mon Valet s'il lui a dit la résolution que j'avois prise de lui desobeir, car je l'en avois chargé. Viens-ça, Paquier, as-tu dit à mon Pere, que j'étois résolu, malgré son commandement, de passer outre?

PAQUIER.

Corbineli, soufflé-moy.

Tome I.

FF

338. LE PEDANT JOUE',
CORBINELI *tout bas.*

Non, Monsieur, je ne m'en suis pas souvenu.

PAQUIER.

Non, Monsieur, je ne m'en suis pas souvenu.

GRANGER *le jeune.*

Ah, maraut ! ton sang me vengera de ta perfidie. (*Il tire l'épée sur lui.*)

CORBINELI.

Fuis-t-en donc, de peur qu'il ne te frappe.

PAQUIER.

Cela est-il de mon rôle ?

CORBINELLI.

Ouy.

PAQUIER.

Fuis-t-en donc, de peur qu'il ne te frappe.

GRANGER *le jeune, à Genevoté.*

Je sçai qu'à moins d'une Couronne sur la tête, je ne sçaurois seconder votre mérite.

GENEVOTÉ.

Les Rois, pour être Rois, ne cessent pas d'être hommes ; pensez-vous que. . . .

GRANGER *le Pere, interrompant.*

En effet, les mêmes appétits qui agitent un ciron, agitent un éléphant : Ce qui nous pousse à battre un support de marmite, fait à un Roi détruire une Province : L'ambition allume une querelle entre deux Comédiens : La même ambition allume une guerre entre deux Potentats. Ils veulent de même que nous, mais ils peuvent plus que nous.

COMEDIE.

339

CORBINELI.

Ma foi, je vous enchaînerai.

GRANGER *le jeune.*

On croira....

GENEVOTE.

Suffise qu'on croye toutes choses à votre avantage. A quoy bon me faire tant de protestation d'une amitié dont je ne doute pas ? Il vaudroit bien mieux être pendu au col de votre Pere, & à force de larmes & de prieres, arracher son consentement pour notre Mariage.

GRANGER *le jeune.*

Allons-y donc. (*à Granger le Pere.* Monsieur, je viens vous conjurer d'avoir pitié de moi, &....

GENEVOTE.

Et moi, vous témoigner l'envie que j'ai de vous faire bien-tôt grand-Pere.

GRANGER.

Comment grand-Pere ? Je veux bien tirer une propagation de petits individus ; mais j'en veux être cause prochaine, & non pas cause éloignée.

CORBINELI.

Ne vous tairez-vous pas ?

GRANGER.

Cœur bas & ravalé, n'as-tu point de honte de consumer l'Avril de tes jours à cajoler une Fille ?

CORBINELI.

Ne voyez-vous pas que l'ordre de la Piece demande qu'ils disent tout cela ?

GRANGER.

Ils n'ont pas assez de bien l'un pour

F f 2

349 LE PEDANT JOUE',
l'autre ; Je ne souffrirai jamais

GENEVOTE.

Non , non, Monsieur, je suis d'une condition qui vous défend d'appréhender la pauvreté. Je souhaiterois seulement que vous eussiez vû une Terre que nous avons à huit lieues d'ici. La solitude agreable des Bois , le vert émaillé des Prairies , le murmure des Fontaines , l'harmonie des oiseaux ; Tout cela repeintureroit de noir votre poil déjà blanc.

PAQUIER.

Mademoiselle , ne passez pas outre, voilà tout ce qu'il faut à Charlot. Il ne sçau-roit mourir de faim , s'il a des Bois, des Prez, des Oiseaux , & des Fontaines ; Car les Arbres lui serviront à se guerir du mal des Mouches ; les Prez lui fourniront de quoy paître ; & les Oiseaux prendront le soin de chifler quand il ira boire à la Fontaine.

GRANGER.

Ah ! sirenique larronnese des cœurs ! je voi bien que vous guettez ma raison au coin d'un Bois, que vous la voulez égorger sur le Pré ; ou bien l'ayant submergée à la Fontaine , la donner à manger aux oiseaux.

GRANGER *le jeune.*

Je suis venu

PAQUIER.

J'ai vu , j'ai vaincu , dit Cesar au retour des Gaules.

GRANGER *le jeune.*

Vous conjurer

COMÉDIE. 341
PAQUIER.

Dieu vous fasse bien, Monsieur l'Exorciste, mon Maître n'est pas Démoniaque.

GRANGER *le jeune.*

Par les services que je vous ai faits....

PAQUIER.

Et par celui des Morts, qu'il voudroit bien vous avoir fait faire.

GRANGER *le jeune.*

De reprendre la vie que vous m'avez prêtée.

PAQUIER.

Il étoit bien fou de vous prêter une chose dont on n'a jamais assez.

GRANGER *le jeune, tirant un poignard.*

Prenez ce poignard, Pere dénaturé; faites deux homicides par un meurtre; écrivez le destin de ma Maîtresse avec mon sang, & ne permettez pas que la moitié d'un si beau couple expire de.... Mais à quoy bon tant de discours? Frappez, qu'attendez-vous?

CORBINELLI.

Répondez donc, si vous voulez. Qu'est-ce? êtes-vous trépassé?

GRANGER.

Ah! que tu viens de m'arracher une belle pensée! Je rêvois quelle est la plus belle figure de l'Antithèse, ou de l'Interrogation.

CORBINELLI.

Ce n'est pas cela dont il est question.

GRANGER.

Et je ruminois encore à ces Speculateurs

Ff 3

342 LE PEDANT JOUE',
qui tant de fois ont fait faire à leurs rêveries le plongeon dans la Mer, pour découvrir l'origine de son Flux & de son Reflux ; mais pas un , à mon goût , n'a frappé dans la visiere. Ces raisons salées me semblent si fades , que je conclus qu'infailliblement

CORBINELI.

Ce n'est pas de ces matieres-là , vous dit-on , dont il est question. Nous parlons de marier Mademoiselle & votre Fils , & vous nous embarquez sur la Mer !

GRANGER.

Quoy, parlez-vous de Mariage avec cet Houbereau ? êtes-vous orbe de la faculté intellectuelle ? Estes-vous heteroclite d'entendement , ou le Microcosme parfait d'une continuité de chimeres abstractives ?

CORBINELI.

A force de représenter une Fable , la prenez-vous pour une verité ? Ce que vous avez inventé vous fait-il peur ? Ne voyez-vous pas que l'ordre de la Piece veut que vous donniez votre consentement ? Et toi , Paquier , sur-tout maintenant garde-toi bien de parler , car il paroît ici un Muet que tu representes. Là donc , dépêchez-vous d'accorder votre Fils à Mademoiselle ; mariez-les.

GRANGER.

Comment marier ? c'est une Comedie.

CORBINELI.

Hé bien , ne sçavez-vous pas que la couclution d'un Poëme Comique est toujours un Mariage ?

GRANGER.

Ouy ; mais comment seroit-ce ici la fin ? il n'y a pas encore un Acte de fait.

CORBINELI.

Nous avons uni tous les cinq en un , de peur de confusion : Cela s'appelle Piece à la Polonoise.

GRANGER.

Ah bon ! Comme cela , je te permets de prendre Mademoiselle pour légitime épouse.

GENEVOTE.

Vous plaît-il de signer les Articles ? voila le Notaire tout prest.

GRANGER.

Sic ita sane, tres-volontiers. (*Il signe.*)

PAQUIER.

J'enrage d'être muet , car je l'avertirois.

Fin de la Comedie.

CORBINELI.

Tu peux parler maintenant, il n'y a plus de danger.

GRANGER.

Hé bien , Mademoiselle, que dites-vous de notre Comedie ?

GENEVOTE.

Elle est belle ; mais apprenez qu'elle est de celles qui durent autant que la vie. Nous en avons tantôt fait le recit comme d'une Histoire arrivée , mais elle devoit arriver. Au reste, vous n'avez pas sujet de vous plaindre, car vous nous avez mariés vous-même, vous-même vous avez signé les Articles du Contract. Accusez-vous seulement d'avoir enseigné le premier à

F f 4

344 LE PEDANT JOUE',

fourber. Vous fistes accroire aux Parens de votre Fils, qu'il étoit fou, quand vous vîtes qu'il ne vouloit point entendre au voyage de Venise; cette insigne fausseté luy montra le chemin de celle-cy; il crut qu'il ne pouvoit faillir en imitant un si bon Pere.

CORBINELI.

Enfin c'est une pillule qu'il vous faut avaler.

LA TREMBLAYE.

Vous l'avalerez, ou par la mort....

GAREAU.

Ah! par ma fy, je sommes logez à l'enfaine de *J'en tenons*. Parmanda, j'en avouas queuque souleur, que cette petite Ravodiere-là ly grimoneret queuque Trogedie. Hé bian, ne vela pas notre putain de mainagere toute revenuë? Feu la paure defunte, devant Guieu set son ameda, m'en baillit eun jour d'eune belle vredeë. Par ma fiquette, ol me boutit à Cornuaille en tout bian & tout honneur. Stanpandant la bonne Chienne qu'ol estet.... Aga hé! ous estes don de ces saintes sucrées-là? Bonnefy je le voyas bian, qu'ous aviais le nez torné à la friandise. Or un jour qu'il plut tant; Jacqueline, ce ly fis-je tout en gaussant, il fait cette nuit clair de l'eune, il fera demain clair de l'autre. Enfin, tanquia, qu'odon, ce nonobstant, après ça... ô dame, éclaircissez-moi à dire. Tanquia que je m'en revenis tout-épouvanté tintamarrer à notre huis. A la par fin je me couchis tout

fin nu auprès de notre bonne Femme. Un tantet après que je me fussis rabougri tout en un petit tanpon, je sentis queuque chose qui groüillet. Jaquelaine, ce ly fis-je, je pense qu'il y a là queuqu'un couché. Ouy, ce me fit-elle, je t'en réponds! & que guiante y auret-il? Eune bonne escouffe après, je sacoute encore fretiller. Han, Jaquelaine, il y a là queuqu'un. J'allongis ma main, je tâtis. Hoüiai! ce fis-je, eune tête, deux têtes; pis frougonant entre les draps, deux jambes, quatre jambes: Han! Jaquelaine, il y a là queuqu'un. Hé! Piarre, que tu es fou, ce me fit-elle, tu contes mes jambes deux foïas. Parguene je ne me contentis point, je me levis; Dame je découvris le pot aux roses. Ho! ho! vilaine, ce ly fis-je, qu'est-ce que ça? *Fili Davi!* Ton Ribaut fera étripé. Vramant Jean, ce me fit-elle, garde-t-en bian: C'est ce paure Maistre Louïs le Barbier, qui venet de saigner eun Malade de tout là bas; il estet tout rede de fred, & avet encore bian du vilain chemin à passer. Il m'exhorisoit d'alumer du feu; Dame, comme tu sçais, le bois est char; je lui ai dit qu'il se venist platôt réchauffer environ moi: Il ne feset que de s'y bouter quand tu es venu. Allons, allons, ce ly fis-je, Maitre Louïs, on vous apprendra de venir coucher avec les Femmes des gens. Dame, je ne fus ni fou ni étourdy; je le claquis bel & biau sur mes épaules, & le portis jusqu'à moitié chemin de sa mairon; mais n'y revenez pas

346 LE PEDANT JOUE',
eune autre foïas ; car parguene, s'il vous
arrive , je vous porterai encore eune es-
couffe aussi loin. Et bian regardez , il ne
faut qu'eun malheur. Cette petite dévar-
gondée m'en eust peut-être fait autant :
C'est pourquoi bon jour & bon soir , c'est
pour deux foïas.

CORBINELI.

C'est maintenant à vous , Monsieur ,
pour combler la felicité de ces nouveaux
Mariez, d'augmenter leur revenu de celui
d'un Empire. Il vous sera bien aisé , puis-
que vous faites chanceler la Couronne
d'un Monarque en le regardant.

CHASTEAUFORT.

Je donne assez , quand je n'ôte rien ; &
je leur ai fait beaucoup de bien, de ne
leur avoir point fait de mal.

GRANGER *le jeune.*

Mon petit cœur , il est fort tard , allons
nous mettre au lit.

PAQUIER.

Je n'ai donc plus qu'à faire venir la Sa-
ge-Femme , car vous allez entrer en tra-
vail d'Enfant.

LA TREMBLAYE.

Je n'oserois quasi prendre la hardiesse de
vous consoler.

GRANGER.

N'en prenez pas la peine , je me conso-
lerai bien moy même. *O Tempora ! ô Mo-
res !*

Fin du Pedant joüé.

LA MORT
D'AGRIPPINE,

T R A G E D I E.



A C T E U R S.

TIBERE, Empereur de Rome.

SEJANUS, Favori de Tibere.

NERVA, Sénateur, Confident de
l'Empereur.

TERENTIUS, Confident de Sejanus.

AGRIPPINE, Veuve de Germanicus.

CORNELIE, sa Confidente.

LIVILLA, Sœur de Germanicus, &
Bru de l'Empereur.

FURNIE, sa Confidente.

Troupe de Gardes.

*La Scène est à Rome, dans une Salle du
Palais de Tibere.*





LA MORT
D'AGRIPPINE,
TRAGÉDIE.

ACTE I.
SCÈNE PREMIÈRE.
AGRIPPINE, CORNELIE.

AGRIPPINE.



Ue te vais retracer le tableau de sa gloire,
Mais feins encore après d'ignorer son
histoire;

Et pour me rendre heureuse une secon-
de fois,

Presse-moy de nouveau de conter ses
exploits.

Il doit être en ma bouche aussi-bien qu'en mon ame,
Pour devoir chaque instant un triomphe à sa Femme.
Mais ne te fais-je point de discours superflus ?
Je t'en parle sans cesse.

CORNELIE.

Il ne m'en souvient plus,

Et j'attens...

AGRIPPINE.

Apprens donc, comme ce jeune Alcide

Fut des Geans du Rhin le superbe homicide ,
Et comme à ses côtez faisant marcher la mort ,
Il échauffa de sang les rivières du Nort.
Mais pour voir les dangers où dans cette conquête
La grandeur de son ame abandonna sa tête ,
Pour voir ce que son nom en emprunta d'éclat ,
Ecoute le recit de son dernier combat.

Déjà notre Aigle en l'air balançoit le tonnerro
Dont il devoit brûler la moitié de la terre ,
Quand on vint rapporter au grand Germanicus ,
Qu'on voyoit l'Allemand sous de vastes écus ,
Marcher par un chemin couvert de nuits sans nom-
bre.

L'éclat de notre acier en dissipera l'ombre ,
(Dit-il) & pour la charge il leve le signal ;
Sa voir donne la vie à des corps de metal.
Le Romain par torrens se répand dans la plaine ,
Le Colosse du Nort se soutient à grand' peine ;
Son énorme grandeur ne luy sert seulement
Qu'à montrer à la Parque un plus grand logement ;
Et tandis qu'on heurtoit ces murailles humaines ,
Pour épargner le sang des Legions Romaines ,
Mon Héros ennuyé du combat qui traînoit ,
Se cachoit presqu'entier dans les coups qu'il donnoit.
Là des bras emportez , là des rêtes brisées ,
Des troupes en tombant sous d'autres écrasées ,
Font frémir la campagne du choc des combattans ,
Comme si l'Univers trembloit pour ses enfans.
De leurs traits assemblez l'effroyable descente
Forme entr'eux & la nuë une voûte volante ,
Sous qui ces fiers Tyrans , honteux d'un sort pareil ,
Semblent vouloir cacher leur défaite au Soleil.
Germanicus y fit ce qu'un Dieu pouvoit faire ,
Et Mars en le suivant crut être téméraire.
Ayant fait du Germain la sanglante moisson ,
Il prit sur leurs Autels leurs Dieux même à rançon ,
Afin qu'on sçût un jour par des exploits si braves ,
Qu'un Romain dans le Ciel peut avoir des esclaves.
O quel plaisir de voir sur des monceaux de corps ,
Qui marquoient du combat les tragiques efforts ,
Dans un Livre d'airain la superbe Victoire

TRAGÉDIE.

35

Graver Germanicus aux fastes de la Gloire !

CORNELIE.

Votre Epoux soumettant les Germains à ses loix ,
Ne voulut que leur nom pour prix de ses exploits.

AGRIPPINE.

Du Couchant à l'Aurore ayant porté la guerre ,
Notre Héros parut aux deux bouts de la terre ,
En un clin d'œil si prompt , qu'on peut dire aujourd'hui

Qu'il devança le jour qui couroit devant lui.

On crut que pour défendre en tous lieux notre Empire ,

Ce Jupiter l'auteur se vouloit reproduire ;
Et passant comme un trait tant de divers climats ,
Que d'un degré du Pôle il ne faisoit qu'un pas ,
Dans ces Pays brûlez où l'arene volante ,
Sous la marche des siens étoit étincelante :
De cadavres pourris il infecta les ains ,
Il engraisa de sang leurs steriles deserts ,
Afin que la moisson pouvant naître en ces plaines ,
Fournît de nourriture aux Legions Romaines ;
Que par cet aliment notre peuple orgueilleux
Suçât avec leur sang quelque amitié pour eux ;
Et qu'un jour le succès d'un combat si tragique
Pût reconcilier l'Europe avec l'Afrique.
Enfin tout l'Univers il se seroit soumis ;

Mais il eut le malheur de manquer d'ennemis.

Mon cher Germanicus étoit donc sur la terre
Le souverain Arbitre & de paix & de guerre ,
Et se trouvoit si haut par dessus les humains ,
Que son pied se posoit sur le front des Romains ,
Alors qu'en Orient terminant sa carrière ,
Dans la source du jour il perdit la lumière ,
Et pour un lit superbe , à son dernier sommeil ,
Il s'alla reposer au berceau du Soleil.

Voilà comme il vécut , & je te veux encore
Peindre dans son couchant cet Astre que j'adore ,
Afin que le malheur de mon illustre Epoux
Par ces tristes tableaux réveille mon courroux ,
Et que par les horreurs de la fin de sa vie ,
Je m'exerce à haïr ceux qui l'ont poursuivi.

AGRIPPINE, CORNELIE.

C'est accroître vos maux.

AGRIPPINE.

Ne me refuse pas
D'écouter le recit d'un si sanglant trépas,
Ou mon cœur déchiré de Bourreaux invisibles,
En iroit émouvoir les rochers insensibles.

Tibere qui voyoit les pleurs de l'Univers
Conjurer mon Epoux de le tirer des fers,
Et qui sçavoit assez qu'au milieu des batailles
Ses amis luy feroient de vivantes murailles;
Comme un acier tranchant, comme un brûlant tison,
Du filet de ses jours il approcha Pison.
Pison part, il s'avance, & dans chaque Province
Qu'il oyoit retentir des armes de mon Prince,
Par des coups non sanglans, des meurtres de la voix,
Ce lâche ternissoit l'éclat de ses exploits:
Mais semblable au rocher, qui battu de l'orage,
De la Mer qui le bat semble être le naufrage,
Le nom de mon Heros, par le choc affermi:
Reflechissoit les coups dessus son ennemi.
Il arrive, & mon Prince ignorant sa malice,
D'un veritable amour payoit son artifice,
Quand nous vîmes tomber ce demi-Dieu Romain
Sous l'invisible coup d'une invisible main.
Une brûlante fièvre allume ses entrailles;
Il contemple vivant ses propres funeraillies;
Ses arteres enflées d'un sang noir & pourri,
Regorgent du poison dont son cœur est nourri.
A qui le considere, il semble que ses veines,
D'une liqueur de feu sont les chaudes fontaines,
Des Serpens enlacent qui rampent sur son corps,
Ou des chemins voûtés qui menent chez les morts:
La terre en trembla même, afin que l'on pût dire
Que sa fièvre causoit des tourmens à l'Empire.

CORNELIE.

Jamais la mort ne vint d'un pas si diligent.

AGRIPPINE.

Et Pison toutefois le trouve encor trop lent.
Pour le précipiter joignant le sortilege,
Du poison sans horreur il monte au sacrilege,

Et

TRAGÉDIE.

353

Et donne à terrasser par des charmes couverts ,
Le Démon des Romains au Démon des Enfers.
Ainsi l'Enfer , les Cieux , la Nature , & l'Envie ,
Unirent leurs fureurs contre une seule vie.

CORNELIE.

Ah ! ne condamnez point la lâcheté du sort !
Pour perdre un si grand Homme il faut plus d'une
mort.

AGRIPPINE.

D'un rouge ténébreux sa chair ensanglantée ,
Fut le triste témoin , que Nature irritée
Produisit du poison , afin de se purger
Du crime dont à Rome on eût pu la charger.

CORNELIE.

Les auteurs de sa mort meritoient ses supplices.

AGRIPPINE.

Je sçauray les punir avecque leurs complices.
Pison est déjà mort , & bientôt l'Empereur ,
Livilla , Sejanus sentiront ma fureur :
Ce couple criminel qu'un adulateur assemble ,
S'étant joints pour le perdre , expireront ensemble :
Ils suivront mon Epoux , ces lâches ennemis ,
Qui de tous mes enfans ne m'ont laissé qu'un fils.

SCENE II.

SEJANUS , AGRIPPINE ,
CORNELIE.

SEJANUS.

M Adame , la nouvelle en est trop assurée ;
L'Empereur ce matin est sorti de Caprée :
Il marchoit droit à Rome accompagné des siens ,
Des Soldats Allemans , & des Prétoriens ;
Et l'on croit que demain nous verrons à nos portes
Trois de ses Legions , & cinquante Cohortes.

AGRIPPINE.

C'est un sujet de joye , & non pas de douleur :

Tome I.

Gg

Ennuyé de l'attendre , il court à son malheur ,
 Et n'approche de Rome en homme de courage ,
 Que pour nous épargner la peine du voyage.
 Voy comme aveuglément il vient chercher l'Autel ;
 Frappons , cette victime attend le coup mortel :
 Mais gardons qu'échappant au couteau du Ministre ,
 Sa fuite ne devienne un présage sinistre.

SEJANUS.

Sans avancer nos jours , pour avancer sa mort ,
 Regardons son naufrage à couvert dans le port ;
 Et gauchissons de sorte en montant à l'Empire ,
 Que selon le succès nous puissions nous dédire.
 L'Empereur qui connoît tous vos desseins formez ,
 Ignore que je trempe à ce que vous tramez ;
 Il m'écrit qu'il espère , assisté de ma brigue ,
 Joindre avec le Senat tout le peuple à sa ligue.
 Ce trait de confiance est un gage assuré ,
 Qu'il ne soupçonne point que j'aye conjuré.
 Ainsi, quoy que d'affreux son courroux entreprenne ,
 Je vous tiendray toujours à couvert de sa haine :
 Prononcez son Arrest irrévocablement ;
 Mais parmi tant d'écueils hâtons-nous lentement.

AGRIPPINE.

Conduis ma destinée ; aussi-bien la Fortune ,
 Triomphans , ou vaincus , nous doit être commune :
 Mais sçache, si de moy tu prétens disposer ,
 Que le Trône est le Temple où je dois t'épouser.
 Informe Livilla du retour de Tibere ,
 De peur que sa surprise effarouche son père :
 Moy j'iray cependant solliciter nos Dieux ,
 Ils me doivent secours , puisqu'ils sont mes Ayeux.

SCENE III.

AGRIPPINE, CORNELIE,

AGRIPPINE.

QU'en dis-tu, Cornélie : Enfin...

TRAGÉDIE.

CORNÉLIE.

355

Enfin, Madame ,

Du traître Sejanus deviendrez-vous la Femme ?
Faut-il que l'assassin de votre cher Epoux
Se trace par son crime un chemin jusqu'à vous ?
Que dans son meurtrier votre Mari se treuve ,
Et vienne se sauver dans le lit de la Veuve ?
Quoy ! n'entendez-vous point le grand Germanicus ,
Porté sur un monceau de cadavres vaincus ,
S'écrier des Enfers : Femme ingrate & perfide ,
Tu vas joindre ma race avec mon homicide ?
Voilà comme il se plaint , ce Heros outragé ,
Que la Veuve en dix ans n'a pas encor vangé.

AGRIPPINE.

Moy , de mes ennemis je deviendrois la mere !
Moy qui les dois punir du crime de leur pere !
Rouge encor de mon sang , il viendrait l'assassin ,
En qualité d'Epoux me presenter sa main !
Donc mes fils en mes flancs ne pourroient trouver
place ,

Sans augmenter le nom du Bourreau de ma race !
Donc avec eux naîtroit, malgré tout mon amour ,
L'exécration de les priver du jour !
Donc ces infortunés , sans le pouvoir connaître ,
Seroient mes ennemis avant même que d'être !
Deviendroient criminels entre les mains du Sort ,
Et pour avoir vécu meritoient la mort !
Du plus vil des Romains je me ferois un Maître !
Et veuve d'un Heros j'épouserois un Traître !
Ah ! ne m'accuse point de tant de lâcheté ,
Et pénètre un peu mieux dans mon cœur irrité.
Voy jusqu'où doit aller le courroux d'Agrippine ,
Qui l'oblige à flater l'Auteur de sa ruine ;
Et combien il est grand , puis que pour l'occuper ,
Etant ce que je suis , je m'abaisse à tromper.
Ouy , j'abhorre ce Monstre. Après l'avoir ravie ,
Pour le tuer encor , je luy tendrois la vie ;
Et je voudrois qu'il pût , sans tout-à-fait perir ,
Et sans cesse renaître , & sans cesse mourir.
Mais hélas ! je ne puis me vanger de Tibere ,
Que par la seule main de mon lâche adversaire :

G g 2

Car Sejanus vainqueur luy percera le flanc ,
 Ou Sejanus vaincu payera de son sang.
 Si Tibere y demeure , alors je suis vengée ;
 Si contre Sejanus la Fortune est rangée ,
 Je verray satisfaite, entrer au monument ,
 De mon Epoux meurtri le premier instrument.

Mais Livilla paroît , j'évite sa presence ,
 Elle hait ma rencontre , & la sienne m'offense.

SCENE IV.

LIVILLA, SEJANUS, TERENTIUS.

LIVILLA.

J'Ay beau voir en triomphe un Empereur Romain
 S'avancer contre nous le tonnerre à la main ;
 Ce n'est pas l'ennemi que je crains davantage.

SEJANUS.

Ah ! dites-moy son nom , cette longueur m'outrage ;
 Vous le plaindrez plutôt que vous ne le craindrez ,
 Et j'attens , pour agir , ce que vous refoudrez.

LIVILLA.

Ecoute. Auparavant qu'un refus m'ait blessée ,
 Sur tout ce que tu crains applique ta pensée ,
 Propose-toy le fer , la flâme, & le poison ,
 Fais jusques dans ton cœur descendre ta raison ,
 Et t'informe de luy , quoy que je te demande ,
 S'il est prêt d'accorder tout ce qu'il apprehende.

SEJANUS.

Il est tout prêt, Madame , à remplir vos souhaits.

LIVILLA.

Encore un coup , prens garde à ce que je promets.
 Ce que je veux fera peut-être ta ruine.

SEJANUS.

N'importe, parlez : c'est ? ...

LIVILLA.

C'est la mort d'Agrippine.

SEJANUS.

D'Agrippine , Madame ! hélas ! y pensez-vous ?

LIVILLA.

D'Agrippine ma Sœur, qui conspire avec nous :
Mon Mari sous ma haine est tombé pour victime,
Mon cœur après cela ne connoît plus de crime ;
Jeune encore & timide, en mon timide sein,
Il osa me pousser à ce noble dessein.
Et toy perfide Amant, dont l'amour me diffame . . .

SE JANUS.

Tremperay-je ma main dans le sang d'une Femme ?

LIVILLA.

Je fais, pour m'animer à ce coup plein d'effroy,
Des efforts bien plus grands que tu n'en fais sur toy.
J'entens de toutes parts le Sexe & la Nature,
Qui me font de ce meurtre une horrible peinture :
Mais Femme, je pourray voir du sang sans horreur ;
Et parente, souffrir qu'on égorge ma Sœur.
Je l'ay trop offensée ; & la mort qui m'effraye,
Est le seul appareil qui peut fermer sa playe.
On voit fumer encor de ses plus chers parens,
Sur la route d'Enfer, les vestiges sanglans ;
Rien qu'un cercueil ne couvre un acte de la sorte,
Et pour elle ou pour moy, c'est la fatale porte,
Par qui le sort douteux, d'un ou d'autre côté,
Mettra l'un des partis en pleine liberté.
Encor si mon trépas satisfaisoit sa haine :
Mais de ta mort peut-être elle fera ma peine,
Puis qu'elle a découvert, au gré de son courroux,
A l'éclat de ma flamme un passage à ses coups.
Donc pour me conserver, conservant ta personne,
Sauve-moy des frayeurs que sa rage me donne.

SE JANUS.

Non, non, détrompez-vous de ces vaines frayeurs,
Elle croit l'Empereur cause de son malheur,
Je l'ay persuadée.

LIVILLA.

Elle feint de le croire ;

Pour un temps sur sa haine elle endort sa mémoire ;
Mais crains-la d'autant plus-qu'elle craint de s'ouvrir,
C'est pour elle trop peu de te faire mourir,
Si par ta mort toy-même assouvissant sa rage,
Tu n'en es l'instrument, & n'en hâtes l'ouvrage.

Quoy, je t'ay de mon Frere immolé jusqu'au nom !
 Sur son fameux débris élevé ton renom,
 Et chassé, pour complaire à toy seul où j'aspire,
 De mon lit & du jour l'heritier de l'Empire !
 Je semblois un Lion sur le Trône enchainé,
 Qui t'en gardoit l'abord comme à toy destiné.
 J'ay fait à ton amour, au peril de la tombe,
 Des Heros de ma race un funeste hecatombe ;
 Et ne préjugeant pas obtenir les souhaits
 D'un si grand criminel, que par de grands forfaits,
 On m'a vû promener, encor jeune, encor fille,
 Le fer & le poison par toute ma famille,
 Et rompre tous les nœuds de mon sang, de ma foy,
 Pour n'être plus liée à personne qu'à toy.
 Chaque instant de ma vie est coupable d'un crime,
 Paye au moins tant de sang du sang d'une victime,
 Je n'en brûle de soif qu'afin de te sauver
 Du bras qu'à ton malheur ce sang fera lever.
 Ose donc, ou permets, quand on joindra notre ame,
 Que je sois ton Mari, si tu n'es que ma Femme.

SEJANUS.

Du précipice affreux prêt à nous engloutir,
 Agrippine & son rang nous peuvent garantir ;
 Prodiguons sa puissance à terrasser Tibere ;
 Quand elle aura sans nous détruit notre Adversaire,
 Nous trouverons par elle un Trône dans le port,
 Et ferons en état de songer à sa mort.

LIVILLA.

Tu m'en donnes parole ; hé bien, je suis contente,
 L'espoir que j'en auray flattera mon attente ;
 A Jupiter vengeur je vais offrir des vœux,
 Si pourtant d'un tel coup j'ose parler aux Dieux,
 Car le crime est bien grand de massacrer Tibere.

SEJANUS.

Tibere, ce Tyran qui fit mourir ton pere !

LIVILLA.

Ah ! le traître en mourra ; fais, fais-moy souvenir,
 Quand d'injustes remords viendront m'entretenir,
 Afin de s'opposer au meurtre de Tibere,
 Que Tibere est celui qui fit mourir mon pere.

SCÈNE IV.

TERENTIUS, SEJANUS.

TERENTIUS.

Immoler Agrippine à l'objet de ton feu !
La victime sera plus noble que le Dieu.

SEJANUS.

Que vous connoissez mal le sujet qui m'enflâme !

TERENTIUS.

Quoy ! Livilla n'est point ...

SEJANUS.

Non, je la hay dans l'ame,
Et quoy qu'elle m'adore, & qu'elle ait à mes vœux
Immolé son Epoux, son Frere, & ses Neveux,
Je la trouve effroyable ; & plus sa main sanglante
Execute pour moy, plus elle m'épouvante :
Je ne puis à sa flâme apprivoiser mon cœur,
Et jusqu'à ses bienfaits me donnent de l'horreur ;
Mais j'aime sa Rivale avec une Couronne,
Et je brûle du feu que son éclat luy donne ;
De ce bandeau Royal les rayons glorieux
Augmentent la beauté des rayons de ses yeux ;
Et si l'âge flétrit l'éclat de son visage,
L'éclat de sa Couronne en repare l'outrage.
Enfin pour exprimer tous ses charmes divers,
Sa foy me peut en dot apporter l'Univers.
Quoy que de son Epoux ma seule jalousie,
Par les mains de Pison ait terminé sa vie,
Elle a toujours pensé, que des raisons d'Etat
Ont poussé l'Empereur à ce lâche attentat.
Ainsi, Terentius, un Royal Hymenée
Doit bientôt à son sort unir ma destinée ;
Un Diadème au front en sera le lien.

TERENTIUS.

Le cœur d'une Amazone étoit digne du tien.

Tel, jaloux de mon rang tenteroit ma ruine,
Qui n'osera choquer un Epoux d'Agrippine;
Ce nœud m'affermira dans le Trône usurpé;
Et son Fils qui me hait, dans sa fureur trompé,
Au profond de son ame arrêtant sa colere,
Craindra de s'attaquer au Mari de sa Mete,
Ou forcée à le perdre, avec moins de courroux,
Elle en pardonnera le meurtre à son Epoux.
Mais allons préparer, dans la pompe celebre
Du retour de Tibere, une pompe funebre.

Fin du premier Acte.



ACTE



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIBERE, NERVA.

TIBERE.

O Uy, la Couronne enferme, & cache beaucoup plus
De pointes sous le front, qu'il n'en paroît dessus ;

De ma triste grandeur j'ay vû Rome Idolâtre :
Mais que j'ay pour regner d'ennemis à combattre !

NERVA.

C'est trop te défier de ton noble destin ;
Agrippine te hait, mais elle est femme enfin.

TIBERE.

Que de justes frayeurs s'emparent de mon ame !
Le grand Germanicus me combat dans sa Femme.
De ce Prince au tombeau le nom ressuscité,
Semble accourir aux vœux qui l'ont sollicité ;
Sous mon Trône abbatu, ce nouvel Encelade
Du profond des Enfers à ma Cour retrograde,
Et jette un cri si haut, que du bruit effrayé,
Je doute s'il foudroie, ou s'il est foudroyé.
Par un souffle brûlant que sa rage respire,
Il émeut la revolte au sein de mon Empire ;
Et le perfide encor, pour braver mes desseins,
Me combat à couvert dans le cœur des Romains.

NERVA.

D'un tout si dangereux pers le dangereux reste.

TIBERE.

Je sçais bien qu'Agrippine à mes jours est funeste ;

Tome I.

H h

Mais si sans l'achever ma haine l'entreprend ,
 Le courroux qui l'anime en deviendra plus grand ;
 Et si dans le Senat on la trouve innocente ,
 Je la force à venger cette injure sanglante.

N E R V A .

Que me dis-tu , Seigneur ? elle est coupable.

T I B E R E .

En quoy ?

N E R V A .

D'être ou d'avoir esté plus puissante que roy.
 Elle rameine au choc les bandes allarmées ,
 Casse ou nomme à son gré les Empereurs d'Armées ,
 Montre en Caligula son Ayeul renaissant ,
 Intimide le foible , achève le puissant ;
 Emplit ton cabinet de ses pensionnaires :
 Enfin jusqu'à ta garde & tes Legionnaires ,
 Fallût-il se noircir d'une lâche action ,
 Sont généralement à sa dévotion.
 Elle est ambitieuse , elle te croit coupable ,
 Crains qu'elle ne corrompe un serviteur de table ;
 Rarement un grand Roy que l'on peut envier ,
 Echappe du poison donné par l'heritier.

T I B E R E .

O Ciel ! si tu veux perdre un Empereur de Rome ,
 Que son trépas au moins soit l'ouvrage d'un homme !

N E R V A .

Cesar, pour prévenir ses desseins furieux ,
 Elle est dans ton Palais , qu'on l'égorge à tes yeux ?

T I B E R E .

L'équité nous oblige à plus de retenue ;
 On ne l'a qu'accusée , & non pas convaincue.

N E R V A .

Le Sceptre qu'en tes mains disputé son renom ,
 Dans tes mains ébranlé , ne tient plus qu'à ton nom ;
 Cours le prix d'une gloire en gloire sans seconde ,
 Au bout de la carrière est le Trône du monde :
 Mais encor qu'il puisse être à tous deux destiné ,
 Qui l'atteindra plutôt , y sera couronné ;
 En partant le premier devance donc sa course ,
 Et coupe les ruisseaux du torrent dès la source.
 Quoy ? supporteras-tu sans honte ou sans effroy ,

TRAGÉDIE.

363

Que l'Empire balance entre une femme & toy ?
 Pers , pers cette orgueilleuse , avant qu'elle connoisse
 De ton regne ébranlé la mortelle foiblesse.
 Un soupçon de revolte à l'apparence joint ,
 Est un crime d'Etat qu'on ne pardonne point :
 Cesar , il la faut perdre.

T I B E R E.

Ouy, Nerva , je la donne ,
 Sans rien examiner , au bien de ma Couronne :
 Elle mourra.

N E R V A.

Cesar...

T I B E R E.

Elle mourra : mais Dieux !
 Comment me dérober au peuple furieux ?
 Car si de ce combat j'emporte la victoire ,
 Son sang pour la vanger peut jaillir sur ma gloire.
 C'est un foudre grondant , suspendu , prêt à cheoir ,
 Qu'au dessus de ma tête il ne faut pas mouvoir.

N E R V A.

Non , Seigneur , non , sa perte est & seure & facile.

T I B E R E.

Il faut donc l'engager à sortir de la Ville.

N E R V A.

Elle iroit , la superbe , en cent climats divers
 Promener la revolte aux bouts de l'Univers ;
 Et jettant du discord la semence féconde ,
 Armeroit contre toy les deux moitiés du monde :
 Elle uniroit les bras de tout le Genre humain ,
 Joindroit les deux Soleils du Parthe & du Germain .
 Provoqueroit la Paix à te faire la guerre ,
 Et sur toy seul enfin renverseroit la terre.

T I B E R E.

Pour l'empêcher d'agir , il faut la rassurer ,
 Si son crime paroît , feindre de l'ignorer :
 Et puis , quand nous aurons le secours que j'espère ,
 La mienne à decouvert bravera sa colere.
 Mais la voicy ; n'importe , il la faut regaler
 D'un offre dont l'éclat suffit pour l'aveugler.
 Voy comme son front cache & montre sa vengeance ,
 Et dans quelle fierté la superbe s'avance :

H h 2

Pour me tromper encor elle vient en ces lieux :
Mais écoute-nous feindre à qui feindra le mieux.

SCENE II.

TIBERE, AGRIPPINE, SEJANUS,
NERVA, TERENTIUS.

AGRIPPINE.

T On retour imprévu, tes gardes redoublées ;
Trois fortes Legions près de Rome assemblées ,
M'ont fait avec raison craindre quelque attentat
Ou contre ta Personne, ou contre ton Etat :
C'est pourquoy dans un temps suspect à ma patrie,
Où le Romain troublé s'attroupe, s'arme & crie ,
J'ameine à ton secours mes proches, mes amis ,
Et tous ceux que mon rang me peut avoir soumis,

TIBERE *bas à Nerva.*

L'impudente, Nerva ! Genereuse Princesse ,
Je ne puis par ma bouche exprimer ma tendresse ,
Car un empereur présent que le Trône d'un Roy
Ne scauroit m'acquitter de ce que je te doy :
De Rome à ce dessein j'apporte mon Armée ,
Pour forcer cette Esclave au joug accoutumée ,
D'adorer dans ton fils ce Prince bien aimé ,
L'Image d'un Heros qu'elle a tant estimé :
Oùy, je viens sur son front déposer ma Couronne ;
Et quiconque osera choquer ce que j'ordonne ,
C'est un traître, un mutin, qu'en vassal plein de cœur
J'immoleray moy-même au nouvel Empereur.

AGRIPPINE,

Qui renonce à sa gloire en offrant sa Couronne ,
Il en acquiert, Cesar, plus qu'il n'en abandonne ;
Tu m'estimes beaucoup de me la presenter ,
Mais je m'estime trop pour pouvoir l'accepter :
C'est en la refusant qu'on s'en doit rendre digne ,
Je veux que l'Univers en juge par ce signe.

TIBERE.

Auguste ton Ayeul, contre les droits du sang,
M'adopra pour monter après luy dans son rang:
Quoy qu'avecque ton sexe il connût ton audace,
Il n'osa te choisir pour occuper sa place;
Il eut peur, connoissant combien sans se flater,
La Machine du monde est pesante à porter,
Que d'un poids inégal à la grandeur de l'ame,
Cet énorme fardeau tombât sur une femme;
Et qu'un Sceptre appuyé d'une si foible main,
Soutint mal la grandeur de l'Empire Romain:
Mais quoy que sa prudence, en bravant la Nature,
T'ait ravy la Couronne avec beaucoup d'injure,
Puis qu'aujourd'huy son sang en tes bras affoibli
A dans ceux de ton fils ses forces rétabli,
Je le veux élever par droit hereditaire,
Après un interregne, au Trône de son pere.

AGRIPPINE.

Fille du grand Cesar que je dois imiter,
Je le cede au Heros qu'il crut le meriter,
Pour montrer par un choix aussi grand, aussi juste,
Que je suis & du sang & dans l'esprit d'Auguste.

TIBERE.

Et par cette raison, son esprit & son sang
Sont des droits à ton fils pour monter à mon rang;
J'en ay le Diadème, & d'une foy sincere,
Je le veux rendre au fils, l'ayant reçu du Pere.

AGRIPPINE.

Avec un Diadème on n'attribue pas bien
Un cœur tout genereux qui veut aimer pour rien.

TIBERE.

Pour te la conserver, j'ay reçu la Couronne;
Je te la rends, Princesse.

AGRIPPINE.

Et moy je te la donne.

TIBERE.

Mais comme j'en dispose au gré de tes parens,
C'est moy qui te la donne.

AGRIPPINE.

Et moy je te la rends.

As-tu droit d'esperer que cette ame hautaine

H h §

En générosité succombe sous la tienne ?

TIBERE.

Ecoute dans ton sein son cœur te démentir.

AGRIPPINE.

Qui choisit par raison, ne se peut repentir.

TIBERE.

Tu me hais, & tu veux éteindre par envie

La plus belle action dont éclate ma vie.

Ah ! pardonne à l'honneur du Monarque des Rois,

Où de ton père en nous respecte au moins le choix.

AGRIPPINE.

Aux siècles à venir quelque jour à ta gloire

Nos Neveux étonnez apprendront dans l'Histoire,

Qu'un Roy de sa Couronne a dépouillé son front;

Et ces mêmes Neveux, à ma gloire apprendront,

Que ce Prince en fit l'offre à la seule personne

Qui pouvoit refuser l'éclat d'une Couronne,

Et que l'ordre des Dieux luy voulut désigner,

De peur qu'un si bon Roy ne cessât de regner.

TIBERE.

Regne, je te l'ordonne, & regnant fais connoître

Que tu sçais m'obéir encor comme à ton Maître.

AGRIPPINE.

Regne, je te l'ordonne, & respectant ma loy,

Obéis, pour montrer que tu n'es plus mon Roy :

Regne, & puis que tu veux me rendre Souveraine,

Montre, en m'obéissant, que je suis déjà Reine ;

Reprends donc ta Couronne aussi-bien, couronner

Celle qui te commande, que de ne luy rien donner.

TIBERE.

Tâche, mon Sejanus, d'ébranler sa constance,

Tuy qui lis dans mon cœur, & vois ce que je pense ;

Tu luy découvriras les secrets de mon cœur,

Et les vastes desseins que j'ay pour sa grandeur.



SCENE III.

SEJANUS, AGRIPPINE,
TERENTIUS.

SEJANUS.

L Ors que contre soy-même avec nous il conspire,
Quelle raison vous meut à refuser l'Empire ?

AGRIPPINE.

Alors que dans ton sein mon portrait fut tracé,
Le portrait de Tibere en fut-il effacé ?
Ou desaccoutumé du visage d'un traître,
L'as-tu vû sans le voir, & sans le reconnoître ?
Je t'excuse pourtant ; non, tu ne l'as point vû,
Il étoit trop masqué pour être reconnu.
Un homme franc, ouvert, sans haine, sans colere,
Incapable de peur, ce n'est point là Tibere ;
Dans tout ce qu'il paroît, Tibere n'est point là ;
Mais Tibere est caché derrière tout cela.
De monter à son Trône il ne m'a poursuivie,
Qu'à dessein d'épier s'il me faisoit envie ;
Et pour peu qu'à son offre il m'eût vû balancer,
Conclure aveuglément que je l'en veux chasser.
Mais quand il agiroit d'une amitié sincere,
Quand le ressentiment des bienfaits de mon pere,
Ou quand son repentir eût mon choix appelé
A la possession du bien qu'il m'a volé,
Sçache que je préfere à l'or d'une Couronne,
Le plaisir furieux que la vengeance donne ;
Point de Sceptre aux dépens d'un si noble courroux,
Et du vœu qui me lie à venger mon Epoux.

Mais bien loin qu'acceptant la suprême puissance,
Je perde le motif d'une juste vengeance,
Je veux qu'il la retienne, afin de maintenir
Agrippine & sa race au droit de le punir :
Si je l'eusse accepté, ma vengeance assouvie

H h 4

N'auroit pû sans reproche attenter sur sa vie ,
Et je veux que le rang qu'il me retient à tort ,
Me conserve toujours un motif pour sa mort.

D'ailleurs c'est à mon fils qu'il remettoit l'Empire,
Est-ce au nom de Sujet où ton grand cœur aspire ?
Penses-y meurement ; quel que soit ton dessein ,
Tu ne m'épouseras que le Sceptre à la main.

Mais adieu , va sonder où tend tout ce mystère ,
Et confirme toujours mon refus à Tibere.

SCENE IV.

SEJANUS , TERENCEIUS,

TERENCEIUS.

PAr les cuisans soucis où flotte l'Empereur ,
Du peril où tu cours mesure la grandeur ,
Crains que dans le complot , comme un sage inter-
prete ,

De la moitié connuë il passe à la secrette :

Car je veux que le Ciel , secondant tes souhaits ,

Tu menes ta Victoire où tendent tes projets ;

D'une marche du Trône Agrippine approchée ,

La soif de se venger non encore étanchée ,

Et par un si grand coup ne redoutant plus rien ,

Elle voudra du sang , & peut-être le tien :

Peut-être qu'en ton lit , aux bras de l'Hymenée ,

Le fer de son Epoux attend ta destinée

Que sa douleur secrette espere en te tuant ,

Venger son mari mort sur son mari vivant ,

Et qu'à ce cher Epoux qui regle sa colere

Elle veut immoler le vainqueur de Tibere :

Donc pour sauver ta tête , abandonne la Cour ;

Tu connois la Fortune , & son funeste amour.

SEJANUS.

Mettre les voiles bas n'ayant point perdu l'Ourse ?

Je suis trop ébranlé pour retenir ma course ;

Je veux monter au Trône, ou m'en voir accabler ,

Car je ne puis si tard commencer à trembler.

TERENTIUS.

Superbe , ta naissance y met un tel obstacle ,
Que pour monter au Trône il te faut un miracle.

SEJANUS.

Mon sang n'est point Royal , mais l'héritier d'un
Roy

Porte-t-il un visage autrement fait que moy ?
Encor qu'un toit de chaume eût couvert ma naissance ,
Et qu'un Palais de marbre eût logé son enfance ,
Qu'il fût né d'un grand Roy , moy d'un simple Pa-
steur ,

Son sang auprès du mien est-il d'autre couleur ?

Mon nom seroit au rang des Héros qu'on renomme,
Si mes Prédecesseurs avoient saccagé Rome :
Mais je suis regardé comme un homme de rien ,
Car mes Predecesseurs se nommoient gens de bien.
Un César cependant n'a guères bonne vûë ,
Dix degrez sur sa tête en bornent l'étenduë ,
Il ne sçauroit au plus faire monter ses yeux
Que depuis son berceau jusques à dix Ayeux :
Mais moy je retrograde aux Cabanes de Rome ,
Et depuis Sejanus jusques au premier homme :
Là n'étant point borné du nombre ni du choix ,
Pour quatre Dictateurs j'y rencontre cent Rois.

TERENTIUS.

Mais le crime est affreux de massacrer son Maître !

SEJANUS.

Mais on devient au moins un magnifique traître.
Quel plaisir sous ses pieds de tenir aux abois
Celuy qui sous les siens fait gémir tant de Rois !
Fouler impunément les Têtes couronnées ,
Faire du genre humain toutes les destinées ,
Mettre aux fers un Cesar , & penser dans son cœur ,
Cet Esclave jadis étoit mon Empereur !

TERENTIUS.

Peut-être en l'abbattant tomberas-tu roy-même.

SEJANUS.

Pourvu que je l'entraîne avec son Diadème ,
Je mourray satisfait , me voyant terrassé
Sous le pompeux débris d'un Trône renversé :

Et puis, mourir n'est rien, c'est achever de naître,
Un Esclave hier mourut pour divertir son Maître :
Aux malheurs de la vie on n'est point enchaîné,
Et l'ame est dans la main du plus infortuné.

TERENTIUS.

Mais n'as-tu point d'horreur pour un tel parricide ?

SEJANUS.

Je marche sur les pas d'Alexandre & d'Alcide,
Penses-tu qu'un vain nom de traître, de voleur,
Aux hommes demi-Dieux doive abbatre le cœur ?

TERENTIUS.

Mais d'un coup si douteux peux-tu prévoir l'issue.

SEJANUS.

De courage & d'esprit cette trame est tissée :
Si César massacrée, quelques nouveaux Tyrans
Elevez par mon crime au Trône où je prétens,
Songent à s'emparer du pouvoir Monarchique,
J'appelleray pour lors le peuple en Republique,
Et je luy feray voir que par des coups si grands
Rome n'a point perdu, mais changé ses Tyrans.

TERENTIUS.

Tu connois cependant que Rome est Monarchique,
Qu'elle ne peut durer dans l'Aristocratique,
Et que l'Aigle Romaine aura peine à monter,
Quand elle aura sur soy plus d'un homme à porter.
Respecte & crains des Dieux l'effroyable tonnerre.

SEJANUS.

Il ne tombe jamais en Hyver sur la terre,
J'ay six mois pour le moins à me moquer des Dieux,
Ensuite je feray ma paix avec les Cieux.

TERENTIUS.

Ces Dieux renverseront tout ce que tu proposes.

SEJANUS.

Un peu d'encens brûlé rajuste bien des choses.

TERENTIUS.

Qui les craint, ne craint rien.

SEJANUS.

Ces enfans de l'effroy,
Ces beaux riens qu'on adore, & sans sçavoir pour-
quoy,
Ces alterez du sang des bestes qu'on assomme,

TRAGÉDIE.

371

Ces Dieux que l'homme a fait , & qui n'ont point
fait l'homme ,

Dés plus fermes Etats ce fantasque soutien ,
Va , va , Terentius , qui les craint ne craint rien.

TERENTIUS.

Mais s'il n'en étoit point , cette Machine ronde . . .

SEJANUS.

Ouy , mais s'il en étoit , ferois-je encore au monde ?

SCÈNE V.

SEJANUS, TERENTIUS, LIVILLA.

LIVILLA.

Q Uoy tu restes à Rome , & le Foudre grondant
Ne pourra t'éveiller , si ce n'est en tombant ?
Fuy , fuy , tout est perdu.

SEJANUS.

L'Empereur sçait la trame ?

LIVILLA.

Tout est perdu , te dis-je ?

SEJANUS.

Ah ! poursuivez , Madame.

LIVILLA.

Tu n'as plus qu'un moment.

SEJANUS.

Mais de grace pourquoi ?

Tibere . . .

LIVILLA.

Au nom des Dieux , Sejanus , sauve-toy.

SEJANUS.

Apprenez-nous au moins qui vous rend si troublée ?

LIVILLA.

J'ay honte de l'effroy dont je suis accablée ;
Mais on peut bien trembler quand le Ciel tremble aussi.
Ecoute donc sur quoy je m'épouvante ainsi.
Des poings du Victimaire aujourd'hui nos Hosties ,
Le couteau dans la gorge , en fureur sont parties ,

L'Aruspice a trouvé le cœur défectueux,
 Les poulmons tout flétris & le sang tout bourbeux,
 La chair du Sacrifice au brasier pétillante,
 Distilloit sur l'Autel une liqueur puante;
 Le bœuf n'a pas esté mortellement atteint,
 L'encensoir allumé par trois fois s'est éteint;
 Il est sorti de terre une vaine figure;
 Oh n'a point vû manger les oyseaux de l'Augure,
 Le Sacrificateur est chû mort en riant,
 Le Temple s'est fermé du côté d'Orient,
 Il n'a tonné qu'à droite, & durant cet extrafe
 J'ay vû nos Dieux foyers renversez de leur base.

SE JANUS.

Quoy? ces présages vains étonnent ton courroux?
 Ils sont contre Tibere, & non pas contre nous.
 Si les Dieux aux mortels dévoient leurs mystères,
 On en liroit au Ciel les brillans caracteres:
 Mais quoy qu'il en puisse être, il sera glorieux
 D'avoir fait quelque chose en dépit de nos Dieux:
 Car si notre fureur succombe à la fortune,
 Au moins dans les transports d'une rage commune
 Nous poursuivrons Tibere avec tant de courroux,
 Que l'on verra suer le Destin contre nous.

LIVILLA.

Le Destin grave tout sur des tables de cuivre,
 On ne déchire pas les feuillets d'un tel Livre.

SE JANUS.

Achevons donc le crime où ce Dieu nous astring,
 C'est luy qui le commet, puis qu'il nous y contraint.

LIVILLA.

Mon esprit est remis, & ton noble courage,
 Quoy qu'annonce le Ciel, est un heureux présage.
 Allons de cent Argus Tibere environner,
 Arrêtons les avis qu'on luy pourroit donner;
 Et puis qu'il ne tient pas tout le secret encore,
 Coupons vers notre bout la moitié qu'il ignore.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGRIPPINE, CORNELIE.

AGRIPPINE.

S Anglante Ombre qui passe & repasse à mes yeux,
Fantôme dont le vol me poursuit en tous lieux,
Tes travaux, ton trépas, ta lamentable histoire,
Reviendront-ils sans cesse offenser ma mémoire ?
Ah ! trêve, cher Epoux, si tu veux m'affliger,
Prête-moy pour le moins le temps de te venger,

CORNELIE.

Il vient vous consoler de sa cruelle absence.

AGRIPPINE.

Il vient, il vient plutôt me demander vengeance,
Te souvient-il du temps qu'au fort de ses douleurs,
Couronné dans son lit de ses amis en pleurs,
Il crioit : O Romains, cachez-moy cette offrande,
C'est un bras, non des yeux, que mon sort vous de-
mande ;

Mes plus grands ennemis n'ont rien tant désiré,
Que de me voir un jour digne d'être pleuré.
A de plus hauts penfers élevez donc votre ame,
Pleurer Germanicus, c'est le venger en Femme,
On me plaindra par-tout où je suis renommé :
Mais pour vous, vengez-moy, si vous m'avez aimé ;
Car, comme il est honteux à qui porte une épée,
D'avoir l'aine à pleurer mollement occupée,
Si du sang répandu sont les pleurs d'un Romain,
J'espère que vos yeux seront dans votre main,

Forcez donc mes Bourreaux de soupirer ma perte ,
 C'est la seule douleur qui me doit être offerte ;
 Ouy, cherchez , poursuivez , jusqu'à la terre ouvrir ,
 La terre parlera pour vous les découvrir.
 Que par les yeux sanglans de cent mille blessures ,
 Leurs corps défigurez pleurent mes aventures ,
 Et que Pison le traître . . . A ce mot de Pison
 Son ame abandonna sa mortelle prison ,
 Et s'envola mêlée au nom de ce perfide ,
 Comme pour s'attacher avec son homicide :
 Enfin je l'ay vû pâle , & mort entre mes bras ;
 Il demanda vengeance , & ne l'obtiendrait pas !
 Un si lâche refus . . .

CORNELIE.

L' aimez-vous ?

AGRIPPINE.

Je l'adore.

CORNELIE.

Madame , cependant Tibere vit encore.

AGRIPPINE.

Attens encore un peu , mon déplorable Epoux ;
 Tu le verras bientôt expirant sous mes coups ,
 Et ravi par le sort aux mains de la Nature ,
 Son sang à gros bouillons croître chaque blessure ;
 Son esprit , par le fer , dans son siège épuisé ,
 Pour sentir tout son mal en tous lieux divisé ,
 Entre cent mille éclairs de l'acier qui flamboie ,
 Gemissant de douleur , me voir passer de joye ,
 Et n'entendre , percé de cent glaives aigus ,
 Que l'effroyable nom du grand Germanicus.
 Qu'il est doux , au milieu des traits qu'on nous dé-
 cache ,
 De croire être offensé quand la vengeance approche !
 Il semble que la joye au milieu de mes sens
 Reproduise mon cœur par-tout où je la sens .
 Pour former du Tyran l'image plus horrible ,
 Chaque endroit de mon corps devient intelligible ,
 Afin que tout entiere en cet accès fatal ,
 Je renferme , je sente , & comprenne son mal.
 Usurpant les devoirs de son mauvais génie ,
 Je l'attache aux douleurs d'une lente agonie :

Je compte ses sanglots, & j'assemble en mon sein
 Les pires accidens de son cruel destin ;
 Je le voy qui pâlit, je voy son ame errante
 Couler dessus les flots d'une écume sanglante,
 L'estomac enfoncé de cent coups de poignard,
 N'avoir pas un Ami qui luy jette un regard ;
 S'il pense de sa main boucher une blessure,
 Son ame s'échapper par une autre ouverture :
 Enfin ne pouvant pas m'exprimer à moitié,
 Je le conçois réduit à me faire pitié.
 Voy quels transports au sein d'une femme offensée
 Cause le souvenir d'une injure passée.
 Si la Fortune instruite à me desobliger,
 M'ôtoit tous les moyens de me pouvoir venger,
 Plûtôt que me résoudre à vaincre ma colere,
 Je m'irois poignarder dans les bras de Tibere,
 Afin que soupçonné de ce tragique effort,
 Il attirât sur luy la peine de ma mort.
 Tu moins dans les Enfers j'emporterois la gloire
 De laisser, quoy que Femme, un grand nom dans
 l'Histoire :
 Mais le discours sied mal à qui cherche du sang,

CORNÉLIE.

Vous !

AGRIPPINE.

Ouy moy, de César je veux percer le flanc,
 Et jusques sur son Trône herissé d'hallebardes,
 Je veux, le massacrant au milieu de ses Gardes,
 Voir couler par ruisseaux de son cœur expirant,
 Tout le sang corrompu dont se forme un Tyran,



SCENE II.

TIBERE, AGRIPPINE, CORNELIE,
Troupe de Gardes.

TIBERE *se présentant.*

Poursuivez.

AGRIPPINE.

Quoy, Seigneur ?

TIBERE.

Le propos détestable

Où je vous ay surpris.

AGRIPPINE.

Ah ! ce propos damnable

D'une si grande horreur tous mes sens travailla,
Que l'objet du fantôme en sursaut m'éveilla.

TIBERE.

Quoy, cela n'est qu'un songe, & l'horrible blasphème
Qui choque des Césars la Majesté suprême,
Ne fut dit qu'en dormant ?

AGRIPPINE.

Non, César, qu'en dormant :

Mais les Dieux qui pour lors nous parlent clairement,
Par de certains effets dont ils meuvent les causes,
En nous fermant les yeux, nous font voir toutes choses.

Ecoute donc, Seigneur, le songe que j'ay fait,
Afin que le recit en détourne l'effet.

Je reclus des Dieux la sagesse profonde,
De regir par tes mains les affaires du monde ;
Quand les sacrez Pavots qui nous tombent des Cieux,
D'un sommeil prophétique ont attaché mes yeux.
Après mille embarras d'espèces mal formées,
Que la chaleur vitale entretient de fumées,
Je ne sçay quoy de blême, & qui marchoit vers moy,
A crié par trois fois : César, prends garde à toy.

Un

Un grand bruit aussi-tôt m'a fait tourner visage,
Et j'ay vû de Cesar la pâlisante image,
Qui couroit hors d'haleine en me tendant les bras ;
Ouy, Cesar, je t'ay vû menacé du trépas.
Mais comme à ton secours je voloïs, ce me semble,
Nombre de meurtriers qui couroient tous ensemble,
T'ont percé sur mon sein ; Brutus les conduisoit,
Qui loin de s'étonner du grand coup qu'il osoit,
Sur son Trône, a-t-il dit, herissé d'hallebardes,
Je veux le massacrant au milieu de ses Gardes,
Voir couler par ruisseaux de son cœur expirant,
Tout le sang corrompu dont se forme un Tyran.
J'en étois là, Seigneur, quand tu m'as entenduë.

TIBERE.

La réponse est d'esprit, & n'est pas mal conçue.

AGRIPPINE.

Ah ! Cesar, il n'est plus d'azile en ta maison.
Quoy ! tu tiens pour suspects de fer & de poison
Jusques à tes parens, avec qui la Nature
T'attache par des nœuds d'immortelle tissure ?
Connois mieux Agrippine, & cesse d'opprimer,
Avec ceux que ton sang oblige de t'aimer,
Ceux que soutient ton rang. Sejanus, par exemple,
Superbe, sanguinaire, homme à brûler un Temple,
Mais qui pour ton salut accepteroit la mort,
Ne peut être accusé, ni soupçonné qu'à tort.
Et cependant, Cesar, un fourbe, un lâche, un traître,
Pour gagner en flateur l'oreille de son Maître,
Peut te dire aujourd'hui...

Sejanus entre, sans être vû d'Agrippine ni de Tibere.

SCENE III.

TIBERE, AGRIPPINE, SEJANUS.

AGRIPPINE *continue sans voir Sejanus.*

Sejanus te trahit ,
 Il empiete à pas lents ton Trône , l'envahit ,
 Il gagne à son parti les Familles puissantes ,
 Il se porte heritier des Maisons opulentes ,
 Il brigue contre toy la faveur du Senat.

SEJANUS *bas.*

O Dieux ! elle m'accuse.

AGRIPPINE.

Il renverse l'Etat ,
 Il seme de l'argent parmi la populace.

SEJANUS *bas à Agrippine , en se jetant
 aux pieds de l'Empereur.*

Nous perirons, Madame , & sans implorer grace.

Ouy , Seigneur , il est vray , j'ay conjuré.

TIBERE.

Qui , toy ?

AGRIPPINE.

On peut te dire pis encôr de luy , de moy :
 Mais à de tel rapports il est d'un Prince sage
 De ne pas écouter un foible témoignage.

SEJANUS *bas.*

Imprudent, qu'ay-je fait ? tout est desespéré.

TIBERE.

Mais enfin , Sejanus luy-même a conjuré.

Il l'avouë.

SEJANUS.

Ouy , Seigneur.

TIBERE.

L'eussiez-vous crû, Princesse?

SEJANUS.

J'ay conjuré cent fois ta profonde sagesse ,

De ne point écouter ces lâches ennemis
Qui te rendent suspects Agrippine & son Fils.
Ne souffre pas, Seigneur, qu'une ame déloyale
Dégorge son venin sur la Maison Royale ;
Tout le Palais déjà frémit de cet affront,
Et ta couronne même en tremble sur ton front ;
Rome en est offensée, & le peuple en murmure.
Prévien de grands malheurs, César, je t'en conjure,
Je t'en conjure encor par l'amour des Romains,
Et par ces tristes pleurs dont je mouille tes mains.

TIBERE.

Comment ?

SEJANUS.

Tes Legions qui s'approchent de Rome
Réveillent en sursaut la ville d'un grand sonne ;
Elle croit que tu veux abreuver ses remparts
De ce qui reste encor du sang de nos Césars,
Et qu'après tant de sang que ta soif se destine,
Tu viens pour te baigner dans celui d'Agrippine.
Le peuple en tous ses bras commence à se mouvoir,
Il fait aux plus sensez tout craindre & tout pouvoir,
Pour te l'ôter de force, il résout cent carnages,
Autour de ton Palais il porte ses images,
Il brave, il court, il crie, & presque à son aspect
Menace insolemment de perdre tout respect ;
Etrouffe en son berceau la revolte naissante.

TIBERE.

Il arrête Agrippine qui veut sortir.

Agrippine, arrêtez ; si le desordre augmente,
Un desaveu public aux yeux de ces mutins,
En vous justifiant, calmera nos destins ;
Vos efforts feront voir si le ver qui vous rongé
Méditoit le recit d'un complot ou d'un songe ;
Eteignez au plutôt le feu que je prévois,
Ou bien résolvez-vous de périr avec moi.

Se tournant vers Sejanus.

C'est pour l'intimider. Les rayons de ma venue,
Comme ceux du Soleil, résoudront cette nue.

SEJANUS.

Il feroit à propos qu'on te vît escorté ;
De grands desseins par là l'ouvent ont avorté.

I i 2

SCENE IV.

SEJANUS, AGRIPPINE,
CORNELIE.

SEJANUS.

Que vous m'avez fait peur !
AGRIPPINE.

Que vous m'avez troublée !

Je sens mon ame encor de surprise accablée.
Confesser au Tyran la conjuration !

SEJANUS.

Mais vous , luy reveler la conspiration !
J'ay crû que votre cœur vous prenoit pour une autre ,
J'en ay senti mon front rougir au lieu du vôtre ,
Et j'appellois déjà la mort avec fierté ,
Pour épargner ma honte à votre lâcheté ,
Pour en perdre au tombeau la funeste memoire ,
Et pour ne pas enfin survivre à votre gloire :
Ouy , j'allois sans lâcher ni soupir ni sanglot ,
Moy seul , pour mourir seul , m'accuser du complot ,
Et vous justifiant , quoy que mon ennemie ,
Comblant par mon trépas votre nom d'infamie.

AGRIPPINE.

Vous m'offensez , cruel , par cet emportement ,
Mon amour en dépôt vous tient lieu de serment ,
Puis que c'est une Loy du Dieu qui nous assemble ,
Que si vous perissiez , nous perissions ensemble.

SEJANUS.

Si j'ay de grands soupçons , ce n'est pas sans sujet ,
Ce que j'espere est grand , & mon sort est abjet ;
Vous faites relever le bonheur de ma vie
D'un bien que l'Univers regarde avec envie ;
Et c'est pourquoy je tremble au front de l'Univers ,
Quand dessus mon tresor je voy tant d'yeux ouverts ,
Ouy , j'ay peur qu'Agrippine icy-bas sans seconde ,

TRAGÉDIE.

381

Elevée au sommet de l'Empire du monde,
Comme un prix de Heros, comme une autre Toison,
Ne réchauffe le sang de quelqu'autre Jason ;
Et cette peur , hélas ! doit bien être soufferte
En celuy que menace une si grande perte.

AGRIPPINE.

Non , croyez , Sejanus , avec tous les humains,
Que je ne puis sans vous achever mes desseins ,
Et que vous connoîtrez dans peu, comme moy-même,
Vers équivoques.

S'il véritablement Agrippine vous aime.

SEJANUS.

Enfin , quoy que Cesar puisse faire aujourd'huy ,
La peur dont j'ay tremblé retombera sur luy ;
Il faut que je me rende auprès de sa personne ,
De peur qu'un entretien si secret ne l'étonne ;
Vous , sortez en public , pour tromper le Tyran ,
Et guerissez un mal qui n'est pas assez grand :
Contre trois Legions qui frappent à nos portes ,
Tous les Prétoriens , & cinquante Cohortes ,
Nos gens épouvantez ne feroient que du bruit ,
Et n'en recueilleroient que la mort pour tout fruit.
Attendons que l'aspect d'un Astre moins contraire ,
Dedans son Isle infame entraîne encor Tibere.

SCENE V.

AGRIPPINE, CORNELIE,
LIVILLA.

LIVILLA.

LA Discorde allumant son tragique flambeau,
Vous consacre , Madame, un spectacle assez beau,
Et je viens , comme Sœur , prendre part à la joye ,
Que lassé de vos maux le destin vous envoie ;
Le peuple soulevé pour un exploit si grand ,
Vous tient comme en ces bras à couvert du Tyran ,
Et ce transport subit, aveugle , & plein de zele ,

Témoigne que les Dieux sont de votre querelle.

AGRIPPINE.

Les Dieux sont obligez de venger mon Epoux,
Si les Dieux icy-bas doivent justice à tous;
Deux partis ont chargé leur balance équitable,
Agrippine outragée, & Tibere coupable.

LIVILLA.

Pour se bien acquitter, ils vous couronneront.

AGRIPPINE.

Ils s'acquitteront bien, quand ils me vengeront;
C'est la mort que je veux, non le rang du Monarque.

LIVILLA.

Se joindre à Sejanus, n'en est pas une marque.

AGRIPPINE.

Je fais encore pis, je me joins avec vous.

LIVILLA.

Vous nous aviez long-temps caché votre courroux.

AGRIPPINE.

Je regle à mon devoir les transports de mon ame.

LIVILLA.

Au devoir en effet vous reglez votre flâme;
Car comme l'amour seul est le prix de l'amour,
Sejanus vous aimant, vous l'aimez à son tour.

AGRIPPINE.

Il vous sied mieux qu'à moy d'aimer un adaltere,
Après l'assassinat d'un Epoux & d'un Frete.

LIVILLA.

Sont-ils ressuscitez pour vous le réveler?

AGRIPPINE.

S'ils sortoient du cercueil, il vous feroient trembler.

LIVILLA.

Cette ardeur dont j'embrasse & presse leur vengeance,
De l'Envie & de vous sauve mon innocence.

AGRIPPINE.

Si sans exception votre main les vengeroit,
Vous verriez du sang qui vous affoibliroit:
Mais quand vous vengerez leurs Ombres magnanimes,
Vous leur déroberez tout au moins deux Victimes.

LIVILLA.

Vous pourriez m'attendrir par de telles douleurs,
Qu'enfin j'accorderois Sejanus à vos pleurs.

TRAGEDIE.

383

AGRIPPINE.

Si m'en faisant le don vous faites un miracle,
J'en promets à vos yeux le tragique spectacle :
Mais il vous est utile, & vous le garderez
Pour le premier Epoux dont vous vous lasserez.

LIVILLA.

Quiconque ose inventer ce crime abominable,
Du crime qu'il invente il a l'esprit capable.

AGRIPPINE.

Votre langue s'emporte, appeaisez sa fureur,
Ce n'est pas le moyen d'acquiescer un vainqueur
Que vous dites m'aimer avec tant de constance ;
Car s'il m'aime, il reçoit la moitié de l'offense.

LIVILLA.

Sejanus vaut beaucoup, vous devez l'estimer.

AGRIPPINE.

Son merite est trop grand, pour pouvoir m'exprimer :
Mais Tibere étant mort, que nous avons en bute,
Sejanus à son tour sera notre dispute ;
Il doit être immolé pour victime entre nous,
Ou bien de votre Frere, ou bien de mon Epoux.
Adieu donc ; & de peur que dans la solitude
Votre jaloux soupçon n'ait de l'inquiétude,
J'engage à ma parole un solennel serment,
Que je sors sans dessein d'aller voir votre Amant.

SCENE VI.

LIVILLA seule.

Dites, dites le vôtre, Agrippine infidelle,
Qui de Germanicus oubliant la querelle,
Devenez, sans respect des droits de l'amitié,
De son lâche assassin l'exécration moitié.
Femme indigne du nom qui soutient votre race,
Et qui du grand Auguste avez perdu la trace,
Rougissez en voyant votre Epoux au tombeau,
D'étouffer sa memoire au lit de son Bourreau.
Mais que dis-je, insensée? ah ! mon trouble est extrême,

Ce reproche honteux rejaillit sur moy-même,
 Puis que de rang égal, & filles d'Empereurs,
 Nous tombons elle & moy dans les mêmes erreurs.
 Elle aime ce que j'aime, & quoy que je contemple
 De lâche dans son cœur, son cœur suit mon exemple.
 Et puis, il s'est donné : mais le traite est-il sien ?
 M'ayant fait sa Maîtresse, a-t-il droit sur mon bien ?
 Non, si par son Hymen ma naissance j'affronte,
 J'en cueilleray la gloire, ayant semé la honte ;
 Pour me le conserver, je hazarderay tout,
 Je n'entreprendray rien que je ne pousse à bout,
 Rien par qui dans sa mort mon bras ne se signale,
 Si je puis découvrir qu'il serve ma Rivale.

Qu'il y pense, ou bientôt des effets inhumains
 Feront de son supplice un exemple aux Romains :
 Ouy, par les Dieux vengeurs, lâche, je te proteste,
 Si ton manque de foy me paroît manifeste,
 Qu'avant que le Soleil ait son char remonté,
 Tu seras comme ceux qui n'ont jamais esté.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIBERE, SEJANUS,

TIBERE.

Enfin Rome est soumise, & mes troupes logées
Sont autour du Palais en bataille rangées,
Et je puis foudroyer d'un bras victorieux
Ces superbes Titans qui s'osent prendre aux Dieux ;
Je dois par Agrippine ouvrir leurs sépultures ,
Sa mort décidera toutes nos aventures.

SEJANUS.

Seigneur, daigne en son sang le tien considérer.

TIBERE.

Quand j'ay du mauvais sang, je me le fais tirer.

SEJANUS.

Prends garde aussi de perdre Agrippine innocente,
D'un coup si dangereux la suite m'épouvante ;
Rome publie à faux par de si prompts effets,
Que pour t'abandonner à de plus grands forfaits,
Tu chasses le témoin de qui l'aspect t'affronte,
Et punis la vertu dont l'éclat te fait honte.

TIBERE.

Quoy ! la craindre, & n'oser mettre un terme à ses
jours ?

Ou bien la laisser vivre, & la craindre toujours ?
L'un m'est trop dangereux, l'autre m'est impossible.

SEJANUS.

Seigneur, comme elle rend son abord accessible,
Qu'un Espion fidele éventa ses secrets,
Je m'offre à cet employ.

Tome I.

K k

AGRIPPINE,

TIBERE.

Je l'ay mandée exprés,
 Ce langage muet des yeux avecque l'ame ,
 Me pourra découvrir le complot qu'elle trame ;
 Je feindray de sçavoir qu'elle en veut à mes jours ,
 Afin que si son front pâlit à ce discours ,
 Il soit pour la convaincre, un indice contr'elle ;
 Ou si pleint de fierté son front ne la décelle ,
 Me croyant en secret du complot averti ,
 Elle abandonne au moins l'intérêt du parti.
 Brisons là , Sejanus , je la voy qui s'avance ;
 A la faire parler observe ma prudence.

SCENE II.

TIBERE, SEJANUS, AGRIPPINE,
 CORNELIE.

TIBERE.

Q Uoy barbare ! vouloir ton pere assassiner
 Au moment glorieux qu'il te va couronner ?
 N'apprehendes-tu point , ame fiere , ame ingrate ,
 Qu'au feu de mon amour ta lâcheté n'éclate ,
 Et qu'en j'air cette main qui m'assassinera
 Ne rencontre la main qui te couronnera ?

AGRIPPINE,

Moy , Seigneur ?

TIBERE.

Toy, perfide !

AGRIPPINE,

Enfin qui le dépose ?

TIBERE.

Demande à Sejanus , il en sçait quelque chose.

SEJANUS.

J'étois présent , Madame , à ce triste rapport.

TIBERE,

D'où vient qu'à ce discours tu te troubles si fort ?

TRAGEDIE.

387

AGRIPPINE.

Pour paroître innocente , il faut être coupable ,
D'une prompte replique on est bien plus capable ,
Parce que l'on apporte au complot déclaré ,
Contre l'accusateur un esprit préparé.

TIBERE.

Défens , défens-roy mieux.

AGRIPPINE.

Je pourrois l'entreprendre
Mais je t'offenserois , si j'osois me défendre ;
Ce seroit une preuve à la posterité
Que ta mort étoit juste & pleine d'équité ,
Si ton cœur témoignoît par la moindre surprise
Soupçonner ma vertu de l'avoir entreprise.
Je veux donc à ta gloire épargner cet affront ,
Tu vois mon innocence , & la lis sur mon front ;
Agrippine , Cesar , attenter sur ta vie ?
Non , tu ne le crois pas ; mais ce monstre d'envie
Dont le souffle ternit la candeur de ma foy ,
A sans doute aposté des témoins contre moy ;
Car tout Rome connoît qu'il veut par ma ruine
Elever sa maison sur celle d'Agrippine.

TIBERE.

Tout ce déguisement ne te peut garantir ;
Ton jour est arrivé , superbe , il faut partir ,
Et l'Etat en péril a besoin de ta tête.

AGRIPPINE.

Faut-il tendre le col ? qu'on frappe , je suis prête ;
Tibere étant icy , je voy l'Executeur :
Mais apprens-moy mon crime , & mon accusateur.

TIBERE.

Tu débauches le peuple à force de largesses ,
Tu gagnes dans le Camp mes soldats par promesses ,
Tu parois en public , tu montes au Senat ,
Tu brigues pour les tiens les Charges de l'Etat.

AGRIPPINE.

Tibere ne reproche à mon ame Royale
Que d'être genereuse , affable & liberale ;
Et comme criminelle , à mort il me poursuit.

TIBERE.

La vertu devient crime en faisant trop de bruit.

K k 2

AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

Elle passe du moins pour cela sous ton regne,

TIBERE.

Mon amour paternel à tes Fils le témoigne.

AGRIPPINE.

Cet amour paternel les a tous glorieux

Elevez de ta table, à la table des Dieux ;

Et de si beaux festins tu regales les nôtres ,

Qu'après ceux de Tibere ils n'en goûtent plus d'autres.

TIBERE.

Romains, j'ay la bonté d'être le Protecteur

De celle qui me tient pour un empoisonneur ;

Je suis enfant d'Auguste.

AGRIPPINE.

Il m'en souvient, Tibere ,

Je nais en ce temps, qu'à mon bienheureux pere

Toute chose à l'envi succedant à la fois ,

Fortune luy donnoit des enfans à trois mois.

TIBERE.

Si je ne tiens de luy le jour que je respire ,

Au moins, comme à son fils, il m'a laissé l'Empire ;

Et ce sage Empereur nous rendit par son choix ,

Toy l'Esclave soumis, moy le Maître des Loix,

AGRIPPINE.

Ne fais point vanité d'un choix illegitime ,

Son orgueil te choisit, & non pas son estime ;

Il te donna l'Empire, afin que l'Univers

Regrettât le malheur d'avoir changé ses fers.

TIBERE.

Parricide, ton pere éprouve ton audace.

AGRIPPINE.

Tu respectes mon pere en détruisant sa race ,

Tu luy bâtis un Temple ; & consacrant ce lieu ,

Tu n'y fais immoler que les parens du Dieu ;

Ce n'est pas dans le tronc d'une Idole muette

Que repose son ame, & sa forme secrette ;

C'est dans moy, c'est dans ceux qui sortent de mon flanc,

Et qui s'y sont formez de son celeste sang.

Ne crois pas mes douleurs de criminelles fautes,

Que pousse le regret du Sceptre que tu m'ôtes :
 Mais écoute, Tyran. La cause de mon deuil ,
 C'est d'entendre gemir l'écho d'un vain cercueil ,
 Une Ombre désolée , une Image parlante ,
 Qui me tire la robe avec sa main tremblante ;
 Un Phantôme tracé dans l'horreur de la nuit ,
 Que j'entens sangloter au chevet de mon lit ,
 Le grand Germanicus , dont les Mânes plaintives
 M'appellent , pour le suivre , aux infernales rives ,
 Et de qui , quand je dors , d'un pas rempli d'effroy ,
 Le Spectre soupirant vient passer devant moy .
 Je te suis , mon Epoux ; mais j'attens pour descendre ,
 Que j'aye réchauffé de sang ta froide cendre ,
 Aux pieds de ta Statuë immolé ton Bourreau ,
 Et de son corps sanglant rempli ton vain tombeau .
 Que si le Ciel injuste est sourd à ma requeste . . .

T I B E R E .

Ton bras , à son défaut , attaquera ma tête .

A G R I P P I N E .

Qui m'empêche , Tyran , si c'étoit mon dessein ,
 De plonger tout à l'heure * un poignard dans ton sein ?
 Mais vis en seureté , la veuve d'un Alcide
 Rougiroit de combattre un Monstre si timide .

*Elle tire un poignard, qu'elle jette aux pieds
 de l'Empereur.*

T I B E R E .

En découvrant ainsi ta noire intention ,
 Et travaillant toy-même à ta conviction ,
 Tu t'épargnes la peine .

A G R I P P I N E .

Ah ! si je suis blâmable ,

Mon orgueil , non pas moy , de mon crime est com-
 pable ,

Et mon cœur échauffé de ce sang glorieux ,
 Qui se souvient encor d'être sorti des Dieux ,
 Au nom de parricide , ardent & plein de flamme ,
 Tâche par son transport d'en repousser le blâme ;
 Et sans voir que mon Prince est mon accusateur ,
 Il revolte ma voix contre mon Empereur .

T I B E R E .

Ah ! si mon sang t'émeut , il mérite ta grâce ,

K k 3

L'orgueil n'est pas un crime aux enfans de ma race,
 Mais comme d'un soupçon la noirceur s'effaçant,
 Laisse encor quelque tache au nom de l'innocent ;
 De peur que trop de jour désillant ma paupière,
 Dans mon cœur malgré moy jette trop de lumière,
 J'abandonne des lieux où je crains de trop voir.
 Reste icy par mon ordre avec un plein pouvoir.
 Pour ton fils, je l'emmene, il sera dans Caprée,
 De notre intelligence une chaîne assurée ;
 La mollesse de Rome énerve un jeune Esprit,
 Et sa fleur sans éclore en bouton s'y flétrit.

SCENE III.

AGRIPPINE, SEJANUS,
 CORNELIE.

AGRIPPINE.

O Qu'il est à propos de sçavoir se contraindre !
 Mais comment se forcer quand on ne sçauroit
 craindre ?

Dans mon abaissement incapable d'effroy,
 Cesar me semble encor bien au dessous de moy.
 Le nom de mon mary, mon rang, & ma naissance,
 Enflent tous mes discours d'une mâle assurance.
 La terre a beau plier sous cet Usurpateur,
 Mon sang me fait regner sur ce lâche Empereur ;
 Encor qu'insolamment le superbe me brave,
 Je ne puis m'abaisser à flater mon esclave.
 Quoy, mon Fils à Caprée !

SEJANUS.

O Ciel !

AGRIPPINE.

Ah, Sejanus !

La fureur me saisit, je ne me connois plus.
 Vois-tu pas son dessein ?

SEJANUS.

Ce rusé Politique

La cache aux yeux de Rome & de la République ;
 Son amitié travaille à le faire oublier ,
 De l'asile qu'il donne il se fait le Geolier ,
 Et vous desunissant à faux titre de pere ,
 Ote la mere au fils , & le fils à la mere.
 Ah ! Madame, il est temps de faire agir la main ,
 Dont le coup doit un Maître à l'Empire Romain.
 Allez descendre au camp , mutinez les Gendarmes ,
 Faites-les souvenir d'avoir porté les armes ,
 D'avoir en cent climats planté nos Pavillons ,
 Et fauché par la mort tant d'affreux bataillons ,
 Sans qu'il reste à pas un, pour vingt ans de services ,
 Que des cheveux blanchis , de larges cicatrices ,
 Des cadavres antez dessus des membres morts ,
 Et des troncs survivans la moitié de leurs corps.
 Pour les piquer d'honneur , vous direz de leurs peres
 Que vous les avez vûs parmi nos adversaires ,
 Pêle-mêle entassez , & sanglans qu'ils étoient ,
 S'enterrer sous le poids des corps qu'ils abbattoient ,
 Percer des escadrons les murailles ferrées ,
 Faire avec un bras seul plus que deux Briarées ,
 Et qu'au lit de la mort ces vaincus triomphans
 Vous ont recommandé leurs malheureux enfans :
 Que c'est bien la raison que vous serviez de mere
 A ceux dont votre époux étoit jadis le pere ;
 Que tout son patrimoine il leur avoit laissé ,
 Mais que le Testament par Cesar fut cassé.
 Allez , cela fini , de rang en rang paroître ,
 Flater chaque soldat , feindre de le connoître ,
 Et jettant à la foule une somme d'argent ,
 Protestez qu'au Palais d'un œil si diligent
 On veille vos discours , vous pensers , votre vie ,
 Qu'un don plus genereux attireroit l'envie :
 Mais qu'en un grand dessein , s'ils vous veulent aider ,
 Et vous mettre en état de pouvoir commander ,
 Vous leur restituerez ce fameux heritage
 Que leur pere mourant leur laissoit en partage.

CORNELIE.

Si leur ame en suspens semble encor hésiter ,
 Vous sçauvez par ces mots leur courage exciter.
 Quoy, vous, mes compagnons, dont l'ardente colere

K k 4.

A G R I P P I N E ,

Pit trembler autrefois le Trône de Tibere ,
 Qui dispensiez la vie & la mort aux humains ,
 Qui portiez des combats la Fortune en vos mains ,
 Qui vouliez au Tyran arracher la Couronne
 Pour des crimes légers dont le couvroit son Trône,
 Vous semblez l'adorer dessus son Trône assis ,
 Quand il est devenu le Bourreau de ses fils ?
 Où s'en est donc allé cette noble furie ,
 Et ce feu qui veilloit au bien de la Patrie ?
 Le Ciel d'un coup de foudre épargneroit vos mains ,
 S'il osoit usurper la Charge des Romains ;
 Marchez donc sans trembler sur les pas d'une femme ,
 Epuisez d'un vieillard et qui luy reste d'ame.
 Que si d'un esprit foible en cet illustre employ
 Vous craignez le peril , ne frappez qu'après moy.
 Ce discours achevé , du haut de leur Tribune ,
 Avec un front égal attendez la fortune.

A G R I P P I N E à *Sejanus*.

Mais sans que de l'Estat nous déchirions le flanc ,
 Que le sang de Tibere épargne tant de sang ,
 Laissez-moy l'attaquer seule en face de Rome ,
 Et ne merite pas de tomber sous un homme.

S E J A N U S .

Madame , en ma faveur ne vous exposez point.
 Attendons au parti le Soldat qui se joint.
 Du plus seur au plus prompt ne faites point d'échange.

A G R I P P I N E .

Perisse l'Univers pourvû que je me venge.

S E J A N U S .

Ouy, vous serez vengée, ouy, Madame, & bientôt ;
 Votre Ayeul dans le Ciel le demande assez haut ,
 Et du fonds des enfers votre époux vous le crie :
 Mais pour un malheureux conservez votre vie ,
 Vous me l'avez promis.

A G R I P P I N E .

Ouy, va, je m'en souviens ,
 Mais une Ombre qui crie empêche nos liens.

S E J A N U S .

Hé quoy ! Germanicus peut-il trouver étrange.
 Que sa veuve se donne à celui qui le venge ?

TRAGÉDIE.

173

AGRIPPINE.

Non, sa veuve à son gré te fera son époux ,
Tu seras son Rival sans qu'il en soit jaloux ;
Il joindra de son nom la force à ton audace ,
Pourvu qu'en le vengeant tu merites sa place :
A ces conditions que je passe avec toy ,
Deffous le sceau d'Hymen je t'engage ma foy :

Vers qui cachent un autre sens.

Mais il faut , si tu veux que le Contrat s'observe ,
Vengeant Germanicus , le venger sans réserve ;
Et quand ton bras aura ses Mânes consolez ,
Et tous ses meurtriers à son Ombre immolez ,
Mes faveurs envers toy pour lors seront si grandes ,
Que je t'épouseray, si tu me le demandes.

SEJANUS.

Quoy , vous m'aimez , Madame , & je l'apprens de
vous ?

Quoy , je puis esperer d'être un jour votre Epoux ?
Et l'excès du plaisir dont mes sens sont la proye ,
Ne me scauroit encor faire expirer de joye ?
Si le Sort ne veut pas que je meure d'amour ,
Ni que sans votre aveu je sois privé du jour ,
Du moins je vous diray jusqu'au soupir extrême ,
Voyez mourir d'amour Sejanus qui vous aime.

AGRIPPINE.

Adieu, ma Sœur approche , ôte-luy les soupçons
Qu'elle pourroit avoir que nous la trahissons.

SEJANUS.

Ah ! Madame , elle peut nous avoir écoutée ,
Elle marche à grands pas , & paroît transportée.



SCENE IV.

SEJANUS, LIVILLA.

LIVILLA.

SI le Sort ne veut pas que je meure d'amour,
 Ni que sans votre aveu je sois privé du jour,
 Du moins je vous diray jusqu'au soupir extrême,
 Voyez mourir d'amour Sejanus qui vous aime.
 Mais toy, me hais-tu, lâche, autant que je te hais,
 Et que veut ma fureur te haïr désormais ?
 Tu l'as prise pour moy, cette aimable Princesse,
 Tu pensois me parler, & me faire caresse :
 Comme je suis pour toy de fort mauvaise humeur,
 Tu prenois des leçons à fléchir ma rigueur ;
 Ingrat, tu punis bien ce que fit mon courage,
 Quand je sacrifiai mon époux à ta rage.
 Est-ce trop peu de chose ? & pour te meriter,
 A des crimes plus grands faut-il encor monter ?
 J'ay tué mes neveux, j'ay fait perir mon frere,
 Et je suis sur le point d'égorger mon Beaupere :
 Du creux de ton neant sors, Sejanus, & voy
 Le Trône où mes forfaits t'ont élevé sans toy.
 Si pour des coups si grands tu te sens trop timide,
 Rens-moy l'Assassinat, rends-moy le Parricide,
 Et pour me rendre un crime encor plus déplaisant,
 Traître, rends-moy l'amour dont je t'ay fait present.

SEJANUS.

Comment agir, Madame, avec une Princesse
 Dont il faut ménager l'esprit avec adresse ?
 A qui tous nos desleins paroïtroient furieux,
 Sans le bandeau d'Amour qui luy couvre les yeux ?
 Helas ! si dans mon sein vous voyiez la contrainte,
 Dont déchire mon cœur cette cruelle feinte ;
 Quand la haine me force à trahir l'amitié,
 Peut-être en cet état vous ferois-je pitié :
 Les larmes dont je feins vouloir prendre son ame,
 Luy montrent ma douleur bien plutôt que ma flâme.

LIVILLA.

Ô Dieux ! qu'on a de peine à prononcer l'Arrest ,
 Quand on veut condamner un ennemi qui plaît :
 Je t'abhorre , je t'aime , & ma raison confuse ,
 Comme un Juge irrité soy-même se refuse ;
 Ton crime parle en vain , je n'ose l'écouter ,
 J'ay peur qu'il ne me force à n'en pouvoir douter :
 Quoy que sensiblement ta trahison m'offense ,
 Je me la cache , afin d'arrêter ma vengeance ;
 Ou si plus clairement il me faut exprimer ,
 Je me la cache , afin de te pouvoir aimer.
 C'en est trop , Sejanus , ma douleur est contente ,
 La plus foible raison suffit pour une Amante ,
 Et malgré mon soupçon contre toy si puissant ,
 Parce que je t'aimay , je te crois innocent.
 Adieu , voy l'Empereur , assiege sa personne ,
 Qu'en tous lieux ton aspect l'épouvante & l'étonne.

SEJANUS.

Je sçay que l'Empereur ne peut être averti
 Du nom des conjurez qui forment le parti ;
 Cependant plus ma course approche la barrière ,
 Plus mon ame recule , & me tire en arriere.

LIVILLA.

Va , va , ne tremble point , aucun ne te trahit.

SEJANUS.

Une secrète horreur tout mon sang envahit :
 Je ne sçay quoy me parle , & je ne puis l'entendre ,
 Ma raison dans mon cœur s'efforce de descendre ;
 Mais encor que ce bruit soit un bruit mal distinct ,
 Je sens que ma raison le cede à mon instinct :
 Cette raison pourtant redevient la Maîtresse ,
 Frappons , voila l'Hostie , & l'occasion presse ;
 Aussi-bien , quand le coup me pourroit accabler ,
 Sejanus peut mourir , mais il ne peut trembler.



SCENE V.

LIVILLA.

L'Intrigue est découvert, les lâches m'ont trahie,
Ils m'en ont fait l'affront, ils en perdront la vie;
D'un esprit satisfait je les verray mourir,
Et periray contente, en les faisant perir.
O vous, mes chers neveux, mon époux, & mon frere,
Ma fureur a trouvé le moyen de vous plaire;
Pour vous rendre le faix du tombeau plus léger,
De tous vos assassins elle va vous venger;
Et par des coups si grands, si pleins, si legitimes,
Que je seray comprise au nombre des victimes.
Mais le temps que ma bouche employe à soupirer,
Prête à nos criminels celui de respirer.
Hâtons-nous, car enfin du jour qu'ils me trahissent,
Ils me l'ont dérobé cet air dont ils jouissent.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TIBERE, LIVILLA, FURNIE.

TIBERE.

UN homme qu'en dormant la Fortune éleva , , ,

LIVILLA.

Que de l'obscurité ton amitié sauva.

TIBERE.

Sejanus dont la tête unie à ma personne ,
Emplissoit avec moy le rond de ma Couronne ,
En vouloir à mes jours ! Il en mourra l'ingrat.

LIVILLA.

Par sa punition assure ton Etat.

TIBERE.

Je veux qu'en son trépas la Parque s'étudie
A prolonger sa peine au delà de sa vie ;
Qu'il meüre, & qu'un sanglot ne luy soit point permis,
Qu'il arrête les yeux de tous ses ennemis ,
Et qu'il soit trop peu d'un pour la douleur entiere
Dont il doit servir seul d'espece & de matiere,

LIVILLA.

A quelque extremité qu'aïlle son châtiment ,
Tu te venges d'un traître encor trop doucement.
Mais , Seigneur , sans peril le pourras-tu détruire ,
Et n'est-il plus, le lâche , en état de te nuire ?

TIBERE.

Il est pris , le superbe , on instruit son procès ,
Et je le voy trembler de son dernier accès.
Aussi-tôt que ta bouche à l'Etat secourable ,
M'eut decouvert l'Auteur de ce crime execrable ,
Pour l'éloigner des siens avecque moins d'éclat ;

J'ay fait dans mon Palais assembler le Senat ;
 Mais c'est avec dessein d'attirer ce perfide ,
 Et-pouvoir en ses yeux lire son parricide.
 Les convoquez sont gens à ma dévotion ,
 Le-Consul est instruit de mon intention ;
 On fait garde par-tout , & par-tout sous les armes
 Le Soldat tient la ville & le peuple en allarmes :
 Cependant au Palais le coupable arrêté ,
 Et du rang de Tribun par ma bouche flaté ,
 Vient d'entrer au Senat pour sortir au supplice ;
 Il n'a plus d'autres lieux à voir qu'un précipice.

LIVILLA.

Seigneur , & d'Agrippine en a-t-on résolu ?
 Tu dois l'exterminer de pouvoir absolu :
 Cet esprit insolent d'un trop heureux mensonge ,
 Croit t'avoir sur son crime endormi par un songe ,

TIBERE.

Ce songe fabuleux ne m'a point endormi ,
 Au dessein de la perdre il m'a plus affermi :
 De l'attentat qui trouble une ame embarrassée ,
 La parole est toujours auprès de la pensée ;
 Et le cœur agité par quelque grand dessein ,
 Ebranle malgré soy la bouche avec le sein.
 Non , ma Fille, elle court à son heure dernière ,
 Et sans qu'elle le sçache , on la tient prisonnière :
 J'ay corrompu ses gens , dont l'escorte sans foy
 La garde jour & nuit , non de moy , mais pour moy :
 Et ses plus confidens que mon épargne arrête ,
 A mes pieds , si je veux , apporteront sa tête :
 Mais je la flate afin que son Arrest fatal
 Quand il la surprendra , luy fasse plus de mal ,

SCENE II.

NERVA, TIBERE, LIVILLA.

NERVA.

Seigneur , il est jugé ; quand on a lû ta lettre ,
 Sans que pour luy personne ait osé s'entremettre ,

TRAGÉDIE.

399

Comme si son malheur étoit contagieux ,
Chacun de son visage a détourné les yeux.
Ce puissant Sejanus , si grand , si craint n'aguere ,
Cette Divinité du noble & du vulgaire ,
A qui le peuple au Temple appendoit des tableaux ,
A qui l'on decernoit des triomphes nouveaux ,
Qu'on regardoit au Trône avec idolatrie ,
Nommé par le Senat Pere de la Patrie ,
Dans un corps où pour tel chacun l'avoit tenu ,
N'a point trouvé d'enfans qui l'ayent reconnu :
Ils l'ont condamné tous d'une voix unanime
Au supplice du Roc , pour expier son crime :
Ce coupable est déjà dans la cour descendu ,
Où par l'Executeur ton ordre est attendu.

LIVILLA.

Cesar , au nom des Dieux , commande qu'on l'amene ,
Il importe à ta vie , il importe à ma haine ,
Qu'avant le coup fatal nous puissions nous parler ;
Car j'ay d'autres secrets encor à reveler.

TIBERE.

Fais qu'il monte , Nerva.

SCENE III.

TIBERE, LIVILLA,

LIVILLA.

Cette haute indulgence
Me surprend , & m'oblige à la reconnoissance.
Afin donc que Cesar demeure satisfait ,
Et que ma courtoisie égale son bienfait ,
Je luy veux découvrir le plus grand des complices.

TIBERE.

Par son nom , Livilla , couronne tes services.

LIVILLA.

Cuivre les yeux sur moy , Tyran , c'est Livilla.

TIBERE.

La fureur de ma Bru passeroit jusques-là ?

Appelles-tu fureur un acte de Justice ?

TIBERE.

Donc de mon assassin ma Fille est la complice ?

LIVILLA.

Non, je ne la suis pas, Tibere ; il est le mien ;
J'ay formé l'attentat, mais le malheur est sien.
Du massacre d'un Monstre il sort assez d'estime,
Pour disputer l'honneur d'en avoir fait le crime.
Ouy, ce fut moy, Tyran, qui l'armay contre toy :

TIBERE.

La femme de mon fils conspire contre moy ?

LIVILLA.

Moy femme de ton fils, moy fille de ton frere,
J'allois te poignarder, toy, mon oncle & mon pere ;
Par cent crimes en un me donner le renom
De commettre un forfait qui n'eût point eu de nom ;
Moy ta niece, ta bru, ta cousine, ta fille,
Moy qu'attachent par-tout les nœuds de ta famille,
Je menois en triomphe à ce coup inhumain
Chacun de tes parens t'égorger par ma main :
Je voulois prophaner du coup de ma vengeance
Tous les degrez du sang, & ceux de l'alliance,
Violer dans ton sein la nature & la loy :
Moy seule revolter tout ton sang contre toy,
Et montrer qu'un Tyran dans sa propre famille
Peut trouver un Bourreau, quoy qu'il n'ait qu'une fille.
J'ay tué mon époux ; mais j'eusse encor fait pis,
Afin de n'être plus la femme de ton fils ;
Car j'avois dans ma couche à ton fils donné place,
Pour être en mes enfans maîtresse de ta race,
Et pouvoir à mon gré répandre tout ton sang,
Lors qu'il seroit contraint de passer par mon flanc,
Si je t'ay découvert la revolte secrète
Dont ce couple maudit complotoit ta défaite,
C'est que mon cœur jaloux de leurs contentemens,
N'a pu que par le fer desunir ces Amans ;
Et dans mon desespoir si je m'accuse encore,
C'est pour suivre au tombeau Sejanus que j'adore.
Ose donc, ose donc quelque chose de grand,
Je brûle de mourir par les mains d'un Tyran.

TIBERE,

TIBERE.

Ouy tu mourras , perfide ; & quoy que je t'immole ,
 Pour punir ta fureur , je te tiendray parole ,
 Tu verras son supplice , il accroîtra ton déuil ,
 Tes regards-étonnez le suivront au cercueil :
 Il faut que par tes yeux son defastre te ruë ,
 Et que toute sa mort se loge dans ta vûë.
 Observez-la , Soldats , faites garde en ces lieux ;
 Et pendant les transports de leurs tristes adieux ,
 Qu'on la traîne à la mort , afin que sa tendresse
 Ne pouvant s'assouvir , augmente sa tristesse.

SCENE IV.

LIVILLA.

HE bien , Furnie , hé bien ? le voila ce grand jour ,
 Dont la lumière éteinte éteindra mon amour-
 Mais elle m'abandonne , & n'oseroit m'entendre ;
 Déjà de mon destin chacun se veut déprendre ;
 Et cômme si des morts j'avois subi la loy ,
 Les vivans ont horreur de s'approcher de moy.

SCENE V.

LIVILLA, SE JANUS, NERVA.

LIVILLA.

ENfin sur le penchanc de ta proche ruine ,
 Ni l'amour de Cesar , ni l'amour d'Agrippine ,
 Ni pour tes interets tout le peuple assemblé ,
 Ni l'effort du parti dont notre Aigle a tremblé ,
 Ne peuvent racheter ni garantir ta tête
 Du tonnerre grondant que ma vengeance apprête-
 Ton trépas est juré , Livilla l'entrepren-
 Et la main d'une Femme a fait un coup si grand.

Tome L.

L. I.

Nous devant assembler sous la loy d'Hyménée,
 Me pouvois-je promettre une autre destinée ;
 Vous êtes trop sçavante à perdre vos époux,
 On se joint à la mort, quand on se joint à vous.

Ton amour m'enseigna ce crime abominable ;
 Peut-on être innocent lors qu'on aime un coupable ?
 J'eus recours aux forfaits pour t'attacher à moy ,
 Tu n'épouseras point Livilla malgré toy :
 Mais Agrippine aussi ne sera point ta Femme.
 Ne pouvant étouffer cette ardeur qui t'enflâme ,
 Sans t'arracher la vie où loge ton amour ,
 J'ay mieux aimé, barbare, en te privant du jour,
 Précipiter le vol de mon heure fatale,
 Que de te voir heureux aux bras de ma Rivale.

La mort, dont vous pensez croître mon desespoir,
 Delivrera mes yeux de l'horreur de vous voir,
 Nous serons separez, est-ce un mal dont je tremble ?

Tu te trompes encor, nous partirons ensemble :
 La Parque, au lieu de rompre, allongera nos fers ;
 Je t'accompagneray jusques dans les Enfers :
 C'est dans cette demeure à la pitié cachée,
 Que mon Ombre sans cesse à ton Ombre attachée ,
 De son vol éternel fatiguera tes yeux,
 Et se rencontrera pour ta peine en tous lieux ;
 Nous partirons ensemble, & d'une égale course
 Mon sang avec le tien ne fera qu'une source,
 Dont les ruisseaux de feu par un reflux commun
 Pêle-mêle assemblez, & confondus en un,
 Se joindront chez les morts d'une ardeur si commune,
 Que la Parque y prendra nos deux ames pour une.
 Mais Agrippine vient ; ses redoutables yeux,
 Ainsi que de ton cœur, me chassent de ces lieux.

SCÈNE IV.

AGRIPPINE, SEJANUS, NERVA.

AGRIPPINE.

Demeure, Sejanus, on te l'ordonne, arrête :
Je te viens annoncer qu'il faut perdre la tête &
Rome en foule déjà court au lieu de ta mort.

SEJANUS.

D'un courage au dessus des injures du Sort,
Je tiens qu'il est si beau de cheoir pour votre cause,
Qu'un si noble malheur borne tout ce que j'ose ;
Et déjà mes travaux sont trop bien reconnus,
S'il est vray qu'Agrippine ait pleuré Sejanus.

AGRIPPINE.

Moy pleurer Sejanus ? moy te pleurer, perfide ?
Je verray d'un œil sec la mort d'un parricide :
Je voulois, Sejanus, quand tu t'offris à moy,
T'égorger par Tibere, ou Tibere par toy ;
Et feignant tous les jours de t'engager mon ame,
Tous les jours en secret je devois ta trame.

SEJANUS.

Il est d'un grand courage, & d'un cœur genereux,
De ne point insulter au sort d'un malheureux :
Mais j'en sçay le motif ; pour effacer la trace
Des soupçons qui pourroient vous joindre à ma dis-
grace,

Vous bravez mes malheurs, encor qu'avec regret,
Afin de vous purger d'être de mon secret :
Madame, ce n'est pas connoître mon génie,
Car j'aurois fort bien sçû mourir sans compagnie.

AGRIPPINE.

Ne t'imagines pas que par un feint discours
Je tâche vainement à prolonger mes jours ;
Car puis qu'à l'Empereur ta trame est découverte,
Il a sçû mon complor & résolu ma perte :
Aussi j'en soutiendray le coup sans reculer,
Mais je veux de ta mort pleinement me soulet.

L I 2

Et goûter à longs traits l'orgueilleuse malice
D'avoir par ma présence augmenté ton supplice.

SEJANUS.

De ma mortalité je suis fort convaincu.
Hé bien, je dois mourir, parce que j'ay vécu.

AGRIPPINE.

Mais as-tu de la mort contemplé le visage ?
Conçois-tu bien l'horreur de cet affreux passage ?
Connois-tu le desordre où tombent leurs accords,
Quand l'ame se déprend des attaches du corps ?
L'image du tombeau qui nous tient compagnie,
Qui trouble de nos sens la paisible harmonie,
Et ces derniers sanglots dont avec tant de bruit
La Nature épouvante un homme qui s'enfuit ?
Voilà de ton destin le terme épouvantable.

SEJANUS.

Puis qu'il en est le terme, il n'a rien d'effroyable ;
La mort rend insensible à ses propres horreurs.

AGRIPPINE.

Mais une mort honteuse étonne les grands cœurs.

SEJANUS.

Mais la mort nous guérit de ces vaines chimères.

AGRIPPINE.

Mais ta mort pour le moins passera les vulgaires ;
Ecoute les malheurs de ton dernier Soleil ;
Car je sçay de ta fin le terrible appareil.
De joye & de fureur la populace émue
Va pour aigrir tes maux en repaître sa veue ;
Tu vas sentir chez toy la mort s'insinuer,
Par-tout où la douleur se peut distribuer :
Tu vas voir les enfans te demander leurs peres,
Les femmes leurs maris, & les freres leurs freres,
Qui pour se consoler en foule s'étouffans,
Iront voir à leur rage immoler tes enfans :
Ton fils, ton heritier, à la haine de Rome,
Va tomber, quoy qu'enfant, du suplice d'un homme.
Et te perçant du coup qui percera son flanc,
Il éteindra ta race & ton nom dans son sang :
Ta fille devant toy, par le Bourreau forcée,
Des plus abandonnez blessera la pensée,
Et de ton dernier coup la Nature en suspens.

TRAGÉDIE.

403

Promenera ta mort en chacun de tes sens.
D'un si triste spectacle es-tu donc à l'épreuve ?

SEJANUS.

Cela n'est que la mort, & n'a rien qui m'émeuve,

AGRIPPINE.

Et cette incertitude où mène le trépas ?

SEJANUS.

Etois-je malheureux, lors que je n'étois pas ?

Une heure après la mort notre ame évanouie,

Seçait qu'elle étoit une heure avant sa vie.

AGRIPPINE.

Mais il faut, t'annonçant ce que tu vas souffrir,

Que tu meures cent fois avant que de mourir.

SEJANUS.

J'ay beau plonger mon ame & mes regards funèbres,

Dans ce vaste neant, & ces longues tenebres,

J'y rencontre par-tout un état sans douleur,

Qui n'élève à mon front ni trouble ni terreur ;

Car puis que l'on ne reste après ce grand passage,

Que le songe léger d'une légère image,

Et que le coup fatal ne fait ni mal ni bien,

Vivant parce qu'on est, mort parce qu'on est rien :

Pourquoy perdre à regret la lumière reçue,

Qu'on ne peut regretter après qu'elle est perdue ?

Pensez-vous m'étonner par ce foible moyen,

Par l'horreur du tableau d'un être qui n'est rien ?

Non, quand ma mort au Ciel luiroit dans un Comete,

Elle me trouvera dans une ferme assiette :

Sur celle des Catons je m'en vais encherir,

Et si vous en doutez, venez me voir mourir.

Marchez, Gardez.

AGRIPPINE.

Marchez. Je te rends grace, ô Rome,

D'avoir d'un si grand cœur partagé ce grand homme !

Car je suis sûre au moins d'avoir vengé le Sort

Du grand Germanicus, par une grande mort.



SCENE VII.

TIBERE, AGRIPPINE.

TIBERE.

JE vous cherche, Madame, avec impatience,
Et viens vous faire part du fruit de ma vengeance:
Sejanus par sa mort vous va faire raison,
Et venger hautement votre illustre Maison.

AGRIPPINE.

Cesar, je te rends grace, & te suis obligée,
Du traité Sejanus enfin tu m'as vengée,
Tu payes mon Epoux de ce que je lui doy:
Mais quel bras aujourd'hui me vengera de toy?
La suite de ta mort m'assurant de la sienne,
Ma vengeance voloit toute entière à la tienne;
Mais dans ce grand projet dont j'attendois mon bien,
Son trépas imprévu n'a point causé le tien.
Où sera mon recours? ma Famille outragée,
Sur le tombeau d'un seul n'est qu'à demi vengée.
Si je veux donc m'en faire une entière raison,
Ta tête pour victime est due à ma Maison:
Ouy, je dois t'arracher & l'Empire & la vie,
Par cent coups redoublez contenter mon envie,
Sejanus abbatu renverser son appuy,
Te noyer dans son sang, t'immoler dessus luy,
Et d'une main cruelle en desserrant ta vûe,
Te contraindre de voir que c'est moy qui te tue.

TIBERE.

Ah! c'est trop, Agrippine.

AGRIPPINE.

Ah! c'est encor trop peu,
Il faut que ton esprit aveuglé de son feu,
Tombant pour me punir dans un transport infame,
Comble tes lâchetés du meurtre d'une Femme.

TIBERE.

Mais je t'ay convaincu, & ton crime avéré
Rend ton Arrest sans tache, & mon front assuré.

TRAGÉDIE.

403

AGRIPPINE.

Comme je sçay , Tyran , ce que ton cœur estime ,
Que le crime te plaît à cause qu'il est crime ;
Si le trepas m'est dû , j'empêche ton transport
De goûter le plaisir d'en commettre à ma mort.

TIBERE.

Moy te donner la mort ! j'admire ton audace :
Depuis quand avec nous es-tu rentrée en grace ?
Pour allonger tes maux , je te veux voir nourrir
Un trepas éternel dans la peur de mourir.

AGRIPPINE.

Enfin , lâche Empereur , j'apperçois ta foiblesse
A travers l'épaisseur de toute ta sagesse ,
Et du déguisement dont fait ta vanité
Un specieux pretexte à ta timidité.
Quoy , Tyran , tu pâlis ? ton bras en l'air s'arrête ,
Lors que d'un front sans peur je t'apporte ma tête ?
Prends garde , mon Bourreau , de ne te point troubler ,
Tu manqueras ton coup , car je te fais trembler.
Que d'un sang bien plus chaud , & d'un bras bien plus
ferme ,

De tes derniers Soleils j'accourcirois le terme !
Avec combien de joye & combien de vigueur
Je te ferois descendre un poignard dans le cœur !
En tout cas , si je tombe au deçà de l'ouvrage ,
Je laisse encor un Fils heritier de ma rage ,
Qui fera , pour venger les maux que j'ay soufferts ,
Rejaillir jusqu'à moy ton sang dans les Enfers.

TIBERE.

Qu'on l'ôte de mes yeux , cette ingrate Vipere.

AGRIPPINE.

On te nommoit ainsi , quand tu perdis ton Pere.

TIBERE.

Enfin persécuté de mes proches parens ,
Et dedans ma Famille au milieu des Serpens ,
J'imiterai , superbe , Hercule en ce rencontre.

AGRIPPINE.

O le digne rapport d'Hercule avec un Monstre !

TIBERE.

Qu'on égorge les siens , hormis Caligula.

Pour ta perte il suffit de sauver celui-là.

SCENE VIII.

TIBERE.

D'Elle & de Sejanus, les ames déloyales
Arriveront ensemble aux plaines infernales.
Mais pour Terentius, à l'un & l'autre uni,
Perdant tout ce qu'il aime, il est assez puni.

SCENE DERNIERE.

TIBERE, NERVA.

NERVA.

Cesar...

TIBERE.

Hé bien, Nerva?

NERVA.

J'ay vû la catastrophe
D'une femme sans peur, d'un Soldat Philosophe.
Sejanus a d'un cœur qui ne s'est point soumis,
Maintenu hautement ce qu'il avoit promis:
Et Livilla de même, éclatante de gloire,
N'a pas d'un seul soupir offensé sa mémoire.
Enfin, plus les Bourreaux qui les ont menacez...

TIBERE.

Sont-ils morts l'un & l'autre?

NERVA.

Ils sont morts.

TIBERE.

C'est assez.

F I N.



TABLE

Du premier Tome des Oeuvres de
M. de Cyrano Bergerac.

I. Lettre. <i>A M. le Bret Avocat au Conseil, contre l'Hyver,</i>	pag. 1
II. Lettre. <i>Au même, pour le Printemps,</i>	6
III. Lettre. <i>Au même, pour l'Esté,</i>	10
IV. Lettre. <i>Au même, contre l'Automne,</i>	15
V. Lettre. <i>Description II. de l'Aqueduc, ou de la fontaine d'Archeil,</i>	20
VI. Lett. <i>Autre sur le même sujet,</i>	25
VII. Lett. <i>Autre sur l'ombre que faisoient des Arbres dans l'eau,</i>	28
VIII. Lett. <i>Description d'un Cyprés,</i>	32
IX. Lett. <i>Description d'une tempête,</i>	34
X. Lett. <i>Pour une Dame Rouste,</i>	37
XI. Lett. <i>Autre. Le Campagnard,</i>	41
XII. Lett. <i>Autre, pour les Sorciers,</i>	48
XIII. Lett. <i>Autre, contre les Sorciers,</i>	52
XIV. Lett. <i>A M. Gersan sur son Triomphe des Dames.</i>	72
XV. Lett. <i>Le Dueliste,</i>	76
XVI. Lett. <i>Sur un Recouvrement de Sarrasie,</i>	78
XYII. Lett. <i>Contre un Poltron,</i>	80
Tom. I.	Mm

TABLE.

XVIII. Lett. Contre un Médifant ,	84
XIX. Lett. Contre une Demoifelle Aua- re ,	87
XX. Lett. Contre un Ingrat ,	89
XXI. Lett. Contre Soucidas ,	91
XXII. Lett. Contre Monfieur de V. .	96
XXIII. Lett. Confolation à un amy fur Péternité de fon Beupere.	100
XXIV. Lett. Contre un Pilleur de Pen- sées ,	103
XXV. Lett. Autre contre un Pilleur de Pensées ,	105
XXVI. Lett. Contre un gros Homme ,	110
XXVII. Lett. Contre Ronfcar ,	115
XXVIII. Lett. A Meflire Jean ,	122
XXIX. Lett. Contre un Pedant ,	126
XXX. Lett. Description du Carême ,	131
XXXI. Lett. Pour Mademoifelle * * * à Monfieur le Coq ,	135
XXXII. Lett. A un Comte de bas aloy ,	137
XXXIII. Lett. Contre un Lifleur de Ro- mans ,	139
XXXIV. Lett. Contre les Medecins ,	140
XXXV. Lett. Contre un faux Brave ,	147
XXXVI. Lett. D'un Songe ,	150
XXXVII. Lett. Contre les Frondeurs ,	164
XXXVIII. Lett. Theée à Hercule ,	185
XXXIX. Lett. Sur une Enigme que l' Au- teur enuoyoit à Monfieur de	188

TABLE.

XL. Lett. <i>A Madame...</i>	195
XLI. Lett. <i>Autre,</i>	198
XLII. Lett. <i>Autre.</i>	200
XLIII. Lett. <i>Autre.</i>	201
XLIV. Lett. <i>Autre,</i>	204
XLV. Lett. <i>Autre,</i>	206
XLVI. Lett. <i>Autre,</i>	207
XLVII. Lett. <i>Autre,</i>	210
<i>Le Pedant joué, Comedie,</i>	213
<i>La Mort d'Agrippine, Tragedie,</i>	347

Fin de la Table.

